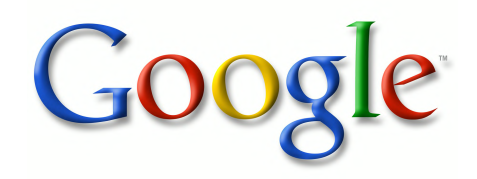
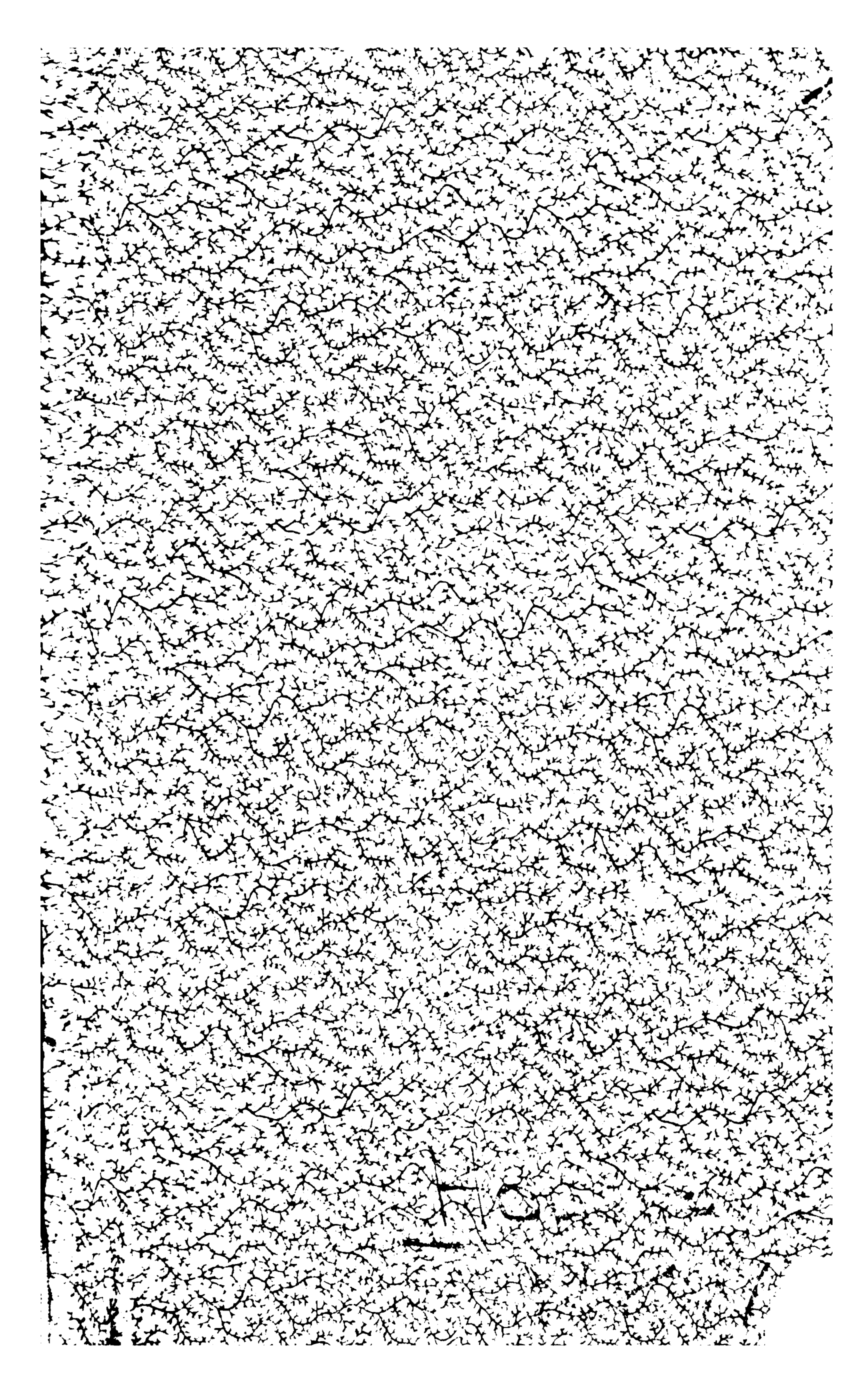



LIBRARY
PRETIOSA FACIT



House

PHILOSOPHES

ET

COMÉDIENNES

TROISIÈME ÉDITION

ASTOIN NEW-YORK

ARSÈNE HOUSSAYE.

GALERIE DE PORTRAITS DU XVIII[e] SIÈCLE.
2 séries à 3 fr. 50 c. — 5[e] édition.

VOYAGE A MA FENÊTRE.
1 vol. grand in-8, gravures sur cuivre et gravures sur acier. — 12 fr.
1 vol. à 3 fr. 50 c. — 2[e] édition.

POÉSIES COMPLÈTES.
1 vol., 3 fr. 50 c. — 3[e] édition.

HISTOIRE DE LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE.
2 vol. in-8, 10 fr. — 2[e] édition. — Édition in-fol. avec 100 gravures, 250 fr.

PHILOSOPHES ET COMÉDIENNES.
1 vol., 3 fr. 50 c. — 3[e] édition.

SOUS PRESSE :

RÉPERTOIRE DU THÉATRE-FRANÇAIS.
HISTOIRE DU QUARANTE ET UNIÈME FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE.
LA COMÉDIE DE L'AMOUR.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

ARSÈNE HOUSSAYE

PHILOSOPHES
ET
COMÉDIENNES

PLATON ET ASPASIE
Mlle CLAIRON. — LA MAISON DE SCARRON
M. DE VOLTAIRE ET MADEMOISELLE DE LIVRY
Mlle GAUSSIN
LES MAINS PLEINES DE ROSES
PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG
RAOUL ET GABRIELLE. — LA FILLE
DE SEDAINE. — DIALOGUE DES MORTS SUR
LES VIVANTS
MADAME DE PARABÈRE
LA MAITRESSE DE CORNEILLE SCHUT
ABEILARD ET HÉLOÏSE. — JACQUES CALLOT

PARIS
VICTOR LECOU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
10 — Rue du Bouloi — 10

MDCCCLV

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Philosophes et Comédiennes? — Tous sont philosophes, toutes sont comédiennes : — Socrate qui va étudier chez Aspasie, — et Aspasie qui gouverne le monde sous le nom de Périclès ; — Abeillard qui donne des leçons à Héloïse, — et Héloïse qui lui dit tout bas : Ignorant ! *— Voltaire qui apprend la comédie à mademoiselle de Livry — qui le lui rend bientôt. Tout homme qui n'est pas doublé d'une femme n'est pas un homme. Un poëte a dit : « Dieu commence l'artiste, et la femme l'achève. » Et ce poëte a eu raison. Ève est le vrai livre où étudie Adam. Dieu a donné la philosophie à l'homme, mais il a enseigné la comédie à la femme. A un certain diapason, parmi ceux et parmi celles qui ont mordu au fruit amer de la science, parmi les privilégiés de l'esprit et de la beauté : — les artistes, les penseurs, les femmes à la mode, les gens de cour, — la plupart sont philosophes, la plupart sont comédiennes. Il n'y a qu'à la Sorbonne et au Théâtre qu'il s'en rencontre peu.*

Ami lecteur, les noms de folie ou de sagesse, de deuil

et de volupté qui vont et viennent en désordre dans ces pages comme dans les spirales d'une valse éperdue, — sont les masques et les déguisements de ma fantaisie. Parfois même, confondant masques et déguisements dans un imbroglio, tu la verras traverser le récit ou le poëme, un pied dans la sandale austère du philosophe, l'autre dans la mule brodée de la comédienne. Mais sous la sombre draperie et sous le corsage au vent, tu sentiras battre le même cœur. Ces capricieuses mascarades sont des métempsycoses transparentes d'une âme qui se cherche et se poursuit elle-même dans les fantômes riants ou tristes du passé.

L'air de cette ronde mélancolique, qui emporte la Gaussin dans les bras de Platon, est aussi bizarre que la chanson. La lyre y alterne avec le tambour de basque, la plainte avec la roulade, le rire avec le sanglot. Cependant les deux accents finissent toujours par se rencontrer et se confondre dans le cri d'un regret, d'une passion ou d'un enthousiasme, comme ces voix jumelles des duos *de Mozart, dont l'une raille et dont l'autre pleure, mais qui montent ensemble les espaces infinis de la gamme, et qui, arrivées à sa note extrême, s'entrelacent, s'étreignent, s'envolent et s'évanouissent dans le ciel de l'idéal.*

A quoi bon ce livre? — C'est l'œuvre du temps perdu, — le meilleur temps! — Qu'il soit pour toi, ami lecteur, le livre du temps perdu.

Qu'est-ce que cela prouve? — Rien, sinon qu'en ces jours où l'on vit ventre à terre, sans souci de l'air qui

passe, du ciel qui s'illumine, du monde invisible qui chante l'infini, il faut dorer, — ne fût-ce qu'au procédé Ruolz, — l'échelle des passions qui monte de l'homme jusqu'à Dieu.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Ce livre a été heureux. Jeté à la mer en pleine vague politique, il a pris le bon vent — et la bonne critique. — La France, tant calomniée par les faiseurs de livres, est toujours bonne aux livres, — quand ils se font avec un peu d'étude, ou d'esprit, ou de passion, ou de poésie. En réunissant sous le même regard, dans un apparent désordre, vingt figures rayonnantes prises au vif dans tous les temps, j'ai pensé qu'on sentirait là, sous la main, battre le cœur humain à toutes les joies et à toutes les douleurs. — J'ai pensé que, par des peintures très-variées de ton, de style et de sentiment, racontant les cent et un drames attrayants de l'art et de la passion, on pourrait enseigner à ceux qui rient et à ceux qui pleu-

rent la philosophie ou plutôt la comédie de la vie telle que Dieu l'écrit dans tous les esprits; — seulement Dieu écrit en hébreu, — et combien peu qui savent lire cette langue primitive!

Comédie-Française. — Deuxième représentation de Philosophes et Comédiennes, *drame épisodique en un volume, par M. Arsène Houssaye* [1].

Le vrai drame de cette semaine ne s'est joué sur aucun théâtre. Pour le représenter il n'a fallu ni les homélies du père noble, ni les mélancolies du jeune premier, ni les dentiers osanores de l'ingénue, ni les épaules emmaillotées de la soubrette, ni aucune des équivoques de la passion psalmodiée au centre d'une nature peinte à la brosse, ni aucun des artifices de la laideur réhabilitée sous l'éclair d'un soleil hydrogène. Un seul artiste a suffi pour la mise en scène, impresario sans privilége, comédien sans études préalables au Conservatoire! Et cependant, le drame s'est joué en mille endroits, et il a été l'intermédiaire de toutes nos folies amoureuses; et comme cette couronne d'Anacréon qu'on ne pouvait toucher sans se prendre à chanter sur le rhythme du vieillard de Céos, le drame de cette semaine provoque tous ceux qui ont vingt ans aux vers et aux lumineuses con-

[1] *A propos de la seconde édition des* Philosophes et Comédiennes, *M. Philoxène Boyer écrivait dans l'*ÉVÉNEMENT, *sous la rubrique de* Semaine théâtrale, *ces pages de lumineuse critique que l'éditeur veut réimprimer ici.*

fidences avec ce titre incertain et charmant : Philosophes et Comédiennes !

Philosophes et comédiennes ! Toute l'histoire du monde moderne en ces deux mots. Les jeunes folles qui domptent les vieux sages, tous les Merlin et toutes les Viviane, tous les Faust et toutes les Marguerite, tous les Antonio et toutes les Aquilina, tous les Gringoire et toutes les Esmeralda ; les hommes du Portique et de l'Académie, sont tous là, forant la clef avec laquelle ils pensent ouvrir le domaine de Dieu, avec laquelle ils ouvriront seulement le réduit des femmes de la comédie.

Philosophes et comédiennes ! c'est-à-dire la révolution tout entière ! c'est le dix-huitième siècle, apprenez-le dans ce drame de M. Arsène Houssaye ; c'est le dix-huitième siècle philosophique qui a inauguré la royauté des filles de théâtre. Il fallait organiser dans toute les âmes un écho sonore prêt à répondre, le jour où éclaterait sur le monde la forte voix de la Bastille écroulée. Pour cette entreprise pleine de terreur la Providence avait besoin de ces sourires. La nécessité intelligente dressa les Omphales du théâtre à énerver dans leurs petits bras roturiers les Hercules de cette noblesse condamnée qui n'avait pas travaillé selon ses vues, à dédorer toutes les nuits un blason superbe sous le frottement de leur mule de satin rose. — L'alcôve de mademoiselle Clairon, c'est peut-être l'antichambre de la Constituante. — La monarchie des Bourbons s'en allait : place donc à l'oligarchie de ces insolentes créatures qui ruineront le Directoire, qui dépraveront l'Empire, qui empoisonneront l'eau bénite de

la Restauration, qui referont à leur ressemblance la société de 1830, et qui, même encore aujourd'hui, avec leurs couronnes de strass et leurs élégies de convention, trouvent moyen de conquérir les deux trésors qui sont tout désormais : les diamants des ambassadeurs de l'Inde et les vers des poëtes de Paris.

M. Arsène Houssaye a composé tout ce roman des Philosophes et Comédiennes avec ce sentiment vif et profond d'un Cagliostro littéraire qui a dansé le menuet avec madame de Pompadour et valsé avec mademoiselle Rachel ! Il sait les récits d'hier et d'avant-hier, et il les dore avec les reflets d'aujourd'hui, avec les aurores de demain ! Il peut, comme il veut, nicher les œufs à demi couvés de l'amour sous le péplum de Sapho, sous la robe à ramages de madame de Parabère, ou sous le corsage changeant de cette fée parisienne par qui vécut et par qui mourut le pâle rêveur du Vermandois, l'homme aux mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang !

C'est bien là le ménétrier qui, sur les sommets de son brocken français, a le droit d'entraîner, au courant de la ronde des fantômes, Aspasie sur le sein de Platon le prophète, Madeleine Gaussin au bras de Bagnolé l'étudiant ! car lui-même, en d'autres rencontres, a tourbillonné dans des chœurs, enlaçant ces adorables prêtresses des passions qui portent dans l'âme le sentiment de la poésie des hommes et dans le regard l'expression de la poésie de Dieu ! Il vous a connus, il vous connaît encore, sphynx caressants et terribles en qui réside le secret de

nos sublimités et de nos misères, toi, qui es morte, la plus aimée peut-être en ce siècle d'amour; et toi, qui tâches en vain d'oublier, sous les ombrages bien plantés de ta villa, avec les triomphes que tu répudies, le diplomate qui s'abîma d'extase à tes pieds; toi aussi, Lucinda, qui écrit des proverbes, et toi, Perdita, qui mets l'orthographe seulement le jour où tu trempes ta plume au cœur déchiré de tes amants!

Pour ma part, j'ai regretté un chapitre dans ce livre, et non pas celui qui eût été le moins curieux et le moins touchant: je veux dire l'épopée intime de l'auteur. Je prétends un jour ou l'autre combler la lacune. O philosophie! ô comédie! l'amant de Cécile qui sort de son moulin, sur son dos son violon brisé, dans son cœur Cécile qui s'en va, déjà Ninon qui vient, aboutir à ces bureaux dorés de la maison que constitua Molière et que destitue l'école du bon sens! Comme, aux premiers abords, on s'afflige à voir empêtré dans les soucis de cet autre roman comique ce panthéiste qui a béni avec une autorité si certaine les noces sacrées de l'intelligence qui aspire et de la matière qui conspire; ce découvreur qui a remarqué la branche de buis sacré sous les rideaux des courtisanes et les contes drolatiques de Balzac sur la table de nuit des pensionnaires; ce voyageur intrépide qui a hanté les carnavals de Venise et les kermesses d'Anvers, les hauteurs populeuses du Vésuve et les solitudes de la rue de Chateaubriand; ce professeur sans férule qui a su améliorer, en le répétant, le bavardage de ces oiseaux jaseurs qui trouvaient bon souper, bon gîte et le reste au boudoir de mademoiselle Guimard ou au

salon de madame de la Popelinière ! — Mais bientôt l'illusion et le contentement reprennent le spectateur attristé ! Le directeur, dont le protectorat fut affligé par tant de chefs-d'œuvre morts au soleil levant de la rampe, n'a pas compromis un instant dans ces épreuves sa bonne humeur, son élégance prédestinée, sa faculté éternelle de jeunesse.

Rien n'y fera ! Malgré celui-ci et malgré celle-là, il gardera le don harmonieux, l'instinct profond de ces commandements de l'amour que l'étrangère de Mantinée promulguait à Socrate ! Et plus tard, au déclin des ans, s'il resonge aux comités de lecture provisoires et aux sociétaires perpétuels, il aura le droit de dire comme Chateaubriand ironique, dissertant sur les salons *du ministère Villèle et Corbière : « C'était bien vénérable assurément, mais je préférais l'hirondelle qui me réveillait dans ma jeunesse, et les muses qui remplissaient mes songes. »* . . . .

. . . .

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

— Préface, que me veux-tu?

— Je veux dire au public, avec mes grands airs de modestie, que ce livre est un chef-d'œuvre, que l'auteur y a répandu toutes les larmes de son cœur et tous les scintillements de son esprit, — à ce point que le lecteur trouvera à chaque page le secret de la science, le secret de l'amour, le secret de la philosophie.

— Préface, ma mie, vous êtes une bête; c'est la troisième fois que vous frappez à la porte de ce livre, vous ne savez pas ce que vous dites, allez-vous-en, car le public a beaucoup plus d'esprit que vous.

— Qui vient là?

Et comme je levais la tête, je vis une jeune fille vêtue de noir, dont la beauté éclatait à travers un léger voile, comme le soleil à travers les nues.

— Madame, pour qui êtes-vous si belle?

— Monsieur, je viens à vous parce que j'ai lu votre livre.

Elle avait à la main Philosophes et Comédiennes.

— Est-ce que vous voudriez m'épouser, madame, comme cela est arrivé à Balzac et à Crébillon?

— C'est bien pis, monsieur, vous avez dit : Tous sont Philosophes, toutes sont Comédiennes. *Or j'arrive tout droit du couvent et je veux entrer au théâtre.*

— Est-ce que c'est là la moralité de mon livre : quitter la cellule pour la rampe? Prenez garde, madame; vous avez bien du chemin à faire.

— J'ai commencé : la sœur Théodule m'attend dans un fiacre sans se douter qu'elle vient de me conduire à la comédie. Donc je ne vois que deux routes dans la vie : celle qui mène à Dieu, et celle qui...

La rougeur qui couvrit le front de la religieuse acheva éloquemment cette phrase. O démon! ce sont là de tes couleurs!

Elle avait relevé son voile; j'étais pour ainsi dire illuminé par une des plus belles figures qu'aient rêvées la statuaire, la peinture et la poésie.

J'avais reconnu une de ces ardentes imaginations qui ont éclaté tour à tour et tout à la fois dans sainte Thérèse et dans Adrienne Lecouvreur. Ce que cette jeune fille ne pouvait savoir du monde, elle l'avait deviné.

— Est-ce que vous avez joué Esther ou la Dame au camélias au couvent?

— Monsieur, je n'ai jamais joué la comédie et je ne l'ai jamais vu jouer.

Et pourtant elle poussait le cri révélateur du Corrége : « Et moi aussi je suis comédienne ! »

« Et moi aussi je suis philosophe ! » *me dis-je.*

En effet, je pouvais bien, comme M. de Voltaire à mademoiselle de Livry, lui donner une leçon de comédie. Je lui parlai le langage de la philosophie.

— Mademoiselle, il y a au Théâtre-Français une comédienne charmante et fantasque, un peu de Lavallière brouillé avec beaucoup de Ninon, une vraie fille de Molière, qui aspire souvent à devenir une vraie fille de Dieu. Elle aussi veut être où elle n'est pas. Comme elle est au théâtre, elle veut aller au couvent ; elle en sait d'ailleurs le chemin. Vous pouvez vous entendre, puisque les extrêmes se touchent.

La religieuse alla voir la comédienne. Elles se confessèrent toutes les deux, ce qui fut un peu long.

« *Que vous êtes heureuse ! disait la religieuse à la comédienne, tout effrayée de son sacrilége.*

— Que vous êtes heureuse ! disait la comédienne à la religieuse : Dieu remplit votre cœur, les hommes ne remplissent jamais le nôtre, quel que soit leur nombre. »

La comédienne fut si éloquente à parler de Dieu, et la religieuse si pittoresque dans ses aspirations vers le théâtre, ses pompes et ses œuvres, que ni l'une ni l'autre ne furent convaincues.

La comédienne va donner des leçons de grande coquette

à la religieuse, qui a promis de son côté de donner des leçons de solitude à la comédienne.

Mais pourquoi raconter cela quand j'avais promis de ne rien dire jusqu'au jour des débuts de cette étrange Célimène?

Préface, que me veux-tu?

AR. — H — YE.

M. DE VOLTAIRE

ET

MADEMOISELLE DE LIVRY

LARMES DU DIABLE

I

LA PRÉFACE

Il y a cent et un ans.

M. de Voltaire surprit un matin la marquise de Boufflers tout éplorée sous les vieux ormes de son château, où il était venu avec le marquis et la marquise du Châtelet.

— Voilà des larmes de Madeleine, dit-il à madame de Boufflers avec son impertinence accoutumée.

— Je ne vous répondrai pas, dit la marquise sans s'indigner, — car on donnait à Voltaire le droit de tout dire; — je ne vous répondrai pas, parce que vous n'avez jamais aimé.

Voltaire se récria et fit une pirouette.

— Je n'ai jamais aimé! Ah! madame la marquise, ceci est une injure; quiconque a eu vingt ans sous le soleil a

senti battre son cœur sur un cœur qui battait; il n'y a que le diable dont sainte Thérèse ait pu dire : *Le malheureux, il n'a jamais aimé!*

— Je sais cela, dit madame de Boufflers en essuyant ses beaux yeux avec une rose fraîchement cueillie ; mais voulez-vous, monsieur de Voltaire, que je vous confie un secret?

Voltaire s'approcha de la marquise en souriant.

— Ce secret, poursuivit-elle, c'est que vous êtes le diable!

— Je sais bien, dit Voltaire, sans s'émouvoir du secret, que tous les hommes comme moi ont le démon, comme on dit; le démon, c'est l'esprit, c'est le génie, c'est la folie, si vous voulez ; mais croyez bien, madame, que plus on a le démon, plus on a le dieu. Le dieu, qui peut le nier? c'est l'amour. Pour moi j'ai aimé quatre fois avec passion. Ne savez-vous donc pas mes aventures? Ne me suis-je pas déguisé en sœur grise, en abbé, en mousquetaire, pour tromper les sentinelles?

— Oui, vous avez aimé Pimpette, madame de Rupelmonde, mademoiselle de Livry et la marquise du Châtelet.

— Vous oubliez la maréchale de Villars, dit Voltaire en portant la main à son cœur.

— Oui, vous avez aimé ; mais ce sont là des amours de paravent, sans tempêtes et sans larmes, comme Pont-de-Vesle et madame du Deffant.

Voltaire bondit comme un daim.

— Sans tempêtes! sans larmes! dit-il avec une soudaine colère ; sans tempêtes! mais vous ne savez donc pas que nous ne passons jamais huit jours sans nous battre, madame du Châtelet et moi? Ah! je ne suis pas

passionné! mais il y a trois jours, si ce bon M. du Châtelet n'était venu en personne mettre le holà, nous nous serions arraché les yeux.

— Je crois à vos frénésies, dit la marquise d'un air moqueur. Mais pourquoi vous battez-vous? ce n'est pas, comme cela arrive à tant de vrais amoureux, par jalousie et par désespoir; c'est sans doute parce que vous ne pouviez pas parvenir à vous entendre sur un point de métaphysique.

Voltaire éclata de rire.

— C'est vrai, dit-il en reprenant sa figure malicieusement égayée. Je n'y avais pas songé. Mais, reprit-il tout à coup, si vous n'avez foi en mes tempêtes amoureuses, vous croirez du moins à mes larmes. Je n'en ai point versé sur les beaux cheveux bruns de Pimpette; mais comme j'ai pleuré mademoiselle de Livry! Ah! marquise, si vous saviez comme j'aimais celle-là! C'était le second amour, le plus terrible, le plus charmant.

II

COMMENT ON DEVIENT COMÉDIENNE

— J'avais vingt-quatre ans, j'étais déjà célèbre, j'avais oublié Pimpette avec les comédiennes du théâtre et les comédiennes du monde. Je ne croyais ni à Dieu ni au diable, je soupais à fond tous les jours de ma vie sans m'inquiéter si le soleil se lèverait le lendemain. J'étais plongé comme un pourceau dans le bourbier philosophique de mon parrain, l'abbé de Châteauneuf. Ninon

de Lenclos, en me léguant sa bibliothèque, ne m'avait légué que de mauvais livres : c'étaient mes articles de foi.

Un jour que je n'avais rien à faire, une jeune fille se présente devant moi. Elle était si belle, que je me levai devant elle comme un point d'admiration. Par exemple elle était vêtue pour l'amour de Dieu : une robe de belle étoffe à ramages, mais fanée depuis longtemps. La pauvre fille ne savait que me dire, moi je ne savais que lui répondre. Je la priai de s'asseoir ; elle voulut rester debout.

— Monsieur de Voltaire, je venais à vous...

Elle était pâle et défaillante ; je la pris dans mes bras et l'appuyai sur mon cœur. Elle s'éloigna de moi sans se courroucer :

— Monsieur de Voltaire, je me destine au théâtre, c'est ma dernière ressource, car je n'ai plus ni père ni mère ; mais avant de débuter il faut que je prenne des leçons. Vous connaissez mademoiselle Lecouvreur ?

J'interrompis la jeune fille.

— Mademoiselle Lecouvreur, comme toutes les grandes comédiennes, n'a pris de leçons que de son cœur. Pourtant, si vous voulez, je vous conduirai chez elle. Mais que vous apprendra-t-elle ? elle vous apprendra à dire comme elle dit avec sa passion, et non avec la vôtre. Avez-vous aimé ?

La jeune fille rougit et sembla interdite. Je pris mon plus doux sourire et me rapprochai d'elle.

— Croyez-moi, mademoiselle, c'est à moi à vous donner des leçons. La préface du théâtre, c'est l'amour.

Je lui saisis la main et la portai à mes lèvres avec une tendresse un peu brusque.

— Vous allez voir, lui dis-je en prenant un air déclamatoire.

Je m'éloignai de quelques pas, et je revins vers elle en lui disant d'un air passionné des vers de tragédie.

Elle prit plaisir au jeu; d'ailleurs la pauvre fille n'avait pas le temps de faire la rebelle ; elle n'avait pas soupé la veille, et elle portait toute sa fortune sur son dos.

Elle avait vendu peu à peu jusqu'à ses hardes, croyant toujours qu'il y a un Dieu pour les orphelins. Elle s'était présentée à la Comédie-Française pour demander à débuter, ne sachant pas qu'il fallait pour cela la croix et la bannière. Un méchant comédien qui me savait l'oracle du lieu eut l'idée d'envoyer vers moi cette pauvre fille. Que vous dirai-je, madame la marquise? elle eut beau s'en défendre, il fallut bien qu'elle prît avec moi une première leçon de déclamation ; leçon éloquente, car c'était mon cœur qui la donnait.

— Comment vous nommez-vous? lui demandai-je après lui avoir montré comment on parle d'amour.

— Mademoiselle Aurore de Livry.

— Un beau nom qui sera redit de bouche en bouche, comme celui de mademoiselle Lecouvreur.

— Où demeurez-vous (moi je demeurais rue Cloche-Perche)?

— Rue Saint-André-des-Arts, où ma mère est morte, et où je dois plus de quatre-vingts écus. Aussi Dieu sait toutes les insultes qu'il me faut subir faute d'argent.

— Je ne vous en donnerai pas, lui dis-je, par une bonne raison : c'est que si je vous en donne, vous aurez pour moi de la reconnaissance et vous n'aurez pas d'amour ; mais ma maison est à vous, restez-y : je vous

conduirai à la Comédie ; après la comédie, nous irons souper follement en belle compagnie ; après souper, nous nous aimerons jusqu'au matin. Le jour venu, j'écrirai sur vos genoux quelques vers de tragédie, quelques rimes galantes, jusqu'à l'heure où les oisifs viendront nous prendre pour déjeuner et pour courir Paris, non pas en carrosse, mais sur nos chevaux de vingt ans.

Madame de Boufflers interrompit Voltaire.

— Tout bien considéré, vous êtes un homme de beaucoup d'esprit et vous lisez à livre ouvert dans le cœur des femmes. Tout autre à votre place fût allé à son sécrétaire et il eût compté quatre-vingts écus pour les offrir à mademoiselle de Livry. Comme vous l'avez dit : il n'eût recueilli là que de la reconnaissance : une fleur morte sans parfum. Je suis bien sûre au contraire que mademoiselle de Livry vous considéra tout de suite comme un amant et non comme un bienfaiteur.

Voltaire s'appuya doucement sur le bras de la marquise.

— Comme vous dites, madame, reprit-il, ce ne fut pas sans prières, sans combat et sans larmes. Ah ! qu'elle était belle dans sa défense, avec ses cheveux épars, ses yeux si doux, ses joues tour à tour blanches et rouges. Elle m'a avoué depuis que c'était sa vertu seule qui luttait contre moi comme par instinct de la résistance, car elle m'aimait avant de me voir. Et, comme César, je n'avais eu qu'à me montrer pour être vainqueur. Passez-moi cette jactance d'empereur romain, vous savez que je n'en abuse pas.

Vous connaissez ma vie, je ne vous raconterai pas mot à mot toutes les phases de ce charmant amour. L'abbé de Bussy, Thiriot, le marquis de Mimeur, Génouville, le

prince de Vendôme, auraient pu vous dire combien j'étais heureux dans ma chère folie. J'avais jeté avec dédain le manteau des philosophes, je ne voyais plus la sagesse humaine que sous la figure de mademoiselle de Livry. Quels gais soupers! Cet air de mélancolie qu'elle avait à notre première entrevue, elle ne l'avait plus que çà et là, quand je lui laissais le temps de réfléchir; sa passion avait d'ailleurs tous les caractères : tour à tour sereine comme un beau ciel ou emportée comme une cavale enivrée par la course, tour à tour folle et bruyante, pensive et attendrie. La rue Cloche-Perche était pour moi le paradis. Dans ce temps-là je croyais au paradis : je ne crois plus qu'au paradis perdu.

Ce bonheur-là dura bien six semaines; je n'ai pas compté; je vivais comme dans un rêve; quand le réveil est venu, je n'ai pas voulu me souvenir, ou plutôt la maréchale de Villars m'a pris toutes mes idées. Bienheureux encore d'avoir retrouvé une folie, quand j'ai perdu celle-là.

III

POURQUOI ON PERD SA MAITRESSE

— Si vous pouviez voir mon portrait, peint alors par Largillière, vous verriez le portrait d'un homme heureux ou plutôt d'un amant, car les joies de l'amour ne donnent pas cet air de sérénité et de béatitude qu'on voit aux élus du bonheur. Je me rappelle toujours comment Largillière a peint ce portrait; il venait le matin, toujours trop matin, car il nous trouvait couchés. Elle sautait dans la

ruelle, et lui disait de sa voix fraîche : « Monsieur Largillière, jetez-moi mes mules roses. » Il lui passait ses pantoufles pendant que je courais à ma robe de chambre et à mes peignes. Je posais et je n'y avais pas d'ennui, car à tout instant elle venait se pencher au-dessus de mon fauteuil. Et puis la séance était interrompue par un déjeuner frugal et spirituel, des fruits et du café. Largillière m'aurait bien donné son talent pour ma maîtresse. Il voulait la peindre aussi, pour que son portrait fût accroché en face du mien. Mais l'amour ne donne jamais le temps à un peintre de peindre les deux amants. Le portrait de l'un n'est pas fini que déjà l'autre n'est plus là.

Mademoiselle de Livry emporta mon portrait à peine achevé dans sa chambre de la rue Saint-André-des-Arts, car j'avais fini par payer ce qui était dû.

Vous connaissez le dénoûment : Génouville, mon cher Génouville, était touché de cet amour inattendu qui promettait de ne finir qu'avec nous ; ce petit coquin de Génouville, il venait assidûment déjeuner avec nous. Il nous disait qu'on n'avait jamais si bien marié l'esprit et la beauté. Il n'y a sorte d'épithalame qu'il n'ait chanté en notre honneur, jusqu'au jour où il me laissa la liberté de lui chanter un épithalame à lui-même, car il m'enleva ma maîtresse [1].

Les cruels ! ils m'ont dit : « *Nous partons en avant pour aller à la comédie.* » Et ils ne sont pas revenus. Mon meilleur ami ! ma plus chère passion ! J'étais furieux

[1] O toi, dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse
Que de la tenir de ma main !

et je voulais tirer l'épée hors du fourreau ; mais la perfide m'écrivit pour me demander ses pantoufles, — tout son bien! — Je me mis à rire, mais je croyais rire encore que j'avais les yeux baignés de larmes, car dans sa lettre elle me disait des choses si tendres, si folles, si cruelles et si charmantes! par exemple, je me rappelle ceci: « *Ah ! mon cher amoureux ! je vous adorerai jusqu'à la mort, car un autre, c'est vous encore !* Figurez-vous que je suis morte, et faites mon épitaphe : *Ci-gît qui a bien aimé son amant !* — Si M. de Génouville m'a enlevée, c'est que nous avions pensé tous les deux que, si je restais plus longtemps avec vous, vous ne feriez plus jamais rien. Je vous laisse aux neuf Muses. Adieu ! »

— Ah! marquise, s'écria Voltaire en pressant la main de madame de Boufflers, ce n'étaient pas les neuf Muses qu'il me fallait, c'était la dixième. J'ai couru après la fugitive, décidé à tout ; ne pouvant la retrouver, je me suis enfermé chez moi avec mon désespoir. Croyez-vous à mes larmes amoureuses, maintenant[1] ?

[1] Voltaire ne prit pas longtemps sa passion au sérieux ; il écrivait en même temps, dans son Épître au duc de Sully :

Quant à mon ami Génouville,
Il a toujours le même style
Et toujours la même gaîté.
Je sais que, par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer :
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

Et ce vers célèbre qui, alors, frappait juste si souvent :

Nous nous aimions tous trois, que nous étions heureux!

IV

HISTOIRE DE MADEMOISELLE AURORE DE LIVRY

— Et que devint mademoiselle de Livry? demanda la marquise de Boufflers.

— Elle devint marquise tout comme vous.

— Fille d'Ève comme moi. Achevez donc l'histoire!

— Génouville ne la captiva pas bien longtemps; elle avait la passion de la comédie; elle aimait les enlèvements: un mauvais comédien, bâtard de Baron, l'enleva à Génouville et la conduisit en Angleterre, dans une troupe recueillie un peu partout. Cette troupe de hasard débarqua dans un cabaret ayant pour enseigne l'*Écu de France*. Après six semaines d'attente, les comédiens et les comédiennes purent enfin montrer leur talent et leur figure sur un méchant théâtre de la Cité. Mademoiselle de Livry, qui jouait les rôles de la Lecouvreur, fut seule applaudie; mais elle ne put sauver la troupe du naufrage: elle demeura au cabaret pour répondre de la dette de ses compagnons. Comme elle était belle et charmante, l'hôtelier ne voulut point se venger sur elle de tous les mauvais tours que lui avaient joués ces comédiens sans feu ni lieu, sans foi ni loi. Loin de lui faire des reproches, il lui dit qu'elle pouvait demeurer dans son cabaret sans s'inquiéter de sa nourriture ni de son logement, ajoutant qu'il serait trop heureux d'avoir une si belle fille pour enseigne.

Les belles filles sont comme les hirondelles: elles portent bonheur à la maison.

J'ai dit un cabaret, j'aurais pu dire un café. La maison était partagée en deux salles bien distinctes : d'un côté, la bière, la pipe et les gens de rien ; de l'autre côté, le café, la tabatière et les gens de bonne compagnie, tous Français pour la plupart.

Mademoiselle de Livry, bien entendu, ne se montrait ni d'un côté ni de l'autre. Elle vivait avec beaucoup de réserve dans une chambre en haut, attendant que la fortune la tirât de là. Çà et là, cependant elle traversait le café avec la légèreté d'une fée, au retour de la promenade ou de la messe, car elle avait toutes les faiblesses, même celle du confessionnal.

L'hôtelier, quand elle passait ainsi avec tant de grâce adorable, ne manquait pas de dire à ses habitués qu'il avait sous son toit la perle des belles filles.

Parmi ses habitués, se trouvait d'aventure le marquis de Gouvernet, qui jusque-là avait dépensé ses revenus pour les fleurs rares. Vous avez ouï parler, marquise, de sa fureur pour les tulipes. Celle qu'il appelait *Madame de Parabère* avait coûté mille pistoles. Ce maître fou serait allé au Pérou pour y cueillir une rose bleue.

Dès qu'il vit mademoiselle de Livry, il sembla oublier sa passion pour les fleurs. Cependant la première fois qu'il essaya de lui parler, ce fut avec un bouquet qui lui avait bien coûté cinquante écus. Mademoiselle de Livry regarda le marquis, prit le bouquet, et s'enfuit sans trop savoir pourquoi.

Elle avait pris le bouquet malgré elle, comme si le diable eût conduit sa main. Le marquis demanda à monter chez elle, elle lui refusa sa porte tout net ; il insista,

elle résista ; il n'était pas homme à abandonner le siége, lui qui avait montré tant de vaillance et tant d'acharnement contre les plus belles tulipes de Harlem.

— Je veux aller chez elle, dit un matin le marquis de Gouvernet à l'hôtelier.

— Cela ne se peut pas, dit cet homme, qui connaissait la fierté et la vertu de mademoiselle de Livry (il y a de la vertu partout).

— Il faut bien que cela se puisse, dit le marquis. Où est donc la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et mes gazettes.

L'hôtelier n'osa point répliquer. Le marquis monta l'escalier de l'air d'un homme qui ne s'arrêtera pas en chemin ; l'hôtelier le suivit avec une tasse de chocolat, la *Gazette de Hollande* et le *Mercure de France*. La clef était sur la porte, le marquis ouvrit et entra gaiement, comme si c'était la chose du monde la plus simple.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria mademoiselle de Livry, qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ?

— C'est un homme, dit le marquis. Il n'y a pas de quoi vous recommander à Dieu.

Et, s'adressant à l'hôtelier :

— Eh bien ! mettez donc tout cela sur la table, car j'ai faim. Madame, asseyez-vous, vous voyez que je m'assieds moi-même.

— Monsieur, dit mademoiselle de Livry, vous devriez être debout et vous en aller, car je ne reçois pas la visite d'un inconnu.

— Mais je suis très-connu : on m'appelle le marquis de Gouvernet, j'ai couru le monde, je ne suis pas méchant, je n'ai jamais coupé la tête qu'à des roses ou à des tulipes, et encore en ai-je souffert chaque fois que

cela m'est arrivé. Aimez-vous les tulipes, mademoiselle? Mais il s'agit bien de tulipes quand le chocolat est servi! Prenez-vous du chocolat avec moi ou sans moi? Comme vous voudrez.

— Cet homme m'assassine, dit mademoiselle de Livry en regardant l'hôtelier.

V

COMMENT ON DEVIENT MARQUISE

La cloche du château sonna le déjeuner.

— Continuez, dit madame de Boufflers à Voltaire, je n'ai pas faim, et vous aimez trop à conter pour avoir faim vous-même.

Et Voltaire continua :

— Oui, ce diable d'homme entra ainsi chez cette pauvre comédienne abandonnée. Elle finit par prendre son parti et par s'asseoir elle-même.

— Voulez-vous me lire les gazettes? poursuivit le marquis, ou plutôt voulez-vous travailler en tapisserie avec vos mains de fée?

— Mademoiselle, dit tout bas à la comédienne l hôtelier d'un air respectueux, c'est un original, mais ne vous offensez pas, car c'est un excellent homme. Il a donné cent guinées à ma fille le jour de son mariage.

Cependant le marquis de Gouvernet avait ouvert son journal et avait bu quelques gorgées de chocolat, sans plus de façon que s'il se fût trouvé chez lui. Mademoiselle de Livry se remit à sa tapisserie.

— Parlons rondement, dit le marquis, vous êtes pauvre.

— Puisque je n'ai besoin de rien, dit mademoiselle de Livry, c'est que je ne suis pas pauvre.

— Ce sont là des phrases, je sais bien qu'on ne mange pas l'argent, comme l'a prouvé le roi Midas; mais, toutefois, sans argent on peut mourir de faim.

— Ce n'est jamais par là que je mourrai.

— Ne soyez pas si fière, mademoiselle; je sais votre vertu, je vois votre beauté, j'ai le droit de vous parler franc. Eh bien! ce brave hôtelier a beau faire, vous manquez de tout, et, par dignité, il vous arrive souvent de vous dérober un repas.

— C'est par ordre du médecin, dit mademoiselle de Livry en rougissant.

— Que le diable vous emporte! dit le marquis de Gouvernet en essuyant deux larmes. Ne voyez-vous pas que je pleure comme un enfant? Écoutez, j'ai de quoi nourrir cinquante belles filles comme vous; voulez-vous que je vous donne ma clef? vous ferez la charité vous-même.

Mademoiselle de Livry repoussa hautement cette proposition. Toutefois elle ne voulait pas tenir le siége jusqu'à la famine. Elle signa un traité d'alliance.

— Je vous épouse, lui dit-il à la troisième entrevue.

— C'est une folie, dit-elle avec attendrissement.

— Tant mieux, reprit le marquis, c'est que je suis encore dans l'âge de faire des folies.

— Oui, mais je vous empêcherai bien de faire celle-là; un homme de votre condition ne peut pas épouser une fille sans dot.

Il eut beau plaider sa cause, mademoiselle de Livry ne

voulut pas aller plus loin dans cette alliance. Après une course dans Londres, il dit :

— J'ai pris tout à l'heure deux billets de loterie sur l'État, vous allez en choisir un.

— Je veux bien, dit-elle, ne fût-ce que pour faire des papillotes.

VI

LES *vous* ET LES *tu*

Madame de Boufflers interrompit Voltaire :

— Je comprends, lui dit-elle, le billet de loterie gagna dix ou vingt mille livres sterling. Voilà un beau sujet de comédie.

— C'est vrai, dit Voltaire, j'y ai songé [1]. Vous devinez donc, madame, ce qui se passa ensuite?

— Oui ; mademoiselle de Livry eut une dot, et, touchée de la délicatesse de son amant, elle devint marquise de Gouvernet.

M. de Voltaire poursuivit :

— Le bruit de cette aventure se répandit à Paris et à Versailles, dans les salons et dans les coulisses; les princesses de la cour et celles du théâtre ne tarissaient pas sur ce roman. Moi, j'écoutais en silence, toujours triste quand je songeais qu'en perdant mademoiselle de Livry j'avais perdu ma jeunesse elle-même.

Je me consolais un peu dans l'espérance de la revoir.

[1] *L'Écossaise.* — Lindam (mademoiselle de Livry), Freeport (le marquis de Gouvernet).

Elle n'a pu m'oublier, me disais-je ; dès que ses beaux yeux s'arrêteront sur moi, elle me tendra la main, et je me jetterai dans ses bras. Elle s'installa avec beaucoup de tapage rue Saint-Dominique, où M. de Gouvernet avait un hôtel fastueux, mais surtout un jardin des Mille et une Nuits. Aussi la marquise fut-elle surnommée la sultane des Fleurs dès son retour à Paris.

La *Henriade* venait d'être imprimée ; je lui en envoyai un exemplaire sur papier de Hollande, avec un bout de billet où je lui rappelais que tous les vers amoureux répandus autour de Gabrielle, je les avais écrits sous son inspiration et sur ses genoux.

Pas un mot de réponse. La cruelle prenait au sérieux son titre d'épouse.

Je ne saurais vous peindre ma fureur. Je fus un peu désarmé en apprenant par madame la présidente de Bernières, qui allait chez elle, que la marquise de Gouvernet avait dégagé mon portrait, car elle l'avait mis en gage chez Gersaint, au pont Notre-Dame, à son départ pour Londres.

Je repris courage dans notre ancienne passion et j'allai bravement à son hôtel.

— Votre nom? me demanda un suisse arrogant, un grand diable de suisse taillé en Hercule et tout frappé en or.

— Monsieur de Voltaire.

— Eh bien! que monsieur s'inscrive, et demain je lui donnerai une réponse, car le nom de *monsieur Voltaire* n'est pas sur la liste de madame la marquise.

Vous savez qu'en ce temps-là j'étais reçu à bras ouverts dans les meilleures maisons; j'étais le commensal des ducs et des princes; aussi l'arrogance du suisse de ma-

dame la marquise de Gouvernet ne m'humilia pas et me fit mourir de rire. Rentré chez moi, comme j'étais encore en belle humeur, je pris un chiffon de papier et j'écrivis au courant de la plume cette épître à la marquise :

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé,
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?

Voltaire avait à peine dit les premiers vers de cette adorable épître, que la marquise de Boufflers, qui la savait par cœur, comme tout le monde lettré la savait alors, l'interrompit pour la dire elle-même :

Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine,
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers
Et cette pompe enchanteresse
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,

Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, qu'Amour me pardonne,
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah! madame! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Temps:
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des amours, des jeux et des ris;
Sous vos magnifiques lambris,
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.

— Voilà, monsieur de Voltaire, un chef-d'œuvre digne de l'antique! Si vous m'aviez écrit cette épître et que j'eusse été la marquise de Gouvernet, j'aurais, sans tambour ni trompette, abandonné mon hôtel et mon suisse pour courir avec vous, fût-ce au bout du monde. Mais que vous répondit-elle?

— Elle me répondit par quatre vers que la sagesse des anciens aurait dû écrire en lettres d'or au fronton de ses temples ou sur le piédestal de ses statues :

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements;
Nous ne vivons que deux moments :
Qu'il en soit un pour la sagesse!

— C'est charmant! Et vous êtes devenus sages tous les deux?

— Plus ou moins, marquise. Elle a écrit l'épitaphe de son cœur, et moi, j'ai consolé le mien en chantant :

Fertur et abducta Lyrnesside tristis Achilles,
Hæmonia curas attenuasse lyra.

J'ai fait comme Achille.

VII

LA DERNIÈRE HEURE D'AMOUR

M. de Voltaire ne revit plus qu'une fois mademoiselle de Livry ; c'était peu de jours avant sa mort ; il se fit poudrer, il prit trois ou quatre tasses de café, il monta en carrosse et donna l'ordre au cocher du marquis de Villette de le conduire à l'hôtel de Gouvernet.

Cette fois les portes s'ouvrirent à deux battants : la marquise avait été prévenue ; d'ailleurs, elle pouvait le recevoir sans conséquence, elle avait plus de quatre-vingts ans.

Voltaire, tout essoufflé, lui prit la main et la baisa :

— Voilà tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, marquise, dit-il en hochant la tête.

Elle n'en pouvait revenir de le voir si cassé et si vieux.

— Ah ! mon ami Voltaire, lui dit-elle avec un sourire mélancolique, qu'avons-nous fait de nos vingts ans? Ce jeune fou et cette jeune folle qui s'aimaient si gaiement dans la rue Cloche-Perche ou dans la rue Saint-André-des-Arts, ce n'est plus vous, ce n'est plus moi,

— C'est vrai, dit Voltaire, on meurt tous les vingt ans, on meurt tous les jours jusqu'à l'heure suprême où le corps n'est plus qu'un linceul qui recouvre des os. Bien heureux ceux qui ont vécu! Là-dessus, marquise, vous n'avez point à vous plaindre, ni moi non plus.

— Moi, grâce à Dieu! ma vie a été un roman facile à lire; mais la vôtre, quelle lutte éloquente et désespérée! Vous avez repris la guerre des Titans.

— Oui, oui, j'ai déchaîné Prométhée : j'en ai encore les mains toutes sanglantes. C'est égal, maintenant que j'ai tracé mon sillon d'angoisses, j'ai oublié le labeur et les larmes pour ne plus me souvenir que des roses qui ont fleuri sous mes pieds. Ah! Philis, quelle fraîcheur printanières sur tes joues de vingt ans! Je n'ai jamais cultivé de pêches à Ferney sans en baiser une tous les ans en ton honneur. Ah! madame, les vanités du monde vous ont-elles jamais permis ces belles heures filées d'amour et de temps perdu que nous dépensions il y a plus d'un demi-siècle?

— Hélas! dit la marquise, qui ne regardait plus le Voltaire cacochyme chargé de quatre-vingts hivers, et qui voyait encore dans son imagination le Voltaire peint par Largillière, je donnerais bien mon hôtel, mes fermes de Beauce et de Bretagne, mes diamants et mes carrosses, avec mon suisse par-dessus le marché, pour vivre encore une heure de notre belle vie.

— Et moi, dit Voltaire en s'animant, je donnerais mes tragédies et mon poëme épique, mes histoires et mes contes, toute ma gloire passée, tous mes droits à la postérité, avec mon fauteuil à l'Académie par-dessus le marché, pour vous prendre encore un seul des baisers du bon temps.

VIII

QUAND ON EST MORT

Trouvèrent-ils un dernier baiser sur leurs lèvres mortes? L'histoire ne le dit pas.

La marquise était devenue dévote. Un prêtre qui vivait à sa table et qui l'endormait le soir avec des oraisons vint brusquement se jeter entre les vieux amoureux.

Quand Voltaire fut parti, ce prêtre épouvanta la marquise en lui disant qu'elle venait d'accueillir l'antechrist dans sa maison ; elle voulut faire pénitence de ce retour vers des joies condamnées. Elle avait toujours gardé le portrait de Voltaire ; le lendemain un grand laquais apporta ce portrait chez M. de Villette, sur le quai des Théatins, où Voltaire était venu de Ferney pour mourir, avec une lettre où madame de Gouvernet priait Voltaire d'offrir à sa nièce « cette figure longtemps aimée. » Madame de Gouvernet voulait cacher ses craintes de l'antechrist sous un air de bonne grâce [1].

Le 30 mai 1778, M. de Voltaire rendit son âme à Dieu, et le lendemain mademoiselle de Livry, marquise de Gou-

[1] Ce portrait de Voltaire à vingt-quatre ans, peint par Largillière, est connu par quelques copies médiocres, témoin celle du Comité de Lecture à la Comédie-Française, ou détestables, témoin celle du Musée de Versailles à la salle des Académiciens. L'original est aujourd'hui au château de Villette, dans une galerie d'illustres personnages des dix-septième et dix-huitième siècles.

vernet, s'en alla chez les morts. On peut dire qu'ils ont fait le voyage ensemble.

Vivant, la France n'avait pas voulu de Voltaire; mort, elle le proscrivit encore. Il s'était préparé une tombe dans le cimetière de Ferney, sous le ciel où il avait vieilli et où il avait fait du bien; on ne lui voulut point accorder ce coin de terre qui était à lui; on décida que celui qui avait fait bâtir l'église n'avait pas droit de cité dans le cimetière. Pendant que la dépouille de Voltaire frappait vainement à toutes les portes des églises, madame la marquise de Gouvernet était enterrée en grande pompe à Saint-Germain-des-Prés.

Se sont-ils revus là-haut, auprès de celui qui, selon Voltaire,

A daigné tout nous dire en nous disant d'aimer?

PLATON

LES POËTES ET LES COURTISANES

HOMÈRE ET ASPASIE

I

Ce n'est pas trop, aux jours solennels des révolutions politiques comme aux jours agités d'anarchie littéraire, d'accorder une heure à l'illustre cénacle des anciens. On y respire quelque chose d'âpre et de vivifiant comme si on passait dans la forêt sous les chênes séculaires.

Allons donc écouter au Sunium le verbe de la sagesse grecque sous les colonnes majestueuses qui retentissent encore de l'éloquence du fils d'Ariston.

Il n'a manqué à Platon, pour être couronné dieu, que les épines qui ont ensanglanté le front de Jésus-Christ.

Mais si Jésus-Christ a été reconnu FILS DE DIEU, Platon a été reconnu DIVIN.

Et, en effet, le soleil couchant du monde ancien n'a-

vait-il pas répandu dans les esprits les rayons sacrés qui ont illuminé le monde nouveau?

Platon a été le précurseur de Jésus-Christ. Il avait pressenti, il a révélé le Fils de Dieu, c'est-à-dire le Juste. Le Juste de Platon est pauvre, calomnié, maudit; on lui verse l'ignominie, on l'accable de fers, on le cloue sur la croix.

Platon, comme Jésus, reconnaît que la vérité donne à ses disciples, quand ils ont soif, un calice amer : — la calomnie. — Socrate lui-même avait dit comme Jésus: « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il marche sur mes pas en portant sa croix. »

Platon était un contemplateur sublime qui vivait dans l'infini, qui fuyait le monde visible pour aller retremper son âme à la source invisible du beau. Sa République, il n'y croyait pas.

Jésus était un révolutionnaire qui portait en lui l'idée de Dieu; qui voulait vivre et mourir pour le triomphe de cette idée. Jésus n'était pas seulement un rêveur, c'était un homme d'action. Il n'écrivait pas, il parlait. Son style est plein d'images; il peignait avec la touche hardie d'un Michel Ange. C'est l'éloquence de la terre et du ciel; c'est la voix solennelle des vagues; c'est le cri sauvage des tempêtes; c'est le battement de cœur de l'homme-dieu et du dieu-homme. Fraternel aux pauvres et aux faibles, il frappait le rocher afin que l'eau vive de l'amour jaillît pour tous ceux qui avaient soif comme lui. — A Madeleine comme à Lazare, il disait : Buvez.

Platon était une IDÉE, Jésus était un HOMME. Platon s'élevait à Dieu à force d'amour et de raison [1], Jésus descen-

[1] « Dieu, dit Platon, nous a donné deux ailes pour aller à lui : l'amour et la raison. »

dait du ciel pour montrer Dieu aux hommes sous la figure d'un homme.

Platon était un philosophe grand seigneur qui n'a pas consolé la courtisane ; il l'a bannie comme une herbe folle dans son champ ; Jésus était un philosophe plébéien qui reconnaissait dans la courtisane une sœur conseillée par la pauvreté, une sœur que l'amour avait perdue, mais que l'amour pouvait sauver.

Platon ne parlait qu'à ses disciples, présents ou futurs, c'est-à-dire aux philosophes, dans le langage des initiés. Jésus parlait à tout le monde, éclairant chaque vérité par une parabole ; aussi son Évangile est-il tout rayonnant, même pour les aveugles.

Platon ne voulait pas que le mal fût vaincu par la révolte : il croyait que la révélation du bien serait toute pacifique. Il n'était pas de ceux qui descendent dans la rue. Jésus, qui connaissait mieux les hommes, qui avait souffert leurs douleurs et pleuré leurs larmes, prêchait la révolte soudaine. Il courait les villes et les campagnes en agitant la passion. Quand il mourait sur la croix, il voyait avec un saint enthousiasme son sang ruisseler sur la terre : il savait que chaque goutte, emportée religieusement aux sandales des apôtres, irait semer sur toute la terre la révolte du bien contre le mal.

II

Pour bâtir le monument impérissable de sa République, Platon a appelé à l'œuvre Lycurgue et Socrate, les lois humaines et les lois divines.

L'œuvre de Lycurgue est en ruine depuis longtemps, parce que c'était le côté bâti sur le sable mouvant de la politique ; l'œuvre de Socrate est toute debout, consacrée par plus de vingt siècles, parce que c'est l'œuvre immortelle de la philosophie, parce qu'elle est bâtie sur les divins principes du bien et du beau, parce que c'est la république des âmes.

Platon a écrit ce beau livre presque toujours inspiré du ciel pour donner une souveraine leçon au monde. Le ciel s'était voilé, il pressentait la nuit qui est venue, il a voulu ressaisir le rayonnement qui avait éclairé aux meilleurs jours le front des sages de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce.

Il a voulu survivre à sa patrie dans son monument idéal comme Phidias dans son temple visible. Il a dit à la postérité : — Voilà quelle fut la république de Lycurgue, et voilà ce qu'elle eût été avec mes lois. O vous qui m'écouterez quand je ne serai plus, réalisez mon rêve ! — Or quel était ce rêve ? comment peindre avec réalisme cette fiction qui a les pieds sur la terre et le front dans l'infini ?

Platon croit qu'on peut établir le meilleur des gouvernements dans une société sans luxe, sans ambition et sans injustice, où l'intelligence et la vertu seraient seules appelées au pouvoir suprême. Jusqu'ici tout est bien ; mais, absolu dans ses principes, Platon va dicter des lois impossibles.

La république est divisée en dix livres. On sait que c'est un dialogue entre Socrate, Céphale, Polymarque, son fils, Glaucon et Adimante, les frères de Platon, le sophiste Thrasymaque et Clitophon, fils d'Aristonyme. C'est Platon qui parle sous le nom de Socrate, comme s'il eût

voulu perpétuer son maître. La scène du dialogue est au Pirée, dans la maison du vieux Céphale. La première page est vivement peinte. C'est une mise en scène toute pleine de mouvement et de lumière. Traduisons-la à grands traits. Socrate (c'est-à-dire Platon) va au Pirée avec Glaucon pour faire sa prière à Diane un jour de fête. Comme ils retournent à la ville, Polymarque et ses amis viennent à eux et les retiennent de force. « Ne savez-vous pas qu'il y aura ce soir à cheval la course des flambeaux en l'honneur de la déesse? de plus, il y aura une veillée : nous irons après souper, et nous nous entretiendrons avec des sages et des fous. » Socrate retourne au Pirée et entre chez Polymarque, où il y avait assemblée de famille et d'amis. Le vieux Céphale y était avec une couronne sur la tête, parce qu'il avait fait ce jour-là un sacrifice domestique. On prend place sur des siéges disposés en cercle. Dès les premiers mots on reconnaît la première école de philosophie. Le vieux Céphale débute par ces mots : « Socrate, tu viens trop rarement au Pirée ; cependant j'aime tant à t'entendre ! Si j'avais assez de forces pour aller à la ville, je t'épargnerais la peine de venir ici. Ne sais-tu donc pas qu'à mesure que le corps s'en va, l'âme se nourrit du fruit sacré de la sagesse? Il y en a qui se plaignent de vieillir; est-ce que l'âme vieillit? Est-ce qu'il faut regretter l'esclavage des passions du corps? Je me souviens que, me trouvant autrefois avec le poëte Sophocle, quelqu'un lui demanda si l'âge lui permettait encore de goûter les joies de l'amour. « A Dieu « ne plaise! répondit-il ; il y a longtemps que j'ai secoué « le joug de ce maître furieux et brutal. » Oui, lorsque la violence des passions s'est amortie, on se trouve délivré d'une foule de tyrans forcenés. »

Ainsi, dès que le volume est entr'ouvert, on respire l'air fortifiant de la sagesse, on détache son âme sans regret de la terre et de ses passions.

Les premières pages sont consacrées à la souveraineté de la justice, mère féconde de la sagesse et de la vertu. C'est avec de telles compagnes de voyage que Platon part pour les régions idéales de sa République.

III

Platon bannissait les Muses, parce que les Muses étaient les courtisanes de l'esprit. Elles entraînaient les jeunes imaginations dans toutes les folies des songes, dans tous les symboles mensongers. Platon, poëte lui-même pour créer cette république, d'où il repousse les poëtes, aimait Hésiode et Homère, tout en déclarant, d'un ton de pédagogue, que les poëtes, « ceux du présent comme ceux du passé, ne font d'autre *métier* que de *débiter* des fables pour *amuser* le genre humain. » Il ne pardonne pas à Homère ses fictions olympiennes ; il veut que toute poésie soit dans le beau ; or, le beau, à ses yeux, c'est le vrai dans sa splendeur. Platon, d'ailleurs, n'est pas d'une rigoureuse logique ; en condamnant les images, l'accent, le caractère de la poésie, il repousse la vérité elle-même. Il n'admet pas, je lui en sais gré, que l'art soit l'imitation de la nature, comme son mauvais disciple Aristote ; partant, sa vérité est celle des poëtes comme le mystérieux réalisme de Rembrandt.

Il ne craint pas seulement Homère pour ses mensonges, mais aussi pour ses vérités. « Quand tout cela serait vrai,

ce ne sont pas des choses à dire devant des enfants dépourvus de raison. Il faut les ensevelir sous le silence. »
Ne voyez-vous pas dans la République de Platon, comme une épée de Damoclès, les ciseaux de la censure sur la pensée en germe?

Platon aimait trop la vertu pour ne pas trop lui sacrifier. En la dépouillant de son auréole poétique, la fera-t-il aimer? Ne va-t-il pas stériliser les jeunes imaginations, les condamnant à une culture unique? La nielle appauvrit le blé à l'heure de la moisson ; mais qui voudrait rejeter les bluets à l'aube printanière? Les bluets, c'est la couronne des amants, c'est la poésie de la jeunesse.

Mais Platon ne voulait pas élever sa République sur des fictions ; il ne voulait pas bâtir le palais de sa pensée sur le sable mouvant de la fable, n'admettant guère que la fable est un flambeau que la vérité porte à la main. Quand son palais sera bâti par les maçons, il appellera peut-être les ornemanistes et les sculpteurs pour en égayer les colonnes et les frontons ; mais, avant tout, il veut que les lois de sa République soient inscrites sur des murs d'airain. Si Homère ne lâchait la bride à son imagination, cavale sauvage, enivrée par la course, par l'odeur du pampre qu'elle foule, par la fraîcheur agreste des forêts de Diane qu'elle traverse ; si Homère ne s'appuyait que sur sa sagesse pour traverser le monde idéal, Platon baiserait sa sandale vénérée et lui dirait : « Mon frère, le monde que je crée est à vous ; » mais Homère est plus qu'un sage de la Grèce, c'est un demi-dieu, c'est un poëte. Platon l'admire et lui défend sa porte. En effet, ce radieux et sublime bohème des siècles olympiens ferait fleurir l'impiété dans l'église platonicienne. N'est-ce pas lui qui dit : « Je préférerais à l'empire des morts la

3.

condition d'esclave chez un homme pauvre, qui vit du travail de ses mains. » Platon s'indigne avec raison, et s'écrie : « Ceux qui sont destinés à vivre libres doivent préférer la mort à la servitude. » Le législateur ne veut pas que l'enfer d'Homère soit connu dans sa République : « Effaçons du poëme d'Homère ces noms odieux et formidables de Cocyte, de Styx, de Mânes, et autres semblables, qui font frissonner les plus résolus. Craignons que la frayeur qu'ils inspirent ne refroidisse et n'amollisse le courage de nos guerriers. » En effet, combien qui braveraient la mort, se trouveraient arrêtés par le Styx ou le Cocyte! Mahomet, qui était aussi un grand législateur, semble s'être souvenu de ce passage quand il a créé le dogme du fatalisme. Mahomet a été plus loin, il a indiqué au delà du tombeau la réalisation de toutes les poésies du rêve oriental. Il a fleuri et parfumé le chemin de la mort.

Voici comment Platon formule ses actes d'accusation contre les poëtes : « Si nous voulons que les défenseurs de notre République aient en horreur les dissensions, ne leur parlons pas des combats des dieux. Et si nos poëtes gardent le silence, que nos artistes, dans leurs tableaux et leurs tapisseries, ne représentent jamais les discordes de l'Olympe. Qu'on n'entende jamais dire que Junon a été mise aux fers par son fils, et Vulcain précipité du ciel par son père. Qu'Homère ne dise pas : *Les dieux vont de ville en ville, déguisés sous des formes étrangères;* car ce sont des métamorphoses indignes de la divinité. Que les mères ne bercent pas leurs enfants dans ces fictions qui ébranleraient plus tard leur foi et leur vaillance. Qu'Eschyle ne fasse pas mentir odieusement Apollon, le dieu de la lumière et de la vérité, car Eschyle

dit par la bouche de Thétis : *Apollon, assistant à mes noces, avait chanté dans le festin que je serais une mère fortunée. Je croyais à l'oracle et non au mensonge. Cependant ce dieu qui a chanté mon bonheur et m'a prédit toutes les joies de l'hyménée, ce dieu est le meurtrier de mon fils.* Rayons des poëmes d'Homère tous les vers impies, comme : *Hélas! il ne reste donc plus de nous, après la mort, qu'une ombre, une vaine image privée de sentiment et de raison!* »

Homère est donc banni de la République de Platon, comme le serait aujourd'hui Lamartine dans la nôtre, si Lamartine n'en était un peu le Platon et l'Homère. Lamartine l'homme d'État a répété à Lamartine le poëte les paroles de Platon : « Si tu venais chez nous pour faire admirer ton art, nous te rendrions hommage comme à un homme divin, ravissant et merveilleux, mais nous te dirions que notre République n'est pas faite pour posséder un homme comme toi; nous te bannirions après t'avoir versé des parfums sur la tête et l'avoir ornée de bandelettes sacrées. »

Platon est trop poëte pour ne pas adorer la muse d'Homère. « Je l'aime depuis l'enfance, mais je le condamne, parce que les égards que je dois à un homme sont moindres que les égards dus à la vérité. » Mais en même temps Platon est trop philosophe pour oublier que, d'ancienne date, la poésie a fort malmené sa sœur la philosophie, « cette chienne hargneuse qui aboie contre sa maîtresse... La troupe des sages veut s'élever au-dessus de Jupiter... ces contemplatifs subtils à qui la pauvreté aiguise l'esprit. »

Cependant le divin Platon s'élève au-dessus de ces querelles de famille, et tout en s'attristant de voir les

poëmes et les tragédies amollir les âmes dans les larmes, il permet à Homère de venir défendre sa cause devant les chefs de la République, soit dans une ode, soit dans un ïambe, soit dans un hymne. Permettre à Homère de venir défendre sa cause, c'est lui permettre fraternellement un triomphe. Cependant, si Homère triomphe, il ne chantera désormais qu'en l'honneur des dieux et des grands hommes. La Muse voluptueuse, soit épique, soit lyrique, est à jamais bannie, si Homère ne prouve pas à l'Aréopage que la poésie a des vertus républicaines, qu'elle s'appuie sur la raison et sur la vérité. « N'imiterions-nous pas, dit Platon, la conduite des amants qui se font violence pour s'arracher à leur passion après qu'ils en ont reconnu le danger? » Le législateur imitera Ulysse, qui se faisait attacher au mât du navire pour passer devant les syrènes; il s'enchaînera de toutes ses forces à la raison pour traverser sans danger les enchantements des Muses, ces syrènes des âmes.

Et si pourtant Homère était venu plaider sa cause devant Platon!

« Tu me bannis, ô Platon! — Platon, toi qui acceptes le surnom d'Homère de la philosophie, tu ne m'as pas compris. Tu n'as pas compris la conclusion morale de l'*Iliade*. Tout poëme est un sphynx, tout lecteur doit être un Œdipe. N'ai-je donc pas prouvé visiblement que les peuples sont toujours victimes du délire des rois? Je suis venu à la fin du monde primitif; l'aube du monde social a rayonné sur mon front; ce n'est pas Phemius qui a été mon maître, c'est le malheur. J'ai erré de ville en ville avec la Pauvreté pour toute compagne; mais la Pauvreté est souvent la dixième Muse. Avec elle j'ai pénétré dans le sanctuaire d'Osiris, j'ai pris du feu sur l'autel,

et, plus grand que Prométhée qui voulait créer des hommes, j'ai créé des dieux! L'Olympe est à moi, Jupiter et Junon, dans leurs embrassements radieux, boivent la volupté que ma poésie verse à longs flots.

« Ne condamne pas ma muse, ô Platon! tous ceux qui sont venus à elle ont bu son lait divin. Elle a dévoilé son sein fécond à toutes les destinées de la patrie. Elle a dit à l'antique Orient : Que la nuit tombe sur toi et t'ensevelisse; elle a dit au monde nouveau : Tourne-toi vers le soleil; Apollon et Minerve sont avec moi. »

IV

Platon, qui bannissait les poëtes de sa République, était né poëte, poëte pour parfiler des vers dorés dans le style anacréontique; j'en veux donner quelques exemples.

J'aime Archéanas; dans le sillon de ses rides se tapissent encore les Amours. O vous qui l'avez aimé dans sa jeunesse! de quelles flammes vives avez-vous brûlé! quel incendie dévorant avez-vous traversé!

Il fallait être deux fois poëte pour chanter ainsi les rides d'Archéanas. J'aime mieux cette fraîche peinture de Cupidon, que plus tard Prudhon semble avoir détaché d'une fresque antique :

LE SOMMEIL DE L'AMOUR.

Sous les ramures mystérieuses du bois, nous avons trouvé le fils de Cythérée, qui avait sur ses joues la pourpre de la pomme qu'a frappée

le soleil. Il n'avait ni son carquois ni son arc. Ses armes étaient suspendues paresseuses aux rameaux des arbres; lui-même était enchaîné par le sommeil sur un lit de roses; et les abeilles légères, voltigeant autour de ses lèvres entr'ouvertes par un sourire, venaient y verser les doux rayons de leur miel.

Il y a d'autres vers de Platon sur l'Amour.

Voyant ce petit dieu battant des ailes, Jupiter brisa sa foudre, montrant par là que plus puissante que la flamme céleste était la flamme de l'Amour.

Platon resta poëte même après la jeunesse. Tout transporté qu'il fût aux sphères invisibles par la philosophie, son esprit conserva toujours comme un rayon printanier, comme une teinte idéale de cet arc-en-ciel que les trois Grâces prenaient pour ceinture. Ainsi, déjà loin de sa jeunesse, Platon, passant avec ses amis devant une statue du dieu Pan jouant de la flûte, écrivit ces vers sur le piédestal :

SUR UNE STATUE DE PAN JOUANT DE LA FLUTE.

Que tout garde le silence : le promontoire couvert de chênes, les fontaines stillantes sur les rochers, les zéphyrs effleurant les herbes, les agneaux bondissant au soleil; que tout garde le silence : Pan lui-même fait entendre les chansons harmonieuses de sa flûte. Ses lèvres soufflent avec passion dans le chalumeau garni de cire; car, autour de lui, elles dansent en chœur, les Nymphes hydriades et les Nymphes hamadryades [1].

[1] On attribue aussi à Platon ces vers sur le miroir de Laïs, que, dans sa vieillesse, la courtisane avait dédié à Vénus:

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;
Puisque la vérité pour moi sort de son puits,
Je ne saurais me voir, dans le miroir fidèle,
Ni telle que j'étais ni telle que je suis.

V

Après avoir banni les poëtes, Platon bannit les courtisanes.

En Grèce, les courtisanes étaient presque toutes des Muses[1] : Sapho, qui chantait; Laïs, qui représentait la beauté; Aspasie, qui inspirait Socrate ou qui conseillait Périclès; Léontium, esclave d'Épicure, mais rachetant son cœur par son noble amour pour le beau Tymarque[2]. Corinthe était le tabernacle de la volupté. Aussi, quand Platon proscrit la jeune Corinthienne, c'est comme s'il disait « l'ardente courtisane. » Platon était un réformateur qui protestait contre la religion consacrée en protégeant la philosophie contre toute atteinte de l'amour. Les Grecs avaient dédié l'Académie à Minerve; mais ils y avaient porté en triomphe la statue de l'Amour. Par

[1] Quand les Françaises, adoptant le style grec, ont choisi l'habillement des courtisanes et non des mères ou des épouses athéniennes, savaient-elles que les courtisanes étaient des Muses?

[2] Léontium prouve, par sa lettre à Lamia, que toutes les délicatesses de l'amour lui étaient connues. « Épicure, qui tranche du Socrate, voudrait faire de moi une Xantippe. Mais j'irai au bout du monde plutôt que de supporter la grossièreté de ses outrages. Tu connais ce jeune homme charmant né sur les bords du Céphyse. Ce beau Tymarque, qui me dit quand je lui parle : « Vous êtes si belle, « ô Léontium! que je n'entends pas un mot, » ne m'a pas séduite en me donnant les tuniques les plus précieuses, de l'or plein les mains, des esclaves venues des contrées les plus lointaines; mais il m'a à jamais enchantée par sa voix et son regard. Qu'on ne me parle plus d'Épicure : ce n'est plus un philosophe, c'est un rustre de Cappadoce qui voit les remparts de Minerve pour la première fois. »

ce symbole, ils avaient voulu rapprocher la volupté de la sagesse. Montaigne, adoptant cette religion, n'a-t-il pas dit : « Qui ôtera aux Muses les imaginations amoureuses, leur dérobera le plus bel entretien qu'elles aient et la plus noble matière de leur ouvrage, et qui fera perdre à l'amour la communication et le service de la poésie, l'affaiblira de ses meilleures armes. »

Le tort de Platon, c'est de n'avoir pas été amoureux. Tout homme ici-bas qui n'a pas eu une heure de folie,— la folie de l'amour, — n'arrivera pas à la souveraine sagesse.

Platon se fût élevé plus haut encore s'il eût accepté les ailes de l'amour et de la poésie. Sa philosophie austère n'a pu frapper la multitude. Homère chantait, Platon parlait. La philosophie d'Homère est tout en images; celle de Platon est en sentences. Homère changeait les hommes en dieux et les dieux en hommes, pour que ses dieux fussent visibles et que ses hommes aspirassent à gravir l'Olympe. Platon élève si haut son Dieu idéal, que ses disciples eux-mêmes ne peuvent l'entrevoir. Jésus-Christ était le dieu-homme et l'homme-dieu d'Homère. La philosophie de Platon est l'épouse glorieuse d'un dieu, c'est la fière Junon. — Mais Platon a oublié que Junon, pour séduire, avait pris la ceinture de Vénus.

VI

Platon, tout en reconnaissant l'hymen harmonieux du corps et de l'âme, proclame la souveraineté de l'âme. « L'homme intérieur doit dominer l'homme extérieur; là

partie humaine ou plutôt divine doit commander à la partie animale, car celle-ci est un monstre à plusieurs têtes. » Le philosophe voit surgir sur le corps toutes les passions violentes, comme la volupté, monstre dont la gueule béante engouffre toute la floraison de la vertu. Il faut les flatter comme des lions, les endormir et les tuer dans leur sommeil si on les craint dans l'exaltation. « Imitons ce sage laboureur qui détruit les animaux féroces, qui nourrit et élève les animaux pacifiques. » Cependant on pourrait dire à Platon qu'il faut combattre les passions et non les tuer; car que de fois le génie, le courage, l'héroïsme, sont éclos dans les tempêtes des passions, même des mauvaises passions! Faisons que les passions brutales et féroces deviennent douces et apprivoisées.

Et après avoir ainsi bâti son temple avec du marbre, de l'or, de la pierre et de l'airain, — monument d'aspect grandiose, mais disparate, Platon inscrit ces mots majestueux sur le fronton, comme si Dieu lui-même eût conduit sa main : IMMORTALITÉ DE L'AME.

Et, en effet, ce n'est point assez d'avoir bâti un monument immortel destiné à abriter des créatures périssables, il faut indiquer qu'au delà du monument, plus haut que l'angle du fronton, plus haut que le nuage qui s'y repose, plus haut que le soleil qui y répand ses rayons d'or, il y a Dieu, — Dieu qui a pris notre âme dans son âme, qui nous a versé l'amour de son sein comme le pélican qui donne sa vie à sa famille, en donnant son sang; Dieu qui est tout feu et toute lumière, source éternelle de vie et d'amour, de beau et de bien, d'intelligence et de vertu.

Quel sera le culte de ce Dieu? Platon appelle Dieu lui-même à commander où à inspirer les solennités de son

culte. « Laissons à Apollon Delphien le soin de faire les plus grandes et les plus belles lois de la république, celles qui regardent la construction des temples, les sacrifices, le culte des dieux, des génies et des héros, les funérailles et les cérémonies qui apaisent les mânes désolés. Là où nous fondons la république, il ne serait pas sage de nous en rapporter à d'autres hommes ni de consulter d'autre interprète que les hommes et l'interprète du pays. Or le Dieu de Delphes est en matière de religion notre interprète naturel, puisqu'il a choisi le *nombril* de la terre pour rendre de là ses oracles. »

Notre âme, dit Platon, est immortelle. L'ophthalmie est le mal des yeux ; la maladie, celui du corps ; la nielle, celui du blé ; la rouille, celui du fer. Toute chose visible porte en elle un principe de corruption, qui la détruit peu à peu ; mais l'âme est un feu qui subit toutes les atteintes du mal invisible sans y périr, parce qu'elle est d'origine céleste et que les mauvaises passions de la terre s'y viennent consumer. Pour bien reconnaître l'âme, son origine et ses destinées, il faut la voir par les yeux de l'esprit, non pas dans son puits de ténèbres, mais comme la radieuse Vérité, qui est toute nue sur la margelle du puits. C'est seulement ainsi que nous découvrirons ses aspirations vers tout ce qui est divin et impérissable. « Nous devinerons ce qu'elle devient quand elle s'abandonne avec ferveur à cette sublime poursuite vers le ciel, quand elle s'élance par un noble effort du fond de cette mer écumante où elle est plongée, quand elle se détache des cailloux et des coquillages qui s'attachent à elle par la nécessité où elle est de se nourrir de choses terrestres. » Quoique d'origine céleste, quoique destinée à revoir son pays, l'âme, selon Platon, arrive quelquefois

souillée devant les juges par un feu impur. Il se sert du récit de Her, l'Arménien, pour indiquer la récompense de l'âme du juste et la punition de l'âme de l'injuste : la première, comme un oiseau amoureux de l'azur, déploie ses ailes dans les routes du ciel; la seconde est condamnée aux ténèbres. Comme plus tard le Juif-Errant, elles étaient condamnées à la poussière de la route. Entre le ciel et la terre, selon l'Arménien, il y a un point de rencontre où les justes et les injustes viennent, après un voyage de mille ans, se parler du paradis et de l'enfer. « C'est une prairie où elles se saluent et se demandent des nouvelles de ce qui se passe au ciel ou sous la terre. Les unes racontent leurs aventures avec des gémissements et des pleurs arrachés par le souvenir de leurs souffrances ou le spectacle des souffrances des autres; les autres racontent toutes les joies, toutes les délices, toutes les merveilles, tous les enchantements du ciel. » On voit que les Grecs avaient découvert aussi le paradis et l'enfer. C'est toujours le même tableau, seulement le peintre est plus ou moins coloriste. C'est toujours la même idée et la même poésie avec un autre penseur et un autre poëte.

Cependant, après avoir voyagé dans tous les enchantements du royaume — ou de la république de Dieu, — les âmes des justes, purifiées par l'azur et le feu du ciel, « doivent recommencer une nouvelle carrière et rentrer dans un corps mortel. Le génie ne vous choisira point, vous choisirez chacun le vôtre. La première âme que le sort désignera choisira sa place dans le monde. » Her a vu Orphée choisir la condition du cygne, « en haine des femmes, qui lui avaient donné la mort autrefois, car il ne voulait devoir sa naissance à aucune d'elles. » L'âme

de Tomyris avait choisi la condition de rossignol, tandis que des cygnes et des rossignols tentaient les périls de la condition humaine. Je veux être lion, dit l'âme d'Ajax, car je me souviens trop de l'affront que j'ai subi dans le jugement des armes d'Achille. Je veux être aigle, dit Agamemnon. L'âme d'Atalante voulut devenir athlète. L'âme d'Epée, qui construisit le cheval de bois, voulut filer de la laine comme Pénélope et Lucrèce. Thersite revêtit le corps d'un singe, fidèle à ses instincts de bouffon. Ulysse, le plus sage, chercha dans un coin du monde, loin de la cour, la condition du plus obscur et du plus simple paysan, car Ulysse avait encore appris la prudence là-haut.

Platon a terminé son livre par ces mots: « Nous marcherons toujours par la route céleste, nous nous attacherons de toutes nos forces à la pratique de la sagesse et de la justice. En paix avec nous-mêmes et avec les dieux, après avoir remporté sur la terre les palmes de la vertu, semblables à des athlètes victorieux conduits en triomphe, nous serons encore couronnés là-haut pour accomplir, avec toutes les joies infinies, ce voyage de mille ans dans les routes enchantées. »

Pourquoi n'avons-nous pas vécu, — non pas dans la republique de Platon, — mais dans ce beau siècle où les dieux avaient transporté l'Olympe à Athènes? Depuis Platon, le monde a vieilli, mais n'a pas marché. Quand Platon est mort, la nuit est tombée de son linceul. Trois fois une aube nouvelle s'est levée sur le monde: l'aube du Christ, l'aube de la Renaissance, enfin l'aube de 1789. Cette aube plus vive annonçait un soleil radieux: mais quand le soleil se lèvera-t-il?

VII

Platon a conservé le beau style et les idées patriotiques d'Aspasie [1]. Aspasie, qu'il faut compter parmi les grandes figures du siècle de Périclès, a écrit, entre autres pages sévères : « Les républiques sont les nourrices des hommes. Les bonnes produisent les bons, les mauvaises les mauvais. La nôtre a pour base l'*égalité* de notre origine ; l'autorité est dans les mains du peuple, qui confie le pouvoir aux plus dignes. La faiblesse, la pauvreté, la naissance quelque obscure qu'elle soit, ne sont pas des motifs d'exclusion ; mais les avantages contraires ne conduisent pas aux honneurs. Notre république est l'accord unanime de tous les ordres de citoyens. Les autres villes sont composées d'hommes inégaux et de toute espèce ; aussi leur administration est inégale ; elle est tyrannique ou oligarchique. Parmi les hommes qui les habitent, les uns sont maîtres, les autres esclaves. Pour nous, qui sommes *frères* et nés d'une mère commune, nous ne connaissons pas ces odieuses distinctions. L'égalité d'origine nous soumet aux mêmes lois et nous élève aux mêmes droits. L'intelligence et la vertu seules sont nos titres au pouvoir. Pour la *liberté*, nous sommes déterminés à combattre contre les Grecs eux-mêmes. »

Or Aspasie, qui proclamait LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ, LA FRATERNITÉ, avant Platon et avant Jésus-Christ, Aspasie,

[1] Éloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, composé par Aspasie.

qui eût gouverné le monde visible, croyez-vous qu'elle n'avait pas une âme pour s'élever dans les voies éthérées de Platon? Que disait-elle, l'impure courtisane, à Socrate amoureux?

« Pénètre-toi d'un enthousiasme sacré, élève ton esprit aux divines hauteurs de la poésie, ouvre les portes de ton âme à la lumière idéale; c'est dans le chemin du ciel qu'il faut entraîner ceux que nous aimons. »

Platon n'était ni un amant ni un disciple d'Aspasie; il faut peut-être le regretter. Si la république d'Aspasie m'était ouverte, j'irais en toute joie, même si Platon ne me bannissait pas de la sienne.

Depuis qu'Aspasie est morte, croyez-vous que l'humanité ait marché en avant? Est-il un mot nouveau à ajouter à la langue des passions et des idées? Avec Platon, la chaîne d'or des destinées humaines a été brisée: le christianisme a-t-il eu autre chose à faire qu'à la renouer au feu divin?

1848

MADEMOISELLE GAUSSIN

Mademoiselle Gaussin ne pouvait pas se prévaloir de son blason comme mademoiselle de Camargo, qui étalait ses jupes en s'écriant : — Trente-six quartiers ! En effet, voici l'histoire de la naissance de mademoiselle Gaussin.

Le comédien Baron avait un carrosse et un château. Il avait ramené de son château, pour conduire son carrosse, un grand diable de Bourguignon haut en couleur, vif et gai comme un coteau de Chambertin, sentant son cru à vingt pas à la ronde.

Ce grand coquin de cocher, quand il se vit sur un trône doré au gouvernail de deux rosses harnachées comme des chevaux de race, se mit en tête de conter des gaillardises à toutes les Margots de son voisinage.

Comme le drôle avait des allures cavalières, il tourna la tête à toute une phalange de cuisinières.

Baron ne montait pas une fois en carrosse sans trouver près des chevaux, quelle que fût l'heure, en allant à la comédie comme en revenant de la comédie, quelque sentimentale laveuse de vaisselle en colloque élégiaque avec son coquin de cocher. « — De quoi se mêle cette canaille ?

disait Baron. Apprenez donc la passion humaine dans Corneille, dans Molière et dans Racine! A la fin vous n'en saurez pas autant qu'un cocher et qu'une cuisinière qui se donnent une accolade. »

Les hauts faits de ce cocher se répandirent de proche en proche ; on en jasa beaucoup à la Comédie-Française, parce que ces demoiselles avaient toutes une servante affolée de ce don Juan bourguignon.

Un soir, mademoiselle Lecouvreur s'approcha mystérieusement de Baron, et lui dit : « — J'ai une réparation à vous demander : ma cuisinière, une vertu romaine, a été séduite par votre cocher, qui menace de la laisser là avec son enfant, car la pauvre fille accouchera ces jours-ci. Je vous avertis que, si vous ne forcez pas Antoine à épouser Jeanne, je vous forcerai à reconnaître l'enfant. — A reconnaître l'enfant ! s'écria Baron en riant. Je n'ai jamais signé mes œuvres, je ne veux pas revendiquer celles des autres ; mais puisque ce coquin a été coupable, il expiera son crime. Du reste, on n'a pas besoin de lui dire que quand le vin est versé il faut le boire. — Il n'y a que les comédiens, dit mademoiselle Lecouvreur, pour faire respecter la vertu : le théâtre est l'école des mœurs. Pour couronner l'œuvre, Baron, tu seras parrain de l'enfant. — Et toi la marraine, dit Baron. »

Voilà l'origine de mademoiselle Gaussin.

Le cocher de Baron s'appelait Antoine Gaussin, la cuisinière de mademoiselle Lecouvreur se nommait Jeanne Pollet ; mademoiselle Gaussin eut les prénoms de Jeanne-Catherine-Marie-Madeleine. Ce fut celui de Madeleine qu'elle choisit plus tard, parce qu'elle voulait beaucoup aimer.

Les tableaux vivants ou les tableaux parlants ne sont

pas, on le sait, d'une création moderne; les courtisanes de l'antiquité païenne avaient appris, dans les ateliers des peintres et des sculpteurs, à représenter les banquets et les fêtes de l'Olympe. On les voyait sur les places publiques d'Athènes et de Sicyone, sous la figure visible de Vénus ou de Diane, des Heures ou des Grâces, lutter avec l'œuvre des peintres ou des sculpteurs. Dans l'antiquité hébraïque, ne voit-on pas, à la cour de David et de Salomon, apparaître ces symboles vivants? Quand la reine de Saba vint à Jérusalem, elle avait toute une phalange de jeunes filles chastement vêtues de l'air du temps, qui représentèrent devant Salomon les visions de la reine du soleil.

Mademoiselle Gaussin se révéla dans les *tableaux anacréontiques;* il y avait tant d'expression dans ses yeux et dans sa bouche, elle possédait à un si haut degré l'art des contrastes et des nuances, elle avait tant de grâces adorables pour incliner la tête, pour poser le pied, pour soulever la main, pour dénouer et répandre sa chevelure comme un flot d'or sur le marbre frissonnant de son épaule ou la neige empourprée de son sein, que les spectateurs, tout émerveillés, voyaient en elle Vénus, Junon, Diane, Daphné, Therpsycore, et jamais Madeleine Gaussin.

Ce qui lui faisait dire plus tard, quand on lui reprochait ses débuts un peu décolletés, qu'elle ne s'était jamais montrée elle-même au public.

Elle passait tout entière avec la foi de l'artiste dans le symbole qu'elle représentait.

Quand mademoiselle Rachel joue Hermione, qui songe à mademoiselle Rachel? La tragédienne a disparu sous la femme furieuse, plus jalouse que les panthères. Ainsi, mademoiselle Gaussin voilait sa nudité en montrant au

spectateur l'épaule altière de Junon, le sein amoureux de Vénus et le flanc chaste de Diane.

Le cardinal de Bernis, qui s'y connaissait, non pas tout à fait en sa qualité de cardinal, écrivait un jour sur son bréviaire ces deux vers devant madame de Pompadour :

L'embarras de paraître nue,
C'est l'attrait de la nudité.

Mademoiselle Gaussin ne donnait pas cet attrait-là au public ; elle était comme cette Suzanne de Santerre qui, pour se cacher aux yeux des deux vieillards, se découvre devant le spectateur. Dans le tableau, comme le disait Diderot, Suzanne est chaste, elle ne sait pas que le public la regarde. Pareillement mademoiselle Gaussin se cachait par la métamorphose [1].

Elle commença, selon la coutume du temps, par courir la province ; l'histoire ne dit pas ce qu'elle fit de son cœur dans ces pérégrinations printanières : il ne s'est pas rencontré, comme pour mademoiselle Clairon, quelque indiscret amant pour éditer ses premières aventures.

Les comédiennes ne courent pas la province sans déchirer aux buissons leur robe de lin ; mais comme, après tout, Madeleine Gaussin n'est pas une sainte du calendrier, je n'ai pas à faire l'apologie de ses vertus.

Ce qui est hors de doute, c'est que le 28 avril 1731,

[1] D'Auberval, dans le discours de clôture qu'il adressa au public en 1763, rappela les tableaux anacréontiques de mademoiselle Gaussin : « Ses yeux, dit-il, parlaient à l'âme ; l'amour semblait l'avoir fait naître pour prouver que la volupté n'a pas de parure plus provocante que la naïveté. »

quand elle débuta à la Comédie-Française, elle connaissait à fond la science du cœur.

Elle avait été à l'école du sentiment, de la jalousie, de la fureur : elle faisait résonner sous son jeu toute la gamme des passions.

Elle avait passé par les joies infinies, par les tendresses ineffables, par les douleurs sauvages de l'amour. Nulle, au théâtre, n'était plus variée, plus légère et plus profonde, plus folle et plus méditative; elle éclatait en gaieté et elle fondait en larmes.

Aussi on peut dire sans hyperbole que, dix années durant, tout Paris fut amoureux d'elle : gens de cour et gens d'église, bourgeois et robins, hommes d'épée et hommes de plume, se laissaient prendre à cette expansion vibrante et attendrie.

M. de Voltaire, Voltaire lui-même, s'inscrivit sur la première page du livre d'or de Madeleine Gaussin; il lui donna le rôle de Zaïre, ce qui fut une des meilleures inspirations de sa tragédie.

Aussi, après la représentation, Voltaire écrivit une épître à la tragédienne :

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis;
Protége-les, Zaïre est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis.

Je ne dirai pas toute cette épître. On connaît ces madrigaux, qui ne sont pas de la poésie, mais qui sont de l'esprit. Voltaire écrivait cela sur des genoux impatients, dans le style chiffonné des grâces du temps.

Après Zaïre, ce fut Alzire. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée du madrigal :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire,
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guzman convertit.

Ce n'est pas moi qu'on applaudit! Cependant si on avait dit à Voltaire que c'était là une parole d'Évangile! Celui qui écrit pour le théâtre pourrait toujours dire au comédien, quand le comédien lui donne son âme, de signer aussi la pièce, à moins que celui qui écrit pour le théâtre ne se nomme Molière.

Ce fut surtout dans le rôle d'Inès, cette célèbre tragédie de La Motte que Voltaire voulait mettre en vers, que mademoiselle Gaussin révéla la poésie passionnée et expressive de son jeu. On se rappelle le vers célèbre :

Tout Paris, pour Inès, a les yeux de don Pèdre.

Madeleine Gaussin ayant été peinte par Tournières dans ce rôle si émouvant, La Motte fit inscrire ce vers sur le cadre en lettres d'or.

A ses débuts, elle fut poursuivie par tout ce qui restait de roués de la régence. Richelieu, qui avait paraphrasé le vers de Boileau :

La femme est une esclave et ne doit qu'obéir,

Richelieu, habitué à la conquête sur un plus haut théâtre, fut très-surpris et très-irrité de voir la porte de mademoiselle Gaussin se fermer devant lui. Il jura de se venger sur une femme de la cour.

Or pourquoi la porte de mademoiselle Gaussin se fermait-elle devant ce héros de ruelles, qui ne gagna jamais de batailles qu'avec M. de Cupidon?

C'est que Madeleine Gaussin n'avait plus qu'un amant à la fois.

Or quel était celui qui défendit la place quand le maréchal de Richelieu y mit le siége?

Un brave garçon, nommé Bagnolé, qui n'avait pas le sou, mais qui pouvait rendre des points au maréchal sur les choses du cœur.

Voici toute cette histoire :

Un matin, sa fille de chambre lui apporta dans son lit, avec son chocolat et ses nouvelles à la main, une lettre écrite dans ce beau style :

« Mademoiselle,

« Je suis un pauvre écolier en droit, que vos yeux ont « à jamais perdu. Il faut que j'aille me jeter à vos pieds « et y mourir d'amour. Je vous ai vue hier dans Zaïre ! « Vous êtes si belle, que je n'ai pas entendu un mot. « Cette nuit, je l'ai passée à rôder sous vos fenêtres sans « savoir le temps qu'il fait. De grâce, faites-moi vivre ou « faites-moi mourir. Votre laquais ne veut pas me laisser « entrer. Je ne veux pas faire antichambre. Donnez des « ordres pour que j'aille jusqu'à vous. En me voyant si « bête, ou si sublime dans ma folie, vous aurez des lar« mes ou un éclat de rire, ma vie ou ma mort.

« BAGNOLÉ. »

Mademoiselle Gaussin relut trois fois cette lettre. — C'est un fou! dit-elle. Et elle sonna. — Jacquelinette! — Mademoiselle? — Qu'est-ce que cela veut dire?

Jacquelinette se mit à rire. — Ah! mademoiselle, celui-là vous fera tourner la tête, mais de l'autre côté. —

5

Il est donc laid? Oh! que nenni! mais il est équipé! c'est à mourir de rire. Il est venu déjà trois ou quatre fois, comme si nous nous levions avec le soleil. — Sa lettre est bien jolie. — S'il revient, que lui dirons-nous? — Tu lui diras qu'il m'en écrive d'autres.

Bagnolé revint. Il eut beau faire du tapage à la porte, il n'entra pas.

Il se mit en sentinelle au bas de l'escalier, pour surprendre au passage la comédienne; mais à midi, comme elle ne descendait pas, il entra au café Procope pour lui écrire une seconde lettre.

Pendant qu'il écrivait, elle sortit. Ce jour-là elle joua dans l'*Oracle*. Dans l'entr'acte, comme elle recueillait des bouquets et des compliments au foyer, Bagnolé, plus fou encore que la veille, accourut à elle et se jeta à ses pieds, après avoir renversé Pont-de-Vesle sur son passage.

Il y avait vingt-cinq personnes au foyer. Tout à sa passion, il ne vit que Madeleine Gaussin, et lui dit d'une voix émue, agenouillé devant elle : — Je vous aime, et je vous le dirai partout.

Mademoiselle Gaussin voulut se lever et s'enfuir, mais il la retint par le bras.

Un jeune homme, le marquis d'Imécourt, l'apostropha vertement et voulut le séparer violemment de la comédienne. Mais Bagnolé tint bon.

Mademoiselle Gaussin, d'ailleurs, toute courroucée qu'elle fût par cette manière de vivre, ou plutôt cette manière d'aimer, avait remarqué la figure de l'écolier en droit.

C'était une belle figure, très-pâle et très-expressive : l'âme y rayonnait. Une fleur de jeunesse et de poésie y répandait une auréole. — Savez-vous qu'il a une tête

charmante! dit la comédienne au marquis d'Imécourt, qui était son amant du lendemain. — Ma foi! dit celui-ci, je m'en lave les mains. Et il lâcha Bagnolé.

En ce moment, les soldats de garde à la Comédie-Française vinrent pour le saisir. Sous le charme pénétrant d'un regard attendri de mademoiselle Gaussin, il se laissa conduire comme un homme ivre à la caserne du Luxembourg. Il demanda son père; c'était un cabaretier de la Râpée; croyant que son fils était fou ou qu'il se disposait aux folies de l'enfant prodigue, il le conduisit à Saint-Lazare avec la force armée.

Mais le lendemain l'amoureux s'envola par une fenêtre et courut à la Comédie-Française.

Il attendit cette fois que mademoiselle Gaussin vînt à passer. Quand elle descendit de son phaéton, il se jeta encore à ses pieds. — J'ai voulu vous revoir, lui dit-il avec passion.

Et lui montrant un poignard : — Mais ne vous impatientez pas, tout à l'heure tout sera fini. — Vous êtes un enfant, lui dit-elle en lui prenant la main — pour lui prendre le poignard ; — relevez-vous et ne mourez pas. Je ne suis pas cruelle jusque-là. S'il faut que je vous aime, eh bien! je vous aimerai.

Le pauvre Bagnolé eut une joie si inespérée d'entendre ces paroles, — ou plutôt cette belle voix qui venait de s'attendrir pour lui, — qu'il tomba évanoui sur le pavé.

Madeleine Gaussin appela son laquais tout en soulevant la tête de Bagnolé.

Le laquais le prit dans ses bras et le transporta au café Procope, où mademoiselle Gaussin entra elle-même.

Il y avait là Piron et Boissy. On fit cercle autour de la

comédienne, qui raconta, avec toute sa naïve simplicité, la folie de l'écolier en droit.

Piron, qui n'avait pas encore été amoureux, s'approcha du jeune homme et le salua avec respect. — Les gens des Académies, dit-il à Boissy, saluent la Sagesse qui est stérile; moi, je fais comme Érasme, je salue la Folie qui va où la mène son cœur.

Bagnolé, qui revenait à lui, ouvrait des yeux baignés de joie sur mademoiselle Gaussin doucement inclinée au-dessus de lui. — Moi, dit Boissy, je salue la Passion quand elle est si forte et si franche. — Et moi, dit mademoiselle Gaussin, à tant de folie et à tant de passion, je donnerai ma folie et ma passion.

Bagnolé s'était levé; il jeta un regard jaloux autour de la comédienne, et sembla lui demander s'ils n'allaient pas aller savourer ailleurs leur lune de miel. — Honni soit qui mal y pense! dit Madeleine Gaussin.

Elle alla, suivie de près par Bagnolé, jusqu'à son phaéton. — Montez, dit-elle à l'amoureux.

Il eut l'esprit de ne pas lui demander où ils allaient. Où ils allaient, le savaient-ils bien tous les deux? Mais à la Comédie, quand on annonça que Madeleine Gaussin, « subitement enrhumée, » ne jouerait pas ce jour-là le rôle de Lucinde dans l'*Oracle*, les spectateurs, nés malins, s'écrièrent : — Bagnolé ! Bagnolé !

Mademoiselle Gaussin revint, — on en revient toujours! Elle revint seule ; c'est ce qui arrive souvent quand on est parti deux. D'ailleurs, mademoiselle Gaussin ne voulait pas se donner les airs d'une Philis sentimentale: elle voulait bien que tout le monde fût amoureux d'elle, mais elle craignait un peu le sublime ridicule d'aimer quelqu'un. Pour Bagnolé, il était encore dans toutes les

flammes de la passion ; mais il avait, en quelques jours, subi tant de caprices, qu'il avait dit adieu à la Gaussin sans trop de regrets, comptant bien se consoler ailleurs, avec quelque bonne fille du pays latin, sans mise en scène.

Malgré ses caprices de reine de théâtre, mademoiselle Gaussin avait une manière de vivre très-facile. — Je n'ai pas de préjugés, disait-elle ; ce qui voulait dire : Je vais où va le vent, j'aime quand il me plaît, je n'écoute que ma folie, et je m'amuse de la sagesse des autres. Elle aimait mieux une ceinture dorée qu'une bonne renommée. — Une ceinture ! a-t-elle jamais eu le temps de la nouer? — Pour sa renommée, c'était la plus mauvaise du théâtre. Le parterre vengeait çà et là les mœurs outragées en la frappant d'une allusion. A la première représentation d'une comédie de Destouches, la *Force du naturel*, quand ce vers :

Je crois que de sa vie elle ne dira non,

vint indiquer le caractère du personnage représenté par elle, toute la salle éclata de rire. Mademoiselle Gaussin relevait ses très-chancelantes vertus par beaucoup d'esprit et d'originalité. Elle ennoblissait, si on peut dire, ses airs de courtisane par quelques accents de vraie passion et par un beau désintéressement. Une histoire entre mille : elle aimait Helvétius pour sa beauté et pour sa distinction ; un soir, au foyer, pendant un entr'acte, Helvétius était là près d'elle qui pérorait sur je ne sais quel point de philosophie transcendante ; un financier, vieux roué de la régence, devenu fort laid et fort riche, s'approcha de mademoiselle Gaussin, et lui offrit, sans autre entrée en matière, cent pistoles pour aller souper avec lui. — Turcaret, mon ami, dit mademoiselle Gaus-

sin à voix haute, avec l'air de tête le plus impertinent, je vous donnerai deux cents pistoles si vous voulez venir souper chez moi avec cette figure-là. — Et, disant ces mots, elle indiqua du doigt Helvétius.

On a beaucoup discuté sur la beauté de mademoiselle Gaussin. Voici comment mademoiselle Clairon l'a peinte: « Mademoiselle Gaussin avait la plus belle tête, la voix la plus touchante; son ensemble était noble, tous ses mouvements avaient une grâce enfantine à laquelle il était impossible de résister, et elle ne résistait pas non plus; mais elle était mademoiselle Gaussin dans tout. Zaïre et Rodogune étaient jetées dans le même moule: âge, état, situation, lieux, tout avait la même teinte. » Mademoiselle Clairon dit ailleurs que mademoiselle Gaussin n'a qu'un vague instinct de l'art dramatique, qu'elle n'en a pas comme elle le sentiment passionné et intelligent. Elle lui refuse tout net le droit de juger une œuvre de théâtre, pas plus une comédie qu'une tragédie. Mademoiselle Clairon me semble plaisante. Ce droit de juger, qui est-ce qui l'a? Le temps, et encore! M. de Voltaire jugeait Corneille à cent ans de date; le jugeait-il mieux que le cardinal de Richelieu? Mademoiselle Clairon aurait mieux fait d'aimer une heure de plus que de promener sa balance.

Il y a au foyer des acteurs, à la Comédie-Française, un portrait de mademoiselle Gaussin, — plus ou moins authentique. — C'est une jolie femme avec du rouge et de la poudre, peinte par Nattier. Elle est vêtue en vestale du dix-huitième siècle. Elle montre une fine et blanche épaule; elle ne prend guère souci de cacher son sein [1].

[1] Voltaire a peint cette belle fille dans son beau temps, en prose et

Toute cette beauté, tout cet éclat, toute cette gloire passèrent vite, comme tout ce qui aime le soleil. Le foyer de la Comédie se dépeupla autour de mademoiselle Gaussin. Le siècle se faisait raisonneur; ses amants tournaient à la philosophie. Pour elle, ne sachant plus à quel vent tourner, elle chercha la sagesse, — par curiosité. — L'exemple de mademoiselle Gaussin n'a pas corrigé, plus tard, mademoiselle Guimard, qui a fini comme elle.

Or voici comment finit mademoiselle Gaussin :

Le mariage, qui lui avait pendant cinquante ans semblé un préjugé, lui apparut tout à coup comme une planche de salut pour l'éternité. Elle eut un si vif désir de mourir dans le sacrement, « honorée comme toutes les femmes, » que, ne pouvant s'allier a plus haut personnage, elle épousa un danseur de l'Opéra, elle qui avait vécu familièrement avec des ducs et des philosophes, Richelieu ou Helvétius! Elle devint donc *madame Toalaïgo* gros comme le bras. Mais il était trop tard pour être heureuse, partant pour avoir beaucoup d'enfants; le sieur Toalaïgo, jaloux du passé, le pauvre homme! — je veux dire le pauvre danseur! — la battit pour tous les amants

en vers, de face et de profil. Dans un exemplaire de *Zaïre*, j'ai lu ce dizain fantasque écrit de la main du poëte :

Non, le prophète de la Mecque
Dans son sérail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque.
Son œil noir, tendre et bien fendu,
Sa voix et sa grâce intrinsèque
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebèque;
Mais quand l'auditeur morfondu
L'aura dans sa bibliothèque,
Tout mon honneur sera perdu.

qu'elle avait eus. La pauvre femme! — Vanité des vanités! elle se consola un peu quand Toalaïgo acheta en Berri la terre de Laszenoy, dont il prit le nom. Mais, quel que fût le nom, c'était toujours le cœur et l'esprit de Toalaïgo.

On raconte que, pendant une saison passée à ce fameux château, elle rencontra son cher Bagnolé, qu'elle n'avait pas voulu prendre le temps d'aimer. Bagnolé était devenu un philosophe agreste; il chassait en méditant sur les agitations et les vanités humaines. — Ah! Bagnolé! Bagnolé! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, c'était vous et non les autres. — C'est vrai, dit Bagnolé en pâlissant, mais il est trop tard pour vous appuyer sur ce cœur qui ne bat plus pour vous.

Elle retourna à son mari, plus désolée encore.

Toalaïgo lui fit la grâce de la quitter pour l'autre monde. Mais que lui restait-il, à elle, dans celui-ci? des yeux pour voir la solitude qui se fait autour de celles qui ont trop vécu dans la foule.

Elle n'avait plus qu'un parti à prendre, — c'était de se fuir elle-même, — ce qu'elle fit le 6 juin 1767. — Pauvre Gaussin! tant de beauté! tant de charme et tant d'esprit! — Elle qui avait eu quatre chevaux à son carrosse, — elle qui avait été l'adoration de tous les enfants prodigues de la génération de Voltaire, — elle mourut sans avoir de quoi faire un testament! — et, ce qui est bien plus triste, sans un ami pour qui elle pût regretter de n'avoir pas à faire un testament!

LA

MAISON DE SCARRON

Le siècle de Louis XIV est encore la plus belle page de l'histoire de France. Voltaire le dirait aujourd'hui comme il le disait il y a cent ans ; car un beau siècle ne se compose pas seulement de belles actions ou d'héroïques conquêtes ; un beau siècle, c'est celui qui enfante à la fois de grands capitaines et de grands philosophes, de grands poëtes et de grands artistes. On dira toujours le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X et le siècle de Louis XIV. On ne dira jamais le siècle de Napoléon, parce que, sous Napoléon, il n'y a eu qu'un seul homme digne du bronze ou du granit pour cette fière et hautaine muse qui s'appelle l'Histoire. — Cet homme, c'était Napoléon. — J'aime mieux la cour de Louis XIV que le soleil d'Austerlitz. A la cour de Louis XIV, je salue tout un Olympe radieux : Turenne et Condé, Malebranche et Pascal, Corneille et Molière, Poussin et Lesueur, Mansart et Perrault. Je n'ai pas nommé tous les dieux ; ainsi Puget, La Fontaine, Racine et Lully. Et

les demi-dieux de cet âge d'or du génie? On ne les compte pas.

Tout homme amoureux d'art choisit toujours un point lumineux du passé pour s'y réfugier dans une galerie de figures aimées. Les morts ne sont pas ceux qui vivent le moins. Qui peut douter de l'immortalité de l'âme, quand nous sentons vivre en nous l'esprit des grands hommes qui ont illustré le passé? Qui oserait dire que Molière est mort? Je l'ai rencontré vingt fois au détour du Théâtre-Français. Et La Fontaine, qui ne l'a vu par la rosée et le thym étudier la comédie humaine en plein théâtre rustique, — ou prenant le chemin le plus long pour aller à l'Académie?

Il y a même quelques figures,— des figures de femmes, — qui n'ont transmis que le souvenir de leur beauté et qui sont l'adoration des siècles futurs. — Qui n'a été amoureux, —plus ou moins, — de la Fornarine, de Violante, de madame de La Vallière ou de la marquise de Pompadour? Celle que vous poursuivez au bal ou à l'église est-elle plus vivante pour vous que ces apparitions toutes rayonnantes?

Madame de Maintenon ne nous apparaît pas ainsi ; ses rosaires de buis ont éloigné d'elle beaucoup de beaux esprits. On ne savait trop comment la hanter. Est-ce une héroïne de roman? Est-ce une sainte Thérèse? Est-ce une favorite du sérail de Versailles? Est-ce une reine de France et de Navarre? Elle avait quelques partisans ; on ne comptait pas ses ennemis. J'avoue qu'en voyant son portrait gravé par Mercuri, je suis un partisan ; mais ce portrait d'après Petitot est-il un portrait pris sur le vif, en pleine nature et en pleine vérité? C'est une beauté fière et charmante, robuste et délicate. Depuis la Psyché

de Praxitèle, on ne s'est jamais mieux coiffé en ce monde: sainte Thérèse n'avait pas un cou si savoureux et une épaule si somptueuse. Mais la volupté de l'épaule et du cou est corrigée par un accent d'orgueil qui règne sur la figure : l'esprit a dominé le cœur. Telle qu'elle est, on l'aime, fût-on Louis XIV, le roi qui se croyait dieu.

Saluons en passant la figure d'Agrippa d'Aubigné, l'aïeul de madame de Maintenon, dont la vie aventureuse compose tout un curieux roman : « On façonnait alors de bonne heure l'esprit aux travaux de l'intelligence comme le corps aux fatigues de la guerre. A six ans, il lisait dans quatre langues; à sept ans et demi, il traduisait le *Criton* de Platon; à dix ans, son père, le vieux soldat huguenot, lui disait, en passant à Amboise, à la vue des têtes des conjurés encore suspendues aux créneaux de la ville : Les bourreaux, ils ont décapité la France! Et, posant la main sur le front de l'enfant : Mon fils, il ne faut point épargner ta tête après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » Voilà à quelle école robuste étudiaient les bommes qui préparaient le siècle de Louis XIV. Nous renvoyons aux Mémoires de d'Aubigné, homme d'esprit par excellence qui prenait toute liberté de parole. Au retour d'une périlleuse mission, le roi de Navarre lui donna son portrait. C'était tout ce que pouvait donner un roi de Navarre. D'Aubigné écrivit au bas du portrait :

Ce prince est d'étrange nature,
Je ne sais qui diable l'a fait;
Ceux qui le servent en effet,
Il les récompense en peinture.

On l'appelait l'homme à *la rude probité*, celui qui écri-

vait ainsi à Henri IV : « Sire, votre mémoire vous reprochera douze années de mes services et douze plaies de mon corps; elle vous fera souvenir de votre prison et de la main qui en a rompu les verrous, laquelle est demeurée pure en vous servant, vide de vos bienfaits, exempte de corruption, tant de votre ennemi que de vous-même.» Voilà quels étaient alors les serviteurs de la royauté. C'est qu'alors on croyait à Dieu et à son âme. A l'heure de la mort, d'Aubigné, sollicité de prendre quelque nourriture, disait à sa femme : « Ma mie, laisse-moi aller en paix; je veux aller manger du pain céleste. » Telle vie, telle mort.

On respire, dans tout ce dix-septième siècle, je ne sais quoi de vivifiant pour le cœur. On se croirait volontiers dans une forêt de chênes vigoureux et chenus sous un ciel azuré. Aujourd'hui la forêt nationale est bien déchue : quelques arbres clair-semés sur un taillis bruyant, sous un ciel orageux. Au dix-septième siècle, les hommes étaient plus enracinés dans leurs vertus ou dans leurs vices, la séve courait plus généreuse. Ainsi, trouvez-moi aujourd'hui une rude probité pareille à celle d'Agrippa d'Aubigné, ou un vice audacieux et persistant comme celui de son fils, Constant d'Aubigné, le père de madame de Maintenon. Ce Constant d'Aubigné était un coquin merveilleusement empanaché dans les sept péchés capitaux. Molière et Rembrandt seuls eussent osé s'emparer de cette pompeuse figure; voyez ce curieux fragment des Mémoires d'Agrippa : « Comme Dieu n'attache pas sa grâce à la chair ni au sang, mon fils Constant ne ressemble pas à son père, quoique je l'eusse élevé avec autant de dépense que s'il avait été un prince. Ce misérable, s'étant d'abord adonné au jeu et à l'ivrognerie,

acheva de se perdre dans les musicos hollandais, parmi les filles de joie. Après quoi, il se maria à une malheureuse qu'il a depuis tuée. Voulant le tirer de la cour, où il continuait ses débauches, je lui fis donner un régiment, mais rien ne pouvait brider le passion de cet esprit volage, libertin et audacieux; il retourna à la cour, où il perdit au jeu vingt fois plus qu'il n'avait vaillant. » Il jouait sur l'honneur, mais c'était jouer sur un fantôme. Il ne lui restait plus qu'une chose, sa religion : il la vendit. Sans feu ni lieu, sans foi ni loi, il retourna vers son père pour le dépouiller de ses deux places de Maillezais et de Doignon. Agrippa, ne pouvant croire à tant de perversité, lui donna le commandement de Maillezais, croyant avoir affaire à un coquin, mais au moins à un protestant, car le fils avait abjuré en secret sa religion pour ne pas donner l'éveil et trahir plus à son aise. Maillezais devint bientôt, sous le commandement de Constant d'Aubigné, « un brelan public, pavé de femmes de mauvaise vie, et une vraie boutique de faux monnayeurs. » Il vendit son Dieu, il vendit son père, il vendit tour à tour ce qu'il trouva à vendre. Agrippa le déshérita et le maudit. Qu'importe! il lui restait quelque chose à vendre : la France. Il noua des intelligences avec le gouvernement anglais; mais cette nouvelle trahison le fit emprisonner. Voilà pourquoi Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, naquit dans la prison de Niort (1635). Constant d'Aubigné avait toujours trouvé une planche de salut dans ses naufrages. Ainsi mademoiselle de Cardillac, fille de pierre de Cardillac et de Louise de Montalembert, s'était éprise de lui et l'avait épousé pour ses dehors chevaleresques. Si, d'ailleurs, il avait tous les crimes, il était brave et galant. Il mangea le bien

de sa seconde femme, l'aima avec passion, la malmena comme une courtisane, mais ne la tua pas comme la première. Mademoiselle de Cardillac vécut, mais à quelle condition? dans les prisons ou en exil; aussi, comme dit M. de Noailles, « elle avait le sérieux que donne le malheur. Son exemple était la meilleure leçon de vertu. » Madame de Villette, sœur de Constant d'Aubigné, plus touchée encore de sa misère que révoltée de ses crimes, vint à la prison de Niort prendre ses trois enfants, qu'elle emmena dans son château de Murçay. La petite Françoise eut la même nourrice que sa fille. La pauvre madame d'Aubigné se croyait maudite de Dieu et des hommes, puisque, dans la prison même où elle priait et raccommodait les chausses de son mari, Constant d'Aubigné fabriquait de la fausse monnaie. Elle écrivait à madame de Villette, avec un profond sentiment de misère et d'abaissement : « Je crains fort que cette pauvre petite galeuse ne vous donne bien de la peine; Dieu lui fasse la grâce de s'en pouvoir revancher. » Singulier contraste du berceau et de la tombe : celle qui naissait en prison et vivait de charité devait mourir la femme de Louis XIV! — Si on eût dit cela à la mère, — la pauvre mère qui n'avait pas même de lait dans ses mamelles!

Françoise d'Aubigné n'oublia jamais la sollicitude toute maternelle de sa tante! elle disait plus tard, quand on voulait lui faire abjurer le calvinisme : « Je croirai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on ne m'oblige pas à croire que ma tante de Villette sera damnée. »

Un mot encore sur son père. Il fut élargi, et passa, avec sa mère et ses enfants, à la Martinique. Cet homme, qui avait tant de fois lassé la fortune, la ressaisit encore une fois; mais, à peine redevenu riche, il joua et perdit

tout. Il ne laissa à sa femme que le lit où il mourut. Il fallait revenir en France. On revint à la grâce de Dieu. Au moins le navire de la famille s'était allégé en laissant là-bas ce malheureux Constant d'Aubigné, que les sévères leçons du mal n'avaient pu convertir au bien.

Déjà le roman avait glissé ses pages invraisemblables dans la vie de Françoise d'Aubigné. A la Martinique, elle faillit, comme Alexandre, être dévorée par un serpent; dans la traversée, elle fut sur le point d'être jetée à la mer, parce qu'on la croyait morte; quand sa mère lui donna le baiser d'adieu, elle étendit les bras et rouvrit les yeux. Ce n'est pas tout : le vaisseau qui la portait fut assailli par les corsaires. Je ne parle pas des diseuses de bonne aventure qui lui prédirent sa royauté. — Qui n'a sa royauté ici-bas, ne fût-ce que pendant une heure? Les sibylles ont toujours raison.

Au retour en France, mademoiselle Françoise d'Aubigné fut encore recueillie par madame de Villette, qui était demeurée protestante, autant par respect pour son père que pour Calvin. Françoise suivit la religion de sa tante.

A cette époque, où la controverse religieuse était la seule politique, on s'occupait beaucoup de conversion. Madame de Neuillant, parente de madame d'Aubigné, obtint un ordre de la cour pour retirer Françoise des mains toutes maternelles de madame de Villette. Françoise pleura beaucoup; le château de Murçay était, pour ainsi dire, son pays natal. Enfin elle partit pour suivre madame de Neuillant; mais, en partant, elle ne laissa pas sa foi en chemin. Elle s'y attacha avec opiniâtreté. On employa d'abord les caresses, ensuite les humiliations, on la confondit avec les domestiques. Ce fut Cendrillon, ce fut Margot; on la condamna à garder les dindons.

N'a-t-elle pas dit quelque part : « Je commandais dans la basse-cour, c'est là que mon règne a commencé. » Celle qui s'éleva jusque sur un trône, on pouvait la voir alors tous les matins « un loup sur le visage pour conserver son teint, un chapeau de paille sur la tête, une gaule dans la main et un petit panier à son bras. On l'envoyait garder les dindons avec défense de toucher au panier avant d'avoir appris par cœur cinq quatrains de Pibrac. » Qu'y avait-il donc dans le panier? Du pain noir et des cerises. Elle mangeait les cerises seulement, et se croyait quitte en apprenant un quatrain.

Madame de Neuillant était trop enragée catholique pour s'arrêter là. Elle mit par violence Françoise aux Ursulines de Niort, d'où mademoiselle d'Aubigné fut bientôt renvoyée, madame de Neuillant refusant de payer la pension d'une huguenote. Elle retourna à sa mère, qui n'avait pas encore essuyé ses larmes. « Quand je revins chez ma mère, qui était très-bonne catholique, elle me mena à la messe et me voulut forcer à me mettre à genoux devant l'autel ; mais moi, aussitôt, j'y tournai le dos; autant de fois qu'elle m'y remettait, je recommençais, persuadée que c'était idolâtrie que d'adorer Jésus-Christ dans l'hostie. » Madame d'Aubigné conduisit cette enfant rebelle aux Ursulines de Paris, où « la plupart des religieuses firent leur scène en me voyant : l'une s'enfuyait épouvantée, l'autre me faisait la grimace, celle-ci me promettait un *agnus.* » Aux Ursulines de Paris, on eut le bon esprit de ne pas contraindre mademoiselle d'Aubigné; dès qu'elle fut libre, elle vit la lumière et abjura.

Mademoiselle d'Aubigné sortit du couvent pour entrer dans le monde par la porte de Scarron.

Scarron, qui était du peuple, qui souffrait et qui riait, le cul-de-jatte burlesque, mais spirituel, qui épousa Françoise d'Aubigné, — laquelle épousa Louis XIV, — a protesté gaiement contre les grandeurs visibles de la terre par les grandeurs invisibles, — contre la naissance par l'esprit, — contre l'hôtel prétentieux et romanesque par la maison tout illuminée par la liberté de pensée. Voiture, à l'hôtel Rambouillet, s'emmaillotait dans les langes de la tradition; Scarron, à son humble foyer, entre Marion Delorme et Ninon, riait un peu des gens de cour qui venaient « écouter. » — Moi aussi j'ai un marquisat, disait-il aux grands seigneurs, le marquisat de Quinet. (Quinet, c'était le nom de son libraire.)

Les gens de lettres qui se groupaient autour de Scarron étaient Ménage, Pelisson, Scudéri, Benserade, Sarrazin, — *son voisin*, — Marigny, Segrais, Saint-Amand. Plusieurs de ces poëtes n'étaient ni assez bien famés, ni assez de mise pour se présenter à l'hôtel Rambouillet. Voilà à peu près la canaille de la maison du cul-de-jatte; mais, en même temps, on voyait à sa cheminée ou à sa table le maréchal d'Albret, le duc de Vivonne, le marquis de Sévigné, le comte de Grammont, Coligny, Mortemart, Beautru, la Sablière, vingt autres hommes de la plus belle compagnie. Les femmes, par exemple, ne voulaient pas disputer la place à Ninon ou à Marion. Les raffinés qui voulaient voyager sur la carte de Tendre allaient à l'hôtel Rambouillet.

Dans cette maison du cul-de-jatte, où l'on riait et où l'on soupait beaucoup, on vit un soir apparaître une jeune fille de quinze ans, « déjà belle, mais timide, et qui se mit à pleurer en entrant, embarrassée de sa robe trop courte. » Elle arrivait de province, où elle n'avait pas

suivi les modes de la cour. Sa mère la conduisait. La jeune fille ne parla qu'avec ses beaux yeux : tout le monde comprit cette éloquence du cœur. Scarron fut attendri jusqu'aux larmes. On avait nommé madame et mademoiselle d'Aubigné ; Scarron eut beaucoup d'esprit, selon sa coutume. La jeune fille fut bien plus émerveillée de cet esprit original, qui osait s'élever au-dessus des préjugés, que des beaux airs des gentilshommes qui ce soir-là posèrent pour elle. On voit que, dès le début, l'esprit chez elle envahit le cœur.

Madame d'Aubigné retourna en Poitou avec sa fille. Elle y mourut bientôt. Françoise d'Aubigné se trouva toute seule, sa tante de Villette étant morte. Elle fut contrainte d'aller vivre encore chez sa tante de Neuillant, «madame de Neuillant, qui, quoique sa parente, la laissait toute nue par avarice, » dit Tallemant des Réaux. Décidément la préface de la vie de Françoise d'Aubigné n'était pas engageante.

Elle avait, outre Scarron, laissé à Paris une âme sympathique, mademoiselle de Saint-Hermant ; elle lui écrivit de Niort : « Je ne suis contente ni de mes expressions, ni de mes pensées ; si je ne me sers pas de vos plumes, je ne dis que la moitié de ce que j'ai à dire ; je vous promets l'autre moitié quand j'aurai autant d'esprit que M. Scarron. » Françoise d'Aubigné s'était trompée de porte à son voyage à Paris : c'était à l'hôtel Rambouillet qu'elle devait entrer.

Scarron vit cette lettre, il y voulut répondre : « Mademoiselle, je m'étais bien douté que cette petite fille que je vis entrer il y a six mois dans ma chambre, avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer, je ne sais pas bien pourquoi, était aussi spirituelle qu'elle en avait la

mine, et je ne puis m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit que chacun en a de montrer le sien. » Ce fut la première lettre un peu galante que reçut Françoise d'Aubigné. On voit qu'elle a bien décidément commencé par Scarron, comme elle a fini par Louis XIV.

Elle en trouva d'autres sur son chemin ; par exemple, tout au début, le chevalier de Meré, qui avait la prétention de donner de l'esprit aux femmes. Madame de Lesdiguières, on le sait, lui avait dit : « — Je veux avoir de l'esprit. — Eh bien ! madame, vous en aurez, » lui avait-il répondu. Or il ne donnait ni esprit ni amour. Françoise d'Aubigné voulut bien lui laisser croire qu'elle écoutait ses leçons et qu'elle lisait « son chien de style, » suivant l'expression de madame de Sévigné ; mais son vrai maître, c'était Plutarque.

Elle était revenue à Paris avec madame de Neuillant, qui la conduisit un peu dans le monde, toute fière et toute jalouse de sa beauté. Elle devint presque célèbre : on se racontait sa vie romanesque ; on la surnommait la jeune Indienne ; on se demandait vers quel avenir sombre ou rayonnant s'en irait cette orpheline, si belle quand on la regardait, et si belle encore quand on l'écoutait, car elle parlait comme un livre charmant. Elle avait peur du couvent comme du tombeau ; elle aimait Dieu, mais dans le rayonnement de la vie ; mais elle ne voulait pas non plus rester vieille fille. Elle comprenait bien aussi qu'une femme sans dot ne pouvait épouser qu'un bel esprit retiré du monde ou un soldat né pour courir le monde. Elle avait déjà bien assez couru comme cela. Quand Scarron, qui l'aimait comme sa fille, comme sa sœur, — comme une maîtresse idéale, — lui offrit son toit comme

pis-aller, elle ne s'offensa pas, et se dit sans doute qu'entre elle et Scarron il n'y aurait qu'un mariage d'esprit. Le mariage se fit en saison printanière de 1652. « Quand on dressa le contrat, Scarron déclara qu'il reconnaissait à l'accordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une belle paire de mains et beaucoup d'esprit. » Le notaire lui demanda quel douaire il lui accordait : « — L'immortalité, répondit-il ; les noms des femmes des rois meurent avec elles, celui de la *femme de Scarron* vivra éternellement. »

Mademoiselle de Pons prêta des habits à la mariée pour le jour des noces. Elle fut grave et digne ; elle changea du jour au lendemain le caractère de la maison de son mari. « Je ne lui ferai pas beaucoup de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup, » avait dit Scarron ; il s'était trompé. A ce foyer, hanté par tout un monde un peu perverti, elle amena la vertu, la vertu qui a dix-sept ans et qui sourit dans sa grâce. Elle était de toutes les conversations et de tous les soupers de la maison ; mais, comme dit son historien, « elle imposait le respect sans gêner le plaisir ; » et, selon madame de Caylus, « elle passait ses carêmes à manger un hareng au bout de la table, parce qu'elle avait compris qu'une conduite moins exacte et moins austère, à l'âge où elle était, ferait que la licence de cette jeunesse n'aurait plus de frein. »

Dès le lendemain des noces, elle commença le métier de femme savante ; ce fut avec une grâce et une réserve dignes de louanges. Elle était tout à la fois l'écolière, le critique et le secrétaire de Scarron, mais elle était en même temps sa femme toute dévouée. Quand il souffrait, elle était là, comme quand il débitait de l'esprit. Elle

apprenait l'espagnol, l'italien et même le latin ; mais elle apprenait aussi la vie. Peu à peu, dans la maison, la royauté de Scarron s'effaça devant l'éclat de la sienne. On ne vint plus pour lui, on vint pour elle. « Elle avait, dit M. de Noailles, acquis un charme infini de conversation ; et tout le monde sait le mot du domestique qui, un jour, à table, vint lui dire à l'oreille : — Madame, encore une histoire, le rôti nous manque aujourd'hui. »

Scarron n'était pas plus riche depuis son mariage. Le rôti manquait souvent. Il n'en voulait pas moins vivre en grand seigneur. Il se donnait même, comme Scudéri, les airs de protéger les arts. Une lettre de Poussin nous apprend que, dans la tempête de la Fronde, ce grand artiste peignit deux tableaux commandés par Scarron: une Fête de Bacchus et une Fête de l'Amour. Mignard était un ami de la maison. Scarron lui commandait aussi des tableaux. Il fit le premier et le dernier portrait de madame de Maintenon, en 1659 et en 1694. De ces deux portraits, c'est malheureusement le dernier que nous connaissons. « Nous ne la connaissons que vieille, dit M. de Noailles; nous nous la figurons toujours dans sa robe feuille morte et dans sa coiffe, dévote et sévère; régente de la cour devenue sérieuse comme elle. » Mignard l'a peinte en sainte Françoise, noble et digne, mais sombre et chagrine, sans que le rayon de sa jeunesse éclairât cette face rembrunie. C'est comme le Voltaire des peintres et des sculpteurs, qui est *le vieillard cacochyme, chargé de quatre-vingts hivers*. Ceux que la gloire a touchés au front ne nous apparaissent que couronnés de lauriers et de cyprès. Il n'y a que les figures idéales, — ou celles que la mort a moissonnées dans la fleur, qui nous apparaissent couronnées de roses et de violettes.

Il y a encore un portrait de madame Scarron par mademoiselle de Scudéri, qui, sous le nom de Lyriane, la met en scène dans *Clélie* : « On ne pouvait rien lui comparer sans lui faire tort. Elle était grande et de belle taille, mais de cette grandeur qui n'épouvante point. Elle ne faisait pas la belle, quoiqu'elle le fût infiniment. Son esprit était fait tout exprès pour sa beauté. »

Madame Scarron vivait dans sa maison ; d'abord comme écrivait Scarron à M. de Villette, « elle est bien malheureuse de n'avoir pas assez de bien ni d'équipage pour aller où elle voudrait. » Ensuite Scarron lui-même la retenait à son lit. Elle s'affermissait de plus en plus dans sa vertu, comprenant bien que ç'avait été son seul bien et que ce serait son seul refuge. Villarceaux l'aima-t-il sans qu'elle s'inquiétât de son culte? On a voulu mettre en doute cette vertu presque singulière dans son entourage, mais elle a pour elle cette méchante langue de Tallemant, qui dit : « Madame Scarron est bien reçue partout, mais jusqu'ici on ne croit pas qu'elle a fait le saut. »

Je penche à croire qu'entre Scarron et Louis XIV il y a quelque trait d'union, Villarceaux, par exemple. Ninon, interrogée sur cette vertu sauvage, répondit : « Je ne sais rien, je n'ai rien vu, mais je leur ai souvent prêté ma chambre jaune, à elle et à Villarceaux. » Or, Villarceaux était dangereux à voir de si près, lui qui était parvenu à enchaîner à la campagne Ninon trois ans durant, — trois ans durant !

Circonstance aggravante ! Madame Scarron voyait beaucoup Ninon. Je sais bien qu'elle fréquentait bien plus l'esprit que la personne, — comme avec son mari, — mais l'esprit a aussi ses jours de curiosité coupable ; 'esprit aime à juger le cœur, et il aime à juger sur l'ex-

périence. Madame Scarron, voyant Ninon aimée et recherchée dans le beau monde, après plus de trente ans de folies amoureuses, avait devant les yeux un exemple fatal, d'autant plus fatal, que Ninon, livre charmant toujours ouvert, n'avait pas consacré une seule page au repentir.

Quoi qu'il en soit, passons. Admettons, comme elle l'a dit plus tard à son frère, qu'elle n'a jamais été *mariée*. Croyons-la quand elle écrit : « Mon cœur est libre, veut toujours l'être, et le sera toujours. »

J'aimerais mieux que sainte Françoise d'Aubigné se fût attardée un soir d'été, ne fût-ce que pendant une demi-heure, dans la forêt des passions touffues et mystérieuses, comme Saint Augustin et sainte Thérèse; on n'est pas savante, on n'est pas femme si on n'a jamais été *mariée*. Sainte Thérèse disait du diable : « Le malheureux, il ne sait pas aimer! » Je suis tout prêt à plaindre ainsi madame de Maintenon si elle n'a pas aimé.

Scarron mourut en stoïcien après quelques succès bruyants. On l'enterra sous l'épitaphe qu'il s'était faite, et il ne fut plus question de lui [1]. « Il se fit sur cette

[1] Voici cette épitaphe touchante, digne de l'antique:

Passants, ne faites pas de bruit,
De crainte que je ne m'éveille,
Car voilà la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Si je m'arrêtais une heure de plus dans la maison du cul-de-jatte, je vous peindrais Scarron en roi de la poésie burlesque. Il a çà et là tant de verve et de gaieté, que je crois reconnaître Rabelais brodant des rimes à ses folles imaginations. J'y vois même apparaître le souvenir lumineux et malin de Voltaire, sans compter qu'il y a bien des petits vers de Scarron dans les petits vers du patriarche de Ferney.

tombe, dit éloquemment le duc de Noailles, un long silence. Personne n'osa rappeler son nom devant les destinées qui élevèrent madame de Maintenon si haut. » L'heure solennelle du règne de Louis XIV venait de sonner, toutes les grandeurs de la France montaient déjà sur le trône.

Louis XIV, qui croyait que toutes les passions de la France battaient dans son cœur, allait dire bientôt : *L'État, c'est moi!* parce qu'il voyait partout autour de lui la bravoure et le génie. C'était le beau temps où il reconduisait, à bride abattue, mademoiselle de Montpensier au Luxembourg, dépassant les gardes et disant à Mademoiselle : « Que je serais aise que les voleurs nous attaquassent! »

La veuve de Scarron ne fut pas de ce beau temps-là. Quand elle arriva à Louis XIV, les chevaux du roi ne prenaient plus le mors aux dents. Ne la suivons pas plus loin. Pour les uns elle monte, elle monte, elle monte toujours : pour nous elle descend du haut de sa beauté et de son esprit. D'ailleurs, l'histoire de madame de Maintenon, vieille et dévote, tout le monde la sait, car c'est presque de l'histoire de France. Dans sa jeunesse elle a illuminé d'un sourire les douleurs de Scarron; devenue vieille, elle a couvert d'un masque sévère la dignité royale.

Louis XIV croyait perpétuer sa jeunesse, comme tous ceux qui ont été jeunes de bonne foi. Il y a toujours eu deux hommes en lui : le demi-dieu descendu de l'Olympe et le gentilhomme ardent aux aventures.

On a, dans ces dernières années, beaucoup trop jugé Louis XIV comme danseur de ballets. Alexandre, dans un festin, avait touché du luth avec la grâce d'Orphée :

« N'es-tu pas honteux de jouer si bien? » lui dit Philippe. Ce beau mot de Philippe ne supprime pas un rayon à la gloire d'Alexandre. De même l'historien a beau s'irriter contre la danse de Louis XIV, il ne peut supprimer une seule de ses conquêtes. Nous ne sommes pas d'ailleurs tout à fait de l'opinion d'Antisthène, qui disait, après avoir entendu un beau joueur de flûte : « Isménias est un jeune homme de rien, sinon, ce ne serait pas un excellent joueur de flûte. » Soyons un peu moins Spartiates, au souvenir de ces dieux de l'Olympe qui ne dédaignaient pas les joyeuses fêtes de l'esprit.

MADEMOISELLE CLAI

I

La vie des comédiennes du dix-huitième siècle est plus compliquée, plus romanesque, plus invraisemblable que les romans imaginés. Dans ce temps-là les comédiennes savaient vivre : c'étaient les cigales qui chantent et dansent toute la belle saison dans les parterres de roses, par les luzernes fleuries, sur les rives embaumées, sans prévoir que novembre amènera la bise. Aujourd'hui les comédiennes ont trop lu la fable de La Fontaine. Presque toutes, comme la fourmi, ne pensent qu'à l'hiver dans les jours dorés du printemps. La Fontaine a prêché faux, ce n'est pas la fourmi qui a raison, c'est la cigale.

Peu d'années avant de mourir, mademoiselle Clairon écrivit ses Mémoires, Mémoires d'outre-tombe, puisqu'ils ne devaient paraître qu'après sa mort. Un ami infidèle en publia une traduction allemande. Le 28 thermidor an VI, mademoiselle Clairon écrivit au rédacteur du *Publiciste* : « Puisque mon livre paraît dans un pays étranger, la crainte de manquer à tout ce que je dois de reconnaissance au public et de respect à ma nation me

décide à faire imprimer moi-même cet essai. « *Signé :* la citoyenne Clairon.

En démasquant la célèbre comédienne dans ses Mémoires, et en feuilletant les journaux du temps et les correspondances, il est possible de retrouver mot à mot sa vie telle que Dieu, l'amour et le hasard l'ont faite. Que ceci ne soit donc regardé que comme une étude patiente où l'imagination ne viendra pas une seule fois secouer la poussière d'or de ses ailes chatoyantes. Qui sait si en étudiant l'histoire d'une comédienne française, il n'y a pas plus de philosophie à recueillir que dans l'histoire d'une régente de France? Reine de théâtre, reine de France, je n'oserai dire quelle est la plus reine ou la plus comédienne des deux.

Mademoiselle Clairon (Claire-Hippolyte Leyris de la Tude) naquit en 1723, à Condé, dans le Hainaut. Laissons-la raconter elle même ses premiers moments, qui furent bien ceux d'une comédienne. « L'usage de la petite ville où je suis née était de se rassembler en temps de carnaval chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures de l'après-midi. J'étais si faible, qu'on crut que peu de moments achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, pour y recevoir au moins mon passe-port pour le ciel. On ne trouva âme qui vive, ni à l'église, ni au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était en fête de carnaval chez un homme de qua-

lité. On m'y transporta. M. le curé, habillé en Arlequin, et son vicaire en Gille, jugèrent, en me voyant, qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. On prit sur le buffet tout ce qui pouvait m'être nécessaire; on fit taire un moment le violon, on dit les paroles consacrées, et on me ramena à la maison. » Il faut avouer que c'était là entrer gaiement dans la vie.

Il est curieux de voir mademoiselle Clairon, devenue sage, prendre sa vie au sérieux et écrire sur elle-même des réflexions profondément senties. Vieille femme, elle est aussi sentencieusement grave qu'elle était follement légère en ses belles années : elle écoute son cœur, ses souvenirs, le bruit qui se fait autour d'elle; elle taille une plume et se met à écrire; elle se demande le secret de la vie et elle essaye d'y répondre. Après onze réflexions dignes de Socrate, elle arrive à cette douzième : « Pour remplir le devoir que la raison m'impose, pour être en état de me juger moi-même, ne faut-il pas remonter aux principes de tout? Que suis-je? qu'a-t-on fait? qu'ai-je pu? La Providence m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise pauvre, libre, faible et bornée; mon malheur a précédé mon existence. »

La vieille Hippolyte Clairon part de là avec tout le sérieux de Jean-Jacques pour raconter sommairement sa vie. Dans son récit, c'est toujours la philosophie qui domine; on sent bien qu'elle avait assisté trop souvent aux soupers des encyclopédistes. Sa manière d'écrire rappelle aussi sa manière de jouer; elle conserve toujours l'accent solennel du théâtre. Dans ces singuliers Mémoires qui, loin de la peindre, ne font guère que la masquer, on ne trouve pas un mot naïf, on n'entend pas un cri du cœur.

Et cependant elle a aimé. Jeune, elle s'est promenée avec délices sous les saules de la prairie, suspendue au bras de son cher du Rouvray; elle qui aimait le silence des bois et les murmures de la vallée, pourquoi a-t-elle ainsi oublié les joies du cœur et de la nature? On peut expliquer ainsi cette contradiction : retirée du théâtre et des passions, elle se mit à étudier l'histoire naturelle : dès la première année, elle ne vit plus sous le ciel bleu qu'un vaste herbier. La vallée, si riche autrefois pour encadrer ses amours, ne fut bientôt plus pour elle que le livre sans parfums des savants, qui donneraient toutes les splendeurs d'un coucher de soleil pour la découverte d'un nouveau lichen ou d'un nouvel insecte. Si mademoiselle Clairon dépoétisa ainsi la nature, plus tard elle dépoétisa aussi l'amour en voulant l'analyser. Les poëtes sont de sublimes ignorants : savoir, c'est perdre.

II

On connaît déjà la naissance de mademoiselle Clairon; sa mère n'avait pas seulement le malheur d'être pauvre, elle était méchante et superstitieuse; catholique avec fureur, elle battait sa fille pour lui faire aimer Dieu; elle s'amusait à la tourmenter par les peintures de l'enfer. La pauvre Hippolyte, à onze ans, n'avait jamais eu le loisir de s'ébattre au soleil avec des enfants de son âge. C'était une petite Cendrillon pâle, chétive, étiolée, qui n'avait pour toute distraction que deux livres à lire, un catéchisme et un livre de prières. Mais ce Dieu qu'elle ne prie pas parce qu'elle le prie trop, aura pitié de cette

pauvre et jolie ignorante qui demande à vivre et qui n'apprend qu'à mourir.

Madame Clairon, pour se délivrer de sa fille à certaines heures des jours consacrés aux visites, l'enfermait dans une petite chambre sans meubles où rien ne parlait aux yeux. « Qu'y faire? Coudre, » disait la mère. Mais Hippolyte, qui était née reine, comme d'autres naissent servantes, ne voulut jamais garder une aiguille dans ses doigts. Dans cette triste chambre il lui restait le loisir de rêver ; mais pour rêver il faut avoir de l'imagination ; il faut, comme disait un philosophe, avoir vu, lu, ouï. Hippolyte avait jusque-là ouï des contes de revenants, lu son catéchisme et vu le triste intérieur de sa mère. « Si j'ouvrais la fenêtre? » dit-elle par pressentiment. Elle ne put y parvenir, en désespoir de cause, elle monta sur une chaise et appuya son front sur une vitre. Comme elle était au quatrième étage, elle ne pouvait voir les passants; elle promena ses regards sur les toits, sur les pignons, sur les fenêtres du voisinage.

Tout d'un coup une grande fenêtre s'ouvre en face de la sienne ; un spectacle magique la frappe et l'éblouit : la fameuse mademoiselle Dangeville habitait là. Elle prenait une leçon de danse ; tout ce que la nature et la jeunesse avaient pu réunir de charmes était répandu sur elle. « J'étais tout entière dans mes yeux ; je ne perdis pas un de ses mouvements. Elle était entourée de sa famille. La leçon finie, tout le monde l'applaudit et sa mère l'embrassa. Ce contraste de son sort au mien me pénétra d'une douleur profonde, mes larmes ne me permirent plus de rien voir. Je descendis de ma chaise, et quand mon cœur, moins palpitant, me permit d'y remonter, tout était disparu. »

Elle s'imagina d'abord que c'était un rêve. Elle se mit à causer avec elle-même; elle était heureuse et triste de voir que la vie ne se passait pas toujours avec une mère qui bat sa fille, avec un catéchisme qui étreint le cœur. Elle voulut pleurer encore; mais bientôt, sans le vouloir, elle se mit à sauter tout éperdue, croyant imiter les ronds de jambes de mademoiselle Dangeville. Elle trouva moyen de se mirer dans les vitres. Et quoique à peine à sa première leçon, elle fut émerveillée de ses charmantes folâtreries.

La petite chambre où on l'emprisonnait fut désormais un paradis pour elle. Elle s'y faisait enfermer tous les jours. Dès que la clef avait tourné dans la serrure, « je sentais des ailes qui me poussaient pour m'envoler je ne sais où. » Elle courait à la fenêtre tout en dansant; elle assistait avec délices au spectacle des grâces naissantes de mademoiselle Dangeville; elle croyait se voir elle-même.

Un soir qu'il y avait du monde chez sa mère, elle se pencha à l'oreille d'un homme qui la faisait jaser comme un oiseau babillard. « Dites-moi, monsieur, est-ce qu'il y a des femmes qui passent leur vie à danser? — Oui, des comédiennes; pourquoi me demandez-vous cela? » Elle lui raconta mystérieusement ce qu'elle voyait depuis quelques jours. « J'y suis, dit le visiteur, c'est mademoiselle Dangeville qui demeure en face. » Cet homme se tourna vers madame Clairon. « Madame, j'emmène ce soir Hippolyte à la Comédie. — A la Comédie! dit la mère en se récriant, autant vaudrait me parler de la conduire en enfer. — Apaisez-vous, madame, le mal est fait, vous avez vous-même conduit votre fille à la Comédie en l'enfermant dans la chambre voisine, car de la

fenêtre elle a vu, ne le savez-vous donc pas? elle a vu mademoiselle Dangeville qui préludait à son jeu si spirituel. »

A peine cet homme a-t-il parlé, que voilà Hippolyte, emportée par ses souvenirs, qui s'élance au milieu de la chambre et reproduit toutes les mines charmantes de mademoiselle Dangeville; c'était à s'y méprendre : jamais on n'avait copié avec tant d'art et de vérité un joli portrait. Tout le monde fut émerveillé; la mère elle-même, qui ne riait jamais avec sa fille, n'eut pas la force de garder son sérieux. On parvint, séance tenante, à obtenir d'elle que sa fille irait le lendemain au spectacle.

Ce fut à la Comédie-Française que mademoiselle Clairon fit son entrée dans le monde, comme elle l'a dit elle-même; pour elle l'univers n'était-il pas là? On ne parviendrait pas à exprimer toute sa joie et tout son éblouissement; elle eut peur d'en devenir folle.

Trois semaines après, cette petite fille, qui n'avait pas douze ans, débutait au Théâtre-Italien, sous la protection de Deshais. Mais le fameux Thomassin, qui avait des filles à produire, s'opposa bientôt aux succès de cette comédienne en miniature. Il fallut, d'ailleurs, une cabale bien organisée pour l'exiler des Italiens, où tout le monde admirait sa beauté délicate et sa grâce tout à la fois étudiée et naïve. Elle alla donc chercher fortune ailleurs. « On m'engagea dans la troupe de Rouen, que dirigeait La Noue, pour jouer tous les rôles de mon âge, chanter et danser. Je devais jouer la comédie, tout le monde m'était égal. »

Après avoir raconté cette première période de sa vie, la comédienne philosophe fait une pause et réfléchit.

Elle écrit en tête d'une page : *Récapitulation*. Je manquerais au devoir de l'historien si je ne reproduisais cette page curieuse : « Jusque-là je n'ai rien à me reprocher : je ne connaissais rien, je ne pouvais rien, j'obéissais en aveugle au sort dont je me suis vue toute la vie et la victime et l'enfant gâtée. » Ainsi, il est bien entendu que mademoiselle Clairon ne pouvait échapper aux égarements de sa vie. Le sort l'a conduite tête baissée dans toutes les folies et dans toutes les extravagances ; confiante dans son étoile, elle s'endormait avec une voluptueuse nonchalance à la mer des dangers.

A Rouen, dès son début, mademoiselle Clairon fut recherchée dans le monde. La présidente de Bimorel, que Fontenelle a chantée en poëte de quatre-vingt-quinze ans, aimait la comédie ; Hippolyte, qui passait pour une merveille de théâtre, fut appelée aux soupers de cette dame. Elle trouva là des soupirants de tous les âges ; mais, toute à la passion de son art, elle ne voulait rien comprendre aux discours amoureux ; elle se contentait de mourir d'amour sur la scène. Le jour vint pourtant d'aimer pour elle-même ; mais, comme toutes les femmes, elle aima d'abord sans le savoir. Il venait depuis quelque temps aux soupers de la présidente un jeune homme qui avait étudié à Paris ; il se nommait du Rouvray. Il était noble, ou peu s'en fallait. Du reste, sa figure, ses manières et son esprit pouvaient le dispenser d'un blason authentique. « Clairon, comment trouvez-vous M. du Rouvray ? demanda un jour la présidente à la comédienne. — Je n'ai pas encore vu M. du Rouvray, répondit-elle. — Voilà dix fois que vous soupez en face de lui. — Ce n'est pas une raison, madame. — Ah ! Clairon, je vous comprends ! je me garderai bien de

vous faire désormais souper ensemble. » Madame de Bimorel laissa venir du Rouvray comme de coutume, se promettant d'intervenir à propos.

Peu de jours après, Hippolyte fut applaudie avec enthousiasme dans les *Folies amoureuses;* deux comédiennes l'apportèrent presque évanouie sur la scène à la fin de la pièce. Enivrée de son triomphe, elle allait en chancelant chez la présidente. Comme elle arrivait à la porte, elle reconnut du Rouvray. « Ah! c'est vous, » dit-elle, en se jetant dans ses bras. Voyant qu'elle pleurait, le jeune homme s'imagina qu'elle pleurait de chagrin. « Mon Dieu! qu'avez-vous donc? — Vous ne voyez donc pas? lui répondit-elle. Je suis folle, je vous dirai pourquoi. Venez demain dans la barque de madame de Bimorel. » Là-dessus du Rouvray et Clairon entrèrent chez la présidente : du Rouvray, surpris de l'expansion et des larmes de la jolie comédienne; Clairon, surprise d'elle-même, heureuse, mais confuse de son bonheur.

Madame de Bimorel avait une petite barque sur la Seine au bout d'une prairie qui continuait son parc; sa compagnie allait souvent goûter sur l'herbe de la prairie ou de l'île voisine. Le lendemain du grand succès de mademoiselle Clairon, du Rouvray se promena dès le soleil levant sur la rive où elle devait venir; après plus d'une heure, il l'aperçut enfin qui sautillait comme une verte cigale sur l'herbe arrosée. Il courut au-devant d'elle. « Pourquoi venir et pourquoi ne pas venir? » dit-elle en rougissant. Ils se promenèrent en silence. « Vous avez compris, dit-elle d'une voix troublée, pourquoi j'ai pleuré hier dans vos bras. J'avais été portée en triomphe; j'avais le cœur plein de joie, et je serais

devenue folle si je n'avais pu me jeter dans vos bras. » Du Rouvray prit la main d'Hippolyte et l'appuya sur ses lèvres. Tout en se promenant, ils s'arrêtèrent devant la petite barque de la présidente ; la comédienne y descendit nonchalamment, du Rouvray la suivit avec ardeur et dénoua la corde. « Où allons-nous? demanda-t-il en voyant fuir le rivage. — Je ne sais pas, répondit-elle avec insouciance. — Faut-il ramer contre le cours de l'eau? — Non, que Dieu nous conduise! Savez-vous nager? — Pas le moins du monde. — Tant mieux, mon étoile est bonne. Est-ce que Dieu aurait la cruauté de jeter à l'eau de pauvres enfants qui ne savent pas nager? » La comédienne se pencha sur le fleuve. « D'ailleurs, reprit-elle en regardant du Rouvray avec une expression de tendresse et de mélancolie, l'eau est belle, il serait doux d'y tomber à deux ! — Vous parlez là comme une tragédienne habituée à mourir tous les soirs sur le théâtre. — Je parle selon mon cœur. »

Cinquante ans après, mademoiselle Clairon, racontant ce voyage sur la Seine avec du Rouvray, écrivait entre parenthèses : « Je serais morte à propos ; je n'avais pas encore la gloire, mais j'avais l'amour ! J'ai survécu à tout ce qu'il y a de bon dans la vie des femmes ; j'ai gardé mon cœur; mais qu'en puis-je faire avec ma figure?

Cependant la nacelle allait toujours au cours de l'eau ; du Rouvray n'avait qu'un coup de rame à donner çà et là pour la bien diriger. Tout en se penchant, pour se mirer sans doute, Hippolyte sentit se dénouer ses cheveux; du Rouvray abandonna les rames pour saisir d'une main frémissante cette belle chevelure si touffue et si éclatante qui était déjà le désespoir des comédiennes. Pendant qu'il essayait de la renouer ou plutôt

d'empêcher qu'elle ne fût renouée, la barque s'arrêta dans les roseaux devant une petite île couverte d'arbres. Hippolyte s'élança à terre avec la légèreté d'un oiseau. « Allons, méchant rameur, dit-elle en se retournant, prenez ma main et sautez sur l'herbe. » A peine du Rouvray eut-il sauté, que la barque se détacha des roseaux et se laissa reprendre au courant. « Oh ! mon Dieu! s'écria-t-il, je n'avais pas prévu cela. — Eh bien, dit la comédienne en penchant la tête, nous voilà dans une île déserte. Est-ce que nous ne jouons pas la comédie? »

Du Rouvray et mademoiselle Clairon suivirent des yeux la barque fugitive; une légère rafale la jeta bientôt contre le rivage, où elle fut retenue par les grandes herbes. Les deux amants, ne peut-on pas leur donner ce titre? firent plusieurs fois le tour de l'île avec la curiosité d'un navigateur qui a découvert un monde inconnu. Après quelques promenades à travers les ronces et les épines, que mademoiselle Clairon honora du nom ambitieux de forêt vierge, ils allèrent s'asseoir au bord de l'eau, à l'ombre d'un saule à demi déraciné. Dès qu'ils eurent pris possession de leur empire un peu sauvage, ils se confièrent en riant qu'une île déserte n'était bonne que pour des héros de roman qui n'ont jamais faim. Pour eux, ils n'avaient pas déjeuné. Du Rouvray prenait patience en baisant les mains et les cheveux de sa jolie compagne de voyage; mademoiselle Clairon, plus romanesque, s'abandonnait aux songes d'or. Elle cueillait des fleurettes à ses pieds et les effeuillait dans les flots comme si elle eût semé ses espérances. Tout à coup elle vit venir sur la rive un comédien de la troupe qui avait la fureur de la pêche. « Rhodilles ! Rho-

dilles! » lui cria-t-elle en agitant la main. Le passionné pêcheur reconnut celle qui faisait la fortune de son théâtre. « Quelle idée! dit-il en riant. Est-ce que c'est là le chemin de la répétition? — La répétition? je l'avais oubliée! Savez-vous que nous sommes emprisonnés dans l'île, car nous n'avons pas l'esprit de marcher sur l'eau comme l'apôtre? Voyez-vous là-bas notre barque qui se repose? — Voulez-vous revenir sur la terre ferme? — Oui; nous ne savons pas encore vivre en sauvages ni en anachorètes. — Quoi! s'écria Rhodilles, Adam et Ève n'ont pas cueilli le fruit de l'arbre! »

Rhodilles était un franc comédien du bon temps, toujours pauvre, toujours joyeux, grand coureur d'aventures. Il ne manquait ni de figure ni d'entrain; le plus souvent mauvais plaisant et mauvais comédien, il avait quelquefois ses jours de bonne fortune. Il pensa qu'il y avait là une aventure.

En moins de cinq minutes, il aborda dans l'île. « Passez, belle Clairon, » dit-il en offrant sa main à la comédienne. Elle ne se fit pas prier. Dès qu'il la vit sur la barque, il salua profondément du Rouvray. « Eh bien, dit mademoiselle Clairon en se tournant vers le jeune homme, vous ne venez pas? »

C'était là une cruelle épigramme, car Rhodilles avait pris le large par un vigoureux coup de pied. La comédienne ne put s'empêcher de rire en voyant la mine étonnée de du Rouvray. Rhodilles emmena mademoiselle Clairon, malgré ses prières, pendant que le pauvre du Rouvray prenait une leçon de philosophie. La comédienne a borné son récit à ce moment pathétique, peut-être n'a-t-elle pas voulu avouer cette triste vérité : Rhodilles devint son amant avant du Rouvray.

III

A Rouen, mademoiselle Clairon eut son poëte et son libelliste. C'était le même homme; il se nommait Gaillard. Comme elle l'a dit, il avait l'art de faire des vers et de souper en ville. Les appointements de la comédienne s'élevant à un millier d'écus, madame Clairon voulut se donner des airs de maîtresse de maison; elle institua un souper chaque jeudi, où furent admis tous les riches admirateurs de sa fille. Gaillard y vint orner le gigot de madrigaux où Vénus et Vesta n'étaient que des aventurières en guenilles auprès de mademoiselle Hippolyte Clairon. Il ne se contenta pas de chanter la jolie comédienne, il l'aima. Après avoir soupiré durant six mois, il gagna une vieille duègne qui lui enseigna les détours du sérail. Un matin que mademoiselle Clairon étudiait dans son lit, « vêtue de ses cheveux, » il pénétra jusqu'à la porte de sa chambre en lui disant qu'il allait se jeter à ses genoux. La comédienne, indignée qu'on osât se prosterner devant elle à pareille heure, s'arma d'une belle colère et chassa le faiseur de madrigaux. Gaillard, indigné lui-même de se voir accueilli de la sorte par une comédienne déjà renommée pour ses frétillantes aventures, écrivit ce fameux livre sans verve, sans gaieté et sans style, qui a pour titre: *Histoire de mademoiselle Frétillon*. Gaillard fut cruellement vengé, car cet odieux libelle attrista les plus belles années de mademoiselle Clairon. Elle fut vengée elle-même : Gaillard fut obligé de quitter son pays, tant

la clameur publique s'éleva contre lui. Dans cette histoire de Frétillon, l'écrivain a saisi à peine quelques traits de la vie d'Hippolyte Clairon; les aventures galantes y sont presque toutes imaginées. Il n'y a guère que les épisodes où du Rouvray est en scène qui aient un air de vérité. Gaillard, on ne sait pourquoi, sans doute pour que le masque fût plus transparent, donna à du Rouvray le nom du comédien Rhodilles. Ainsi, dans le libelle, les deux amants n'en font qu'un.

De Rouen, mademoiselle Clairon alla à Lille. Bientôt La Noue abandonna sa troupe pour venir débuter à la Comédie-Française. Mademoiselle Clairon s'engagea dans une autre troupe qui se formait pour le bon plaisir du roi d'Angleterre, établi à Gand pour les guerres de Flandres. Elle tourna toutes les têtes ennemies. Il faut dire à sa louange qu'elle refusa un mariage éclatant avec un des chefs de l'armée anglaise. Comme ce personnage avait dix mille hommes pour se faire obéir, il voulut forcer la comédienne à devenir une des plus glorieuses ladies du comté de Glocester. « Milord, lui dit-elle avec une dignité théâtrale, je ne m'appartiens pas; j'appartiens à mon pays. Je veux bien être aimée dans un palais, mais je veux toujours être aimée sur le théâtre. » Milord fit garder mademoiselle Clairon à vue, espérant la décider bientôt; mais mademoiselle Clairon se fit enlever par un aide de camp du général.

Il faudrait savoir écrire dix volumes sans reprendre haleine pour raconter toutes les aventures sentimentales et galantes de mademoiselle Clairon. Jusqu'à sa dix-huitième année, on peut la suivre sans trop s'essouffler. Jusque-là elle verdoie et fleurit comme toutes les femmes. Les premières passions, toutes profanes et toutes

coupables qu'elles soient, ont je ne sais quel charme printanier qui enchante celui qui les étudie. Il y a tous les parfums et toutes les rosées de l'aube matinale dans les égarements d'un cœur de seize ans. Mais plus tard, le sentier si vert a été foulé; on a cueilli une à une toutes les fraîches églantines; l'oiseau s'en va chanter ailleurs; on a terni la marguerite sous la poussière de son pied; le vent d'orage a dispersé la neige éclatante des aubépines; bientôt on ne compte plus les passants dans le chemin des amours, qui était un sentier perdu et qui devient une grande route sans chansons et sans ombrages. Après du Rouvray et Rhodilles, qui sont aimables par leur gaieté, par leur insouciance et par leur jeunesse, voilà que se dessinent les grands seigneurs : un chef d'armée, un marquis ruiné, un fermier général, un prince du sang; mais ceux-là ne sont pas jeunes, ceux-là ne se sauvent que par l'esprit et l'argent, quand ils en ont.

IV

A Dunkerque, où elle s'était arrêtée, mademoiselle Clairon reçut par le commandant de place un ordre de début pour l'Opéra. On avait beaucoup parlé de Frétillon; les gentilshommes de la chambre jugèrent qu'une fille aussi jolie revenait de droit aux Parisiens. Elle apparut à l'Opéra sous la figure de Vénus dans l'opéra d'*Hésione*. Quoique assez mauvaise musicienne, elle fut très-applaudie. On avait alors à l'Opéra l'esprit d'ap-

plaudir la beauté. La beauté, n'est-ce pas de la musique?

Mademoiselle Clairon ne fit, du reste, que passer à l'Opéra ; elle débuta bientôt à la Comédie-Française dans le rôle de Phèdre. En province, elle n'avait guère joué que les soubrettes; on l'engagea à la Comédie-Française pour doubler mademoiselle Dangeville. Avant de signer son engagement, elle déclara, à la grande surprise des comédiens, qu'elle voulait jouer les grands rôles tragiques; ils consentirent, *à la condition qu'elle chanterait et danserait dans les pièces d'agrément.* Ils étaient tous convaincus que, sifflée dès le début, elle serait forcée de chanter et de danser toujours. Elle avait, par hasard, joué quatre ou cinq rôles tragiques en province; Sarrazin passant à Rouen, lui voyant représenter Ériphile, avait prédit qu'elle serait un jour la Melpomène du théâtre français. Elle voulut donner raison à Sarrazin. Avant le début, les comédiens s'amusèrent beaucoup des prétentions de la fière Hippolyte. Elle dédaigna de répéter son rôle au théâtre : le jour de son début, elle vint, fière comme une reine antique, dire qu'elle n'attendait que le lever du rideau. Tout le Paris intelligent, paré et curieux, était à la Comédie-Française, se promettant de rire de Frétillon; mais à peine s'est-elle montrée sur la scène avec sa passion tendre, fatale et furieuse, que tous les spectateurs se lèvent avec enthousiasme; ce n'était plus la charmante Frétillon qui jouait les soubrettes, ce n'était plus mademoiselle Clairon qui était petite et qui n'avait qu'une figure chiffonnée : c'était Phèdre elle-même dans toute sa splendeur souveraine, dans toute la majesté de la passion. « Comme elle est grande! comme elle est belle! » s'écriait-on de tous les points de la salle.

N'est-ce pas ici le lieu de reproduire ces quelques lignes, détachées de ses réflexions sur l'art dramatique : « Dans Phèdre, pour tout ce qui tient aux remords, je m'étais prescrit une diction simple, des accents nobles et doux, et des larmes abondantes, une physionomie profondément douloureuse, et pour tout ce qui tient à l'amour, l'ivresse et le délire que peut offrir une somnambule conservant dans les bras du sommeil le souvenir du feu qui la consume en veillant; j'avais puisé cette idée dans ce vers :

« Dieu! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts? »

La Comédie-Française était alors si bien administrée, elle avait des protecteurs si intelligents, que les premiers sujets de la troupe trouvaient à peine de quoi vivre avec leurs appointements. « Nous étions pauvres, écrit mademoiselle Clairon, hors d'état d'attendre ce qui pouvait nous être dû. Les semainiers allaient toutes les semaines chez M. de Boulogne, alors contrôleur général, solliciter le payement de la pension du roi. » Mais alors personne ne payait, — le roi moins que les autres.

Ainsi mademoiselle Clairon, qui faisait la gloire du théâtre, ne devait qu'à sa beauté, et non à son talent, les robes des Indes et les diamants qu'elle portait. Comme elle aimait à changer de parures et d'amants, il lui arrivait quelquefois de n'avoir ni amants ni parures. Un jour, le maréchal de Richelieu passe chez elle pour la prier à une de ses fêtes : elle refuse. « Pourquoi? — Je n'ai pas de robe! » Richelieu éclata de rire. « Non, pas une seule robe! le peu de recettes que nous faisons m'a forcée de vendre ce que j'avais de précieux; ce qui me

reste est en gage, je ne puis me montrer que sur le théâtre. »

Comme tous les vrais talents, mademoiselle Clairon avait d'ailleurs plus d'un ennemi qui niait son pouvoir sur le public; Fréron déclarait que son organe bruyant assourdissait les oreilles sans émouvoir le cœur. Grimm, venu en France au plus beau temps du triomphe de cette comédienne, parlait des glapissements de sa voix. « Glapissements si vous voulez, lui disait Diderot; mais ces glapissements-là sont devenus les accents de la passion. »

Ce fut vers ce temps-là que mademoiselle Clairon loua dans la rue des Marais, moyennant douze cents livres, la petite maison de Racine. « On me dit que Racine y avait demeuré quarante ans avec toute sa famille; que c'était là qu'il avait composé ses immortels ouvrages; là qu'il était mort; qu'ensuite la touchante Lecouvreur l'avait habitée, ornée, et y était morte aussi; les murs seuls de cette maison doivent suffire, me disais-je, à me faire sentir la sublimité du poëte et à me faire arriver au talent de l'actrice. C'est dans ce sanctuaire que je dois vivre et mourir. » Tous les poëtes du temps visitèrent mademoiselle Clairon dans ce sanctuaire, qui fut un peu profané. Le dîner de famille, que le poëte de *Phèdre* préférait au dîner royal, fut remplacé par le petit souper licencieux; les folles chansons retentirent dans ces lieux consacrés par le génie, où Racine laissait tomber ses alexandrins comme d'une harpe d'or.

V

Cependant mademoiselle Clairon était devenue l'héroïne de la Comédie-Française. Elle avait, sinon éclipsé, du moins mis un peu à l'ombre mademoiselle Dumesnil, mademoiselle Gaussin et mademoiselle Dangeville. Elle garda sa royauté jusqu'en 1762. C'était alors un beau temps pour la Comédie : outre ces quatre actrices célèbres, on pouvait citer des talents comme Molé, Grandval, Bellecour, Lekain, Préville, Brizard. Mademoiselle Clairon, par ses grands airs solennels, dominait cette brillante république, qui était une république de rois. D'autres avaient plus de talent ou plus de beauté ; mais mademoiselle Clairon avait la renommée.

Elle régna quinze ans.

En 1762, quoiqu'elle touchât à son déclin, on parlait encore d'elle comme d'une merveille théâtrale. Je reproduis ces lignes de Bachaumont, écrites le 30 janvier : « Mademoiselle Clairon est toujours l'héroïne ; elle n'est point annoncée qu'il n'y ait chambrée complète. Dès qu'elle paraît, elle est applaudie à tout rompre. C'est l'ouvrage le plus fini de l'art. Elle a une grande noblesse dans ses coups de tête ; c'est Melpomène arrangée par Phidias. » Le même gazetier passe ensuite toute la Comédie en revue avec une exquise délicatesse ; ainsi, pour en avoir une idée, voyez cette note à l'article de mademoiselle Dumesnil : « Cette comédienne boit comme un cocher : son laquais, lorsqu'elle joue,

est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver. »

Au lieu d'un cocher et d'une bouteille de vin, mademoiselle Clairon avait dans la coulisse toute une cour de marquis folâtres, d'abbés licencieux, de poëtes gazouilleurs. Marmontel, un soir, la trouva sublime. Ils allèrent souper au cabaret. Marmontel était alors un jeune écolier rimant des tragédies, qu'on daignait jouer et applaudir par respect pour Voltaire, qui lui avait délivré un certificat de génie. Il soupait à côté de la tragédienne illustre, songeant bien davantage à lui créer un rôle qu'à lui parler d'amour. « Qu'avez-vous? vous êtes triste, lui dit tout à coup Clairon. J'espère que vous ne me faites pas l'injure de composer une tragédie pendant notre souper. « Marmontel eut l'esprit de répondre qu'il était triste, parce qu'il était amoureux. » Enfant! voilà comment vous recevez les bienfaits de la Providence! — Oui, parce que je vous aime! — Eh bien, tombez à genoux, je vous relèverai, et nous nous aimerons tant qu'il plairai à Dieu. »

Marmontel raconte avec complaisance tous les détails de ses folies avec mademoiselle Clairon dans ce livre naïf intitulé : *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants.*

S'imaginant, comme tous ceux qui sont jeunes, qu'il aimerait éternellement, il alla, en poëte qu'il était, habiter une mansarde dans la maison de mademoiselle Clairon. Un amant clairvoyant a toujours tort d'habiter sous le même toit que sa maîtresse. A peine Marmontel était-il installé, que mademoiselle Clairon s'en laissa conter par un autre adorateur, le bailli de Fleury. « Cruelle! dit le poëte, vous m'avez blessé au cœur! —

Ce n'est rien, dit mademoiselle Clairon; il y avait si longtemps que ce galant homme soupirait! Vous serez mon amant en vers; il sera mon amant en prose. » Marmontel prétendit qu'il écrivait en prose comme en vers : il ne voulut point partager.

Le marquis de Ximenès fut aussi un des adorateurs de l'illustre comédienne. Ils s'aimèrent comme des bergers d'Arcadie; un mot les brouilla. Le marquis renvoya à mademoiselle Clairon le portrait de mademoiselle Clairon avec cette légende : « Ce pastel est comme la beauté humaine; il passe au soleil. N'oubliez pas que depuis longtemps le soleil s'est levé sur vous. »

Mademoiselle Clairon n'était pas seulement alors célèbre en France : tous les théâtres étrangers l'appelaient par la voix des rois ou des reines. Garrick vint tout exprès à Paris pour la voir jouer la fière Émilie. Il fit graver un dessin qui représentait mademoiselle Clairon avec tous les attributs de la tragédie, appuyée du bras sur une pile de livres où on lisait : Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire. Melpomène était à côté, qui la couronnait. Au bas du dessin étaient écrits ces quatre vers de Garrick :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu;
Longtemps Clairon couronna Melpomène :
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Ces méchants vers, trois fois parodiés, firent le tour du monde : les enthousiastes de mademoiselle Clairon ne se contentèrent pas de cet hommage de souverain à souveraine; ils instituèrent l'ordre du médaillon; ils firent frapper des médailles représentant ce portrait, et s'en dé-

corèrent avec autant de fierté que s'ils eussent porté le grand cordon.

La comédienne était arrivée au plus haut point de son éclat. Elle gouvernait la comédie et le monde galant ; elle osait dire de madame de Pompadour : « Elle doit sa royauté au hasard ; je dois la mienne à mon génie. » En vain des ennemis sans nombre voulaient s'opposer à son triomphe, devenu presque ridicule ; elle n'avait qu'à paraître pour déjouer toutes les cabales. Dans le monde, ceux qui voulaient se moquer d'elle ne pouvaient s'empêcher, écrivait Diderot, d'admirer son éloquence majestueuse. Elle avait dans sa gloire l'insolence d'un conquérant. Un jour qu'elle jouait à la Comédie-Française à une représentation donnée au peuple par ordre du roi, elle vint entre les deux pièces et jeta à pleines mains de l'argent dans le parterre. Ce bon peuple de Paris ne comprit rien à cette forfanterie et cria avec enthousiasme : *Vive le roi! Vive mademoiselle Clairon!* Elle avait bravé madame de Pompadour, elle osa braver le roi lui-même, s'imaginant que le public se révolterait plutôt que de la perdre. Elle ne s'étonnait pas de vivre dans le grand monde, de recevoir à sa table mesdames de Chabrillant, d'Aiguillon, de Villeroy, de la Vallière, de Forcalquier ; elle était très-recherchée chez madame du Deffant et chez madame Geoffrin, où l'on daignait recueillir ses mots. La célèbre princesse russe, madame de Galitzin, émerveillée du talent de mademoiselle Clairon, voulait lui laisser un royal souvenir de son admiration. « Que voulez-vous, Clairon? lui demanda-t-elle un soir en soupant. — Mon portrait peint par Vanloo. » Le peintre, flatté de cette parole, voulut que ce portrait fût digne de madame de Galitzin, de mademoiselle Clairon et de lui-même. Il

peignit la comédienne en Médée, tenant d'une main un flambeau et de l'autre un poignard encore teint du sang de ses enfants, insultant à la douleur de Jason et bravant sa colère. Louis XV voulut voir ce tableau. S'il faut en croire un journal, il vint tout exprès un matin à l'atelier de Carle Vanloo. Il flatta beaucoup le peintre et la comédienne. « Vous êtes heureux, dit-il à Carle Vanloo, d'avoir eu à faire un pareil portrait. » Se tournant vers mademoiselle Clairon : « Vous êtes heureuse, mademoiselle, d'avoir eu, pour immortaliser vos traits, un peintre dont la palette est si riche. Je serais heureux moi-même d'être pour quelque chose dans cette œuvre. Il n'est que moi qui puisse mettre un cadre à ce tableau. J'ordonne qu'on le fasse le plus beau possible. En outre, je veux que le portrait soit gravé. » Le cadre coûta cinq mille livres, la gravure coûta le double.

Mais, après avoir fait l'histoire de la grandeur de mademoiselle Clairon, il faut bien faire l'histoire de sa décadence.

VI

Elle comptait parmi ses ennemis La Harpe et Fréron. La Harpe, parce que, en femme d'esprit et de goût, elle n'avait jamais voulu jouer dans ses tragédies ; Fréron, parce qu'elle lui avait préféré Voltaire. La Harpe se vengea en parlant, Fréron en écrivant. Mademoiselle Doligny commençait à briller à la Comédie-Française ; Fréron la protégeait ; il jugea le moment favorable de faire

son portrait en regard de celui de mademoiselle Clairon. La première, selon le journaliste, était un modèle de grâce et de sentiment : la seconde était une fille perdue, sans cœur, sans âme et sans esprit. Dans le journal de Fréron, l'illustre tragédienne n'était point nommée ; elle eut le grand tort de se reconnaître. Saisie d'une indignation et d'une fureur sans égales, elle courut chez les gentilshommes de la chambre et les menaça de se retirer du théâtre si on ne lui faisait pas justice de cet horrible Fréron. Voilà tout Paris qui s'émeut ; le roi assemble le conseil des ministres ; on signe l'ordre d'emprisonner Fréron. Les exempts de police viennent pour le saisir. Comment s'opposer à la force? Fréron imagine une attaque de goutte ; il pousse des cris de possédé et déclare qu'il ne peut faire un mouvement sans souffrir mille morts. Ceci se passait le 14 février 1775 ; on lit dans le journal du 16 : « Le démêlé de Fréron avec mademoiselle Clairon, autrement dit le folliculaire Aliboron et la reine Cléopâtre, fait grand bruit à la cour et à la ville. M. l'abbé de Voisenon ayant écrit, à la sollicitation des amis de ce premier, une lettre très-pathétique à M. le duc de Duras, gentilhomme de la chambre, celui-ci a répondu à l'abbé, qu'il aime beaucoup, que c'était la seule chose qu'il croyait devoir lui refuser ; que cette grâce ne s'accorderait qu'à mademoiselle Clairon seule. » Le beau temps, en vérité, que celui où un journaliste, digne de respect à plus d'un titre, était menacé d'aller au For-l'Évêque, ou, ce qui était une humiliation bien plus grande, de devoir son pardon à la comédienne qu'il avait offensée. Fréron s'écria, comme le philosophe grec : *Aux carrières plutôt !* Ce débat n'alla pas seulement au tribunal du roi de France, il fut porté

9

aux pieds de la reine; la reine, qui aimait à pardonner, ordonna qu'on fît grâce à Fréron; mais mademoiselle Clairon ne s'en tint pas au jugement de la reine; elle déclara aux gentilshommes de la chambre que si Fréron n'était pas puni elle persistait à se retirer du théâtre. Tous ses amis se mirent en campagne; elle-même alla chez le ministre : le duc de Choiseul vint galamment à sa rencontre. « Justice ! » dit-elle avec son accent théâtral. Le duc de Choiseul s'amusa un peu à la persifler. « Mademoiselle, nous jouons tous deux sur un grand théâtre; mais il y a cette différence entre nous, que vous choisissez vos rôles et qu'il vous suffit de vous montrer pour être applaudie; moi, au contraire, je ne suis pas le maître de choisir les miens, et, dès que je me montre, je suis sifflé; j'ai beau faire de mon mieux, on me critique, on me condamne, on me hue, on me bafoue; cependant je reste, et, si vous m'en croyez, vous en ferez autant. Immolons, vous et moi, nos ressentiments à la patrie, et servons-la de notre mieux chacun dans notre genre. D'ailleurs, la reine ayant fait grâce, vous pouvez, sans compromettre votre dignité, imiter la clémence de Sa Majesté. »

Bachaumont écrit ceci le 21 février : « La reine de théâtre a tenu un comité avec ses amis, présidé par M. le duc de Duras, et l'on est convenu que celui-ci ferait craindre à M. de Saint-Florentin la désertion de toute la troupe, si on ne faisait pas raison à la Melpomène moderne de l'insolence de Fréron. Cette démarche a fort étourdi M. de Saint-Florentin, et ce ministre a écrit à la reine que l'affaire devient d'une si grande importance, que, depuis longtemps, matière aussi grave n'a été agitée à la cour; qu'elle en est divisée, et que,

malgré son profond respect pour les ordres de la reine, il ne sait s'il ne sera pas obligé de prendre là-dessus ceux du roi. » On le voit, c'était la politique du temps. Fréron fut sauvé de la prison par la goutte qu'il n'avait pas, par la clémence de la reine, mais surtout parce que mademoiselle Clairon alla elle-même au For-l'Évêque.

On sait cette bruyante histoire des comédiens ordinaires du roi qui refusèrent de jouer à l'heure même de la représentation, parce que le roi leur avait adjoint un camarade qu'ils jugeaient indigne de leur théâtre. Ce fut encore mademoiselle Clairon qui conduisit la révolte; mais son étoile pâlissait au ciel du théâtre; sa couronne de roses n'allait plus montrer que des épines. Ainsi le parterre, exaspéré de n'avoir point de spectacle ce jour-là, cria tout d'une voix : *La Clairon à l'hôpital!* C'en était fait d'elle! Le parterre pour les comédiens, c'est la garde prétorienne. Ce grave événement se passait le 15 avril 1775. « Fermentation étonnante dans Paris. — Grand comité de gentilshommes tenu chez M. de Sartines; le résultat est d'envoyer les coupables au For-l'Évêque. - Mademoïselle Clairon reçoit des visites de la cour et de la ville. » Le même jour cependant elle allait au For-l'Évêque *avant ce coquin de Fréron!* disait-elle à l'intendant de Paris. Le lendemain, Sophie Arnould racontait à peu près ainsi cet emprisonnement : « Frétillon continuait à recevoir des visites en équipages. Tout à coup un nouveau visiteur paraît, sans se faire annoncer, chez la reine Cléopâtre : c'était un exempt de police; il lui ordonna sans façon de le suivre au For-l'Évêque par ordre du roi. — Je suis soumise aux ordres du roi, a-t-elle dit avec sa noblesse habituelle; mes biens, ma personne, ma vie en dépendent, mais mon honneur res-

tera intact, car le roi lui-même n'y peut rien. — Vous avez bien raison, mademoiselle, a répliqué l'alguazil : où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Il est bien entendu que le mot était de Sophie Arnould.

Au For-l'Évêque, mademoiselle Clairon trouva un appartement et non une cellule. Ses amies, la duchesse de Villeroy, madame de Sauvigny, la duchesse de Duras, meublèrent cet appartement avec une grande magnificence. « Mademoiselle Clairon convertit en triomphe une disgrâce qui devrait l'humilier. Au For-l'Évêque, c'est une affluence prodigieuse de carrosses : elle y donne des soupers divins ; en un mot, elle y tient l'état le plus fastueux. » Cette manière d'emprisonner les comédiennes n'était pas bien cruelle. Elles avaient, on peut le dire, maison ouverte; elles recevaient leurs amants et soupaient du soir au matin. Et puis il se rencontrait au bout de quelques jours un médecin qui déclarait sérieusement que leur vie était en danger ; aussi, après deux jours de fêtes, mademoiselle Clairon fut autorisée, grâce à la déclaration du médecin de For-l'Évêque, à retourner chez elle.

On la pria de la part du roi et des gentilshommes de la chambre de reparaître au théâtre ; mais elle avait toujours sur le cœur ce mot terrible : *La Clairon à l'hôpital!* « Ce n'est pas, dit-elle, le roi qui doit me redemander à un théâtre où il ne va pas ; c'est le public, j'attends l'ordre du public. » Mais le public avait eu le temps ou plutôt le caprice de choisir une autre reine à la Comédie ; il en avait même choisi deux : mademoiselle Dubois et mademoiselle Raucourt, reines d'un jour, il est vrai, mais assez reines cependant pour détrôner l'ancienne. Mademoiselle Clairon, craignant l'oubli comme la mort, ne voulant plus reparaître devant un public qui ne l'avait

adorée que vingt ans, fit un jour atteler son carrosse et partit. Où allait-elle? « Je suis malade, je vais consulter Tronchin. » Voilà ce qu'elle disait; mais la vérité, c'est qu'elle allait voir Voltaire, Voltaire, le vrai médecin d'une gloire malade. Pauvre reine déchue, voilà les beaux vers qu'elle inspire au grand poëte : *Nous sommes privés de Vanloo*... Un couplet! et sur l'air d'*Annette à l'âge de quinze ans !*

Elle revint à Paris dans l'hiver. Elle trouva l'hiver partout, dans sa maison déserte, chez ses amies oublieuses, chez ses adorateurs dispersés. Elle reprit cependant sa vie dorée; mais le grain de tristesse semé dans son cœur avait germé. Elle avait beau souper encore en belle compagnie, écouter les serments de M. de Valbelles, garnir son carrosse de strass pour lutter d'éclat avec mademoiselle Guimard; elle souffrait profondément, car elle avait perdu en même temps sa gloire et sa jeunesse; elle devait vivre désormais sur deux tombes.

VII

Elle jouait encore la comédie, tantôt chez madame du Deffant, tantôt chez mademoiselle Guimard, tantôt chez elle. Mais les grands seigneurs, les poëtes, les artistes, l'applaudissaient sans lui faire battre le cœur. Ce n'était plus là le vrai public. Un jour elle imagina, pour faire un peu de bruit, de jouer une comédie d'un nouveau genre. Ce fut l'*Apothéose de Voltaire*. On sait

comment se passa cette comédie. On soupait chez mademoiselle Clairon; entre la poire et le vin de Champagne, une musique solennelle se fait entendre : on écoute avec surprise. Tout à coup un rideau se détourne, et Clairon apparaît, vêtue en prêtresse, couronnant un buste de Voltaire.

Ce fut vers ce temps-là que mademoiselle Clairon se passionna pour l'histoire naturelle. Elle fit bâtir un herbier et étudia avec Buffon. Elle allait en pleine campagne, herborisant avec délices, trouvant dans la bonne nature une amie toujours consolante, se rappelant que les moments de sa vie les plus chers à son cœur, elle les avait goûtés dans une prairie avec du Rouvray.

Elle n'était pas encore tout à fait délaissée : Marmontel lui était revenu; mais elle disait gaiement : « Que voulez-vous qu'on fasse de Marmontel? » Elle avait, en outre, M. de Valbelles, sans compter un gentil adolescent qu'elle destinait à la scène, le jeune Larive, qui devint célèbre au théâtre, et qui, sur la fin de ses jours, mourut de chagrin de n'être plus maire du village de Saint-Prix, où il s'était retiré. Mademoiselle Clairon disait de lui : « C'est une statue! — Prenez garde, ô Pygmalion! » lui dit gaiement Diderot. En effet, Larive s'enfuit un jour sans dire où il allait. De là des chansons de ces bons Parisiens, qui chantaient tant alors. On comparait mademoiselle Clairon à Calypso. Pour comble de malheur, M. de Valbelles vint un soir lui demander d'un air distrait la permission de se marier avec une jeune fille de haut rang. Elle refusa tout net; mais elle comprit que M. de Valbelles, jeune encore, ne lui demanderait pas toujours la permission : elle devait perdre l'homme après avoir perdu le cœur. Elle écrit, dans la troisième époque

de sa vie : « M. de Valbelles fut ingrat : je perdis tout. Dans ce même temps, les opérations de l'abbé Terrai m'ôtèrent le tiers de mon bien : la crainte de m'endetter (O Clairon! où es-tu?) me força de renoncer au luxe de la dépense. Alors tous mes amis s'éloignèrent sans retour de ma maison. Le déchirement de mon cœur et mon affreuse solitude me donnèrent l'idée de me retirer dans un couvent. » Elle vendit ses meubles, ses tableaux, son herbier, ses diamants. Elle allait vendre son portrait, peint par Vanloo : on lui en offrit mille louis. Un amant lui témoigna le désir de l'avoir. Comme elle était toujours magnifique, elle refusa les mille louis et donna le portrait. L'amant, c'était le margrave d'Anspach, accrocha le portrait dans un cabinet où il n'allait jamais.

Elle-même suivit bientôt son portrait chez le margrave d'Anspach, qui lui avait offert son cœur et son palais. C'était un petit souverain taillé sur le modèle de Louis XV, laissant à ses maîtresses le soin de gouverner ses États. Bachaumont, 6 février 1773 : « Mademoiselle Clairon, ne pouvant vivre ici avec quatorze mille livres de revenu, se dispose à passer en Allemagne et à aller jouer la comédie chez un margrave. Les étrangers vont être à même de juger des talents vieillis de cette émérite de Cythère. » Pauvre Clairon! voilà tout l'adieu de ces Parisiens qui t'ont adorée. Encore s'ils allaient se souvenir de toi! Mais tu n'es pas encore partie qu'ils t'ont déjà oubliée. Ils ont bien le loisir de penser à toi, reine déchue! A l'heure où tu pars, ils se font éclabousser par le carrosse à huit chevaux de mademoiselle Guimard; ils se passionnent pour les beaux yeux de mademoiselle Raucourt; ils se redisent le dernier mot de mademoiselle Arnould. J'ai beau feuilleter les gazettes, les almanachs et

les lettres familières, pas un souvenir pour toi! tu n'es plus là, donc tu n'es plus pour eux. Piron, qui vient d'être enterré, n'est pas plus mort que toi. Mademoiselle Raucourt surtout fit oublier mademoiselle Clairon. Le journal qui fait si sèchement ses adieux à l'une parle ainsi de l'autre : « L'actrice nouvelle fait fureur ; sublime au théâtre, elle tient bien sa place en société. Elle a joué plusieurs fois à la cour, où elle plaît de plus en plus, surtout au roi. Madame Dubarry la goûte beaucoup aussi et y prend un intérêt *assez vif pour l'avoir exhortée à être sage.* »

Mademoiselle Clairon ne joua point la comédie à la cour du margrave ; elle y fut sérieusement ministre. « Le bonheur et la gloire du margrave étaient l'unique but de mes travaux et de mon ambition. J'ai fait tout le bien qu'on m'a permis de faire ; je n'ai connu ni la vengeance ni la lâcheté. » Pendant dix-sept ans, elle gouverna d'une main ferme, avec l'ambition d'une Pompadour. Elle s'imagina longtemps qu'elle conseillait un César ou un Titus ; mais un jour le voile tombe, et elle s'écrie : « Juste ciel ! êtes-vous l'homme dont j'ai tant prôné les vertus, vous qui m'avez assassinée à coups d'épingles ? Je remets à vos pieds le bien que je tiens de vous ; vous n'êtes plus mon souverain ; adieu pour jamais ! » Je trouve, pour mon compte, que le margrave avait eu bien de la patience de garder mademoiselle Clairon pour premier ministre près de dix-sept ans, après l'avoir prise âgée d'un demi-siècle.

Elle revint à Paris chercher un autre souverain ; on était en 1790 : il n'y avait plus de roi. Elle voulut se jeter, brisée et mourante, au fond d'un couvent : il n'y avait plus de Dieu. Elle chercha l'argent qu'elle avait

laissé à Paris, placé sur bonne et valable hypothèque : il n'y avait plus ni argent ni hypothèque.

VIII

La comédienne illustre qui avait eu un carrosse à quatre chevaux, qui avait vu tout Paris à ses pieds, tomba dans la misère la plus profonde et la plus désolée. Elles finissent presque toujours ainsi, ces bohémiennes charmantes, qui n'ont d'éclat qu'au matin de la vie. La fortune n'est venue à elles que dans le riant cortége; dès que les amours s'en vont, la fortune monte sur sa roue. Mademoiselle Guimard, qui avait refusé la main d'un prince dans le beau temps où elle avait dans son hôtel une salle de spectacle et un jardin d'hiver, fut heureuse à la fin d'épouser un *professeur de grâces*, c'est-à-dire un maître de danse. Sophie Arnould, après avoir traversé toutes les splendeurs d'un luxe sans exemple, alla, sans se plaindre, demander un asile et du pain à son perruquier. Mademoiselle Clairon, qui avait vécu comme une reine et comme une sultane, se trouvait, à soixante-cinq ans, réduite à raccommoder ses robes en lambeaux, elle qui n'avait jamais daigné tenir une aiguille! réduite à faire son lit et à balayer sa chambre, elle qui avait vu à ses pieds tous les grands seigneurs d'une génération! Insolente dans la fortune, elle eut assez de cœur pour être fière dans sa pauvreté. Quand un ancien ami allait la voir, elle parlait encore de ses hautes relations; au lieu de dire : « Je suis pauvre; » elle disait : « Je suis phi-

losophe ; » elle donnait des ordres aux domestiques, qu'elle n'avait plus. Quand elle parlait à un vieil ami, elle avait une heure d'expansion ; elle ouvrait son cœur et parlait de bonne foi. J'ai là deux lettres, où je la reconnais rien qu'à la fierté de son écriture. Ces lettres, écrites à un adorateur du bon temps, sont cachetées à l'empreinte d'une pierre où son nom était entrelacé à celui du marquis de Tourves. Voici comment elle termine la seconde : « Vous me demandez quels sont mes maux. Tous ceux qu'on peut avouer sans honte : trente ans de travaux destructeurs, le poison qu'on a fait couler dans mes veines, les chagrins que causent l'envie et l'ingratitude, la misère la plus absolue, la terreur, l'horreur de l'abandon, l'ennui de la solitude, ne m'ont laissé d'entier que le cœur. Il est vraisemblable que je suis restée dans votre mémoire fraîche, brillante, entourée de tous mes prestiges. Changez, changez vos idées ! Je vois à peine, j'entends mal. Je n'ai plus de dents, les rides sillonnent mon visage ; une peau desséchée couvre à peine ma faible structure ; en me venant voir, vous imiterez les anciens héros, qui descendaient aux enfers pour communiquer avec les âmes ; vous ne trouverez près de moi ni de Cerbères ni d'Euménides ; la sensibilité vous recevra ; elle est toujours ma fidèle compagne. »

Plus d'enveloppe — plus de signature. (On était sous la terreur.)

Un matin qu'elle balayait son unique chambre, en robe fanée et en bonnet de nuit, un étranger se présente : « Mademoiselle Clairon ? — Elle n'y est pas, dit la comédienne. — Dites-lui que M. du Rouvray reviendra ce soir. » Mademoiselle Clairon laissa tomber son balai. « Du Rouvray ! murmura-t-elle en voyant descendre le

visiteur, si j'osais lui dire... Mais il reviendra. » Il ne revint pas : elle en remercia le ciel. Elle ne voulait pas que celui qui l'avait adorée quand elle avait seize ans vît la fraîche et séduisante Clairon métamorphosée en vieille fille de soixante-dix ans.

Peu à peu cependant elle retrouva quelques amis et quelques revenus. Une famille de la bourgeoisie la prit sous sa protection. Elle eut encore quelques rayons de soleil avant de mourir. Tout entière à la philosophie, elle écrivait beaucoup. Plus d'une de ses pages est digne d'être recueillie dans les œuvres des encyclopédistes.

Les comédiennes qui meurent dévotes ressemblent aux bateliers qui abordent au rivage en lui tournant le dos. La comédienne rame toute sa vie dans les écueils, aimant les orages et les tempêtes : près d'arriver au port, voyant sa nacelle qui fait eau de toutes parts, elle se retourne et tombe agenouillée sur le rivage. Après avoir traversé tous les passages dangereux, tous les amours infidèles, elle est heureuse de toucher la terre ferme, de reposer son cœur mille fois blessé au pied de cette croix divine où Madeleine a pleuré. Cette fois elle ne sera plus trahie, elle peut se confier à tous les entraînements de son amour. Elle a perdu sa figure, mais son cœur n'est-il pas toujours jeune? Pour aimer Dieu, lui a-t-on dit, il ne faut plus ni grâces, ni beauté, ni sourire : tout cela était bon pour les hommes; Dieu ne veut pas de ces périssables richesses. Dieu est tout âme; il ne s'unit qu'à notre âme. Mademoiselle Clairon avait une autre manière de penser : elle ne voulut pas mourir dévote, disant qu'elle n'osait offrir au Seigneur un cœur profané durant un demi-siècle par toutes les passions humaines. Comme un prêtre lui donnait Madeleine en exemple, elle répondit que Made-

leine s'étant repentie dans la jeunesse, elle avait pu sacrifier au pied de la croix bien des jours de belle et folle passion. Elle persista à mourir en philosophe, aimant Dieu comme les philosophes, par l'esprit qui raisonne et non par le cœur qui tressaille.

Elle mourut le 11 pluviôse an XI, dans la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin.

Mademoiselle Clairon, sur la scène, était belle, noble, fière, digne comme le marbre antique; mais, comme le marbre antique, elle ne savait pas pleurer. Sa joie était calme et souriante; sa douleur éclatait en colères furieuses; elle ne faisait vibrer le plus souvent que quatre cordes : le dédain, l'indignation, l'orgueil, l'héroïsme. Elle savait bien mieux haïr qu'aimer; cependant, comme elle était femme, elle avait ses heures de passion; mais l'art et l'étude l'ont plus servie que son cœur.

C'était la tragédie des païens, sans le péplum, la Melpomène des Grecs taillée dans le marbre par Coysevox.

JACQUES CALLOT

ÉPOPÉE CARNAVALESQUE

I

La nature où nous respirons est aussi notre mère : le plus souvent notre âme se forme à son image. Si nous sommes peintre ou poëte, si Dieu nous a permis de reproduire ou de chanter son œuvre, c'est la nature du pays natal qui est notre première inspiration. L'âme de tout homme de génie est un miroir qu'il promène le long du chemin. On peut donc s'étonner, de prime abord, de trouver le berceau et la tombe de Callot dans le pays de Claude Lorrain, dans cette nature souriante et rêveuse qui encadre Nancy. Est-ce donc là que Callot voyait ses capitans, ses matamores, ses bohémiens, toutes ces figures invraisemblables d'un autre roman comique?

Si vous voulez assister avec moi à l'enfance curieuse de Callot, rebâtissez, au gré de vos souvenirs historiques, à Nancy, près du vieil hôtel de Marque, une maison à la façade un peu hautaine, ornementée à la porte et aux

croisées de quelques sculptures rouillées par la pluie ou rongées par la lune ; entre les deux fenêtres du rez-de-chaussée un banc de pierre à l'usage des mendiants et des pèlerins ; au premier étage, deux croisées, c'est-à-dire deux croix de pierres formant chacune quatre ouvertures ; au second étage, deux lucarnes ouvertes sur le toit au-dessus de la gouttière ; autour de ces deux lucarnes, de la mousse, quelques touffes d'herbe, une fleurette que le vent ou l'oiseau a plantée là ; au haut du toit, une seule cheminée très-haute qui fume toujours. Aux deux croisées, nous pouvons voir s'encadrer de temps en temps une tendre et inquiète figure de mère, ou une tête de père digne et grave, le père et la mère de Callot, Jean Callot et Renée Brunehault. Aux deux lucarnes, nous pouvons voir une jeune et joyeuse famille apparaître dans tout le charme de l'insouciance ; parmi ces jeunes enfants nous allons reconnaître Jacques Callot à son regard curieux et fier, qui déjà s'arrête sur toute chose, sur vous et sur moi, comme s'il nous trouvait dignes de sa galerie.

Si nous entrons dans cette maison, nous y trouverons un ameublement sévère, en harmonie avec la lumière pâle qui vient par les petites vitres en losanges : des bahuts en noyer, un prie-Dieu, un christ d'ébène couronné de pâques bénites où l'araignée n'a jamais le temps de filer sa toile, des chaises longues en chêne sculpté, des tables gothiques aux pieds tortus, une grande cheminée où pend une glace à biseaux et à ornements ; sur le manteau de cette cheminée du bon temps des gobelets d'argent d'une belle forme et d'une belle taille, ciselés dans un siècle où l'on savait boire ; entre les deux croisées une horloge gothique ; sur les rayons du bahut, une brillante vaisselle d'étain, des pots de grès à ramage, un beau

verre de Bohême. Du premier coup d'œil nous découvrons Jean Callot qui se promène, pour mieux réfléchir, en chausses de velours bouffantes et tailladées, ou Renée Brunehault, assise au coin de la cheminée, filant à la quenouille.

C'est dans cette maison que vint au monde, en 1593, Jacques Callot. Sa famille a laissé des souvenirs dès 1400, année où elle était attachée aux ducs de Bourgogne. On croit que cette famille est originaire de Flandre. Un Callot, secrétaire du duc Jean, père de Charles le Téméraire, était surnommé le Liégeois. Claude Callot, père de Jean et aïeul de Jacques, fut un des vaillants hommes d'armes de son temps ; Charles III, duc de Lorraine, pour reconnaître dignement sa bravoure et ses loyaux services, l'avait anobli avec éclat, comme plus tard le génie ennoblit son petit-fils. Les armoiries de Claude étaient brillantes et ambitieuses : l'écu portait d'azur à cinq étoiles d'or péries et posées en sautoir ; pour cimier un dextrochère revêtu, componé d'or et d'azur, tenant une hache d'armes, le tout porté et soutenu d'un armet morné d'argent couvert d'un lambrequin aux métails et couleurs de l'écu. Claude y inscrivit sa devise : *Scintillant ut astra.* Il avait épousé une petite-nièce de la Pucelle d'Orléans. Jean Callot, premier héraut d'armes de Lorraine, épousa Renée Brunehault, fille du médecin de la duchesse Christine de Danemark. Renée était une bonne et simple femme, faite pour être mère ; aussi elle eut onze enfants. Jacques, le dernier des garçons, fut son Benjamin. Comme elle eut la douleur de perdre ses filles, son amour pour Jacques n'en devint que plus tendre. Jacques se souvint toujours du lait généreux et des pieuses larmes de sa mère ; il porta partout un grand cœur. Jean Callot, plus

fier de son titre de héraut d'armes que le duc de Lorraine de son duché, comptait sur son plus jeune fils pour lui succéder ; ses premiers fils avaient déjà pris d'autres chemins : l'un entrait dans les gabelles, l'autre devenait homme de loi. Jacques, dès l'âge de huit ans, apprit à dessiner et à colorier des armoiries sous les yeux de son père. La passion de dessiner le saisit à ce point, qu'à l'école, apprenant à écrire, il fit un dessin de chaque lettre de l'alphabet. L'A, c'était le pignon de la maison de sa famille ; le B, la girouette de leur voisin ; ainsi des autres lettres; aussi son écriture était des plus curieuses : on y découvrait tout un monde.

Il y avait eu des peintres dans la famille de sa mère, entre autres un oncle, un disciple d'Holbein, devenu maître d'une école religieuse en Allemagne. Renée Brunehault aimait les arts; sans le vouloir, peut-être, elle les fit aimer à son dernier fils. Elle ne pouvait comprendre qu'on passât toute sa vie, à l'exemple du solennel et austère Jean Callot, à secouer patiemment la poussière des vieilles armoiries. Dès qu'elle se trouvait seule avec Jacques, elle éveillait cette jeune imagination par le récit naïf, entrecoupé de baisers, des singularités historiques des hommes de génie. La bonne femme savait à merveille les chapitres curieux de l'histoire des vieux peintres. J'aime à me représenter, en costume de Marie Stuart, fraise, dentelles et vertugadin, la mère de Jacques Callot lui prenant les mains au coin de la grande cheminée, lui caressant les cheveux, lui souriant avec une tendresse mélancolique, enfin lui racontant quelque merveille de l'art. Et là-dessus Jacques montait à sa chambre, taillait sa plume ou son crayon, et, sans savoir ce qu'il faisait, jetait des lignes à tort ou à travers. Quand il avait épuisé

son ardeur, il se penchait à sa lucarne, émiettait aux moineaux le pain qui ne lui avait pas servi pour éclaircir ses dessins, repassait dans sa mémoire tous les récits de sa mère, et promenait ses regards dans les rues ou sur les croisées du voisinage. Par sa lucarne, il avait en spectacle un charmant paysage encadré de bois et de montagnes, parsemé de bouquets d'arbres et de clochetons, sillonné de cultures diaprées. Dans les saisons humides, il pouvait suivre du regard, sur les verdoyantes prairies, les ondulations de ce ruisseau qui s'appelle la Meurthe; mais Jacques se souciait peu des magnificences de la nature : il n'était pas de ceux qui s'éprennent de la magie de la couleur à la vue des flammes splendides du soleil couchant qui traversent la feuillée touffue et se perdent dans le bleu du ciel. Ce qui le frappait surtout dans la nature, c'était l'homme. De son temps, l'humanité avait encore mille caractères distincts : le grand arbre avait mille greffes diverses; soit par hasard, soit par le vœu du Créateur, alors plus qu'aujourd'hui peut-être tout homme avait l'esprit et l'habit de son rôle dans le drame mêlé de rires et de larmes qui se joue ici-bas. Jacques Callot, au lieu d'étudier les mystères et les grandeurs de la nature, étudiait, par curiosité enfantine encore, tout ce qu'il voyait de bizarre, d'extravagant, d'original. En un mot, parmi les comédiens de la vie qui jouaient leur rôle sous ses yeux, ceux qui le charmaient le plus étaient toujours des soldats fanfarons, des chanteurs de complaintes ouvrant une bouche plus grande que leur sébile, des saltimbanques préludant à leurs pantalonnades, des mendiants avec leurs guenilles pittoresques, des pèlerins avec leur pourpoint tailladé par le temps, émaillé, étoilé, sillonné de rosaires de buis, de fleurs artificielles, de

10.

médailles de plomb, enfin de toutes les merveilles dévotieuses des Notre-Dame-de-Bon-Secours. En 1600, il n'y avait guère dans les provinces que des théâtres en plein vent ; aussi c'était le beau temps des conducteurs d'ours, des bohémiens tirant l'horoscope, des Gilles et des Pierrots dansant sur l'estrade les jours de fête. Toutes les figures franchement grotesques ou bouffonnes qu'il voyait, Jacques essayait bientôt de les crayonner, soit dans sa chambre, soit en pleine rue. On l'a vu plus d'une fois, s'asseyant sur le pavé sans façon, ouvrir son carton d'écolier, y prendre son papier, sa plume ou son crayon, et, de l'air le plus tranquille, dessiner quelque joueur de gobelets qui semblait poser pour lui. Une fois, entre autres, son père le rencontra assis sur le bord d'une fontaine de Nancy, les pieds nus dans l'eau, crayonnant avec une ardeur sans pareille le grand nez et la grande bouche d'un Gille qui s'escrimait à quelque distance[1].

Quand Jacques manquait de spectacles pareils, il trouvait encore de quoi amuser ses crayons : n'avait-il pas toujours sous les yeux, tantôt de face, tantôt de profil, tantôt digne et sévère jusqu'à la bouffonnerie, tantôt enluminée par le vin de la Moselle, la figure de son maître d'école? Et puis, quand il était fatigué de la leçon, il était bien de taille à faire l'école buissonnière; il se jetait dans la première église ouverte, il passait de longues heures en contemplation devant les sculptures des autels et des tombeaux, les fresques des chapelles, les vitraux gothiques des ogives, les tableaux religieux des vieux maîtres naïfs. Il allait partout où il y avait quelque chose

[1] Watteau, qui a, dans la peinture, la physionomie de Callot dans la gravure, a commencé ainsi.

de curieux à voir, dans les églises, dans les monastères, dans les hôtels, jusqu'au palais du duc de Lorraine. Grâce à sa jolie figure à demi ombragée de cheveux blonds, grâce aux précieuses dentelles de Flandre dont sa mère ornait sa fraise et ses manchettes, on le laissait toujours passer sans résistance. La jeunesse est si belle et si bonne à voir! Un enfant qui joue, qui court ou qui sourit, n'est-ce pas un songe charmant du passé?

Un dimanche à son réveil, Jacques se mit à sa lucarne aux sons du fifre et des tambours de basque d'une troupe de bohémiens qui dressaient leurs tentes devant l'hôtel de Marque. Les rayons d'un soleil printanier répandaient sur la troupe un riant et doux éclat. Jacques, émerveillé du spectacle, descendit d'abord sur la gouttière pour contempler avec plus de loisir, ensuite il abandonna la gouttière pour la cheminée; c'était une vraie place d'avant-scène. Là, sans mot dire, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille au guet, il assista, le rideau levé, à tous les préparatifs du spectacle. Les décors furent tirés d'un léger chariot attelé d'un âne, lequel âne et lequel chariot étaient eux-mêmes comédien et décor. On fit briller au soleil, avec une certaine majesté, les souquenilles pailletées mille fois flétries. Trois enfants à la mamelle furent déposés pêle-mêle avec des lions et des serpents de carton qui leur servaient de jouets. Jacques vit en moins d'un quart d'heure sortir tant de choses naturelles et surnaturelles du chariot, qu'il s'imaginait que le chef de la troupe avait le don de la création. Il voulut à toute force descendre sur la scène. Arrivé dans la rue, il se tint d'abord à l'écart; mais bientôt, de plus en plus émerveillé, il alla jusque dans la coulisse. Pour se faire pardonner tant d'audace, il offrit à une des bohémien-

nes, la première qui passa près de lui, une tige de giroflée sauvage qu'il venait de cueillir sur le toit de la maison paternelle. « Par ma sainte sébile, dit la bohémienne en respirant la fleur, voilà un joli enfant! Ne rougis pas, mon garçon. Est-ce ta mère qui t'a enjolivé de ces riches dentelles? Elle doit bien baiser ces cheveux-là. Voyons, n'aie pas peur, je ne suis pas la femme rousse. » Disant cela, la bohémienne embrassait Jacques avec la tendresse d'une mère. Elle reprit aussitôt : « Voilà une figure qui nous présage belle et bonne journée ; aussi je vais dire la bonne aventure à ce joli enfant. Voyons, regarde-moi avec tes yeux bleus. Voilà de quoi te recommander auprès des dames ; tu feras ton chemin, mon enfant. — Mon chemin, mon chemin! » murmura Jacques en soupirant. Il poursuivit : « Est-ce que vous êtes allés en Italie, vous autres? — Bien des fois. Tu veux donc voyager? Oui, en vérité, voilà un regard inquiet qui cherche des pays lointains. Tu voyageras tant et si bien, que tes os, à ta mort, pourront être ensevelis dans ton berceau. A en croire cette lèvre un peu fière, tu seras un vaillant homme d'armes. — Jamais! s'écria Jacques. — Et que veux-tu donc être de mieux? — Peintre! — Peintre! c'est là un chien de métier, ne t'y aventure pas si tu veux toujours porter de ces dentelles. J'en connais plus d'un qui est obligé de vivre comme il plaît à Dieu. Pourtant, si cela t'amuse, en avant! mais ce n'est pas ton destin. — Quand partez-vous pour l'Italie? demanda Jacques. — En novembre, car en hiver nous n'avons pas d'autre foyer que le soleil du pays de Naples. — Puisque vous savez tout, reprit Jacques d'un air de doute, dites-moi donc l'âge de ma mort. » La bohémienne prit sa petite main. Par un hasard auquel la destinée obéit plus tard.

la ligne de la vie était brisée au beau milieu. La bohémienne détourna tristement la tête. « La ligne n'est pas encore formée; à notre première rencontre, je te dirai l'âge de ta mort. — Pourvu que j'aille jusqu'à quarante ans comme mon oncle Brunehault, c'est tout ce que je demande à Dieu. » A cet instant, Jacques, voyant revenir son père du palais ducal, retourna en toute hâte à la maison. « Bon voyage et bon plaisir! » lui cria la bohémienne en secouant la giroflée sur ses lèvres.

Jacques espérait rentrer sans être vu de son père; mais le premier soin du héraut d'armes, à son retour, fut d'appeler son fils pour lui tirer les oreilles. « Va, lui dit-il, tu n'es qu'un saltimbanque indigne de porter mon nom et mes armes, indigne surtout de mon titre de héraut. J'avais compté sur toi ; mais penses-tu que le grand-duc te confiera son grand-livre généalogique quand je serai mort? Au lieu d'apprendre l'histoire ancienne des noblesses de notre pays, de rendre justice à chacun selon ses armes et ses œuvres, tu ferais à coups de crayon l'historique des joueurs de gobelets ; le plus grand duc pour toi serait le plus grand danseur de corde. Va, je désespère de toi, enfant rebelle! avec tes allures vagabondes, tu finiras au milieu des bateleurs. »

Là-dessus, le vénérable Jean Callot passa solennellement dans son cabinet. Jacques alla cacher ses larmes sur le sein de sa mère; la bonne femme pleura aussi tout en sermonnant son fils : « Tu vas devenir plus raisonnable, mon cher enfant; tes larmes sont celles du repentir. Dès demain tu étudieras sans relâche la noble science du blason. Allons, allons, voici la messe qui sonne, ne sois pas comme toujours le dernier à l'église. »

Quand Jacques fut habillé des pieds à la tête, il mur-

mura avec un certain sourire d'espérance : « Voilà un habillement qui irait à merveille pour mon voyage d'Italie. » Jusque-là il n'avait songé à l'Italie qu'en tremblant, il commença à s'abandonner à ce rêve avec plus de confiance. Tout en allant à l'église, il promena son imagination dans les montagnes de la Suisse et du Tyrol. Les chants de la messe, le soleil rayonnant sur l'autel à travers des vitraux gothiques, la fumée des encensoirs, l'exaltèrent au plus haut point. L'Italie ! l'Italie ! lui criait une voix inconnue. Et toutes les splendeurs de la ville éternelle passaient devant lui comme des fées attrayantes ; les Vierges de Raphaël lui souriaient de leur divin sourire, et lui tendaient leurs bras célestes. S'il pensait aux dangers du pèlerinage, il se rassurait au même instant. « N'ai-je pas bientôt douze ans ? » disait-il en relevant la tête. En effet, qu'avait-il à craindre, cet enfant de douze ans ? Dieu ne le suivait-il pas pour le protéger ? La messe finie, il demeura encore dans l'église, pour prier Dieu de bénir son voyage et de consoler sa mère ; après quoi il se leva, essuya ses larmes, et prit, sans retourner la tête, la route de Lunéville, croyant de bonne foi que sa bourse légère le conduirait au bout du monde. Il ne faut pas s'abuser, l'amour de l'art était sans doute le motif du voyage ; mais le voyage n'était-il pas pour beaucoup dans la résolution hardie de cet esprit capricieux et vagabond ?

II

On n'a pas tout l'historique du voyage de Jacques Callot. On sait qu'il allait résolûment droit devant lui, cou-

chant à la ferme ou au cabaret comme un jeune pèlerin, après avoir dérobé du fruit au voisinage; se reposant à la fontaine déserte, priant à tous les calvaires du chemin. Quoiqu'il fût habitué à un certain luxe, à un bon lit, à une table délicate, et, par-dessus tout, à la sollicitude de sa mère, il dormait à merveille sur le grabat du cabaret, sur la paille fraîche de la ferme, le plus souvent en mauvaise compagnie; il mangeait sans sourciller, dans les plats de terre des paysans, du pain noir, du laitage ou des fèves. Il ne regretta jamais, même dans ses plus mauvais jours, la maison paternelle, tant la figure du digne héraut d'armes lui apparaissait sévère et impitoyable. En poursuivant un but glorieux, Jacques n'avait pas mis de côté les joies de son âge, la douce paresse quand le soleil égaye la nature, la liberté vagabonde, l'appât des aventures. S'il rencontrait un âne au pâturage, il sautait gaiement à califourchon, et, sans s'inquiéter du sort de sa monture, il lui rendait la liberté à une ou deux lieues du point de départ; s'il rencontrait une nacelle sur un étang ou sur une petite rivière, il dénouait la chaîne sans façon, il sautait dedans, démarrait, et ramait à perdre haleine. Quand on le surprenait en flagrant délit, on lui pardonnait bientôt son escapade à la vue de sa bonne mine. Il arriva ainsi dans un village près de Bâle. Quoique jusque-là il eût vécu de peu, sa bourse commençait à mal sonner; encore deux jours, elle ne sonnerait plus du tout. Jacques se consolait en pensant qu'il vivrait de fruits, que la bonne mère nature lui ouvrirait partout l'hôtellerie agreste qui a pour enseigne *à la belle étoile.* Les nuits étaient belles; on fauchait les prairies : chaque coup de faux ne faisait-il pas un lit à Jacques? Il se résignait de bon cœur à cette perspective plus poétique

qu'agréable, quand il entendit une musique criarde qui lui rappela ses amis les saltimbanques. S'il alla vers la musique, vous le pensez bien.

C'était le soir; le soleil à son couchant dorait les ardoises rouillées du clocher, les vaches qui rentraient à l'étable répondaient au fifre aigu par leurs mugissements, les taureaux par le son argentin de leurs grelots, le pâtre par sa trompe étourdissante. Jacques arriva bientôt près de l'église devant une troupe de bohémiens qui exécutaient une danse grotesque, au grand ébahissement des villageois rassemblés en cercle bruyant. Pour contempler cette fête tout à son aise, Jacques alla se jucher sur le mur du cimetière. Il vit une vingtaine de bohémiens de tout âge, depuis la grand'mère jusqu'à la petite fille au berceau, habillés de guenilles couvertes de paillettes, les uns dansant, les autres jouant de la viole et du fifre, ceux-ci disant la bonne aventure, ceux-là promenant avec force grimaces leurs sébiles autour du cercle des spectateurs. Le soleil donnait un éclat pompeux à leur misère; grâce au beau temps, à la richesse de la saison, on ne voyait que leur rire et leur clinquant : on s'imaginait assister à une fête de fées ennuyées et de lutins capricieux qui se donnaient en spectacle pour s'amuser eux-mêmes. Parmi les danseuses, on remarquait deux jeunes filles de quinze à seize ans qui répandaient autour d'elles, par leur beauté ardente et leur grâce passionnée, un charme des plus attrayants. Jacques les suivit des yeux avec un sourire d'amour et de béatitude; il ne put résister au désir de crayonner leurs silhouettes. Il se mit à l'œuvre; vous comprenez qu'il ne marchait jamais sans son rouleau de papier renfermant ses crayons. Quand il eut tant bien que mal réuni les deux belles danseuses

dans le même mouvement, il fut très-surpris de se voir entouré de quelques paysans curieux qui s'émerveillaient en silence de son savoir-faire; il poursuivit son œuvre sans trop se troubler, mais il ne put achever : car bientôt les deux danseuses, averties qu'on prenait leur signalement, voulurent à leur tour voir si elles y faisaient bonne figure; elles vinrent donc se pencher aux deux oreilles du dessinateur, qui, voyant ses charmants modèles si près de lui, laissa tomber son crayon. « Qu'il est joli, ma sœur! dit l'une d'elles. — Qu'il est adroit! répondit l'autre. — D'où vient-il? — Quel est-il? — Où va-t-il? — Je vais à Rome! dit Jacques sans trop savoir ce qu'il devait dire. — A Rome! en Italie! nous allons à Florence; quel beau compagnon de fortune s'il était des nôtres! tous les chemins vont à Rome! — Oui, compagnon de fortune! dit Jacques en tirant sa bourse; voilà tout ce que j'ai pour mon voyage, et encore j'ai fort mal dîné aujourd'hui. — Le pauvre enfant! je l'emmène à l'Auberge-Rouge, où nous attendent le souper et le gîte, des fèves au lait et vingt gerbes de paille d'avoine sur l'aire de la grange. En avant! le soleil est couché, nos sébiles sont pleines. Baise mon collier de perles et donne-moi ta main. »

Disant ces mots, la jolie fille pencha son cou sous les lèvres un peu rebelles de Jacques; il baisa pourtant le collier et le cou d'assez bon cœur, après quoi les deux sœurs le prirent par chaque main et l'entraînèrent vers la troupe qui venait de partir. Il se laissa entraîner de fort bonne grâce, rêvant, avec la rougeur au front, aux vingt bottes de paille d'avoine où il devait avoir sa part de sommeil.

La troupe arriva au bout de quelques minutes à l'Au-

berge-Rouge, où elle avait laissé ses ânes et ses mules, son chariot et ses paniers, à la garde de deux vieillards perclus. Avant le souper, Jacques fut admis solennellement; on lui promit bonne escorte jusqu'à Florence, moyennant le peu d'argent qui lui restait, à la condition rigoureuse de faire le portrait de toute la bande, bêtes et gens, sans aucune exception. Le parfum des fèves lui fit jurer tout ce qu'il plut aux bohémiens. Le souper fut joyeux et bruyant; on l'arrosa de quelques coups de vin clairet, on le couronna par une chanson de ronde dont Callot garda le souvenir jusqu'à sa mort. Les deux jolies bohémiennes, qui avaient été ses voisines à table, voulurent l'être encore sur l'aire de la grange. Il n'eut garde de s'en plaindre; c'étaient les seules créatures aimables de la troupe. Il avait remarqué qu'avant le souper elles s'étaient, comme au beau temps des patriarches, lavé les pieds et les mains dans le ruisseau. Dès qu'elles étaient oisives, elles déroulaient leurs chevelures d'ébène, les tressaient de mille façons charmantes, les renouaient ou les éparpillaient. Il dormit auprès d'elles d'un sommeil un peu agité, mais charmant.

Le lendemain, on passa par Bâle, où l'on ne fit qu'une quête stérile. De cette ville, les bohémiens allèrent dresser leur tente dans les forêts voisines, où ils vécurent de rapines durant une semaine, comme les bêtes sauvages. Jacques ne comprenait pas d'abord pourquoi on se retirait ainsi du monde. C'était pour reprendre haleine, bêtes et gens, pour raccommoder les jupes et les corsets, blanchir le linge et les dentelles, limer les paillettes, battre monnaie et travailler à la menue bijouterie, colliers, bagues de cuivre et de plomb, agrafes, boucles, médaillons et autres parures à l'usage des paysannes. Du

reste, la vie n'était pas pire dans la forêt qu'à l'hôtellerie. Trois des bohémiens étaient des maîtres chasseurs ; il ne se passait pas de jour qu'ils n'apportassent à la cuisine en plein vent quelque rare pièce de gibier. Jacques fut surpris de trouver une si bonne chère. Il suivait les deux jeunes bohémiennes dans leurs promenades, pendant que les matrones allumaient les fourneaux pour le dîner ou le souper ; il cherchait avec elles des plumes d'oiseaux pour faire des parures, des grappes de sorbier pour faire des colliers ; il cueillait des merises sauvages, des fraises et des groseilles pour le dessert de la bande. Il dessinait sur l'écorce des arbres. La nuit, on allumait un grand feu pour effrayer les visiteurs affamés, on se couchait pêle-mêle sous la tente et à l'entour, on se racontait de grotesques histoires d'assassins ou de revenants. Quoique les nuits fussent fraîches dans la forêt, Jacques ne se plaignait jamais du froid, grâce aux deux jolies bohémiennes qui le protégeaient avec jalousie. Elles poussaient leur tendre sollicitude jusqu'à lui cacher les scènes de scandale qui se passaient autour de lui.

On se remit en route vers l'Italie ; on marcha à petites journées, quêtant dans les villages, pillant les châteaux déserts ; laissant partout des traces malfaisantes. Jacques pouvait dire comme Pilate : Je m'en lave les mains ; cependant il mangeait très-bien, et sans se faire prier, le fruit des rapines. Il faut bien vivre de quelque chose. Ils traversèrent les Alpes, soupant toujours aux dépens des moines. Enfin, après six semaines d'aventures bizarres et périlleuses, Jacques Callot salua l'Italie, la terre sainte des arts. Il était temps, car le pauvre enfant, malgré les souvenirs de sa mère, qui le protégeait dans la horde sauvage des bohémiens, eût fini par se perdre en cette

compagnie de hasard, qui ne reconnaissait ni Dieu ni diable, ni vertu ni vice, ni bien ni mal. Déjà les splendides images de l'Italie pâlissaient devant les figures amoureuses et souriantes des deux jolies bohémiennes, quand enfin il mit le pied sur ce sol sacré. L'Italie ! l'Italie! s'écria-t-il en levant les bras au ciel. Il pleura de joie et remercia Dieu. Dès cet instant il se sentit dans un air plus pur, le vent emporta par lambeaux tous les nuages de son âme. Adieu, Pepa ! adieu, Miji ! vous êtes belles toutes les deux, mais l'Italie est plus belle encore. L'Italie, c'est ma maîtresse, c'est elle qui me tend les bras, c'est elle qui m'appelle sur son sein ; c'est plus que ma maîtresse, c'est ma mère! Je vais puiser l'amour de l'art à ses mamelles pleines de lait.

III

Dans tout ceci, je n'invente rien. C'est un roman, mais c'est le roman de la vie. Callot, dans ses plus charmants caprices, a moins imaginé qu'il ne s'est souvenu. Il a fait plus tard une petite place dans son œuvre à ses amis les bohémiens ; grâce à son burin immortel, nous pouvons voir tout à notre aise, dans deux eaux-fortes, cette troupe curieuse en halte et en route. Dans la première eau-forte couronnée de ces vers :

> Ces pauvres gueux, pleins de bonadventures,
> Ne portent rien que des choses futures,

les bohémiens nous apparaissent à pied, à cheval ou en charrette. Le tableau est des plus piquants. Les chevaux

donnent l'idée du cheval de l'Apocalypse; les hommes sont coiffés de chapeaux hyperboliques, les femmes ne sont guère vêtues que de *choses futures*, les enfants se drapent dans des lambeaux; ils sont en grand nombre; pas une mère qui n'en ait un à chaque main, un sur le dos et un par devant. La bande est conduite par un jeune gaillard pas trop mal équipé : feutre à larges bords, cheveux retombant en boucles, pourpoint beaucoup trop tailladé, lance sur l'épaule, coutelas d'un côté, carabine de l'autre, enfin chausses qui balayent la poussière. Le jeune bandit est suivi de deux chancelantes haquenées portant chacune femme et enfants, l'un à la mamelle, l'autre à peine sevré, mais déjà bravement en croupe. A la queue du cheval, un saint homme de brigand, habillé de la défroque d'un moine, et de deux enfants qui vont de compagnie. Le premier est vêtu d'un costume qui vaut bien la peine d'être décrit : pour chapeau, une marmite dont l'anse lui fait un collier, pour canne un tournebroche, pour habit un panier, pour haut-de-chausses un gril, si bien qu'un jour de mauvaise cuisine les bohémiens pouvaient allumer l'enfant. Vient ensuite le cheval et la charrette. Un bohémien d'un âge mûr, comme il convient pour guider un cheval si fougueux, est gravement assis sur le bât; d'une main il se tient au collier, de l'autre il lève un fouet redoutable. Il porte sur le dos un petit baril de vin ou de liqueur, qu'il a bien raison de ne confier qu'à lui-même. Sur ce baril, un coq apprivoisé chante et domine la scène de sa crête et de son panache. Dans la charrette se rencontrent pêle-mêle un homme armé d'une lance, une femme qui allaite un enfant, d'autres enfants qui animent le cheval, des ustensiles de cuisine, un chat, un chien, des poules égorgées.

Un âne suit la charrette, portant, comme les chevaux, une mère et son enfant à la mamelle. De chaque côté de la charrette encore des enfants, toujours des enfants, qui sont déjà des bohémiens, car ils se montrent avec orgueil des poules et des canards volés sur la route. Enfin la caravane est gardée sur les derrières par un bohémien hardiment taillé qui porte un agneau sur son bras, un mouton en bandoulière et une formidable carabine sur l'épaule. Toutes les figures ont bien la physionomie de leur rôle. Les hommes sont sauvages, la maternité donne aux femmes un doux air de mélancolie, les enfants sont insolents et burlesques, l'âne et les chevaux sont chétifs à faire peur. Callot, en homme d'esprit qui grave de l'histoire, s'est bien gardé de brider les chevaux; en effet, peu importe où ils iront! Où vont-ils, d'où viennent-ils? ils ne le savent pas eux-mêmes. Alors à quoi bon une bride pour guider les chevaux? ils s'avancent au hasard. L'âne seul est bridé, car l'âne a de la tête, et qui sait s'il voudrait suivre la compagnie?

Dans la seconde eau-forte de la jeunesse de Jacques Callot, nous assistons à une *halte de bohémiens* au premier cabaret d'un village. La troupe s'est installée avec armes et bagages dans un grenier à foin couvert de roseaux. Sur le premier plan, un homme à pied et une femme à cheval arrivent en traînards, avec un grand renfort de butin : lapins, poulardes, agneaux et autres menues rapines. La femme va descendre de cheval; avec ses cheveux épars, son collier de verroterie, sa draperie rayée, son sourire mutin, elle est agréable à voir. Un galant bien équipé lui offre gracieusement la main; comme contraste, son compagnon d'aventures est bien le plus splendide coquin qu'on puisse imaginer : carabine,

sabre, coutelas, rien ne lui manque. Un singe, qui sans doute était de la partie, se promène sur le dos de ce terrible bohémien. Le reste de la troupe est déjà installé, à ce point que les cochons qui habitaient le rez-de-chaussée du grenier à foin ont pris la fuite dans leur panique : les pauvres bêtes n'avaient jamais vu si mauvaise compagnie. Leur fuite est plaisante, ils renversent tout sur leur passage, même les bohémiens. Devant l'habitation se pavanent, avec leurs guenilles majestueuses et leurs coiffures pittoresques, les dignitaires de la bande; à la suite de ce groupe, qui sent sa canaille bien née, se dresse une échelle où grimpent des enfants qui vont au grenier: presque sous l'échelle, reconnaissez-vous le chapeau à plumes de notre ami Jacques Callot, assis à côté d'une des jolies bohémiennes? L'artiste a bien voulu dire qu'il était là, mais il n'a pas voulu montrer la figure qu'il y faisait. Nous n'entrerons pas dans le grenier, où il doit se passer des choses très-curieuses, à en juger par ce qui se voit à la porte et sur le toit. Fermons la porte. Sur le toit, un chat va sauter sur un oiseau, un chien va mordre la queue du chat, un bâton bien lancé va frapper le chien. C'est tout un drame à la Callot.

Les bohémiens allaient à Florence pour la foire de la Madone; ils ne laissèrent pas à leur hôte le temps de visiter tout à son gré Milan, Parme, Bologne; il jeta à peine un regard sur les palais, les frontons, les colonnades, les fontaines, les statues; il allait, il allait, de plus en plus ébloui et enchanté. C'était une ivresse sans fin qui ne lui laissait pas le loisir de penser à sa présence parmi les bohémiens, même quand la troupe se donnait en spectacle.

Or, à Florence, un gentilhomme piémontais, devenu

officier du grand-duc, rencontra Callot parmi les bohémiens ; du premier coup d'œil il fut surpris de la figure délicate et des nobles façons de cet enfant égaré ; il ne pouvait croire qu'il allât de pair et compagnie avec cette horde sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui secouait alors sa misère par des danses bizarres. Callot demeurait au milieu des bohémiens pendant leurs ébats pittoresques, mais il était aisé de voir qu'il n'appartenait pas à cette grande famille vagabonde ; son regard distrait s'arrêtait émerveillé sur les sculptures d'une fontaine, tandis que tous les autres regards demandaient l'aumône aux spectateurs florentins. Le gentilhomme voulut savoir à quoi s'en tenir ; il appela Jacques et le questionna d'un air plus paternel que n'avait fait le héraut d'armes de Nancy. Jacques répondit par signes qu'il n'entendait rien à la langue italienne ; le gentilhomme, qui savait un peu de mauvais français, parvint à se mettre en communication plus directe avec Jacques. Il apprit en quelques mots comment cet autre Enfant prodigue était parti un beau matin de Nancy pour Rome, n'ayant pour tout bagage que sa jeunesse rose et ses verdoyantes espérances ; comment il avait rencontré, dans sa route et fort à propos, ces braves bohémiens qui l'hébergeaient, lui donnaient son pain et son gîte sans trop l'associer à leur brigandage ; comment enfin il espérait arriver bientôt à Rome pour étudier les grands maîtres et devenir lui-même un grand maître, s'il plaisait à Dieu. Cette volonté sûre et raisonnée dans un enfant de douze à treize ans intéressa très-vivement l'officier du grand-duc. Il n'avait jamais protégé personne, il voulut être bon à quelqu'un et à quelque chose. Il prit la main de Callot et l'emmena du même pas chez un peintre de ses amis, Canta Gallina :

« Faites pour celui-ci comme pour un mien; faites qu'il devienne digne de vous et de moi. » Callot fut admis à l'instant même ; il dut trouver, en fin de compte, qu'il n'en coûtait pas cher pour aller étudier en Italie. Au bout de six semaines, Callot avertit son protecteur qu'il voulait partir pour Rome ; Rome était la fontaine d'eau vive de l'art, il voulait boire aux sources où le divin Raphaël avait trempé ses lèvres. Le protecteur craignit d'avoir servi un enfant plus vagabond qu'artiste; pourtant, comme il aimait Jacques, il voulut le protéger encore de sa bourse et de ses conseils. Il lui acheta une mule, lui remplit une valise, lui recommanda les bons chemins dans tous les passages de la vie, lui promit de l'aller voir à Rome, enfin lui dit adieu avec des larmes, en bon père de famille. Jacques, fièrement campé sur la mule, versa aussi des larmes ; mais, une fois en route, il oublia bientôt son protecteur pour ne voir que l'horizon attrayant où flottaient ses espérances : l'ingrate enfance ne laisse rien derrière elle.

Le voyage de Callot fut béni du ciel. Il s'arrêta à Sienne pour visiter l'église. En considérant le pavé du Dôme, cette splendide mosaïque de Duccio, il prit une bonne leçon de gravure. Il se proposa, s'il lui arrivait plus tard de graver, de faire ses figures d'un seul trait, grossissant plus ou moins les lignes avec l'échoppe, sans se servir de hachures. Aux portes de Rome, il laissa aller la mule à sa fantaisie. La bête, qui avait pris un peu de l'humeur vagabonde de son maître, se mit sans façon à une espèce de râtelier ambulant; elle suivit pas à pas un âne chargé de légumes verts, donnant çà et là un coup de dent. Jacques ne vit pas d'abord ce petit tableau de genre; son regard ébloui s'égarait au grand tableau de la ville éter-

nelle, où le soleil, à son couchant, semait une poussière d'or.

Il touchait donc au but! Mais, comme il arrive si souvent, il fut arrêté au moment suprême. Des marchands de Nancy, quittant Rome pour retourner en leur pays, rencontrèrent Jacques Callot perché sur sa mule, le nez au vent, près de recevoir la bastonnade du maître de l'âne qui marchait devant lui. — Ohé ! messire Jacques Callot, où allez-vous ainsi? — Le jeune voyageur comprit le danger de la rencontre; il voulut piquer des deux, mais le moyen de s'échapper avec une mule italienne qui pâture si agréablement! Les marchands nancéiens eurent le temps de saisir le fugitif. Comme les bonnes gens avaient été témoins du chagrin de la famille Callot, ils jurèrent aussitôt de le reconduire sous bonne escorte au seuil paternel. Jacques eut beau faire, il eut beau prier à mains jointes et pleurer de colère, il lui fallut obéir. Il dit adieu à Rome avant d'y être entré.

IV

Callot tenta, à plusieurs reprises, de fuir la caravane marchande, mais les Nancéiens tinrent bon; il ne fut jamais perdu de vue; sa mule ne marchait qu'au milieu des autres; toutes ses tentatives furent vaines. Quoiqu'il voyageât avec d'honnêtes gens, il regretta de tout son cœur ces pendards de bohémiens, répétant cette sentence des gueux d'Italie : On ne s'amuse bien qu'en mauvaise compagnie. Il arriva à Nancy après un mois de cet ennuyeux voyage. Son père l'accueillit par un sermon sur l'école

buissonnière et un discours sur la science héraldique; aussi Callot se promit bien de voyager encore. Il ne fut retenu un peu que par les larmes de sa mère.

Vous le savez, vous le devinez, Jacques repartit bientôt avec une bourse légère, sans avertir personne. Il prit la route d'Italie par la Savoie, après avoir côtoyé le lac de Genève. On n'a pas l'historique de ce second voyage; on sait à peine qu'il vécut en aventurier dans les mauvaises hôtelleries, souvent en compagnie de pèlerins, de comédiens, de matamores, de gueux de toute espèce. Il arriva à Turin sans trop de mésaventures; mais à Turin il fit encore une mauvaise rencontre : celle de son frère le procureur [1], qui voyageait pour la justice. Aussi ce frère impitoyable s'empressa-t-il de lui signifier qu'il le prenait en flagrant délit contre l'autorité paternelle, qu'en conséquence il le condamnait à rebrousser chemin.

Le croira-t-on? le pauvre Jacques fut contraint de retourner à Nancy, à la requête du procureur, en croupe sur le cheval de dame justice. Ce qu'on croira avec bien plus de peine, c'est que Jacques partit une troisième fois, mais avec le consentement et les larmes protectrices de son père lui-même. Il partit à la suite de l'ambassade de

[1] « Jean II, frère aîné de Jacques Callot, fut père de Jean III, qui épousa Christine Cachet. Il eut de ce mariage une fille unique, Marguerite-Christine, qui fut mariée en secondes noces à Henri Dubuisson d'Isembourg, seigneur d'Aponcourt, major de la gendarmerie de S. A. R. De ce mariage naquit, en 1697, Françoise, qui épousa Hugue de Graffigny. Cette dame, arrière-petite-nièce de Jacques Callot, morte en 1758, est assez connue par ses *Lettres péruviennes* et sa comédie de *Cénie*. » (Des Maretz.) — Le portrait de madame de Graffigny est dans la galerie française, au Louvre; on l'attribue à Chardin. C'est en même temps le portrait le plus frappant de deux comédiennes célèbres aujourd'hui : les deux Brohan.

Lorraine, qui allait apprendre au pape l'avénement au trône de Henri II. Callot avait quinze ans : il n'y avait pas encore de temps perdu pour étudier à Rome. On peindrait mal son enthousiasme pour les merveilles de l'antique cité; ce fut pourtant un enthousiasme passager, car bientôt il se complut mieux au spectacle de la rue qu'à la contemplation des chefs-d'œuvre de Michel-Ange; la signora Lavina, avec sa robe à queue et son chapeau à plumes, éveilla mieux sa verve que la Madone de Raphaël. Il travailla sous plusieurs maîtres, mais il n'écouta jamais que lui-même. A force de faire de légers croquis, de représenter, comme le vieux Timante, beaucoup de choses en peu d'espace, il sentit vaguement que son avenir n'était pas dans la peinture ; d'ailleurs alors, malgré les nobles tentatives des Carrache, la peinture tombait en décadence. Il se prit pour la gravure d'une belle ardeur, comme il avait fait pour le dessin. Il entra à l'atelier de Thomassin, un vieux graveur français qui s'était fixé à Rome. La gravure était encore un art au berceau ; hormis Albert Dürer, Lucas de Leyde, et quelques artistes allemands, tous les graveurs s'ensevelissaient dans les langes de ce nouveau venu. Thomassin, avec un talent assez mince, avait fait fortune à Rome. Il gravait des sujets religieux, çà et là un sujet profane; Jacques Callot lui vint en bonne aide; tout jeune qu'il était, il lui découvrit à chaque planche nouvelle quelque ressource inconnue. Seulement, Callot s'ennuyait de toujours graver des figures de saints en extase. Dès qu'il était un peu libre, il lâchait la bride à sa fantaisie; il se rappelait les mendiants, les comédiens en plein vent, les joueurs de luth, les polichinelles, les matamores et autres curiosités de l'espèce humaine. Il donnait le premier trait à sa cour

des miracles, à cette grande œuvre légère et profonde, bouffonne et sérieuse, plus triste que gaie. Sous Thomassin, il a gravé au burin; mais de ses estampes sous ce maître on ne remarque guère que les *Sept Péchés mortels*, d'après un peintre florentin. Le burin était une arme trop lente pour un homme qui avait tant à créer; il ne grava bientôt plus qu'à l'eau-forte. Dans la gravure à l'eau-forte, une découverte le servit beaucoup: il trouva que le vernis des luthiers, qui sèche soudainement, allait mieux à son travail que le vernis mou, laissant au graveur le loisir de garder ses planches inachevées et d'y revenir avec l'inspiration. Il fit une autre découverte qui lui donna soudainement un caractère bien saisissant. En admirant dans le pavé du dôme de Sienne les figures incrustées de Duccio, il résolut de supprimer désormais les ombres à ses figures, de rechercher l'effet par un simple trait touché avec plus ou moins de fermeté [1].

Un jour, la pointe lui tomba des mains, sa pensée s'attacha avec amour au souvenir de ces deux charmantes bohémiennes, perdues à jamais, qui l'avaient aimé mieux qu'on n'aime un enfant. Bientôt, dans les images de sa rêverie, où vivaient encore tous les traits de ces deux têtes passionnées, il vit apparaître, comme par enchantement,

[1] Il accueillait gaiement la critique du maître et des camarades. « On rapporte que, dessinant un jour, au milieu de ses jeunes émules, une figure plus grande que de coutume, ceux ci se prirent à rire de ses défauts. Au lieu de se fâcher du mode et de la sévérité de ce jugement. Callot, sans hésiter, prend part à ce mouvement de gaieté, et, se rendant justice à lui-même, il entoure son défectueux colosse d'une multitude de petites figures charmantes qui le montraient au doigt en signe de dérision. Qui ne reconnaîtrait l'homme à ce trait? » (Des Maretz.)

cœur de la signora. Un baiser, un seul baiser, dérobé d'abord et accordé ensuite, voilà ce qu'il voulait avec une ardeur sans pareille. Comment arriver là? Dans le jardin du palais il y a des bosquets de myrtes et d'orangers; sur le Tibre, la signora n'a-t-elle pas une nacelle en bois des Indes? Callot n'était ni paysagiste, ni romanesque; il avait vu la chambre de la signora, c'était dans ce paradis de Mahomet, le soir, quand la dame, au retour de quelques *conversazioni*, déposait son éventail tout en regardant au miroir si sa beauté n'avait rien perdu de son éclat, c'était là qu'il voulait se jeter à ses pieds, lui saisir la main et surprendre un baiser. L'aventure était difficile, nul homme n'entrait dans la chambre de Bianca; à peine si Thomassin lui-même, dans son culte bizarre, y était admis à lui baiser les pieds à l'anniversaire du mariage. Jacques Callot se mit dans les bonnes grâces de la femme d'atours de la signora; cette fille consentit, coûte que coûte, à lui donner la clef de la chambre, se réservant de dire qu'elle l'avait perdue. C'était une clef d'argent ciselée par un Benvenuto Cellini du temps. Le graveur ne prit pas le loisir d'admirer le travail du ciseleur; il alla en toute hâte vers la chambre, attiré par le démon de l'amour. Il tressaillit au petit bruit clair produit par la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit. Son premier regard s'arrêta sur une lampe d'or suspendue au plafond par une chaîne d'argent. La lampe brûlait toujours pour chasser les songes noirs; sa lumière pâle et triste venait mourir au bord du lit, sur les amples rideaux de gaze. Jacques Callot entra sur la pointe des pieds, ne sachant trop ce qu'il allait faire, tremblant de réveiller la dame. Il avança respirant à peine, effrayé du silence, effrayé de son amour, effrayé de voir de tous les côtés, dans le fond

assombri des glaces, sa pâle figure qui se reproduisait à l'infini. Arrivé près du lit, il jeta un regard furtif vers l'oreiller, il découvrit dans l'ombre des rideaux la belle figure de la signora, qui dormait, *ou qui faisait semblant de dormir*, dit le malin chroniqueur. Callot ne put s'empêcher de soulever un peu le rideau. Le sillon de lumière, qui ne touchait que la courtine de soie à fleur d'or et d'argent, tomba sur le bras de la signora, un bras que le Titien eût désespéré de peindre, tant il y avait de grâce voluptueuse dans le contour. Callot tourna la tête, comme pour voir si quelque lutin malveillant ne le suivait point. Que vit-il? Thomassin lui-même avec sa mine demi-souriante et demi-renfrognée. Jacques Callot laissa échapper le rideau, mais il se rassura au même instant : ce n'était que le portrait de Thomassin. « Le pauvre homme! » murmura-t-il en écartant encore la soie et le satin. Cette fois la lampe éclaira l'épaule demi-nue de la signora; du premier coup d'œil, Jacques Callot ne vit qu'une boucle de cheveux et un flot de dentelles. Peu à peu son regard traversa le voile diaphane, sa bouche voulut suivre son regard ; mais par un hasard, je ne dirai pas providentiel, sa bouche rencontra les lèvres de la dame, qui s'éveilla tout doucement, comme il arrive dans un songe aimable. Jusque-là, observe le chroniqueur, elle n'avait eu garde de s'éveiller. « Est-ce un songe? demanda la signora, pour avoir plus de temps à ne pas savoir où elle était. — Oui, c'est un songe, murmura Callot en lui saisissant la main. — Où suis-je? Que vois-je? C'est vous, Jacques? — Ne vous réveillez pas, murmura le jeune homme en tombant agenouillé sur le tapis; je suis venu malgré moi-même, tant votre image me fascine. — Voilà bien de l'audace! Vous êtes entré par la fenêtre? — Par

la porte, dit Jacques en rougissant. — Et si maître Thomassin survenait par le chemin que vous avez pris? »

Disant cela, la signora regardait le portrait de son mari. Involontairement Jacques Callot regarda aussi le portrait. « C'est étrange, dit-il avec émotion. — Qu'avez-vous donc? — Rien. Ce portrait est d'une ressemblance frappante. N'en parlons plus; laissez parler mon cœur, qui est plein de vous-même; c'est un plus joli sujet de conversation. — Je sais tout ce que vous voulez me dire. Retournez à votre chambre, oubliez que vous êtes entré ici par égarement et par surprise. Pas un mot de plus, et je vous pardonne. — Partir! vous ne devinez donc pas tout ce qu'il m'a fallu d'héroïsme amoureux pour venir ici? »

Callot toucha au même instant de la main et des lèvres la blanche main de la signora. Un son de voix couvrit le bruit du baiser. La dame poussa un petit cri aigu; Callot tourna la tête avec inquiétude. Il ne vit rien de nouveau; son regard, un peu effaré, s'arrêta encore sur le portrait de son maître : « Ce portrait, dit-il en souriant, est bien capable de donner son avis. »

Et, par un semblant d'audace bien entendu, Jacques Callot se leva et s'avança d'un air moqueur vers le portrait : « Voyons, maître Thomassin, donnez-nous votre avis. »

A cet instant solennel, le portrait se détourna pour laisser passer l'original : « Mon avis, dit maître Thomassin avec fureur, c'est que vous passiez par la fenêtre. »

Cette fois, Callot lui-même croyait rêver. Il jugea à propos de laisser en galant tête-à-tête Thomassin et Bianca. Repoussant le bras du vieux graveur, qui trépignait de rage, il se jeta vivement vers la porte, que mas-

quait le portrait, et descendit en toute hâte un escalier dérobé qui aboutissait à un cabinet de Thomassin. De ce cabinet, Jacques passa dans l'atelier, où il attendit patiemment le jour. Le jour venu, il rassembla quelques gravures et partit sans autre bagage, comprenant bien qu'il ne pouvait demeurer désormais sous le même toit que le bon Thomassin. Il songea d'abord à rester à Rome, mais le même jour il partit pour Florence avec un muletier, pensant qu'il fallait à jamais fuir la signora pour vivre en paix avec son cœur. En disant adieu à Rome, il tomba dans un grand désenchantement : il lui sembla qu'il fuyait sans retour toutes les joies de la jeunesse, la gloire qui rayonne et l'amour qui chante, les rêves enivrants d'une imagination exaltée, la coupe enchantée où il avait à peine mouillé ses lèvres de vingt ans, le palais qu'il avait bâti sur un sable d'or. « Hélas! s'écria-t-il, pour retrouver ce bonheur qui s'appelait Bianca, reviendrai-je la voir un jour? » Et dans l'horizon aux grandes lignes de la campagne romaine il cherchait la figure si belle et si attrayante de la signora. Il ne revit pas madame Thomassin, il ne revint pas à Rome. Comme il l'avait pressenti, la ville éternelle fut le tombeau du plus beau temps de sa vie, des songes amoureux de son âme, du printemps de son cœur. Une fois parti de Rome, la vie de Callot perd son caractère aventureux et galant : elle ne nous offre plus guère que des veillées laborieuses succédant à des jours paisibles.

V

Jacques Callot allait à Florence sans savoir s'il y séjournerait, il espérait trouver une place dans l'atelier de son premier maître. Il était à peu près sans ressources ; ce qui était bien pis, il était sans courage. Il s'abandonnait indolemment à son étoile un peu capricieuse. A la porte de la ville, il fut arrêté comme étranger. Déjà de mauvaise humeur dans l'incertitude de son sort, il se mit en colère et voulut résister. Il demanda à être conduit sans retard au palais du grand-duc, exposa ses griefs et ses titres à Son Altesse Cosme II. Le grand-duc, qui accueillait et protégeait royalement les artistes de tous ordres, dit à Jacques Callot qu'il se félicitait qu'on l'eût arrêté dans ses États, que lui-même prétendait le retenir de force en son palais, où il y avait une grande école de peinture, de sculpture et de gravure. Callot fut enchanté du contre-temps ; il s'installa au palais et se remit au travail avec plus d'ardeur que chez Thomassin. Outre son ancien maître qu'il avait retrouvé, il rencontra un peintre et graveur qui lui fut précieux ; c'était Alphonse Parigi, qui préparait le recueil des scènes de ballet, carrousels et comédies formant le spectacle pompeux du grand-duc. Callot passa quelque temps à cette œuvre [1].

[1] J'ai vu à l'académie des Beaux-Arts de Venise quelques tableaux attribués à Callot. On les croit authentiques ; je n'y ai guère reconnu l'artiste lorrain. Ce qui est hors de doute, c'est qu'à la vue des peintures attribuées à Callot on ne regrette pas qu'il ait pris une pointe au lieu d'un pinceau.

Ce fut alors, s'il faut en croire quelques indices, que pour se délasser Callot prit çà et là le pinceau des mains de ses amis les peintres Stella et Napolitain. Il peignit au hasard, n'écoutant que sa fantaisie, quelques sujets flamands par le style. Dans la galerie du palais Corsini on trouve douze petites toiles représentant la *Vie du Soldat;* le catalogue les signe du nom de Jacques Callot, mais les catalogues se trompent souvent. Un petit tableau plus authentique est demeuré dans la galerie de Florence, en témoignage du talent de Callot comme peintre. Ce tableau est dans la salle des Allemands et des Hollandais. Il représente un guerrier vu à mi-corps, costumé à l'espagnole, avec coiffure à panache. On retrouve la manière piquante du graveur dans ce petit tableau ; c'est la même pureté de dessin, la même touche fière et fine, la même grâce ingénieuse de composition. On dirait presque une page légère de Terburg. Du reste, il ne faut pas s'y méprendre, Callot n'a jamais été un peintre, pas plus que Jean-Jacques n'a été un musicien; l'effet du hasard ou du caprice ne doit guère compter dans les arts. Les enthousiastes de Callot ont voulu à toute force nous le représenter comme peintre; ils ont vu partout l'œuvre de son pinceau : peu s'en faut qu'ils ne l'aient déclaré plus fécond que Van Ostade. Je pense qu'il faut accorder plus de foi à Vasari, à Balduccini et à l'abbé Lanzi, qui gardent le silence sur Callot dans leurs histoires de la peinture.

Callot demeura dix ans à Florence. Cosme II étant mort, Ferdinand lui accorda pareille protection. Il fut même honoré, comme les beaux génies du grand-duché, d'une médaille d'or suspendue à une chaîne précieuse. Durant ces dix années de labeur à peine fleuries de quel-

ques amours en plein vent, il grava, entre autres sujets dignes de son talent, le *Puits* et le *Purgatoire*, le *Voyage de la Terre-Sainte*, le *Massacre des Innocents*, la *Foire de l'Imprunetta*, la *Grande Passion*, la *Vie du Soldat*, et cent autres fantaisies charmantes et grotesques, toujours originales.

Ces planches sont presque toutes des merveilles de l'art ; Callot y est arrivé à des effets magiques inconnus avant lui, inconnus après lui pour ses imitateurs mêmes. Jamais le cuivre ne résistait à sa main puissante : sur le cuivre il créait; on peut pousser l'image jusqu'à dire qu'il tira un monde du chaos. Il ne fut pas un créateur sévère et naïf, car il voyait tout par le prisme de sa fantaisie. Peut-être, en grand poëte, a-t-il compris que tout se touche dans la vie, le grandiose et le grotesque; que, dans les pages les plus sérieuses de ce grand livre, il y a toujours le mot pour rire.

Dès la fin de son séjour à Florence, le travail était devenu sa seule passion, passion de plus en plus envahissante, sans pitié, sans relâche, qui le conduisit au tombeau jeune encore, mais déjà courbé, flétri, épuisé comme un noble cheval qui a couru le prix trop longtemps. Le pauvre artiste avait perdu sans retour, par un fatal aveuglement, ce trésor précieux qu'on appelle le temps. Malheur à ceux que le temps dépasse et entraîne ! Le pauvre Callot n'avait plus d'yeux que pour graver; s'il sortait de l'atelier, ce n'était que pour chercher des sujets de gravure : un mendiant, un soldat, quelque acteur bizarre de la comédie humaine. Il ne se donnait pas le temps d'admirer les grandeurs et les beautés de la création, ni le soleil, ni les étoiles d'or, ni les fleurs qui secouent leur parfum, ni les beaux soirs, ni les belles nuits, ni la

verdure, ni les cascades, ni les filles de vingt ans. Il semblait que Dieu ne lui eût donné que le cuivre pour toute joie; du cœur et de l'esprit, il n'était plus guère question.

Il retourna à Nancy. Un soir, le vieux héraut d'armes. penché à la fenêtre, voyant s'arrêter un carrosse à la porte de sa maison, demanda à sa femme si c'était un équipage de la cour. La bonne dame Renée, qui voyait plus clair que lui du cœur et des yeux, s'écria en tombant sans force sur le rebord de la croisée : C'est Jacques ! c'est ton fils ! Le vieux héraut descendit en toute hâte, se demandant s'il était possible que son fils, le graveur de bouffonneries, revînt en équipage. Il l'embrassa gravement, et, après la première étreinte, il s'empressa de voir si les armes de Callot étaient peintes sur le carrosse. Il mit ses lunettes, et découvrit avec une joie orgueilleuse le blason de son fils : cinq étoiles formant une croix, « la croix du travail, a-t-on dit, car les étoiles indiquaient les veilles de Callot et ses espérances de gloire. »

Un peu fatigué de ses courses vagabondes, Callot résolut de finir ses jours à Nancy ; il acheta une maison et se maria. On ne dit rien de sa femme Catherine Kuttinger, sinon qu'elle était veuve et qu'elle avait une fille. Ce devait être à coup sûr un mariage de raison. A peine marié. il devint très-dévot ; il assista à la messe tous les matins et passa tous les soirs une heure en prières. Était-ce pour remercier Dieu de lui avoir donné une bonne femme? Était-ce pour se consoler d'un triste mariage? Il se remit à l'œuvre; mais adieu les folles inspirations, adieu la satire et la gaieté ! S'il lui revint quelques élans de ses beaux jours, c'est que la nature la plus éteinte reprend

encore çà et là des étincelles. Son burin n'aborda plus que des sujets religieux ou des sujets sévères.

Son talent, comme tous les talents originaux, avait partout du retentissement; à Paris, à la cour même, on admirait ses prodigieuses fantaisies. Le roi Louis XIII, près de partir pour le siége de la Rochelle, appela le graveur lorrain dans sa suite en disant que celui-là seul était digne d'immortaliser ses victoires. Jacques Callot, un peu revenu des vanités humaines, plus touché de la gloire de Dieu que de celle des hommes, obéit avec quelque regret; car comment irait-il à la messe là-bas au milieu de tous ces soldats sans foi ni loi? Après le siége, il revint à Paris achever les gravures de ce fait d'armes. Il fut logé au Luxembourg, où il retrouva son ami Sylvestre Israël, et où il se lia avec quelques décorateurs du palais, décorateurs assez remarquables, tels que Rubens, Simon Vouet, Poussin, Philippe de Champagne et Lesueur.

Malgré ces amitiés illustres, la protection de Louis XIII, les mille attraits de Paris, Callot repartit pour Nancy dès que son travail fut à bout. Il aimait plus que tout autre la paix, le silence, l'horizon borné. Il laissa le soin d'éditer ses œuvres à son ami Israël, qui poussa la bonne amitié, je parle ici sans raillerie, jusqu'à signer de son nom grand nombre de gravures de Callot; mais le plus souvent il se contentait de les mettre en lumière, suivant son expression, c'est-à-dire de les publier. Voici à peu près le titre de toutes ces gravures : « *Les Misères et Malheurs de la guerre*, représentées par Jacques Callot, noble Lorrain, mis en lumière par Israël, son ami. » Quelquefois Israël veut faire le bel esprit; rien n'est curieux à voir comme ces naïvetés de style, on dirait un enfant ou un maître d'école qui tient la plume.

Callot était surtout revenu à Nancy par amour pour sa famille et sa ville natale. C'était un artiste national. « Il avait quitté avec mépris, dit un historien de Nancy, le peuple servile d'Italie; » il était revenu à Nancy déposer humblement sa gloire et vivre de son génie. Il aimait son pays d'un amour noble et fier; en cela, il avait mordu aux traditions paternelles. Dans ses heures de loisir, il étudiait avec une religion toute nationale les hauts faits d'armes de la Lorraine, comme la défaite des Bourguignons, où les Nancéiens accordèrent au vainqueur de Gand, de Liége et de Montlhéry, Charles le Téméraire, l'hospitalité de la mort. « Ah! s'écriait Jacques Callot avec l'historien latin, les Grecs sont glorieux par leurs guerres, mais surtout par le récit de leurs victoires. Il ne manque plus à notre pays qu'un Xénophon. » Il laissa parmi ses gravures inachevées une figure allégorique de la Lorraine, surmontée d'un blason ayant pour devise : *Dieu et mon épée*. En effet, dans le beau temps du vasselage universel, la Lorraine était maîtresse d'elle-même, maîtresse de sa gloire, de son travail et de sa pensée. Jacques Callot était venu dans la splendeur du duché royal; il avait assisté aux beaux règnes de Charles III et de Henri II. Toute la noblesse était illustre par ses actions, la bourgeoisie laborieuse et intelligente, le peuple heureux de ses chaînes légères; les arts étaient dignement représentés en peinture, musique et gravure; la religion avait pour appui la bonne foi de nos aïeux; l'industrie élevait déjà ses manufactures; le laboureur bénissait la paix honorable. Nancy, protégée de quatre bastions gigantesques, chefs-d'œuvre d'Orphée de Galéan, semblait dire aux étrangers, par les ornements en sculptures de ces bastions : Respectez l'empire des arts et

de la liberté. Mais Jacques Callot eut la douleur d'assister à la décadence de sa *nation* (le mot est dans les écrits du temps). Charles IV, un soldat téméraire dont l'épée était toute la politique, laissa abattre peu à peu, par un fatal aveuglement, le noble et grand édifice que Henri lui avait confié ; sous ses mains imprudentes, Nancy perdait tout, hormis l'honneur. L'origine des grandes infortunes qui vinrent accabler ce pays fut Gaston d'Orléans. Charles IV lui accorda sa sœur en mariage. Le cardinal de Richelieu fut irrité contre cet allié de son ennemi à ce point que Louis XIII vint assiéger Nancy à la tête de ses meilleurs soldats. Le roi, sur les promesses du cardinal, s'imaginait qu'il allait réduire cette ville comme la Rochelle; mais il fut désappointé en découvrant que Nancy était la place la mieux fortifiée et la mieux défendue du monde chrétien.

Louis XIII se tint à distance et perdit courage. La mauvaise saison arrivait, on se désespéra sous la tente du roi, on parla de lever le siége, quand le cardinal, qui voulait un triomphe à tout prix, au prix de l'honneur même, en vint à ses fins [1] par un mensonge suivi d'une violation du droit des gens. Il attira le duc Charles près de Louis XIII, dans l'espérance de signer des préliminaires de paix. Le duc de Lorraine se présenta sans défiance au camp de l'armée française, où le roi, pour obéir au cardinal, le fit prisonnier et lui arracha l'ordre d'ouvrir les portes de Nancy. La princesse de Phalsbourg, qui défendait sa capitale en héroïne, ne voulait tenir aucun compte de cette dépêche d'un souverain captif; mais le gouverneur voulut obéir à son maître. Les Français, faut-il le

[1] *Nancy*, — Histoire et Tableau, — par Guerrier de Dumast

dire? abusèrent de cette surprise; la garnison, contrainte de mettre bas les armes, pleurait de rage : « Ah ! si nous avions su cela, le roi ne serait entré que par la brèche et sur nos corps ! » Jacques Callot avait été du conseil tenu par la fière Henriette de Phalsbourg; quand il vit que tout était perdu, il s'enferma dans son cabinet pour comprimer sa colère; il pleura de rage en entendant les fanfares des vainqueurs étouffer les sanglots des vaincus.

Tous les artistes insouciants de la ville allèrent faire leur cour à Louis XIII, qui s'étonna de ne point voir Callot parmi eux. « Il a donc oublié mes bienfaits? » dit Louis XIII à Claude de Ruet. Le peintre alla répéter au graveur le mot du roi. « Oui, dit le brave artiste avec indignation; oui, j'ai oublié ses bienfaits depuis qu'il est entré tout armé par les portes ouvertes de Nancy. » Claude de Ruet engagea son ami à le suivre au palais ducal, où Louis XIII donnait audience. « Jamais! » dit Jacques Callot. Le peintre le laissa à sa colère et à sa douleur; à peine était-il sorti, qu'un ordre vint signé du duc Charles : « Jacques Callot est appelé au palais devant le roi. — Eh bien! donc, j'irai, mais sans courber le front! » Le roi l'accueillit très-gracieusement : « Maître Callot, nous n'avons pas oublié que vous avez mis votre talent au service de notre gloire; vous avez retracé pour les siècles futurs la prise de l'île de Ré et le siége de la Rochelle; à cette heure, vous allez représenter le siége de Nancy. » Callot, qui se sentit outragé, releva fièrement la tête : « *Sire*, répondit-il, *je suis Lorrain*, *je me couperais plutôt le pouce !* »

Ayant dit cela, Jacques pensa bien qu'il allait payer cher sa réponse audacieuse. Toute la salle fut en rumeur,

les courtisans se récrièrent, des épées furent tirées ; sur un signe, des soldats armés de pertuisanes se montrèrent à la porte ; d'un autre côté, les nobles lorrains demeurés fidèles à leur pays firent cercle autour de Callot, décidés à le protéger et le défendre, quand Louis XIII, qui avait çà et là l'âme d'un roi et d'un homme, dit à Callot, à la grande surprise de toute la cour et de l'artiste lui-même : « Monsieur Callot, votre réponse vous honore. » Et, se tournant vers les courtisans : « Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir de tels sujets[1] ! »

Cette même année, Jacques sentit déjà les atteintes du mal qui le tua lentement. Il voulut d'abord échapper à son amour du travail ; il rejeta le burin, il passa la belle saison à Villers, où son père avait une campagne. Il suivit d'un œil souriant les jeux folâtres de la fille de sa femme ; il l'emmenait en ses promenades pour la voir bondir dans la rosée comme une biche en gaieté. La nature, qui est une bonne mère pour ceux qui souffrent, loin d'apaiser le mal de Callot, l'irrita peut-être par son éclat printanier, son baume pénétrant, ses joyeuses chansons. D'ailleurs, Callot ne voyait guère ce tableau si doux des prairies diaprées, des bois frémissants, des haies en fleurs, des vergers épanouis. Il contemplait les images fantastiques de son imagination ; il contemplait surtout alors... devinez quoi ? le diable, Satan, ses peuplades infernales, ses flammes éternelles ! Callot croyait fortement au diable, à ses pompes, à ses œuvres ; il voyait s'agiter sous son regard catholique les sept péchés capi-

[1] Callot était un noble caractère. De Ruet, son ami, peintre d'histoire, directeur des fêtes sous les ducs Henri et Charles, le décria ; Callot, pour se venger à sa manière, grava en pied le portrait de son ami, et le lui envoya avec des vers enthousiastes

taux en personne avec leurs attributs. Callot commençait déjà dans sa pensée son grand œuvre de la *Tentation de saint Antoine*, poëme burlesque et grandiose dont presque toutes les pages sont dignes de l'Arioste et du Dante.

Ce fut aux portes du tombeau que Jacques Callot exécuta cette œuvre étrange avec une pieuse vénération pour saint Antoine. Ne voyez pas là du grotesque à faire peur ou à faire plaisir. Callot a voulu représenter le triomphe de la vertu résistant par le signe de la croix à toutes les attaques de l'enfer. C'est une œuvre pieuse faite, entre la messe et la prière du soir, par un poëte fantasque mais chrétien ; c'est un vaste tableau d'une belle ordonnance, où l'on trouve fidèlement traduite la pensée de l'Évangile.

La *Tentation de saint Antoine* est à coup sûr une œuvre sérieuse. Callot, qui croyait au diable, comme Hoffmann, cet autre rêveur de la même famille, se fût bien gardé d'en rire. Il faut s'en prendre à son talent capricieux s'il a fait le diable si espiègle. Tous les accessoires de ce grand tableau nous paraîtraient moins grotesques, si nous pouvions nous-mêmes croire un peu plus au diable. Toutes les allégories imaginées par Callot sont étranges, mais très-orthodoxes. L'idée de la *Tentation* lui vint à la lecture de Dante ; il relut le grand poëte italien, il alluma son imagination aux rayons lumineux et fantastiques de cet astre de poésie, enfin il créa à son tour un poëme sur cuivre digne de l'autre poëme par la fougue, la force et le délire, poëme étrange qui sent bien son enfer et qui ferait peur au diable lui-même.

Les médecins lui ordonnèrent d'abandonner le travail, de vivre sans souci à la campagne, au grand soleil et au

grand air. Il ne tint pas compte de l'ordonnance des médecins; il voulut consacrer ses dernières forces à parachever son œuvre immense, ne trouvant de charme que dans le travail. Il était la proie d'une tristesse sans cause apparente ; il n'avait plus d'ardeur à rien, hormis à prier Dieu; il n'était pas mort, et il n'était déjà plus de ce monde ; c'en était fait de son cœur, il porta plus d'une année le deuil de lui-même. Il faut croire que Catherine Kuttinger ne fut point pour lui une autre signora Bianca.

A ses derniers jours, cependant, Callot sembla renaître à la vie; il secoua la poussière du tombeau avec ses songes trop catholiques, son cœur tressaillit encore une fois, un rayon de sa jeunesse ranima son âme éteinte. Il ressaisit sa pointe et grava, avec tout le feu de son meilleur temps, la planche connue sous le nom de la *Petite Treille*. Figurez-vous une troupe de paysans attablés sous un berceau de vignes, à la porte d'un joyeux cabaret de village, célébrant par un baiser à leurs belles chaque broc de vin clairet qu'ils vident en chantant. C'est un dimanche après vêpres; le soleil descend à l'horizon, toute la nature est en fête, les oiseaux chantent sur les branches touffues où serpente la vigne en fleurs ; sous les grands ormes frémissants; le ménétrier agace son violon pour appeler les filles. En voyant la joie sereine de ces buveurs, on se demande si le bonheur est au fond de leurs brocs, sur la lèvre de leurs belles, dans l'épanouissement de la nature. On s'arrête à ce tableau avec un charme infini ; on prendrait, sans se faire prier, une place à la table rustique, on rejetterait sans regret sa petite part de vanité, pour respirer sous cette treille enchantée. Qui sait si Callot, désabusé de tout, n'a pas écrit là en mourant son dernier rêve?

Callot acheva de mourir le 25 mars 1635, âgé de quarante-deux ans; on l'inhuma dans le cloître des Cordeliers; on lui éleva un tombeau fastueux parmi les sépultures de la famille des ducs de Lorraine, tombeau surmonté d'une pyramide où était suspendu le portrait de l'artiste, peint sur marbre noir par son ami Michel Lasne. C'était un portrait de grandeur naturelle, d'une touche assez fière; dans le cadre en pierre, une guirlande de feuilles de chêne était sculptée. Était-ce l'emblème des vertus nationales de Callot? Le génie de son art, appuyé contre l'entourage, soutenait d'une main sa tête pensive, et de l'autre portait une palme. Callot était représenté avec des cheveux noirs partagés sur le front et coupés à la manière des curés de sa paroisse; une touffe de barbe en pointe au menton, des yeux ardents, un teint coloré. Il était vêtu d'un pourpoint noir, avec large fraise et manchettes retroussées. Enfin, il avait au cou la chaîne d'or et la médaille du grand-duc de Florence. Au-dessous du portrait, sur une table de marbre, on lisait cette épitaphe d'un nouveau genre :

A LA POSTÉRITÉ.

« Passant, jette les yeux sur cette écriture, et tu sauras combien mon voyage a esté advancé; tu ne seras pas marri si que je retarde un peu pour le tien : je suis Jacques Callot, ce grand et excellent cacographe qui repose en ce lieu en attendant la résurrection des corps. Ma naissance fut médiocre, ma condition noble, ma vie courte et heureuse; mais ma renommée a esté et sera sans pareille. Personne ne m'a esté égal en toutes sortes de perfections pour le dessin et la gravure sur l'airain. Toute la terre

a consenti aux louanges extraordinaires qui m'ont esté données, sans que pour cela je sois jamais sorti de ma modestie naturelle. Je naquis à Nancy, l'année 1594, et mourus aussi à Nancy, le 25 mars 1635, au regret incroyable de la Lorraine, ma patrie, et de tous les plus rares esprits de notre siècle, et principalement de Catherine Kuttinger, mon épouse, qui, pour un dernier témoignage d'amitié, m'a fait ériger ce tombeau.

« Prie Dieu pour celui qui te ne priera jamais de rien, et passe. »

Les cordeliers, ne trouvant pas cette épitaphe à leur gré, l'effacèrent pour inscrire une épitaphe latine en beau style lapidaire, terminée par ce distique : *Stabit in æternum nomen et artis opus*. Un ami de Callot, qui ne comprenait rien au grimoire des cordeliers, traça sous l'épitaphe latine ces lignes qui sont des vers, si j'en crois les rimes :

> En vain tu ferais des volumes
> Sur les louanges de Callot,
> Pour moi, je ne dirai qu'un mot :
> Son burin vaut mieux que vos plumes.

Cette dernière épitaphe fut conservée ; on l'inscrivit sur un petit marbre ajouté sous le médaillon ; seulement on fit un *erratum ;* au lieu de *vos plumes*, on mit *nos plumes*, pour ne pas contrarier ces bons cordeliers. Il en coûte quelque chose pour être enterré en grand seigneur.

Callot repose, côte à côte avec les ducs de Lorraine, sous un tombeau en autel surmonté d'une pyramide.

Avait-elle lu cette pompeuse épitaphe, la petite-nièce de Callot, la mère de madame de Graffigny, qui de toutes les planches de Jacques Callot, les vraies armoiries de la

famille, se fit faire une belle batterie de cuisine ? O vanité des épitaphes !

VI

La gravure à l'eau-forte est l'écriture de la pensée de l'artiste. Avec elle, toute liberté de touche et de fantaisie. Elle ne glace pas l'inspiration par sa marche patiente, elle a les fières allures de la cavale emportée. Callot, si varié, si original, si capricieux, si abondant, si improvisateur, est le grand maître de la gravure à l'eau-forte.

L'œuvre de Callot se compose de près de seize cents planches, en y comprenant celles d'Israël. Il faut passer à vol d'oiseau sur presque tous les petits sujets religieux : Callot sans fantaisie n'est plus lui-même. On voit qu'il s'ennuie à ce travail de petite patience. Où il s'épanouit dans tout son luxe, dans tout son éclat, dans toute son originalité, c'est dans la *Tentation de saint Antoine*, la *Foire della Madona Imprunetta*, les *Supplices*, le *Massacre des Innocents*, les *Malheurs et Misères de la Guerre*, les gueux de toute forme et de toute espèce, depuis le spadassin effronté jusqu'au mendiant qui se drape dans ses guenilles.

Il gravait avec une agilité merveilleuse ; il a plus d'une fois terminé une planche en un jour, ce qui n'était souvent qu'un jeu pour sa main féerique, pour son imagination si riche et si vive. Il lui arrivait, comme dans son *Livre des Caprices*, dans ses fantaisies et ses grotesques, de laisser aller sa main à l'aventure ; il devisait avec ses

amis, jetait un mot plaisant en même temps qu'un trait bizarre, et s'étonnait lui-même d'avoir créé une figure. Et son burin était si fécond en ressources, que dans ses innombrables créations il ne se reproduisait jamais. C'était d'ailleurs un artiste sérieux, étudiant sans cesse, plein de son labeur, aimant l'odeur de la lampe. Il avait la passion de créer des gueux, des matamores, des scaramouches, comme d'autres ont celle de jouer ; quand il veillait, il disait à ses amis qu'il passait la nuit en famille.

Son génie a divers caractères dignes d'étude ; il est surtout hardi et fantasque. Quel que soit son déguisement, il étonne toujours. Sa manière est très-précise de dessin et très-finie sans labeur ; aussi il exprime sans nulle confusion les mille actions tourbillonnantes des foires, des siéges, des camps, des spectacles. Il lui fallait, pour bien faire, peu de place et beaucoup de personnages ; car en deux traits il créait une scène, un caractère, une physionomie. Selon le révérend père dom Calmet, « il est telle gravure de Callot où l'on peut, sous un écu de six francs, cacher cinq à six lieues de pays et une inconcevable multitude de figures toutes en action. » Jamais, en si peu d'espace, on n'a eu tant de feu, d'esprit, de finesse et de charme ; jamais on n'a été plus pittoresque. Salvator Rosa lui-même, dans ses eaux-fortes, ne surpasse pas le pittoresque du graveur lorrain. Toutefois, malgré sa merveilleuse adresse, Callot ne frappe pas toujours juste; il vous éblouit, mais ne vous convainc pas. Il a surtout l'art de saisir et de surprendre ; une fois qu'il vous tient sous le charme d'une gravure, il ne vous lâche pas que vous n'ayez vu et revu la moitié de toutes ses magiques créations ; je dis la moitié, car on ne peut jamais tout

voir. Ne voulant jamais rester en deçà du but, il l'a souvent dépassé dans les hasards de sa verve. Son expression est quelquefois outrée. Ayant peur de ne pas assez dire, il dit trop : comme ces prédicateurs emportés par l'ivresse de l'éloquence et non par le sillon lumineux de la pensée.

Venu après Albert Dürer et avant Rembrandt, Callot, malgré tout son génie, s'efface un peu entre ces deux grands maîtres en l'art de graver. Albert Dürer est une imagination toute allemande; il est naïf jusqu'au sublime, il dédaigne l'esprit et la manière. Il lui manque l'idéal du beau, mais il caresse avec amour l'idéal de l'expression. Le sentiment est son génie. Il copie la nature qu'il a sous les yeux, comme fait Callot; mais Albert Dürer, s'élevant à la plus haute mission de l'art, ennoblit ses créations par la pensée. Callot, plus amoureux de la forme, se contente de faire jouer à son monde sa comédie fantasque. Le premier nous touche et nous fait rêver ; le second, avec toute sa grâce enjouée, son esprit original, son joli contour, nous éblouit et nous amuse. Raphaël, voyant les gravures sur bois d'Albert Dürer, lui demanda son portrait en lui envoyant le sien. Van Dyck, voyant les merveilles de Callot, voulut peindre ce maître à son voyage en Flandre ; ils firent aussi un échange : pendant que Van Dyck peignait, Callot dessinait son peintre. Si je ne craignais de comparer, je dirais qu'entre Callot et Albert Dürer il y a la distance du divin créateur de l'*École d'Athènes* au chevaleresque portraitiste flamand. Rembrandt, qui touche à la grande famille de Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Corrége, Titien et Rubens, a été aussi, comme l'artiste lorrain, un peintre des haillons ; mais s'il est la plus haute poésie en guenilles,

Callot n'est souvent que le caprice en guenilles. Rembrandt néglige le contour pour l'effet, Callot néglige l'effet pour le contour ; l'un est la couleur en gravure, l'autre le trait.

Malgré la diversité de leur génie, Albert Dürer, Rembrandt et Callot seront toujours confondus dans une égale admiration, quand on parlera de ceux qui ont créé par la gravure.

Nul n'a si abondamment que Callot moissonné avec une faucille d'or dans le pays verdoyant de la Fantaisie. Rien ne manquait à cet étrange poëte ; rien, hormis la raison. La Fantaisie est la dixième muse ; elle voyage dans le bleu et vit de l'air des montagnes, à moins qu'elle ne respire l'églantine des forêts ou la neige des aubépines. Elle aime mieux vivre en toute liberté des miettes de la table de la nature que de s'enfermer dans le palais du roi ; si elle y entre, c'est pour entraîner la reine dans ses voyages vagabonds. On l'appelle aussi la folle du logis, parce qu'elle s'arrête çà et là sous le toit béni du rêveur, du poëte et de l'amoureux. On la rencontre sur les plus fiers sommets devisant entre Shakspeare et Gœthe. Si elle traverse la vallée, elle prend d'une main le fruit doré qui courbe la branche et se déchire l'autre à la fleur sauvage. C'est l'écolière qui s'attarde aux framboisiers, qui se détourne pour marier le coquelicot au bluet, qui revient sur ses pas pour boire à la source vive. Arrivera-t-elle? qu'importe! Qu'est-ce qui arrive? la mort! Mais l'abeille arrive aussi : après avoir picoré le sainfoin, elle arrive à la ruche : la Fantaisie butine la poésie tout le long du vert sentier ; mais à l'heure de rentrer à la ruche, elle déploie ses ailes pour le pays des étoiles.

La fantaisie de Jacques Callot, c'était la vive bohé-

mienne, qui fait beaucoup de bruit et qui a beaucoup d'éclat; le bruit du triangle, du tambour de basque et du rire des vingt ans, l'éclat des paillettes, l'air de jeunesse et de folie, les dents blanches et les yeux noirs, qui cachent les guenilles consacrées. D'où vient qu'elle nous charme toujours sans nous émouvoir jamais? C'est qu'elle n'a ni Dieu ni famille, c'est que la passion sérieuse n'est pas descendue dans son cœur, c'est qu'elle grimace la joie ou la douleur sans jamais y mettre son vrai rire ni ses vraies larmes. Callot n'a pas peint l'homme avec la joie et la douleur humaines, le cœur ne bat pas, la pensée ne transperce pas sous ce masque éternel. Sa comédie de quinze cents actes n'est donc ni franchement gaie, ni franchement triste. Ses plus beaux tours de force dans les scaramouches, ses plus jolies grimaces dans les gueux nous font sourire du bout des lèvres. Son œuvre n'est pas le tableau de la vie, c'en est le carnaval; ses guenilles ne sont que des déguisements. Quoique Français, il n'a rien de la profondeur comique de Molière ni de la naïveté gauloise de La Fontaine. Mais ce carnaval de Callot est éblouissant; c'est toute l'histoire de la belle gaieté italienne qui a jeté son premier chant dans l'Arioste, et dont le dernier éclat de rire retentit au dix-huitième siècle dans le théâtre vénitien.

AMI CALLOT,
PHILOSOPHE RÊVEUR SOUS TES GUENILLES HYPERBOLIQUES.
POÈTE ATTRISTÉ SOUS TON RIRE ÉCLATANT,
SI J'AI MANQUÉ TON PORTRAIT, PRENDS TON CRAYON SATIRIQUE,
ET D'UN TRAIT VENGEUR CRUCIFIE-MOI
PARMI TES PLUS FANTASQUES SILHOUETTES.

LA MAITRESSE
DE CORNILLE SCHUT

COMMENT MEURENT LES FEMMES

Cornille Schut [1] était peintre et poëte. Le poëte est oublié; mais qui n'a vu les charmants camaïeux du peintre dans les guirlandes épanouies de Seghers?

Cornille Schut avait, jusqu'à vingt-sept ans, vécu un peu dans le monde, beaucoup dans les tabagies, avec les folles et charmantes passions de la jeunesse. Plus d'une de ses aventureuses équipées avait émerveillé les jolies

[1] Cornille Schut, né à Anvers en 1590, mourut vers le milieu du dix-septième siècle. Van Dyck a peint Cornille Schut. C'est une figure à grandes lignes, d'un caractère rêveur; le sourcil est fin, les moustaches sont fièrement relevées, l'ajustement a tout le style de ceux des gentilshommes du seizième siècle. Cornille Schut, qui a vécu en France durant quelques années, a connu les poëtes de la Piéiade. Élève de Rubens, il avait, comme son maître, tout le feu de la création; mais il ne fut presque jamais coloriste.

filles d'Anvers. Il se sauvait de ses folies par le travail, tantôt poëte, tantôt peintre, aussi heureux d'un sonnet que fier d'un coup de pinceau.

Un soir qu'il rêvait, selon sa coutume, une pipe à la bouche, dans un cabaret du port, devant quelques pots de bière et quelques amis, il pensa qu'il éparpillait trop son cœur et sa vie; il prit une résolution subite, il se leva de table, mit fièrement son chapeau, et, tendant la main à ses amis, il leur dit adieu. « Où vas-tu? — Je ne sais, mais adieu. — Et quand reviendras-tu? lui dit en riant Pierre Snayers. — Dans deux ans, dit Cornille Schut. — Deux ans! c'est la fin du monde. »

Cornille Schut était sorti du cabaret. Il alla trouver une maîtresse qui l'aimait. Pour lui il n'avait pas trop pris le temps de l'aimer, mais il voulait réparer le temps perdu. C'était une belle fille, brune comme une Anversoise qui descend en ligne directe des Espagnols. « Elisabeth, m'aimez-vous pour longtemps? — Pour toujours. — Eh bien! préparez-vous à me suivre : nous partons demain. — Où allons-nous? — Si vous m'aimez, qu'importe! »

Cornille Schut embrassa Élisabeth et sortit.

Élisabeth Van Thurenhoudt était une fille d'Ève, qui vivait pour aimer et pour être aimée. C'était moins encore jusque-là : Cornille Schut l'avait rencontrée dans un musico parmi les filles perdues; mais du premier regard il jugea que la courtisane n'avait pas étouffé la femme.

Le peintre alla ensuite trouver son oncle Mathieu. « Mon oncle, il paraît que je suis bien placé sur votre testament. De toute votre fortune à venir, je ne réclame aujourd'hui que mon ami Wael, votre chien bien-aimé.

Je vais m'exiler pour une œuvre sérieuse. Les Révérends Pères m'ont commandé deux *Assomptions* pour leur église et pour leur maison de campagne : il me faut une pieuse solitude pour faire œuvre qui vive ; je vous en supplie, mon oncle Mathieu, donnez-moi votre chien. »

Le lendemain, le peintre Cornille Schut, sa maîtresse Élisabeth Van Thurenhoudt et le joyeux Wael arrivèrent, au soleil couchant, devant une petite maison toute rustique, bâtie au bord d'un bois. Déjà le peintre était venu rêver là. Cette petite maison, qui était un rendez-vous de chasse, dépendait d'une ferme voisine, formant toute sa fortune.

« Élisabeth, m'aimez-vous assez pour demeurer ici deux ans sans voir une autre figure que la mienne, avec mon chien Wael pour tout ami?

— Oui, » dit-elle avec un peu d'inquiétude.

En moins de quelques jours, leur vie était poétiquement organisée. De longues promenades dans le bois et dans les prés avec le bondissant Wael, de doux propos d'amour que Dieu seul entendait, le travail béni qui repose le cœur, les chansons, les lectures, les rêveries, le déjeuner près de la fenêtre, le goûter au bord de la fontaine. Vous voyez tout ce charmant tableau d'une fraîcheur agreste.

Élisabeth était belle, mais plus charmante encore que belle par je ne sais quel rayon d'ardente tendresse qui mouillait son regard et passait sur ses lèvres.

Cornille Schut était heureux par le cœur et par l'esprit : l'amour d'Élisabeth l'avait fait grand artiste, l'amour de l'art augmentait sa passion pour Élisabeth. Les nobles passions, que celles qui sont couronnées par les roses de l'idéal !

Au bout de deux ans, Cornille Schut termina ses *Assomptions*. Quand il les vit partir pour Anvers, il lui sembla qu'on emportait quelque chose de sa vie.

« Mon Dieu! mon Dieu! se dit Élisabeth, il m'aime un peu moins depuis que ces tableaux ne sont plus là. »

Cependant Cornille Schut commençait à reporter çà et là ses rêves sur la tabagie où sans doute fumaient encore joyeusement ses camarades. Un jour il prit la main d'Élisabeth et lui dit :

« Savez-vous qu'il y a deux ans que nous vivons ainsi sans nous soucier du monde?

— Je n'y pensais pas, dit-elle.

— Vous n'y pensiez pas, dit tendrement Cornille Schut en baisant la main de sa maîtresse; vous n'y pensiez pas, et pourtant c'est aujourd'hui que nous retournons à Anvers.

— Aujourd'hui? dit-elle en pâlissant. Ah! vous ne m'aimez plus. »

Le peintre, touché jusqu'aux larmes, dit avec transport :

« Élisabeth, consentiriez - vous donc à passer encore deux ans ici?

— Deux siècles, mon cher Cornille. »

Ils continuèrent amoureusement cette vie silencieuse, solitaire et charmante, n'ayant de rapport avec le monde que par le pâtre des prés voisins et par une domestique de la ferme qui venait chaque jour les servir. Un an se passa encore dans l'enchantement; mais, dès les premiers mois de la quatrième année, Cornille Schut commença à compter les jours.

A Anvers, on le croyait en Italie. Nul ne pouvait s'imaginer qu'un beau viveur comme lui s'était retiré du

monde avec tant d'obstination. Son chien trahit sa solitude. Daniel Seghers, étudiant un jour en pleine campagne, aperçut le beau Wael, qu'il aimait de vieille date. Il alla à lui et renoua connaissance. Il savait que cet original de Cornille Schut avait emmené le chien de son oncle; puisqu'il avait retrouvé le chien, il allait sans doute retrouver l'ami. En effet, quelques minutes après, il surprenait le peintre et sa maîtresse assis à l'ombre sur la lisière du bois.

Dès qu'Élisabeth aperçut Daniel Seghers, elle se leva vivement et dit à Cornille Schut : « Fuyons ! car s'il s'arrête avec nous, notre solitude est profanée. »

Mais Cornille Schut tendit la main à son ancien ami; on parla d'Anvers, Cornille Schut soupira.

« Quoi! dit Daniel Seghers, vous êtes donc bien heureux, puisque vous n'êtes pas venu jouir de votre gloire; car, ne le savez-vous pas? vos deux *Assomptions* sont admirées de tout le monde. On vous croit à Rome. Si on vous savait ici, on y viendrait vous chercher en triomphe. »

Quand le peintre et sa maîtresse se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent tristement.

« Élisabeth, est-ce que nous serons encore huit mois sans retourner là-bas, où la vie nous attend avec des fêtes sans nombre?

— Partez, » dit Élisabeth en voulant cacher ses larmes.

Touché de tant d'amour, Cornille Schut oublia Anvers, et ses amis, et sa renommée.

« Partir! partir sans toi, jamais! »

Le temps passa, mais plus lentement; on ne chantait plus, on ne courait plus; voyant cela, le chien lui-même

devint triste. De temps en temps il essayait encore ses vives gambades et ses gais jappements, mais il retombait bien vite dans son humeur taciturne.

Enfin les derniers jours de solitude allaient finir. Dans sa joie de revoir ses amis, ou plutôt de se retrouver dans ses amis, le peintre ne s'aperçut pas que sa maîtresse pâlissait et s'étiolait; elle avait d'ailleurs toujours pour lui son tendre et charmant sourire. La veille du départ, il lui demanda à traverser encore les sentiers les plus aimés du grand bois où tant de fois ils s'étaient perdus. Elle se suspendit à son bras et marcha silencieusement. C'était un beau jour d'août; la gaieté des moissons resplendissait sur la terre, les sifflements du merle répondaient dans les bois aux sifflements de la faux dans les blés mûrs.

« Quel beau jour! s'écria l'enthousiaste Cornille Schut; j'ai le pressentiment que nous laisserons encore ici bien des heures charmantes. La nature ne m'a jamais parlé avec plus de poésie. Élisabeth, vous le voyez, notre amour ne vieillit pas.

— Hélas! dit-elle en baissant la tête.

— Nous reviendrons, reprit le peintre, nous reviendrons souvent, car, je le sens comme vous, c'est ici que nous retrouverons toute notre jeunesse. On n'est heureux qu'une fois sous le ciel...

— Alors, pourquoi partir? Vous m'avez habituée à vivre seule avec vous; le monde effarouche le bonheur : je perdrai tout là-bas.

— Enfant! vous le savez, la vie n'est pas seulement faite d'amour; le monde a prescrit des lois qu'il faut suivre; il faut vivre pour soi, mais il faut vivre aussi un peu pour les autres.

— Moi, dit Élisabeth, je ne puis vivre que pour vous. »

A ce moment, plus pâle encore que de coutume, elle tomba agenouillée sur l'herbe, élevant vers son amant ses beaux yeux mouillés de larmes.

« Ami, lui dit-elle, partirez-vous? »

Il la releva, l'appuya sur son cœur, et lui dit en lui baisant les cheveux : « Il le faut.

— C'est bien! dit-elle d'une voix tremblante, c'est bien! Nous partirons; mais, songez-y bien, moi, je ne reviendrai plus. »

Le peintre ne comprit pas ce qu'elle voulait dire.

« Vous reviendrez comme moi, lui dit-il; laissez-moi vivre six mois à Anvers avec vous; nous reviendrons ici peut-être pour toujours. »

Ils arrivaient vers le milieu du bois.

« Voulez-vous, continua Cornille Schut, allez nous reposer dans la prairie de la chênaie, que vous aimez tant?

— Non, dit-elle; je le voudrais bien, mais je n'ai plus de force, retournons sur nos pas; rentrons, car je ne sais ce que j'ai aujourd'hui; mais ne vous inquiétez pas, demain je serai prête à partir. »

Le lendemain le peintre passa la matinée dans son atelier à mettre en ordre ses tableaux, ses esquisses, ses dessins et ses livres. Il avait un peu de cette joie qui saisit l'exilé aux portes de son pays. Élisabeth, qui était restée dans sa chambre près de la fenêtre, le regard perdu sur la campagne, entendit son amant chanter gaiement cette chanson :

La vie est au cabaret. Belle hôtesse, ma mie, apportez-nous à boire; que vos petites mains blanches nous versent la bière écumante.

On n'a pas l'idée de la douleur profonde qui saisit Élisabeth, car cette chanson était celle que Cornille chantait avec ses amis dans ses jours de fête. Son cœur bondit et se brisa. Elle leva les yeux au ciel et pria Dieu avec ferveur.

Cependant il chantait toujours, de plus en plus emporté par ses gais souvenirs. La pauvre fille ressaisit tout à coup ses forces évanouies ; elle se leva vivement et courut à la porte de l'atelier. La porte était entr'ouverte ; elle s'arrêta sur le seuil. La voyant apparaître ainsi les cheveux en désordre, la gorge haletante, les yeux égarés, Cornille Schut vint vers elle surpris et effrayé : « Élisabeth, qu'avez-vous ? »

Elle sourit amèrement. « Ce que j'ai ? Écoutez-moi. »

Et aussitôt elle se mit à chanter cette chanson que Cornille Schut avait rimée pour elle dans les plus beaux jours de leur solitude :

I. — Les pâquerettes se flétriront. L'hiver viendra souffler la neige. L'hiver ne passera jamais sur mon cœur, ma belle maîtresse.

II. — Mon cœur, qui est un printemps éternel, quand tu me souris, soleil radieux ! quand je vois flotter ta noire chevelure, quand j'effleure ta lèvre embaumée.

III. — Non, je ne veux pas craindre l'hiver : il passera sans toucher mon cœur. Je brave son givre et sa tempête, quand je baise tes bras nus sur l'herbe.

IV. — Pourtant, il y a un hiver qui m'effraye : celui qui, dans ses bras de marbre, nous emportera dans le noir tombeau et sèmera sur nous des fleurs sans parfum.

V. — Ce dernier hiver glacera nos cœurs ; mais nous emporterons là-haut le souvenir des marguerites qui ont étoilé le ciel où tu marchais, car c'était le ciel sur la terre.

Au dernier mot de la chanson, Élisabeth tomba épuisée dans les bras de son amant : elle avait jeté toute sa vie dans sa voix.

Il la transporta à la fenêtre pour lui faire respirer l'air pénétrant du matin ; elle rouvrit les yeux et lui dit :

« Adieu ! cette chanson-là ne te fait plus battre le cœur, c'en est donc fait. L'homme le plus passionné ne trouve pas toute sa vie dans l'amour; la femme seule peut vivre et mourir par le cœur. »

Elle murmura encore :

Pourtant, il y a un hiver qui m'effraye : celui qui, dans ses bras de marbre.....

« Ma chère Élisabeth, criait Cornille Schut, glacé d'épouvante, ma chère maîtresse, où es-tu?

– Ami, répondit-elle d'une voix mourante, tu m'as dit qu'il fallait partir, je m'en vais avant toi. Tu m'aurais abandonnée là-bas, j'aime mieux mourir ici. »

A peine Élisabeth eut-elle dit ces mots, qu'elle ferma les yeux pour jamais. Cornille Schut la ressaisit dans ses bras et l'embrassa comme pour lui donner son âme.

On peindrait mal son désespoir. Il passa toute sa journée à pleurer et à crier comme un fou. Cent fois il prit sa maîtresse sur son cœur. Élisabeth ne se réveilla pas à ses embrassements.

Il se rappela que depuis plus d'un mois la pauvre fille pâlissait tous les jours; il comprit qu'elle mourait pour l'avoir trop aimé. Il jura de ne pas retourner à Anvers, de vivre au milieu des bois avec le souvenir toujours palpitant de la triste Élisabeth.

Après les funérailles seulement, il s'aperçut qu'il n'avait pas son portrait. On ne fait pas le portrait de la maî-

tresse qu'on aime; car peut-on rendre sur la toile le charme d'une figure adorée? Élisabeth avait posé pour les vierges de ses tableaux, mais il n'avait saisi dans sa figure que l'angélique pureté des traits : il s'était bien gardé de donner à la Mère des anges l'expression toute profane de sa maîtresse.

Quand elle eut disparu pour toujours, il regretta avec désespoir de n'avoir pas reproduit tout ce qui faisait le caractère et le charme de sa chère Élisabeth. Il la voyait encore passer dans ses rêves, fuir comme une ombre le long des prairies ou au fond des bois. Mais ce n'était plus la fraîche et rieuse fille des premières fêtes; c'était la pâle et triste amante que déjà la mort a glacée. Il tenta de faire son portrait en étudiant ses souvenirs; mais, chaque fois que la figure se ranimait sous son pinceau, ilreculait avec effroi, car c'était toujours Élisabeth mourante qu'il retrouvait sur la toile.

Durant près d'un mois Cornille Schut demeura dans sa solitude, qui était devenue tout à coup une Thébaïde. Son oncle, averti par Daniel Seghers, inquiet d'un exil si obstiné, vint le surprendre un soir qu'il rêvait sur la tombe d'Élisabeth Van Thurenhoudt. Le bonhomme Mathieu fut effrayé de la pâleur et du désespoir de Cornille Schut. Le peintre raconta mot à mot toute l'histoire de son cœur.

« Tu t'en vas me suivre à Anvers, lui dit l'oncle tout ému. — Non, dit le peintre, tant que les pâquerettes n'auront pas fleuri sur cette fosse, j'y viendrai pleurer. »

Il attendit. Tous les matins il allait rêver sur la fosse de sa maîtresse. Il lui parlait comme au beau temps. « Va, lui disait-il avec effusion, nous nous retrouverons dans une autre solitude pour nous aimer toujours: ...

mais retrouverai-je tes beaux yeux, si doux quand tu me parlais? — Pauvre Élisabeth, te voilà seule couchée dans la tombe, mais tu n'es pas seule comme moi! »

Un matin, il eut un mouvement de joie en voyant deux pâquerettes écloses dans l'herbe naissante.

Il les cueillit, les baisa et les porta à son cœur.

Il partit pour Anvers avec le pauvre Wael, qui depuis longtemps ne gambadait plus. Il retourna à la taverne. Ses amis le voulurent railler sur sa mystérieuse passion; mais quand on le vit si pâle et si sombre, quand on l'entendit parler de sa solitude avec une voix brisée par les sanglots, on respecta sa douleur; tous ses amis lui tendirent silencieusement la main.

« Ah! mes amis, mes vieux amis! je croyais me retrouver parmi vous, mais je n'y suis plus. Celui que vous avez connu est mort. Oui, mon cœur est enterré là-bas dans la fosse d'Élisabeth. Je ne suis que le fantôme de moi-même. »

DIALOGUES DES MORTS
SUR LES VIVANTS

MDXLVIII

TRADUIT DE L'HÉBREU

Octobre 1848.

I

DANS LE CIEL

VOLTAIRE, JEAN-JACQUES, MADAME DE POMPADOUR, MARIE-ANTOINETTE, SAINT-JUST, NAPOLÉON.

Tous sont au balcon pour voir la France.

VOLTAIRE. — Ne dirait-on pas que ce sont des hommes, tant ils font du bruit, les gamins !

MADAME DE POMPADOUR. — Des casseurs de vitres, qui se disent des révolutionnaires !

NAPOLÉON. — Phaéton est un symbole éternel que les rois devraient faire graver au fronton de leur palais. Tout gouvernement est le char de Phaéton, il monte, il monte, il monte, jusqu'à ce qu'il se précipite aveuglé par les

rayons de sa splendeur. Et quand il s'est précipité de lui-même, les populations viennent se vanter d'avoir fait une révolution.

SAINT-JUST. — Ah! quand je présidais la Convention à vingt-cinq ans, j'étais un révolutionnaire, moi; j'ai, comme le vieil Atlas, voulu porter la terre sur mon épaule pour la jeter dans l'abîme où les dieux façonnent les mondes, car la terre a fait son temps; mais, quoique je fusse taillé en plein marbre antique, je n'ai pas même pu porter ma tête au delà du 9 thermidor.

MARIE-ANTOINETTE. — Cette belle tête, ô Brutus, que tu portais comme un Saint-Sacrement!

MADAME DE POMPADOUR, *offrant une cigarette à Napoléon.* — Allons, César, un peu de fumée de plus ou de moins. De la fumée! toujours de la fumée! encore de la fumée! César et Napoléon ont remué le monde pour cela.

JEAN-JACQUES. — Après la guillotine laborieuse de 1793, la mitraille fertile de Napoléon. La guillotine était une idée : elle dégageait l'avenir. La mitraille était une autre idée : elle chantait l'idée révolutionnaire aux quatre coins de l'Europe.

NAPOLÉON. — O penseurs, qui n'avez jamais mis la main à l'œuvre! Vous avez gouverné le monde avec une plume : mais comment avez-vous gouverné votre maison? Voyez un peu où vos fils et vos filles sont allés en passant par l'hospice des Enfants-Trouvés? Après avoir tracé leur sillon d'angoisses, ils ont laissé aussi des enfants condamnés à la misère des sept péchés capitaux.

JEAN-JACQUES. — C'est la faute de la société.

NAPOLÉON. — Rêveur incorrigible! C'est la faute de Voltaire et de Rousseau, qui, en détruisant l'esprit de Dieu,

qui vaut bien l'esprit de Voltaire, ont détruit l'esprit de famille.

VOLTAIRE. — C'est la faute des prêtres, qui ont bâti trop d'églises sur le chemin du ciel ; c'est la faute de l'Église, qui s'est meublée de trop de confessionnaux ; c'est la faute du confessionnal, qui a été habité par l'hypocrisie et la superstition.

MARIE-ANTOINETTE. — C'est la faute de madame de Pompadour, qui a appris l'adultère à la France en s'asseyant sur le trône de Blanche de Castille.

MADAME DE POMPADOUR, *allumant son cigare à celui de Saint-Just.* — C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. Mais Marie-Antoinette n'y est-elle pour rien ?

MARIE-ANTOINETTE. — Vous avez été coupable de monter sur le trône : ai-je été coupable de monter sur la guillotine ?

SAINT-JUST. — C'est ma faute à moi ; car, comme Platon le disait d'Éphialte, j'ai versé toute pure et à pleine coupe la liberté au peuple, et le peuple enivré a perdu ma cause et la sienne.

JEAN-JACQUES. — Non, ce n'est pas ta faute, Saint-Just. Tu as bien fait de verser au peuple le vin pur de la liberté, car il a planté de ses mains, après le déluge de 1793, la vigne de la démocratie. Encore quelques coups de soleil et quelques gouttes de sueur, et le raisin mûrira. C'est la faute de Napoléon, qui a bridé la cavale révolutionnaire et lui a fait rebrousser chemin.

NAPOLÉON. — Oui, c'est ma faute si la France n'est pas retournée dans les forêts sauvages de la barbarie.

JEAN-JACQUES. — Si on retrempait la France dans la forte séve de la barbarie, cela ne ferait pas de mal à tous les efféminés qui la gouvernent, tous ces hommes in-

quiets et inquiétants qui ont peur des coups de soleil et des coups de vent.

NAPOLÉON. — Rêveur ! rêveur ! rêveur !

VOLTAIRE. — Vous êtes tous des orgueilleux de vous attribuer la gloire de ces malheurs-là. Ce n'est la faute ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de la marquise de Pompadour, ni de la reine Marie-Antoinette, ni de Saint-Just, ni de Napoléon ; c'est la faute de Dieu, qui fait la comédie et nous dicte nos rôles.

II

SUR UNE ÉTOILE QUI FILE

MACHIAVEL, LOUIS XIV, NINON DE LENCLOS, VOLTAIRE, SAINT-SIMON, MADEMOISELLE DE MONTESPAN, NAPOLÉON, CHATEAUBRIAND.

On se passe de main en main la lunette de Napoléon.

LOUIS XIV. — Voilà près d'un siècle et un demi-siècle que je n'y suis plus, aussi où en sont-ils ?

CHATEAUBRIAND. — Ah ! sire, nous sommes tombés de chute en chute ; maintenant ils auront beau vouloir remonter, ils auront devant eux le rocher de Sisyphe ! La liberté perdra toujours sa cause. Quand elle vient au monde, elle fait peur. Le despotisme au contraire rassure les plus craintifs, parce qu'il arrive s'appuyant sur la loi. La liberté s'appuie sur le droit. La loi a ses limites

parce qu'elle est faite par les hommes, tandis que le droit est comme la nature, on ne sait pas où il commence, on ne sait pas où il finit.

LOUIS XIV. — Voyez-vous s'agiter dans le néant tous ces Machiavels de 1848? Ils sont sur une balançoire qu'ils veulent retenir en équilibre ; car, si elle tombe à droite, c'est le gouvernement du droit divin ; si elle tombe à gauche, c'est la gouvernement de la démagogie. Or, la France ne peut pas dépenser son argent à entretenir des équilibristes, quand je dis son argent, je me trompe, car elle n'a plus que de l'or.

VOLTAIRE. — Sa Majesté oublie que la nation française a conquis le glorieux privilége de vivre en république et de se gouverner elle-même par le suffrage universel.

MACHIAVEL. — Si Dieu a dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin ; moi j'ai dit au peuple : Vous n'irez pas jusqu'au bout.

LOUIS XIV. — En conseillant les rois, Machiavel a conseillé les peuples. Quand une compagnie veut voyager sur terre ou sur mer, se met-elle en souci de locomotive ou de gouvernail? Il faut apprendre à conduire une nation comme on apprend à conduire la vapeur ou la voile. La canaille n'a que faire des ennuis du trône. Dans une maison où il y a vingt valets, le maître est-il aussi libre et aussi gai que le moins libre et le moins gai? Qui est-ce qui a les soucis d'argent? La canaille a les meilleurs priviléges : elle a le cabaret et la comédie. Si elle est taillée pour le travail, elle est taillée aussi pour l'amour. L'amour, voilà la vraie royauté.

NINON DE LENCLOS. — Vous en parlez bien à votre aise, sire, vous qui avez abusé de toutes les royautés. Moi je suis pour la république.

SAINT-SIMON, *riant*. — Liberté ! Égalité ! Fraternité !

MADEMOISELLE DE MONTESPAN. — Vive le menuet ! Autrefois les trois divinités qui protégeaient la France, ce n'étaient pas la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, c'étaient les Trois Grâces.

NINON DE LENCLOS. — Vous en êtes une autre. Toujours est-il que je suis pour la république, comme Aspasie à Athènes. La république, c'est la royauté de tous ceux qui ont le génie et de toutes celles qui ont la beauté.

VOLTAIRE. — Voilà les vrais rois par la grâce de Dieu.

SAINT-SIMON. — O Ninon, vous savez votre cœur, vous ne savez pas votre histoire. La république d'Athènes, c'était le siècle de Louis XIV, avec les priviléges, les belles femmes et les grands artistes. Est-ce que vous auriez voulu vivre à Sparte ?

MACHIAVEL. — Les Français seront bientôt des Spartiates — à table — quand ils n'auront plus que des pommes de terre plus ou moins malades à mettre sous la dent ; mais, pour aller combattre et vaincre, les Français ne seront plus d'héroïques sans-culottes, ces vrais frères des Spartiates.

NAPOLÉON, *survenant*. — Allons donc ! Quand je donnerai à un dictateur mes éperons d'or, il trouvera encore en France des soldats et des vainqueurs.

LOUIS XIV. — Le régime du sabre a fait son temps. Si la France peut rester la reine des nations après avoir décapité la royauté, elle le sera par ses penseurs, ses poëtes et ses artistes. Elle fera encore l'Olympe à Versailles.

CHATEAUBRIAND. — N'avons-nous pas eu Apollon-dictateur ? Lamartine, qui, sur sa harpe d'or, chantait des strophes au peuple ! Aussi on ne disait pas ministre, mais poëte des affaires étrangères.

NAPOLÉON. — Quand on est au pouvoir, parler ou écrire, c'est donner la monnaie de sa pièce. Moi, je n'ai écrit et parlé qu'à Sainte-Hélène.

LOUIS XIV. — Et encore, vous auriez mieux fait de vous taire. Donner le secret de sa force, c'est montrer sa faiblesse.

CHATEAUBRIAND. — Pour moi, si à l'heure qu'il est je conte mon histoire à toute la France, c'est pour prouver que Dieu seul est grand.

VOLTAIRE. — Et que M. de Chateaubriand est grand à côté de Dieu.

NINON DE LENCLOS. — M. de Chateaubriand croit réussir à replanter l'arbre de la foi; il se fait illusion sur l'avenir, car le bois est mort. Ce n'est plus qu'un fagot de bois sec.

VOLTAIRE. — Voltairienne! on va vous rôtir avec ce fagot-là. Moi, je fais pénitence. (*Les morts rient.*)

NINON DE LENCLOS. — Oh ! courtisan ! si le diable existait, vous lui feriez des stances.

LOUIS XIV. — En résumé, que vont-ils faire là-bas avec leur suffrage universel, leur budget aux dents si longues, leur liberté de la presse et leurs grands hommes du lendemain?

NAPOLÉON. — Ce qu'ils vont faire? des discours.

VOLTAIRE. — Le plus tapageur brouillera les cartes.

SAINT-SIMON. — Le plus harmonieux est un cygne blessé, qui ne bat plus que d'une aile.

LOUIS XIV. — Le plus austère avait raison : « Tout pour le peuple, rien par le peuple. »

SAINT-SIMON. — Ce qui était une paraphrase de la fameuse parole : « L'État c'est moi. »

LOUIS XIV. — Oui, mais qui entrera au parlement, botté et éperonné, un fouet à la main?

NAPOLÉON. — Il y a encore un homme en France!

LOUIS XIV. — Ou hors de France.

NAPOLÉON. — Vous avez fermé le cycle ancien, j'ai ouvert le nouveau.

LOUIS XIV. — Le soleil se couche tous les soirs et se lève tous les matins.

SAINT-SIMON. — Bourbon ou Bonaparte, que dira le peuple?

NINON DE LENCLOS. — Il ne faut pas compter sans lui, car le peuple est aujourd'hui un homme de quantité et de qualité.

LOUIS XIV. — Il ira à la comédie et au cabaret. Les révolutions ne l'amusent plus, car il n'a pas trouvé un seul homme digne de manger les marrons qu'il avait tirés du feu.

SAINT-SIMON. — Mais le secret de gouverner la France?

MADEMOISELLE DE MONTESPAN. — Le secret, c'est de l'amuser; il ne faut plus qu'on dise: « La France s'ennuie. »

LOUIS XIV. — Et comment l'amuserez-vous?

NAPOLÉON. — Avec l'esprit de conquêtes.

LOUIS XIV. — Oui, en lui donnant un sabre comme aux enfants.

MADEMOISELLE DE MONTESPAN. — Est-ce que vous me prenez pour une place forte?

SAINT-SIMON. — Le tort des révolutionnaires, c'est de traiter le peuple comme une bête affamée et de ne penser qu'aux appétits de la bouche.

VOLTAIRE. — C'est l'esprit du peuple qu'il faut nourrir, c'est le pain immatériel qu'il faut donner à son âme. L'autre pain, il le trouvera toujours, s'il a deux bras et

s'il est un homme de bonne volonté. Mais il faut commencer par rapprocher le peuple d'un ami avec qui je l'ai brouillé. Cet ami, c'est Dieu.

NINON DE LENCLOS. — Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit — et de la République. — Ainsi soit-il.

III

DIEU, SUR UN NUAGE

Inventez donc un enfer pour empêcher les hommes de raisonner ! — Vanité des vanités ! — Je n'ai pas créé un homme qui ne se soit permis de s'attribuer une part dans les révolutions — et qui ne m'ait donné des conseils pour l'avenir ! — Ils ont vu ce qui est prévu, mais c'est l'imprévu qui est mon premier ministre. — Allez, allez, grands hommes ! si vous voulez travailler pour l'avenir, faites des enfants. Je me charge du reste ; et je veux bien encore que dans ce petit coin, où fleurit le pampre, ils écrivent sur leurs pièces de cent sous, quelle que soit l'effigie : DIEU PROTÉGE LA FRANCE.

TROIS PAGES DE LA VIE

DE

MADAME DE PARABÈRE

I

LES VENDANGES

Les courtisanes de l'antiquité païenne étaient savantes, plus savantes encore qu'amoureuses. La gaie science dont parle Montaigne est la seule permise aux lèvres des femmes. Aspasie a beau me parler de l'âme immortelle et de la liberté des peuples avec l'éloquence de son disciple, le divin Platon, je n'écoute que des yeux. Si madame de Parabère était là, je lui trouverais plus d'esprit.

Le premier trait d'esprit d'une femme, c'est sa figure, le dernier, c'est son cœur. Les femmes du dix-huitième siècle n'avaient rien appris, mais elles savaient aimer et elles étaient belles sous la Régence, c'était comme une moisson aimée du ciel et du soleil, ou plutôt les femmes étaient belles sous la Régence, sous madame de Pompadour et sous Marie-Antoinette, parce qu'elles voulaient

être belles, — les unes par la galanterie, — les autres par la grâce, — celles-là par la passion, — celles-ci tout simplement par la beauté. L'art qui avait révélé Coustou jouait un grand rôle dans l'ajustement et dans l'air de tête. On corrigeait la nature qui n'avait pas assez de luxe ni de force pour se montrer toute simple. Ne pouvant être la Vénus de Milo, on devenait la bacchante de Sicyone.

Le plus vif contraste à opposer aux figures d'un siècle, ce sont les figures du siècle qui précède et du siècle qui suit. Qu'il y a loin de la Vallière ou de la Montespan à la Parabère ou à la Pompadour ! L'amour change de caractère tous les cent ans. C'est toujours l'amour, mais ce n'est plus le même masque.

C'est après souper, en 1717, un soir d'automne, au château de Sainte-Héraye.

M. de Parabère et son ami, M. de Gacé, avaient chassé dans la forêt de Carmelles dans le seul but de tuer le temps et d'avoir faim le soir. Madame de Parabère avait été du souper, mais comme une apparition. Elle n'avait pas chassé et n'avait pas faim. Elle s'était retirée dans sa chambre sous prétexte d'écrire trois ou quatre lettres (elle ne comptait pas) à sa mère, à sa sœur, à sa tante, qui n'attendaient pas de ses nouvelles.

Écoutons d'abord ce duo de buveurs dans un quatuor de bouteilles :

« Buvons ! s'écria Parabère.

— Buvons ! » s'écria Gacé.

Parabère essuya une larme, Gacé éclata de rire.

« Tu bois donc des larmes ? demanda Gacé au capitaine.

— Et toi, tu bois donc des chansons ?

— Oui, comme a dit le marquis de Saint-Aulaire :

Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire.
Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire.
Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts.
En un mot, le bon vin, c'est la source des vers.

— C'est bien dit. Buvons !

— Pourquoi pleures-tu ?

— Je pense que l'éternité sera une source de déboires, si on ne fait pas de vendanges au ciel.

— En attendant, couronnons-nous de pampres et de roses comme les païens ; n'ayons des lèvres que pour les bouteilles et pour les femmes. »

Parabère appuya une bouteille sur son cœur.

« Ma femme s'ennuie.

— Ma maîtresse s'amuse.

— Tu la laisses courir le monde.

— Et toi, tu emprisonnes ta femme. Crois-moi, le mariage a ses fatalités ; si tu dois être un Géronte en Chine, il faudra bien que tu conduises ta femme en Chine : les femmes qu'on épouse, on ne les fait pas.

— Je ne suis pas si philosophe, s'écria Parabère. Je prétends être le mari et l'amant de ma femme, vertubleu !

— Tu commences à y voir bleu, c'est que tu as trop bu, mauvaise futaille qui ne tient que chopine !

— Verse-moi cette bouteille. Boira bien qui boira le dernier.

— Jusqu'au jour du jugement, si tu veux.

— Mais ma femme, sacrebleu !

— Allons, te voilà bon à coucher sous la table. »

En effet, Parabère avait toutes les peines du monde à se tenir à table.

« Amphitryon, mon ami, dit Gacé, que vais-je devenir? car tu ne bois plus! Si nous étions à Paris, j'irais dire des folies à l'Opéra; mais ici, au fond des bois, dans u coupe-gorge peuplé d'hamadryades transies, je n'ai qu'à m'enfumer et dormir comme un Lapon.

— Buvons! » dit Parabère en tombant sous la table, tout endormi déjà.

Gacé lui versa quelques gorgées de vin comme on jette de l'eau fraîche à ceux qui se trouvent mal.

« Bois, mon ami!

— Ah! murmura Parabère en pleurant, je suis bien cruel d'avoir ainsi emprisonné ma femme. Mais je suis jaloux comme un tigre. A boire, Gacé!

— Attends, dit Gacé, je vais aller chercher un entonnoir, ou plutôt, puisque aussi bien nous sommes en vendange, je vais te porter dans la cuve qui bouillonne au pressoir. »

Gacé se leva et comprit qu'il n'était pas homme à aller bien loin. Il regarda Parabère et se mit à rire sans savoir pourquoi, selon sa coutume.

« Ivre mort! dit-il en faisant un signe de croix sur son ami Parabère : *Ci-gît Parabère!* Si j'allais consoler sa veuve? »

Cette idée passionna Gacé.

« Elle est belle comme un ange qui aurait été un démon. Mais, halte-là! il paraît que c'est une vertu formidable à bastions et à meurtrières; elle lit Bossuet et parle du couvent... Tu chancelles, Gacé! as-tu donc peur de la vertu?... En avant! »

Il franchit le seuil de la salle à manger sans trop sa-

voir encore s'il ne rebrousserait pas chemin. Il marcha en avant. Il rencontra du pied un valet de chambre qui dormait dans une antichambre.

« Holà ! l'Épine !

— Ce n'est rien, monsieur le capitaine, c'est que nous avons bu.

— Coquin, je t'ai appelé tout à l'heure.

— Je sais bien ; mais c'était au tour de la Rose à descendre à la cave. Voilà une heure qu'il y cherche son chemin. Je connais cela, c'est un vrai labyrinthe.

— Je vous ferai pendre tous les deux. »

Gacé allait toujours en avant.

« Monsieur le capitaine se trompe de porte.

— Pas un mot, ou tu es mort !

— Songez donc que M. de Parabère seul passe par cette porte quand le soleil est couché. »

L'Épine alla vers M. de Gacé avec un air d'inquiétude.

« Et encore, poursuivit-il, M. de Parabère n'y vient pas toutes les nuits ; par exemple, quand madame la marquise lit Bossuet. »

L'idée des périls de la tentative avait un peu dégrisé Gacé. Il se tourna vers l'Épine, le saisit à la gorge et lui ordonna, sous peine de mort, d'aller veiller son maître.

« Après tout, murmura l'Épine, cela ne me regarde pas. Je vais faire semblant de dormir. »

M. de Gacé ouvrit la porte avec un battement de cœur.

« Ce n'est pas cela, » dit-il en cherchant des yeux.

Il venait d'entrer dans la chambre d'Arabelle, une des femmes de la marquise. Cette fille dormait sur un fauteuil, tenant une clef à la main. Le bruit de la porte s'ouvrant et se refermant l'éveilla à demi, mais elle resta en proie à un songe.

« Je n'ai pas la clef, » murmura-t-elle.

Gacé sourit et lui prit doucement la clef.

Elle ne s'éveilla pas.

« Il paraît que cette coquine est une Vestale qui défend l'entrée du temple à tout le monde, au mari comme aux autres. »

Gacé, s'étant approché d'une autre porte, reconnut la voix de la marquise.

« En vérité, elle lit Bossuet; c'est une mauvaise préface au roman que je veux faire avec elle. »

Gacé chancela dans sa hardiesse. Il mit l'oreille à la porte et n'entendit plus que le silence.

« Elle dort : j'aime mieux cela; je l'éveillerai si doucement, qu'elle n'aura pas la force de se rendormir. »

Gacé mit la clef dans la serrure.

« Pourtant, voilà une entrée en matière un peu risquée. Encore, si j'avais quelque peu averti la marquise! Mais n'a-t-elle donc rien compris à mes œillades idolâtres? Ne lui ai-je pas dit vingt fois qu'elle était la plus belle? Dire à une femme qu'elle est belle, c'est lui faire une déclaration galante, — car, — si je vous trouve belle, marquise, c'est parce que je vous vois par mon cœur et que vous avez été faite pour mes yeux. »

Ainsi raisonnait M. de Gacé sur le seuil de la porte.

En 1715, le dix-huitième siècle venait de naître, — car le dix-huitième siècle ne compte pas quatre-vingts ans, il commence à la Régence et finit à la Révolution. —En 1715, on ne croyait plus guère qu'au paradis terrestre; toutes les grandes dames, depuis la duchesse jusqu'à la financière, se bâtissaient, avec la grâce des oiseaux du bon Dieu, une retraite amoureuse toute pleine de tapisseries, de peintures, de miroirs et de fleurs. Les

lambris et les plafonds, les glaces elles-mêmes, se couvraient de Cupidons et de bouquets. C'était le siècle des chaînes de roses. Le seul peintre de génie qui régnât alors se nommait Antoine Watteau.

Dans ces paradis terrestres des belles amoureuses de la Régence, les anges venaient quelquefois, trompés par les ailes de ces petits amours sournois qui, sous leurs ailes blanches, étaient de vrais mousquetaires. Mais les anges, dépaysés, n'étaient pas longtemps sans s'apercevoir qu'il n'y avait d'autre ciel que le ciel du lit dans ces paradis profanes.

Or M. de Gacé avait ouvert la porte. Une petite lanterne chinoise, — pendant que nous allions, par nos missionnaires, convertir la Chine à la religion catholique, la Chine nous convertissait à ses chinoiseries : magots, pots peints et lanternes, — donc une petite lanterne chinoise, suspendue au plafond par une guirlande de roses, répandait dans la chambre de madame de Parabère une lumière mystérieuse, toute favorable aux songes amoureux.

Gacé ne s'amusa pas, comme un autre aurait pu le faire, à admirer la fraîcheur, l'esprit et l'éclat des peintures, œuvre de quelque Gillot insouciant de sa gloire, payée un ou deux sourires et trois ou quatre écus au soleil.

Il alla droit au lit et s'agenouilla, quoiqu'il n'eût pas l'habitude, dans son régiment, de dire ses patenôtres. Le lit était presque dans l'ombre; d'amples rideaux de damas, à peine soulevés par des torsades d'or, tombaient à flots du baldaquin.

« Puisque je suis à genoux, pensa Gacé, je vais faire un serment : je jure que madame de Parabère ne descendra pas de son lit pour me mettre à la porte. »

Gacé rehaussait ainsi son courage défaillant.

« En vérité, dit-il en saisissant le rideau, j'aimerais mieux passer le Rhin avec Louis XIV. »

Il souleva le rideau, se leva et se jeta éperdument sur le lit avec une secousse du cœur.

Mais madame de Parabère n'était pas dans son lit.

« Et pourtant, dit Gacé un peu confus, j'ai reconnu sa voix tout à l'heure. »

Il écouta — tout en regardant la porte ouverte du boudoir.

LA MARQUISE. — Martial, vous n'êtes pas raisonnable, voilà vingt fois que je vous dis adieu.

MARTIAL. — Alors, vous me chassez ?

LA MARQUISE. — Songez donc qu'il vient de sonner trois heures.

MARTIAL. — Trois heures de joie inespérée, car je suis arrivé à minuit.

LA MARQUISE. — Adieu, revenez après-demain. N'oubliez pas la clef du parc. Voyons, Martial, vous m'arrachez la main ; allez-vous-en, que je ferme la fenêtre, car voilà que je m'enrhume. Adieu, adieu ; prenez garde aux espaliers. J'entends là-bas votre cheval qui hennit et qui piaffe. Pauvre enfant ! dix lieues à faire dans les bois. Adieu.

MARTIAL. — Adieu. Pour vous voir et vous baiser la main, je ferais le tour du monde !

La fenêtre du boudoir se referma.

« Il paraît, dit Gacé, que le roman que je voulais écrire était imprimé. »

Il se demanda ce qui lui restait à faire. Il y avait plus d'un parti à prendre ; le plus sage était de s'en aller. Gacé resta.

Quand madame de Parabère rentra dans sa chambre, elle vit un homme et poussa un cri. Gacé éclata de rire.

« Un de parti, un de revenu, » dit-il avec une pointe d'impertinence, tout en se tordant la moustache.

Madame de Parabère, à demi morte d'effroi, était tombée à la renverse sur son canapé.

« Madame, dit Gacé en lui prenant la main, je ne veux pas vous faire de la peine. Ordonnez et j'obéis. Je vous aime, mais je viens trop tard. Quand je me suis mis en campagne, le siége était fait. Mille compliments à Martial ; voilà un nom d'un bon augure. S'il lui faut une sous-lieutenance dans mon régiment, parlez... »

La marquise souleva ses paupières et laissa tomber sur Gacé un de ces regards terribles et charmants dont les serpents ont le secret.

« Monsieur de Gacé, le marquis de Parabère vous a invité à venir boire son vin, mais non à venir prendre sa femme d'assaut ; vous violez les devoirs de l'hospitalité.

— Je suis un grand criminel, mais je suis amoureux.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas envie de dormir ? Laissez-moi seule, ou j'appelle mes gens.

— Vous voulez donc vous perdre ?

— Me perdre ? c'est vous que je veux perdre. »

La marquise, tout à l'heure courbée sous sa honte, reprenait une attitude dégagée.

« Je ne comprends pas, dit Gacé. Quoi ! je suis témoin de votre galante aventure...

— Un galant homme, interrompit madame de Parabère, n'est jamais témoin dans une aventure où il y a une femme. Je n'ai donc rien à craindre de vous, tandis que vous avez tout à craindre de moi. Si j'appelle, mon mari se réveille et survient. Avant toute explication, il

vous saisit et vous coupe la gorge ou vous jette par la fenêtre.

— La fenêtre! s'écria Gacé en riant, c'est un chemin charmant, à la condition que vous me direz comme à Martial : « Prenez garde aux espaliers. »

— De grâce, assez d'esprit comme cela. Puisque vous étiez là quand il est parti, vous savez que je l'aime; c'est mon crime, mais ce sera mon seul crime.

— Madame, dit Gacé en saluant d'un air sceptique, je reviendrai aux vendanges prochaines.

— Jamais! Mon cœur m'a perdue, mais mon cœur me sauvera. Le jour où je n'aimerai plus Martial, j'irai m'ensevelir dans un couvent.

— Vous voulez dire que Dieu sera votre second amant? Le vingtième, c'est possible, mais le second, jamais! Dieu, madame, c'est l'hiver qui recueille le pampre jauni quand les vendanges sont faites. Adieu, marquise, je garde la clef de votre chambre. Je reviendrai dans un an et un jour.

— L'impertinent! » dit la marquise furieuse.

Gacé était parti. Madame de Parabère se promena avec agitation.

« Ah! Martial! dit-elle en soupirant, vous m'avez ouvert une porte dorée, mais c'est la porte de l'enfer. »

Elle souleva le rideau d'une fenêtre.

« Pauvre enfant! dix lieues à faire par une nuit d'automne froide et pluvieuse! Il me semble que j'entends dans mon cœur le galop de son cheval. Ah! si j'étais avec lui, comme je serais heureuse de tous les périls d'un enlèvement! »

Cependant Gacé était retourné dans la salle à manger.

Parabère dormait toujours sous la table. Il l'appela d'une voix de tonnerre.

« Je suis là, dit le marquis.

— Tu ne sais pas boire, dit Gacé. Depuis que tu es sous la table, j'ai bu vingt et une rasades. Allons nous coucher, car si jamais ta femme nous trouvait, quand viendra le jour, en pareille compagnie de bouteilles vides, elle ne te pardonnerait pas, ni à moi non plus. Est-ce que tu connais Martial ?

— Martial ? dit Parabère en se levant. Quel Martial ?

— Un Martial quelconque. Je ne sais pas. Cherche.

— Attends donc. J'ai un cousin dans les chevau-légers. Martial de Montluzun, un enfant qui est encore en nourrice. Quand les jours étaient plus longs, il venait quelquefois au château, car il est à Compiègne depuis la campagne. Qu'est-ce que tu veux faire de lui ?

— Rien, dit Gacé d'un air distrait. On m'a parlé de lui à la cour comme d'un garçon qui ferait son chemin.

— Allons donc ! il ne sait pas boire. Or quiconque ne sait pas boire une bouteille pour le coup de l'étrier, ne va pas loin.

— Ces pauvres espaliers ! » pensa Gacé.

II

SOUS LA RÉGENCE

Un an et un jour après cette aventure, Gacé avait encore la clef de la chambre de la marquise, — mais la marquise n'était plus au château de Saint-Héraye.

Elle était veuve depuis onze mois, — M. de Parabère étant mort de soif, — dit la chronique.

« Sans doute, pensait Gacé en regardant la clef, elle pleure Parabère avec Martial dans quelque solitude amoureuse. »

Il vint à Paris pendant les fêtes du carnaval. — Y avait-il un carême sous la Régence? — Gacé courut beaucoup le monde. Il fut présenté au Palais-Royal un jour de bal masqué. Le régent le convia au bal et au souper. Gacé se jeta éperdument dans les folies du bal, cherchant une aventure parmi toutes ces femmes, qui ne vivaient que pour l'amour.

Le régent se promenait dans les salons tout ruisselants de lumières, de femmes et de diamants, comme un sultan dans son sérail. Combien peu de ces femmes montaient au Palais-Royal par la grande porte, sans descendre par l'escalier dérobé! Tout d'un coup un grand bruit se fit dans le bal, un grand bruit suivi d'un grand silence.

« Ah! voilà madame la marquise de Parabère. »

Ce nom courut sur toutes les lèvres. Elle vint comme une reine, avec cent adorateurs sur ses pas. Gacé, confondu, voulut se précipiter au-devant d'elle, mais il fut devancé par le duc d'Orléans, qui baisa galamment la main de la marquise et la pria de danser avec lui le menuet de Louis XIV.

« Et Martial! murmura Gacé, qui croyait rêver. Est-ce bien là madame de Parabère? demanda-t-il à son voisin, M. de Riom.

— Vous ne l'avez donc jamais vue? répondit Riom, car ce n'est pas là une beauté de carrefour; quand on l'a entrevue, on la sait par cœur.

— Vous parlez à un converti, » dit Gacé, suivant toujours d'un regard surpris madame de Parabère.

La marquise était belle, cette nuit-là, comme Diane et Vénus, comme la Vallière et Montespan. Elle traînait avec la grâce d'une reine une robe des Indes à grands ramages, où Audran lui-même avait semé des roses. Elle était coiffée de ses cheveux. Elle avait eu la hardiesse de ne les point poudrer; aussi brillaient-ils sur ses tempes de neige comme deux ailes de corbeau volant sur le givre des chênes. Elle n'avait ni rouge ni mouches, ce qui était aussi contre les bienséances; mais elle était si belle et souriait avec des dents si blanches et des yeux si bleus, que tout le monde lui pardonnait, les femmes elles-mêmes, car les femmes ont le sentiment de l'art et l'amour du rayonnement; elles aiment la beauté, le soleil, les fleurs et les diamants. C'était une féerie de voir passer au milieu des groupes étincelants cette femme si belle par le seul artifice de sa beauté, sans ornements et sans coquetterie.

« Belle de jour et belle de nuit, dit Riom à Richelieu qui passait.

— Savez-vous son histoire? dit Richelieu en reconnaissant Gacé.

— J'en ai lu une page, dit le capitaine.

— Dites-nous-la, car ici on sait bien où va la marquise, mais on ne sait pas d'où elle vient.

Gacé raconta son duo avec Parabère et toucha très-délicatement à l'histoire des espaliers.

— Il paraît, dit Riom, qu'elle est née en Bretagne, vers la fin du siècle. On l'a mariée à cette brute de Parabère sans qu'elle y prît garde. Parabère était jaloux comme tous les prédestinés. En mourant il a fait son

devoir. La voilà dans toutes les joies du veuvage, conjuguant sur tous les modes le verbe *régenter*. Le régent l'a régentée, elle régentera tout le monde.

— Je me mets sur les rangs, dit Richelieu. Quelle charmante maîtresse d'école! Elle apprendrait l'hébreu à M. de Cupidon.

— Mais enfin, reprit Gacé, expliquez-moi comment la marquise est venue ici.

— C'est tout simple, dit en passant un joli masque d'un air mystérieux : les papillons viennent toujours se brûler à la lumière; ou plutôt les pâles fleurs de la province viennent s'épanouir au soleil de la cour.

— Ce que vous dites là, beau masque, nous le savions. Vous faites des almanachs qui expliquent le passé.

— Vous ne me laissez pas finir, reprit le masque. Je sais tout, l'avenir par le passé. Voici le passé : madame de Parabère était avant-hier à la présentation chez la duchesse. Son carrosse avait fait du bruit à la porte, car elle a des chevaux anglais et des écussons peints par Watteau. Le régent se trouve toujours à la présentation quand il y a de belles femmes. La dame a de l'esprit, et du meilleur, car elle ne le sait pas. Quand elle se leva pour partir, le régent, contre son habitude, la voulut conduire à son carrosse. Il lui prit la main sur le marchepied. Elle était charmée et confuse de tant de bonne grâce; elle laissa sa main une seconde en rougissant de plaisir et d'embarras. C'en était fait de la vertu de madame la marquise de Parabère. Comme elle se blottisait dans le fond du carrosse, le régent s'élança près d'elle, ferma la portière, et fouette cocher! Où allèrent-ils? Je ne sais pas. Mais la marquise a sur son éventail l'*Embarquement pour Cythère*.

Richelieu avait reconnu la voix de celle qui parlait.

« Madame de Sabran, lui dit-il à l'oreille, si vous voulez, nous nous embarquerons aussi. »

La comtesse s'enfuit dans les groupes, soit qu'elle craignît d'être reconnue, soit qu'elle cherchât à être poursuivie.

Gacé et Riom se promenèrent dans les salons. La duchesse de Berry, déguisée en odalisque, survint et entraîna son lieutenant des gardes. Gacé se trouva seul.

Il alla de groupe en groupe pour entendre parler de la marquise, car tout le monde parlait de madame de Parabère. Ce qu'on disait, il le savait déjà, et n'écoutait plus que le bruissement de la fête et la gaieté des violons, quand sa curiosité fut ressaisie par les reparties animées de deux jeunes gens qui se querellaient pour la marquise dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Je vous dis, s'écriait le plus bruyant, que c'est une infamie. Elle s'appartient, mais notre nom ne lui appartient pas. Qu'elle se donne au régent, c'est bien ; mais non pas sous le nom de Parabère, entendez-vous, monsieur de Montluzun?

— A merveille, dit Gacé, je retrouve ici tout mon monde ; voilà Martial. »

Le jeune chevau-léger était pâle et triste comme un amoureux au désespoir.

« Vous êtes ridicules avec votre nom de Parabère, dit-il à l'autre d'un air hautain, en homme qui cherche une affaire. Est-ce que vous voulez que ce beau nom soit canonisé?

— Point de railleries ! dit le neveu de Parabère.

— Je veux rire ! s'écria Martial. Monsieur de Parabère, votre vertueux oncle, qui est mort ivre après avoir été

longtemps ivre mort, — a donné son nom à sa femme, elle est dans son droit de porter ce beau nom, même à la cour.

— Comme il lui plaira, mais il me reste une ressource. Je lui écrirai demain que, si elle persiste à porter mon nom, j'en prendrai un autre, celui de mon laquais.

— Je vous défends de faire cela ! dit Montluzun en élevant la voix.

— Eh bien, dit Godefroy de Parabère, allez demain à midi au petit lever de la marquise, vous verrez si j'ai obéi.

— C'est une lâcheté ! dit l'amant de madame de Parabère. Godefroy, vous me connaissez, je vous couperai la gorge.

— C'est convenu, dit Godefroy, mais après la lettre.

— Non, avant la lettre. »

A cet instant, madame de Parabère vint droit à Gacé, qui se tenait à quelque distance des deux batailleurs.

« Monsieur de Gacé, lui dit-elle avec son charmant sourire plus que jamais dédaigneux, je vous attends demain à mon lever.

— Où? demanda Gacé avec un peu d'impertinence.

— Vous le savez bien, dit-elle. Je passe la saison au Palais-Royal. »

Tout à coup la marquise pâlit et chancela sur son joli pied, chaussé de roses blanches : elle avait aperçu M. de Montluzun.

« Martial ! murmura-t-elle, je le croyais en Languedoc. »

Elle disparut comme par enchantement.

« Et pourtant, pensait-elle en se cachant le front dans sa main comme si la lumière l'eût offensée, mon

cœur m'avait bien dit qu'il n'était pas loin. Il ne faut pas que ce pauvre enfant me voie ; il aura demain une lieutenance pour la Bretagne ou pour le Périgord. »

Mais M. de Montluzun avait suivi madame de Parabère.

« Oh! madame! madame! dit-il d'une voix étouffée en s'inclinant devant elle, blanc comme une statue.

— Martial, pas un mot de plus. J'ai voulu vous sauver d'une passion fatale.

— Madame, madame, ne profanez pas la religion de mon cœur ; dites que vous ne m'aimez plus, au moins je croirai que vous m'avez aimé.

— Je ne crois à l'éternité que dans le ciel. La terre tourne, j'ai tourné. Vous n'étiez pas là, j'ai marché sans vous. Adieu, Martial. Oublions! L'avenir vous appelle.

— Ce qui m'appelle, madame, c'est le passé. Je n'oublierai pas, moi. Adieu, madame. »

M. de Montluzun s'inclina tristement avec la dignité des souffrances du cœur.

Madame de Parabère, qui essayait d'étouffer un souvenir tout vivant encore, faillit s'évanouir.

« Martial! » murmura-t-elle d'une voix qu'il connaissait bien.

Il se laissa prendre et fit un pas vers elle ; mais, dans cet intervalle d'une seconde, un autre souvenir avait combattu Martial. Madame de Parabère croyait encore aux joies de son triomphe à la cour. La beauté parla plus haut que le cœur; M. de Montluzun, qu'elle aimait encore, fut sacrifié au duc d'Orléans, qu'elle n'aimait pas encore.

« Martial, répéta-t-elle, mais d'une voix que ne connaissait pas Martial, souvenons-nous, mais adieu!

M. de Nocé passait alors; elle lui prit familièrement le bras en lui disant :

« Conduisez-moi vers le régent. »

— Si j'ai bien compris, dit M. de Nocé, c'est une grâce qu'on vous demandait. Voilà les prérogatives du trône, car vous êtes la reine aujourd'hui.

— Oui, répondit madame de Parabère en soupirant, vous avez bien compris : on me demandait une grâce, et, comme je suis la reine *aujourd'hui*, je me suis hâtée de l'accorder, car qui sait si je serai la reine *demain* ?

— Toujours ! » s'écria M. de Nocé.

Au souper tout le monde fut joyeux. Le régent était un philosophe qui s'amusait pour toute la France. Ses maîtresses de la veille, mesdames de Sabran et de Phalaris, prenaient gaiement leur revanche, ayant trop d'esprit pour pleurer, espérant d'ailleurs reconquérir le trône. Madame de Parabère se laissait aller au vent, voiles tendues, bravant les tempêtes. Elle aimait l'imprévu, fût-il semé d'abîmes. Au dessert, Richelieu chanta des couplets de La Fare. Fontenelle, qui était là, fit un parallèle des anciens et des modernes, pour donner raison aux modernes à propos de beauté, de danses et de chansons.

Madame de Parabère ne dormit guère. Le duc d'Orléans lui avait arrangé avec un goût frivole un appartement au Palais-Royal, s'ouvrant de plain-pied sur le jardin. Toutes les folies du luxe à la mode étaient amoncelées dans sa chambre à coucher, son salon et son boudoir. Le régent n'avait pas oublié l'oratoire.

Madame de Parabère, en s'éveillant, appela ses femmes, glissa ses pieds dans des mules persanes destinées

à des pieds d'enfant, et alla interroger une pendule, vrai bijou de Saxe, représentant les trois Grâces avec le caractère coysevoxien des Grâces de la Régence.

Il était midi.

Deux femmes entrèrent, l'une apportant la guenon de la marquise, l'autre une robe ouverte et des peignes. Dès que la robe fut passée, la marquise, qui se savait belle au matin, — elle avait à peine vingt-quatre ans, — dit qu'on pouvait ouvrir la porte à M. de Gacé.

En effet, Gacé attendait depuis une heure; la marquise ne doutait pas qu'il ne fût là.

« Eh bien, monsieur de Gacé, quel temps fait-il aujourd'hui?

— Madame la marquise, je n'ai pas vu le temps, je n'ai vu que vous, car je voyais en moi.

— Quel joli galimatias! Arabelle, prends garde, tu m'arraches les cheveux. »

Arabelle adoucit les caresses du peigne.

« Monsieur de Gacé, asseyez-vous sur le sofa, à côté de ma guenon. N'est-ce pas qu'elle est jolie? »

M. de Gacé garda le silence. Il ne savait quelle figure prendre, il respirait avec des battements de cœur l'air tout imprégné d'amour qui était répandu dans la chambre.

« A propos, monsieur de Gacé, vous m'aviez promis de revenir au bout d'un an et un jour, comme dans les contes de fées. Vous m'avez oubliée.

— C'est une coquetterie cruelle, madame. Tant que vous étiez la femme de Parabère, je pouvais nourrir mon ambition, car je valais mieux que lui; mais vous êtes devenue veuve, mon ambition est tombée.

— Voilà qui est très-délicatement dit. Voulez-vous vous marier?

— Plus ou moins. Est-ce que vous avez quelque cousine résignée à mes folies? »

Madame de Parabère se tourna vers M. de Gacé, et lui dit d'un air curieux et railleur :

« Est-ce que vous avez gardé la clef? »

Gacé prit la clef dans son habit.

« La voilà, madame. Vous voyez qu'elle n'est pas rouillée. »

La marquise sourit.

« Une autre fois, poursuivit Gacé, quand je serai entré quelque part, je resterai.

— Et vous aurez raison, monsieur de Gacé; il ne faut pas donner un an de trêve à son ennemi. »

Un laquais apporta deux lettres sur un plat d'argent ciselé à Florence. La marquise regarda les deux cachets à diverses reprises, tout en se demandant quelle lettre il fallait lire avant l'autre. Elle avait reconnu les armes de Martial; elle réserva sa lettre et décacheta l'autre.

« Madame,

« Vous avez déshonoré notre nom; les hommes de cœur ne le voudront plus porter : voilà pourquoi je signe pour la dernière fois

« Godefroy de Parabère. »

Un nuage passa sur les yeux de la marquise.

« Oh! si j'étais un homme! murmura-t-elle en froissant la lettre.

— Madame, dit Gacé, vous avez un homme sous la main.

— Eh bien, oui, dit-elle avec colère, je vous donnerai une épée, et je vous montrerai le cœur qu'il faut frapper. »

Elle avait ouvert la lettre de Martial :

« Quand vous recevrez cette lettre, madame, vous serez vengée : Godefroy de Parabère sera mort ou mon cœur ne battra plus.

« Martial de Montluzun. »

Madame de Parabère renvoya ses femmes.

« Adieu, monsieur de Gacé; il me faut une heure de solitude.

— Adieu, madame. N'oubliez pas que j'attends une femme de votre main.

— Oui, oui, dans un an et un jour, dit la marquise d'un air insouciant pour cacher la blessure de son cœur. Vous pouvez commander les violons. »

Quand la marquise fut seule, elle tomba agenouillée et pria Dieu pour M. de Montluzun.

« Hélas! dit-elle, c'est pour moi qu'il faut prier. J'ai le pressentiment qu'il s'est fait tuer par ce fier-à-bras de Godefroy. Bienheureux, bienheureux ceux qui meurent ainsi pour une belle action dans toutes les croyances des vingt ans! »

On annonça le duc d'Orléans. Madame de Parabère essuya ses larmes et marcha à sa rencontre avec le sourire d'une sultane qui n'a jamais écouté battre son cœur.

« Ah! marquise, comme vous êtes belle ce matin!

— N'est-ce pas? dit-elle de sa voix la plus vibrante. Je suis belle parce que je vous attendais. — O Martial! où es-tu? poursuivit en elle-même madame de Parabère.

— Vous êtes belle comme un soleil levant, continua le duc d'Orléans.

— Oui, le soleil levant; mais ici le soleil se couche de bonne heure. »

Le régent avait saisi la main de la marquise.

« Pauvre Martial! je voudrais qu'on m'enterrât avec lui.

— Que murmurez-vous donc là, marquise? est-ce que vous dites vos patenôtres?

— Les patenôtres de l'amour.

— Vous savez que Santerre doit venir tout à l'heure pour nous peindre en Adam et Ève.

— Dans le paradis perdu?

— Perdu ou retrouvé, c'est toujours le paradis, surtout quand Ève s'appelle madame de Parabère.

— Oui, mais Ève a mangé les pommes, l'arbre n'est plus que l'arbre de la science.

— La science de l'amour.

— La science de la mort.

— Est-ce que nous allons faire l'oraison funèbre de notre aventure? Marquise, je vous ferai peindre aussi en Minerve. Je vois bien que vous serez tout à la fois Mentor et Calypso au Palais-Royal.

— Oui, la sagesse et la folie. »

Santerre survint; il ébaucha le même jour les deux célèbres portraits de madame de Parabère avec cette touche chastement voluptueuse qui anime toutes les créations de ce peintre charmant, imprégné de grâce antique. En voyant la Minerve qui allait régner si impérieusement au Palais-Royal, le régent dit qu'il ferait réformer par le parlement le Jugement de Pâris, qu'il donnerait une pomme à Minerve et une pomme à Vénus.

« Je viens de faire une découverte, dit la marquise de

Parabère, qui avait un peu d'histoire ancienne : la pomme de Vénus, la pomme d'Ève, c'est toujours la pomme. »

III

LES DÉSESPOIRS DE PHILIPPE D'ORLÉANS

Bien des jours se sont passés. De quel côté le vent souffle-t-il à la cour? Le régent est toujours amoureux, mais quelle est la reine du jour? Hier il a soupé avec madame de Parabère, madame de Sabran, madame de Phalaris et quelques autres; mais il doit souper avec une nouvelle venue, madame d'Averne, « une coquine qui fait argent de sa beauté. » Le régent a donné à son mari une capitainerie aux gardes; aussi le mari, versant des larmes de reconnaissance, est-il venu offrir au régent de garder sa femme avec sa troupe, afin que nul autre que monseigneur n'en approchât.

Madame de Parabère est à Saint-Cloud; elle n'a pas encore oublié Martial; mais Martial, après avoir tué en duel Godefroy de Parabère, s'est enfui aux Grandes Indes. M. de Gacé est marié, mais il n'est pas l'amant de sa femme. Le régent passe au château de Saint-Cloud, en compagnie de la marquise, le mardi et le mercredi de chaque semaine; mais madame d'Averne, jouant les fureurs d'Hermione, ne veut plus que le duc d'Orléans aille à Saint-Cloud « s'enivrer aux orgies de la Parabère. » Le régent a juré qu'il n'irait plus.

« On n'a jamais vu une passion semblable, a dit ma-

dame d'Averne. Voilà deux ans que cette femme vous fait tourner la tête.

— C'est vrai, dit le régent; mais j'ai souvent tourné la tête de l'autre côté.

— Si vous revoyez cette femme, s'est écriée la nouvelle favorite avec désespoir, je retourne à mon mari.

— Calmez-vous, je ne veux pas vous condamner à une pareille extrémité : j'exile madame de Parabère. »

Le lendemain, le carrosse à quatre chevaux de la marquise l'emporta comme le vent de Saint-Cloud au Palais-Royal. Le duc d'Orléans refusa de la voir, mais elle arriva jusqu'à lui.

« Monsieur le duc, vous me chassez comme une courtisane!

— Que voulez-vous, marquise, nous n'avons plus rien à nous dire. Songez donc qu'il y a deux siècles que nous nous adorons.

— Ah ! vous ne m'avez pas aimée.

— Thésée n'a jamais tant aimé Ariane.

— Je ne partirai pas.

— Je vous ferai enlever. J'en connais plus d'un qui se chargera de l'entreprise; car ce n'est pas moi qui ai une cour, c'est vous. Voulez-vous être enlevée par Nocé ou par Nangis?

— Je vous dis que je ne partirai pas; je verrai tout à l'heure le jeune roi, qui prendra mon parti.

— C'est vrai, vous l'avez bercé sur votre sein. Il m'a avoué que c'était là qu'il avait appris l'amour. »

Le régent, qui était de tous les amoureux le plus fantasque, changea de ton et saisit la main de la marquise :

« C'est là aussi que j'ai appris l'amour, car, avant de vous rencontrer, je n'avais pas aimé.

— Et vous me chassez?

— Je vous rappelle. »

Madame de Parabère montra au régent la lettre d'exil. Il prit la lettre et la déchira.

« Oubliez cela, marquise : je vous sacrifie cette coquine.

— Hélas! dit madame de Parabère d'un air de doute, voilà cent fois que vous me faites de pareils sacrifices. L'an passé je régnais pendant un jour; aujourd'hui je n'ai pas une heure par jour.

— Retournez à Saint-Cloud, et attendez-moi à souper; vous verrez si je vous aime encore. A ce soir. Je vais au conseil : nous avons à expédier vingt lettres de cachet pour exiler ceux qui renouvellent l'appel au futur concile. Nous ne ferons plus de politique ensemble, marquise; vous m'avez fait rendre un arrêt contre la compagnie des Indes qui m'empêchera plus d'une fois de dormir. A ce soir, en tête-à-tête, à la condition que vous serez de belle humeur. »

Madame de Parabère sortit d'un air de triomphe; elle fut reconduite à son carrosse par M. de Nocé.

« Où allez-vous? lui demanda-t-il enfin quand elle fut montée.

— Je ne sais pas, » répondit-elle.

La marquise était pensive.

« Écoutez, monsieur de Nocé, faites un mystère de ce que je vais vous dire : écrivez à madame d'Averne que je l'attends ce soir à Saint-Cloud pour lui dire adieu et lui remettre mon testament.

— Quelle est cette comédie?

— Pas un mot; demain vous saurez tout. »

Le soir, le régent et madame d'Averne se rencontrèrent à la porte du château.

« Ah! je vous y surprends! dit madame d'Averne, irritée.

— Madame, dit le régent, redevenu amoureux de madame de Parabère, je ne suis pas venu ici pour vous répondre. Si vous avez à parler à la marquise, entrez, et retournez bientôt à Paris. »

Madame d'Averne comprit qu'elle n'avait pas à répliquer. Ils entrèrent tous deux.

« Où est la marquise? demanda le régent.

— Elle n'est pas revenue de Paris, répondit une de ses femmes.

— Qu'un piqueur aille au-devant d'elle, reprit le régent, inquiet.

— Pourquoi êtes-vous venue? poursuivit-il en s'adressant à madame d'Averne.

— Parce que M. de Nocé m'a dit que la marquise m'attendait pour me faire ses adieux et me donner son testament.

— Son testament! »

Le régent sentit un coup dans le cœur. Il appela et courut sur le perron pour voir si madame de Parabère ne venait pas.

« Madame, dit-il à madame d'Averne, prenez garde; si tout à l'heure elle ne revient pas, je suis capable de vous tuer, car c'est cette fatale lettre d'exil que vous m'avez arrachée qui l'a conduite aujourd'hui à Paris. »

Madame d'Averne baissa la tête et n'osa répondre. La perplexité s'était répandue par tout le château. Madame de Parabère était adorée, tout le monde attendait avec anxiété depuis que le régent était là. Tout à coup le galop d'un cheval retentit. Le régent descendit rapidement

l'escalier, au grand scandale de madame d'Averne. On apportait une lettre.

« Adieu, madame, dit le régent à madame d'Averne en lui montrant la lettre ; ceci ne vous regarde pas.

— Qui sait? vous ne l'avez pas lue. Puisque je suis appelée ici, c'est qu'il y a une raison pour cela. Voyez plutôt. »

Le duc d'Orléans essuya son front et lut d'une voix émue :

« Prince,

« Maintenant que je suis libre de rester, je pars. Ce n'est plus vous qui m'exilez, c'est moi-même. Il ne faut pas, dit le proverbe, boire ensemble jusqu'à la dernière goutte ; car, après tant d'ivresses coupables, la dernière goutte est une larme de sang. Croyez bien qu'il m'eût été doux de souper avec vous au château et de m'endormir encore dans vos rêves ; mais je me serais réveillée... Je ne veux plus me réveiller que pour Dieu... Vous m'avez trop de fois déjà bannie de votre cœur pour que je ne me bannisse pas du monde où vous êtes. Tout ce que j'attendais de vous ce matin, c'est une réparation. J'avais peur de votre mépris, mais j'ai retrouvé votre cœur, votre cœur, qui est à toutes, mais qui est à moi plus qu'à aucune autre. Vous m'avez dit d'aller vous attendre. Je vais vous attendre, mais sans doute dans la mort. En attendant ce dernier rendez-vous, j'ai encore à verser devant Dieu, pour vous comme pour moi, toutes les larmes et toutes les prières de mon cœur. Adieu! je vous envoie madame d'Averne, qui vous fera oublier ce soir

« Marie de la Vieuxville DE PARABÈRE. »

« Ce soir ! — jamais ! dit le régent à madame d'Averne. Allez, madame; retournez à Paris : moi, je reste céans. »

Madame d'Averne comprit, — toute bête qu'elle fût, — qu'elle était vaincue dans cette lutte où madame de Parabère apportait son cœur dans un adieu éloquent. Elle s'inclina devant le régent et partit avec dignité. Si elle eût rencontré la marquise, elle se fût jetée, comme une tigresse, à sa figure pour la déchirer.

Dès que le régent fut seul, il s'abandonna à sa douleur avec son expansion accoutumée.

« Elle reviendra, dit-il en marchant à grands pas, car c'est elle seule que j'aime. Elle a emporté ma vie en s'en allant. »

Dans son reflux amoureux vers le souvenir de la marquise, le régent voulut lui rendre le culte de passer la nuit au château pour la pleurer.

« On me servira à souper, dit-il aux gens de la marquise. Je veux souper seul et ne recevoir qui que ce soit. En soupant seul, pensait-il, je croirai qu'elle est là. »

La nuit était venue; sa tristesse s'assombrissait de plus en plus; il pleura comme un enfant. Quand il se mit à table, il n'eut pas le courage de manger. Il regarda autour de lui.

« Ah! marquise! marquise ! dit-il d'une voix déchirante. »

Et il pleura encore. Mais il n'était pas homme à creuser sa fosse avec le cri des trappistes. Il ne disait jamais: « Frère, il faut mourir! » tant il se croyait loin de l'éternité. Il ne mangea pas, mais il but coup sur coup quelques verres de vin de Constance; après quoi, prenant une résolution subite, il s'écria : « Je ne me con-

solerai jamais ici... Qu'on me conduise chez la Phalaris. »

IV

QUAND ON A DEUX AMANTS

Cependant madame de Parabère arrivait au château de Saint-Héraye. Tout en fuyant le monde, elle conservait dans son cœur tous les souvenirs du monde. Elle croyait que Dieu était déjà son refuge, mais elle ne pensait pas encore à Dieu. C'était la première fois qu'elle retournait au château depuis la mort de M. de Parabère ; elle y arriva seule avec Arabelle : elle croyait entrer dans un tombeau. C'était la nuit ; sa lampe lui sembla une lampe de sépulcre. Tous les ornements de sa chambre étaient couverts de crêpe contre l'humidité et la poussière. Elle crut voir des linceuls.

« Cependant c'est là qu'il est venu ! »

Ainsi, à l'heure où le régent la pleurait encore, madame de Parabère avait déjà oublié le régent. Elle demanda à la jardinière du pain noir et des fruits ; elle prit ce frugal repas sur sa cheminée en se chauffant les pieds pendant que le régent se versait à sa table du vin de Constance.

« Est-il encore à Saint-Cloud ? » se demanda-t-elle.

Elle sourit avec un accent vainqueur.

« C'est moi qui l'ai quitté ; la d'Averne en sera témoin. Je connais le régent ; il est capable de lui dire de s'en aller. Il est vrai que demain il lui dira de revenir. »

Madame de Parabère se laissa aller au flot envahissant des souvenirs d'autrefois. Sa chambre était éloquente et lui parlait de Martial. C'était là, devant cette cheminée, qu'un soir il était tombé agenouillé et suppliant. Ce bouquet flétri qu'un coup de vent réduirait en poussière, c'était Martial qui l'avait laissé. Ce livre encore ouvert à la page brûlante, c'était Martial qui l'avait lu de sa voix vibrante et passionnée. Martial était partout. La marquise alla ouvrir avec une émotion plus vive la porte du boudoir et s'avança toute chancelante vers la fenêtre aux espaliers.

« Ah! dit-elle en soulevant le rideau, pourquoi ne suis-je pas morte la dernière fois qu'il est venu! »

Elle regarda dans le parc.

« C'est cela, l'automne, les feuilles bruyantes sous le vent et sous les pieds, la lune, si douce et si triste, qui revient toujours, — la lune! elle est la dernière au rendez-vous! »

Elle appuya son front contre la vitre.

« C'est par cette sombre allée qu'il arrivait; j'entendais, quand le vent venait de là, le galop de son cheval sur la colline, je voyais le feu jaillir de ses pieds. Il semblait que le cheval fût amoureux lui-même, tant il courait vite. »

Elle ouvrit sa fenêtre, de plus en plus sous le charme des souvenirs.

« Mon Dieu! » dit-elle en portant la main à son cœur.

Elle entendait un galop impétueux sur la colline.

« Quelle folie! dit-elle, je croyais que c'était lui. Pauvre enfant! s'il n'est pas mort, il a souffert mille morts. Ceux-là qui partent amoureux pour les Grandes Indes ne reviennent jamais en France. »

La marquise s'appuya sur la balustrade de la fenêtre et donna une larme à Martial. Sans y penser, elle avait toujours les yeux fixés sur la sombre allée de tilleuls. Tout à coup elle poussa un cri et tomba évanouie.

« Madame! madame! ne vous effrayez pas; c'est moi. »

M. de Montluzun fut dans le boudoir aussitôt que ses paroles.

« Marie! Marie! revenez à vous pour que je meure à vos pieds! »

Martial emporta la marquise dans sa chambre devant la cheminée. Il la tenait debout sur son cœur, éperdu dans sa joie. Elle ouvrit ses beaux yeux.

« Martial, dites-moi que je ne suis pas folle ou que je ne rêve pas. C'est impossible, ce n'est pas vous!

— Ce n'est pas moi! Mais vous ne savez donc pas que, depuis deux ans, depuis que je suis condamné à la Bastille pour ce duel, depuis que vous me croyez parti pour les Grandes Indes, vous ne savez donc pas que je vous ai vue presque tous les jours! Ah! je croyais que votre cœur ne me sentait pas si loin! Enfin vous êtes revenue au château. Je vous attendais là, madame.

— Oui, dit-elle tristement, c'est ici que j'ai vécu, c'est ici que je vais mourir. Martial, quand je serai morte, me pardonnerez-vous?

— Madame, si vous parlez de la mort, c'est parce que vous me revoyez.

— Non, Martial. C'est parce que je sens la mort dans mon cœur. J'ai vingt-six ans, c'est à vingt-six ans que ma mère est morte. »

Une seconde fois madame de Parabère s'évanouit. Cette fois M. de Montluzun ne put la rappeler à elle. Il perdit la tête et sonna. Comme personne ne venait, il cria de

toutes ses forces. Enfin Arabelle, endormie encore, arriva. En voyant Martial, elle poussa un cri d'effroi.

« Un médecin ! » dit-il.

La marquise entr'ouvrit ses yeux.

« Non, dit-elle, pas de médecin, un prêtre. Tout va finir ! »

Elle pressa la main de Martial, se détacha de ses bras et se coucha sur son canapé.

« Quoi ! madame, j'arriverais pour vous voir mourir !

— Oui, Martial, je vais mourir; ne nous en plaignons pas. On ne renoue pas une chaîne de roses quand les feuilles sont flétries. Emportons le souvenir d'autrefois.

— Mais vous n'étiez pas malade! dit Martial sans l'écouter.

— Je n'étais pas malade ! est-ce que j'avais le temps d'être malade? A force de sourire à la cour, j'avais fini par croire à mon sourire, à ma joie, à ma gaieté. Les fêtes et les soupers m'ont tuée à moitié, mon cœur a fait le reste ! car, pourquoi ne pas vous le dire, Martial ? je vous ai toujours aimé. »

M. de Montluzun pleurait en silence.

« Maintenant que j'ai fait ma confession, vous allez me quitter, Martial ; je veux être seule en face de la mort, car je veux avoir le temps de me repentir.

— Non, madame, je ne vous quitterai pas. Si vous mourez, je prierai pour vous; si vous vivez, je vivrai pour vous. Songez donc que je vous attends depuis deux ans. J'ai compté les jours, les nuits, les heures du jour, les secondes de la nuit. Ah ! quel enfer ! mais je voyais le paradis !

— Pauvre enfant! Et comment êtes-vous venu ce soir?

— Votre laquais me coûtait cent louis par an. Rappelez-vous son habitude de s'arrêter en chemin sous mille prétextes, c'était pour m'écrire où vous alliez ; cent fois j'ai failli me jeter à vos pieds à Saint-Cloud, mais j'aurais tout perdu. »

Le médecin de Saint-Hérave venait d'arriver. Il secoua tristement la tête en voyant les lèvres et les yeux de la marquise.

« J'avais demandé un prêtre, dit-elle, car je sens que demain, si je respire encore, je ne saurai plus ce que je dirai. Cette dernière secousse m'a achevée. Le délire s'empare de ma tête. »

En effet, madame de Parabère avait été frappée d'un coup mortel en reconnaissant Martial sous la fenêtre du boudoir. On la coucha; elle ne dormit pas, elle pria. Martial, penché au-dessus d'elle, chancelant sous la douleur, n'osait pas lui parler de son amour, qui était un culte. Par intervalles, elle semblait comprendre les souffrances de M. de Montluzun; elle lui prenait la main et l'appuyait sur son cœur, qui battait avec violence.

Je ne dirai pas toutes les douleurs de cette agonie, qui commença cette nuit-là et dura cinq semaines.

Martial ne quitta pas la marquise, mais elle était, presque toujours, toute à Dieu, même dans ses heures de délire. Trois jours avant sa mort, le médecin, parlant bas à Martial, lui apprit que le régent venait de mourir.

« J'ai entendu, » dit madame de Parabère.

Elle eut une crise terrible et tomba dans un silence inquiet et douloureux. En vain Martial lui parlait de la voix et des yeux, elle ne voulait pas répondre. Enfin le jour de sa mort, après quelques heures de délire, elle appela Martial et lui dit en pleurant :

« Martial, vous ne me pardonnerez jamais quand je vous aurai dit toute la vérité.

— Parlez, madame, je suis résigné à tout. »

La marquise se souleva, sentant que ce qu'elle voulait dire allait l'étouffer.

C'était le soir, le soleil d'hiver répandait dans la chambre son pâle rayonnement; on entendait croasser les corbeaux sur la neige.

« Martial, dit madame de Parabère, — déjà blanche comme le linceul qui allait l'ensevelir, — je vous ai aimé, mais j'ai aimé le régent... Je vous aime encore, mais je sens que, s'il m'appelle là-haut, j'irai à lui... »

Après avoir dit ces mots, madame de Parabère se cacha la figure et n'osa plus regarder Martial.

Il demeura plus d'une heure sans dire un mot et sans faire un mouvement, comprimant sa douleur en lui, comme dans une statue de marbre.

« Madame, dit-il enfin d'une voix pleine de sanglots, moi je vous ai aimée, — je vous aime, — et je vous aimerai. »

Mais madame de Parabère n'entendait plus les voix de la terre, — pas même la voix de Martial!

LE ROMAN

DE

RAOUL ET GABRIELLE

I

Depuis que les romanciers ont pénétré dans le labyrinthe de la passion contemporaine avec le fil d'Ariane, ils se sont perdus et retrouvés tant de fois, qu'en vérité on ne rencontre plus un coin inconnu. La forêt vierge a été profanée sous chaque ramure. Pas une violette cachée qui n'ait été découverte et cueillie pour embaumer quelque page romanesque.

Le roman n'est plus là. Il faut laisser à la destinée le temps d'écrire encore dans les cœurs; il faut que la passion se révèle sous une autre forme, car la passion change de masque à chaque génération. Qu'il y a loin de la Régence à l'hôtel Rambouillet, de Jean-Jacques à Voltaire, des bergères de Boucher aux nymphes de Prudhon! En attendant cette métamorphose, voyageons dans le passé, arrêtons-nous une heure dans ce roman touffu où chantent l'amour et la poésie du douzième siècle, le roman de Raoul et de Gabrielle, un roman qui s'est fait tout

seul, et qui est encore, n'en déplaise à l'ombre de Bernardin de Saint-Pierre, le plus beau de la littérature française, à part celui de l'abbé Prévost.

Ce roman est écrit mot à mot dans les poésies du héros et de l'héroïne, dans la tradition et dans les miniatures du temps, point du tout dans le drame de du Belloy. J'écris ceci sur la haute tour de Coucy, en évoquant les fantômes du passé.

Le château de Gabrielle a disparu, mais la tour de Coucy est encore debout, fière, mystérieuse, gigantesque.

Les monuments de l'art gothique n'ont pas, comme ceux de l'antiquité, une rose vermeille de jeunesse. On y respire l'odeur du sépulcre, ils parlent avec éloquence du ciel qui nous couronne : mais, pour en montrer le chemin, ils indiquent la sombre voie du tombeau.

La tour de Coucy, élevée sur une montagne qui domine la Vallée d'Or, est une des pages les plus éloquentes de l'histoire de France. On dirait un vieux roi de la première race, couronne au front, debout sur un trône imposant. C'est une ruine si majestueuse, que l'idée n'est venue à personne de l'utiliser, dans un siècle où les utilitaires ont tout envahi. On la respecte comme un temple formidable, dont l'autel est renversé, mais dont le dieu vit encore. La fondation du château date de 880. Un archevêque de Reims en posa la première pierre. Charles le Simple y fut enfermé en 929. L'histoire commence par la prison. Le château passa des mains du comte de Vermandois dans celles des comtes de Senlis, bientôt dans celles de Hugues, comte de Paris, enfin dans celles de Thibaut, comte de Champagne; mais c'est sur la souche des comtes de Vermandois que fut greffée cette puissante famille des sires de Coucy : *Roy ne suis, ne prince, ne*

duc, ne comte aussi, je suis le sire de Coucy. Celui qui avait adopté cette fière devise aspirait au trône de France; un autre Coucy disputa la couronne à l'Autriche; un troisième prit le titre de *sire de Coucy, par la grâce de Dieu.*

Et, en effet, les sires de Coucy étaient rois sur leurs terres, et quelquefois sur celles de leurs voisins. Ainsi Enguerrand I[er], dans ses excursions vaillantes ou seulement aventureuses, rencontra à Château-Porcien la belle comtesse Sybille, célèbre par le nombre de ses amants. Elle venait d'épouser le seigneur de Namur, mais il était parti pour la guerre. Enguerrand enleva, sans trop de violence, Sybille, et l'épousa devant Dieu et devant les hommes, en attendant que l'autre fût revenu de la guerre. L'Église se disposa à lancer ses foudres sacrées, *mais c'était un sire de Coucy!*

Le premier mari déclara la guerre à Enguerrand. Ce fut une guerre d'extermination. On coupait les pieds aux prisonniers et on leur disait : « Allez, vous êtes libres. » Les plus privilégiés étaient pendus et mouraient en prononçant le doux nom de Sybille. Enfin la guerre cessa, parce que Sybille trompa ses deux maris. Cet Enguerrand était père du célèbre Thomas de Marle, « qui comptait sur ses doigts ses crimes de la veille » comme prière du matin.

II

C'est au milieu de cette rude époque que nous voyons se détacher, toute radieuse, dans l'auréole de la jeunesse et de l'amour, la figure de Raoul de Coucy.

C'était le temps des tournois et des ménestrels ; on se reposait des guerres religieuses et barbares dans toutes les délicatesses de la galanterie. Raoul de Coucy vit dans un tournoi Gabrielle de Vergies ; elle était belle entre les plus belles ; vingt printemps avaient couronné son front de roses et de lis ; mais sa blanche main, qui, selon les vers du temps, n'eût pas rougi dans la neige, elle l'avait donnée à Eudes, seigneur de Fayel, qui n'était ni un guerrier ni un poëte, mais un rustique chasseur, amoureux des forêts.

Dans ce tournoi, Raoul ne parla à Gabrielle que par ses yeux passionnés. Elle eut l'air de ne pas comprendre ; pourtant, quand elle monta sur son palefroi sur l'ordre du seigneur de Fayel, elle laissa tomber sur Raoul un regard qui l'éblouit et l'enivra.

Raoul, de retour à Coucy, y trouva un ménestrel qui courait la province, un de ces extravagants poëtes, sans feu ni lieu, qui mettaient leur poésie au service de ceux qui n'en avaient pas. Jusque-là, Raoul n'avait pas écrit un vers, ce fut l'amour qui lui ouvrit le sanctuaire de la poésie.

Quand il eut soupé en compagnie du ménestrel, il lui raconta sa vision toute céleste au tournoi. Le ménestrel était, comme ses pareils, grand coureur d'aventures, et recherchait sans peur le péril des galantes entreprises. Il dit à Raoul : « Si vous n'osez aller vous-même chez le sire de Fayel dire à sa femme que vous mourez d'amour pour elle, je vais partir en votre nom et je lui chanterai à la barbe de son mari le lai le plus tendre que jamais amoureuse ait entendu. »

Raoul consentit à prendre le ménestrel pour ambassadeur ; mais le ménestrel partit et ne revint pas, n'osant

reparaître aux yeux de Raoul après avoir été mal accueilli au château de Fayel.

Raoul, cependant, aguerri par sa passion, se décide à aller lui-même chanter les joies et les tristesses de son cœur au château de Gabrielle. Il monte à cheval et se met en route dans le charme des visions amoureuses.

Il arrive au château, effrayé des battements de son cœur. On l'introduit dans une grande salle aux noires solives, où étaient appendus des trophées de chasse. Gabrielle était seule dans l'ogive de la fenêtre, regardant par les vitres encadrées d'arabesques les nuages fuyant dans le ciel. Raoul mit un genou sur la dalle, alla s'asseoir devant Gabrielle, et la contempla en silence.

Elle était si belle avec ses cheveux retenus par un cercle d'or et sa robe aux banderoles flottantes, qu'il était tout yeux et ne pouvait trouver un mot à dire.

Gabrielle était si parfaite,
Que Dieu pour aimer l'avait faite.

J'ai sous les yeux la vieille miniature qui représente Raoul et Gabrielle à cette éloquente entrevue. Il est chaussé de mules pointues, comme l'empereur de Chine. Il est armé d'un coutelas dont le manche d'ivoire est en forme de cœur : charmant bijou de l'époque. Cela veut dire : Vivre avec vous, ou mourir sans vous. Il a un collier d'argent à demi caché par une longue barbe et de longs cheveux. Il lève la main comme un point d'admiration devant Gabrielle. La châtelaine de Fayel semble attendre qu'il s'explique.

Enfin, elle alla au-devant de sa confession par ces paroles si naïvement engageantes : « Messire de Fayel est au bois depuis hier matin. »

Raoul, enhardi, se mit à chanter : « Jamais mes yeux ne furent assouvis de regarder sa face douce et tendre, ses blanches mains, ses doigts effilés qui font éprendre d'amour, ni ses beaux bras, ni son gentil corps souple comme un roseau qui ondoie au vent, ni ses cheveux blonds comme la gerbe en août ; toutes les beautés qui resplendissent dans les autres sont réunies en elle. »

Il ne s'arrêta pas à cette strophe ; dans la seconde, sans doute, il s'enhardit trop, car soudainement la dame de Fayel lui rappela qu'elle était engagée dans le fort lien du mariage.

Cependant Raoul fut tenu au souper ; mais il ne put ni boire ni manger. « Mangez donc, lui disait malicieusement la dame de Fayel ; je vous en prie par la foi que vous me jurez. Faites un peu meilleure figure. — Hélas ! je suis trop amoureux. — Je ne m'afflige pas de vos chagrins, seigneur Raoul, car on m'a dit que chagrin d'amour ne durait qu'une saison. »

Le chasseur rentra comme ils étaient à table. Il ne pensa pas à s'alarmer de la visite du sire de Coucy ; il lui dit qu'il serait toujours le bienvenu sous son toit. Il raconta avec un naïf orgueil toutes ses prouesses de chasse. Il promit à Raoul de conduire un jour sa meute dans les bois de Coucy.

Quelques jours après, Raoul revint à Fayel. Cette fois Gabrielle essuya les larmes de son amant. Toutefois, elle lui dit que tout ce qu'elle pouvait faire pour lui serait de pleurer avec lui, mais qu'elle ne trahirait pas la foi jurée.

Raoul revint encore, toujours plus amoureux, toujours plus suppliant. Il trouvait le plus souvent Gabrielle seule ; il la quittait à l'heure où rentrait le sire de Fayel. Maintes fois il lui parla de l'enlever pour la conduire en Cham-

pagne, en l'un de ses châteaux, qui serait pour eux le paradis terrestre. A ces paroles elle s'indignait toujours et menaçait de lui fermer sa porte. Mais Raoul avait trop vaillamment combattu et avait fait trop de brèches pour s'arrêter en chemin. « Je ne vous ai jamais vue, lui dit-il, qu'à la lumière du jour ou à la lumière des lampes d'argent; je veux vous voir, ma belle châtelaine, à la lumière amoureuse de la lune et des étoiles. — Moi, je vous y vois tous les soirs, répondit Gabrielle de sa voix si douce; quand la lune se lève, je descends dans ces parterres, et votre chère figure m'apparaît comme une vision sous tous les arbres où je passe. Plus d'une fois, vous le dirai-je? il m'est arrivé de sortir par la tourelle qui regarde vers Coucy et de marcher une heure, comme si j'allais à votre rencontre; je sais bien que vous ne viendrez pas, mais je suis heureuse comme si vous deviez venir. »

Raoul ne dit pas qu'il viendrait, mais il vint.

La première nuit, Gabrielle ne sortit point de la tour; mais, la seconde, Raoul, appuyé sur la porte, entendit le bruit de la clef dans la serrure. Elle ouvrit; d'une main il saisit la main de Gabrielle, de l'autre il saisit la clef. « Puisque aussi bien j'ai celle de votre cœur, pourquoi n'aurais-je pas celle de votre château? »

Toute une saison se passa pour eux en rendez-vous nocturnes. Jamais la lune n'avait vu de ses yeux mélancoliques des amoureux si passionnés; ils ne se voyaient qu'une heure; mais, pour eux, tout le jour et la nuit, c'était cette heure-là.

Cependant Raoul, qui naguère encore était le beau chevalier partout renommé, ne voyait plus ses amis, n'allait plus aux tournois ni aux fêtes des châtelains. Vaine-

ment une de ses voisines, ennuyée de sa solitude, tenta de l'appeler à elle et de l'emparadiser dans son château. Il se laissa prendre d'abord, car la dame était jolie; mais l'image de Gabrielle triompha. La châtelaine dédaignée dit à Raoul qu'elle se vengerait. « Je sais, lui dit-elle, pourquoi vous ne me voyez pas quand je suis devant vous, c'est que vous aimez Gabrielle de Vergies; mais prenez garde, le seigneur de Fayel est mon cousin. »

Raoul ne prit point garde; il alla, selon sa coutume, au château de Fayel. Il prit la clef et ouvrit la porte de la tourelle; mais, s'étant aventuré dans l'ombre, il saisit une main qui n'était pas celle de son amante. « Je suis trahi! s'écrie-t-il; à moi mon coutelas! » Il avait reconnu le sire de Fayel.

Il y eut un combat à outrance. Le sire de Fayel avait du renfort; mais Raoul combattait pour revoir Gabrielle. Toutefois, si Gabrielle ne fût arrivée dans la tourelle, forte par l'amour même dans l'épouvante, c'en était fait de son amant. Les femmes de cette époque amoureuse et barbare ne se contentaient pas de tomber à genoux et de pleurer. Elles étaient vaillantes dans la passion et dans le danger.

III

Six semaines se passent. Voyez-vous là-bas dans la vallée, à travers les saules, le toit jaune et la cheminée rouge de ce petit moulin babillard qui tourne le jour et la nuit? Depuis hier, on y trouve un gentil meunier qui se nomme Raoul et qui chante tristement un lai d'a-

mour ; il est vêtu de toile et couvert de farine ; mais, sous la toile et sous la farine, on voit bien que ce gentil meunier n'a point passé sa jeunesse à moudre du blé. Pourquoi Raoul de Coucy est-il donc venu là? Est-ce qu'il s'est épris soudainement de la meunière?

Depuis six semaines qu'est devenue Gabrielle? Le sire de Fayel a mis son château en état de siége. Sa femme a pleuré, mais sans montrer ses larmes. « Eh bien, lui dit-il un jour, est-ce que vous pensez encore au sire de Coucy? — Depuis si longtemps que je ne l'ai vu, comment voulez-vous que je ne l'aie point oublié? Je ne vous demande qu'une chose, seigneur de Fayel, c'est d'empêcher que je ne meure d'ennui ; donnez-moi quelques distractions. Ainsi, pourquoi ne vous accompagnerais-je pas à la chasse? »

Le sire de Fayel aimait sa femme comme tous les Sganarelles du moyen âge et d'aujourd'hui. Il lui permit de l'accompagner dans les bois. Après trois ou quatre promenades, elle avait trouvé le moyen d'envoyer prévenir le sire de Coucy qu'elle serait le dimanche au moulin du Gué, ce qui explique la métamorphose de Raoul. Mais comment ira-t-elle au moulin du Gué, cette amante passionnée qui en remontrerait aux héroïnes de George Sand?

Le dimanche, elle a entendu la messe dans la chapelle du château. Le chapelain lui a donné sa bénédiction; elle supplie le sire de Fayel de monter à cheval et de l'accompagner dans le vallon pour aller entendre les chansons des moissonneurs.

Elle l'entraîne vers le gué du moulin, lui disant que jamais elle ne s'était sentie si heureuse qu'en cette promenade. Arrivée au gué, elle lance son cheval et se précipite elle-même en pleine eau. Le sire de Fayel se jette

après elle, la soulève et l'entraîne sur la rive. « Et maintenant, lui dit-il, que vais-je faire de vous en ce piteux état? — Je suis plus morte que vive. Mais n'entends-je pas le bruit d'un moulin? Portez-moi là, et courez au château me chercher d'autres habits. »

Le jaloux sire de Fayel porta sa femme au moulin. Raoul était sur le seuil. « Mon brave homme, accordez pour une heure l'hospitalité à la dame de Fayel. Allumez-lui un bon feu; dites à votre femme de veiller sur elle et de lui ouvrir son lit. Je retourne au château pour revenir bientôt. »

Il partit. Faut-il dire que Raoul prit Gabrielle dans ses bras et qu'il la sécha sous ses baisers?

Trouve-t-on dans les romans modernes des inventions plus hardies et des pages plus fraîches? C'est toute une suite de tableaux d'un accent pittoresque, d'une couleur vive et charmante.

Quand le sire de Fayel revint au moulin avec une robe, Gabrielle était couchée et ne voulait pas s'habiller; elle dit à son mari qu'elle était malade et qu'elle ne pourrait de longtemps retourner au château.

L'historien n'a pas raconté mot à mot toutes les jolies scènes de cette comédie. Ce moulin a été pour les deux amants un jardin d'Armide. L'amour a cela de beau qu'il crée un paradis partout.

IV

Raoul et Gabrielle ne pouvaient pas toujours rester au moulin. Il y avait un vrai meunier et une vraie meunière

qui s'ennuyaient de ne plus faire de farine. Et puis, celle que faisaient les deux amoureux n'était pas toujours d'or et de neige, dit la chronique, car plus d'une fois, en leurs ébattements joyeux, ils oubliaient d'engrener à point. Ce fut pourtant au moulin, au bord des étangs, sous les saules verts du pré, dans la saveur rustique, qu'ils furent heureux à plein cœur. Ils avaient des sentinelles pour les avertir, par un air de chalumeau, quand le sire de Fayel venait au moulin, en allant à la chasse.

Gabrielle, surprise plus d'une fois dans le duvet de pêche de la santé, ne put persister à se dire malade. Le sire de Fayel donna un cheval au meunier pour avoir si bien gardé sa femme, et emmena enfin Gabrielle. Il apprit trop tard la comédie romanesque. Il se vengea en doublant les verrous. Gabrielle ne vit plus le ciel désormais que par sa fenêtre. Toutefois, après la fureur jalouse, le sire de Fayel lui permit d'aller par tout le château, espérant rentrer dans ses bonnes grâces. On ne sait si elle put écrire encore à Raoul, mais un soir sa chambrière lui dit : « Dame, entendez-vous le vent et la pluie? — Oui, j'entends le vent et la pluie. — Entendez-vous, dans le vent et la pluie, une voix qui pleure et qui chante? — Oui, car mon cœur bat plus haut, c'est mon seigneur de Coucy. — Dame, le sire de Fayel est revenu barassé de la chasse ; il ne se réveillera pas avant le jour. — Berthe, ne me parlez pas ainsi. Donnez-moi mon missel. — Quoi! vous n'avez pas le cœur touché? le pauvre sire de Coucy va mourir à la porte. Dame, prenez mes babits, et allez dans la tour ; si le sire de Fayel se réveille, je serai là dans votre lit. »

Gabrielle aimait les aventures, elle prit la jupe de la

chambrière et alla ouvrir à Raoul. Si le mari se réveilla, qu'importe ?

V

Toutes les ruses espagnoles étaient connues de Raoul et de Gabrielle. Un soir, un vieux pèlerin tout cassé, manteau en guenille, barbe de Juif-Errant, rosaire et croix de buis aux mains, se présente au château et y demande l'hospitalité.

Le sire de Fayel était à souper avec la châtelaine; il appelle le pèlerin et lui donne une place à sa table. « D'où venez-vous ? — Du pays des passions. — Où allez-vous ? — Au pays bleu tout étoilé. — Votre nom ? — Je n'en ai plus. — Mon père, dit à son tour Gabrielle, vous avez la prescience ? — Oui, car je suis un pécheur, j'ai hanté les sept péchés capitaux, fatal rosaire qu'on égrène dans sa vie avant d'entr'ouvrir avec sa foi les portes du ciel. — Mon père, vous avez entr'ouvert les portes du ciel ? — Oui, noble dame, dans mon pèlerinage à Jérusalem. — Jérusalem ! — Oui, j'ai rapporté de Jérusalem un lambeau du voile de la Vierge. »

Disant ces mots, le pèlerin prend sur son cœur un voile et l'offre à Gabrielle : « Si le sire châtelain y consent, je vous donnerai ce voile, noble dame, car nulle au monde n'est plus digne de le porter en cérémonie chrétienne. Pour toute grâce, octroyez-moi l'hospitalité pour faire une neuvaine en votre chapelle du château. — Nous serions trop heureux, dit Gabrielle avec empressement, qu'un si saint personnage répande ici le parfum de sa foi et l'encens de ses prières. »

Neuf jours encore, Raoul et Gabrielle rouvrirent leur roman aux pages les plus brûlantes.

Le sire de Fayel, ennuyé des oraisons du pèlerin, partait tous les matins pour la chasse et ne paraissait qu'au souper. Un soir, cependant, il les faillit surprendre. On ne l'avait pas entendu rentrer, la chambrière chantait et s'écoutait chanter ; tout à coup le sire de Fayel apparut dans la chambre de Gabrielle ; mais le pèlerin avait eu le temps de se jeter à genoux dans le prie-Dieu.

Gabrielle était en train de peigner ses beaux cheveux et d'y répandre des violettes : « Vous arrivez à temps, dit-elle au châtelain en cachant sa rougeur dans ses tresses blondes, car ce pauvre pèlerin finissait par m'endormir avec ses litanies. »

Le pèlerin prosterné se retourna : « Dame châtelaine, dit-il en s'inclinant devant le mari, un jour viendra où vous reconnaîtrez qu'il ne faut se faire belle que pour Dieu seul. — Et moi? dit d'une voix féodale le châtelain. — Dieu, le roi qui est l'image de Dieu, le châtelain qui est l'image du roi et de Dieu, voilà ce que je voulais dire, » murmura le pèlerin tout troublé.

Le mari impatienté alla conduire au chenil trois grands chiens familiers qui avaient leurs entrées dans les salles du château et qui gambadaient follement ou hurlaient après la curée.

Le pèlerin s'approcha de Gabrielle : « Adieu, mie ; adieu, mon cœur ; adieu, ma joie ; car je vois bien que nous sommes au bout de la neuvaine. — Demain seulement, dit Gabrielle suppliante.— Mais il y a ce soir neuf jours que je suis arrivé. — Le sire n'a pas compté, ni moi non plus. Est-ce que vous n'avez plus une seule oraison pour demain ? »

Raoul regarda passionnément Gabrielle : « Ne suis-je donc plus belle au bout de neuf jours? »

Elle était si belle avec ses cheveux flottants semés de violettes, que Raoul, enivré, saisit cette folle chevelure d'une main agitée et la mordit de ses dents blanches avec frénésie. Il ramassa toutes les violettes et jura de les porter sur son cœur « *jusqu'au jour où mes lèvres les auront brûlées.* »

VI

Raoul partit pour la terre sainte. Ils se revirent encore pour se dire adieu ; elle lui donna *un lacqs de soie moult bel et bien faict, et y avoit de ses cheveux ouvrés parmi la soie.* Elle lui donna en outre un anneau précieux qu'elle avait toujours gardé et qu'il jura de porter jusqu'à son dernier soupir. Que de larmes et que de baisers à ce dernier adieu, car la terre sainte était loin de la France au moyen âge !

Voici le chant d'adieu de Raoul :

Amants, c'est à vous que je conte ma douleur. Il me faut aller outremer, il me faut quitter ma loyale amie. En la perdant, je n'ai plus le pied sur la terre où fleurissent les roses au renouveau. Ah ! si l'on meurt pour avoir le cœur déchiré. on n'entendra plus mes lais amoureux.

J'irai mourir si loin ! Et elle ne sera pas là, quand je tomberai, pour soutenir mon front sanglant sur son sein de neige. Et elle ne sera pas là pour me dire ces doux propos, qu'elle seule sait dire sous le ciel.

O mon cœur ! où voulez-vous aller? vous bondissez dans ma poitrine, comme la biche dans la forêt, atteinte par le chasseur. Le chas-

seur, c'est mon mauvais destin; c'est la mort qui m'envoie outremer. O mon cœur ! allez à elle !

Comment, ô mon cœur ! me restes-tu, quand Gabrielle s'est arrachée de mes bras ! Chanson partie de mon cœur, allez à elle, allez lui dire que je pars pour le Seigneur, et que je reviendrai pour elle.

Dès son arrivée en Syrie, Raoul fut surnommé le chevalier aux grandes prouesses ; il ne combattait son amour qu'à force de vaillance.

Ou bien il chantait encore pour bercer son cœur :

Quand souffle le doux vent qui vient du pays où se trouve celle que j'aime, je tourne mon visage de ce côté; il me semble que je le sens par-dessus mon manteau gris, le doux vent qui vient du pays où m'attend celle que j'aime. O souffle de Gabrielle, âme de sa bouche et de son cœur ! n'est-ce pas toi qui m'arrives de si loin?

Cependant il voulait vivre pour la sainte croix. Gabrielle se sentait mourir loin de lui. L'amour aussi l'avait faite poëte, elle composait des lais.

Je veux chanter pour réconforter mon cœur, car, malgré la perte cruelle que j'ai faite, je ne veux pas m'abandonner à la folie du désespoir. Je veux mourir, mais quand je l'aurai embrassé une fois encore, car, à ce dernier embrassement, je mourrai.

La passion de Raoul et de Gabrielle était tout à la fois tendre et furieuse, douce et sauvage ; il lui envoyait non pas une tresse de cheveux, ni un collier d'ambre, ni un anneau d'or fin, mais sa chemise pour l'*embraiscier*. Ce verbe *embraiscier*, c'est le paradis et l'enfer. Francesca de Rimini n'a rien trouvé de plus ardent dans le poëme du Dante.

Raoul, après avoir envoyé sa chemise à Gabrielle, lui envoya son cœur.

Il y avait deux ans qu'il bravait tous les dangers en Syrie; il fut frappé *au côté, bien avant, d'un dard en-*

venimé, au siége d'Acre. Le roi d'Angleterre le prit dans ses bras avec respect et lui donna le baiser d'espérance. Mais le dard était empoisonné; Raoul comprit qu'il lui restait peu de jours à vivre. Il tendit les bras vers la France : « France! France! Gabrielle! Gabrielle! ».

Il voulut partir; mais, à peine dans le vaisseau, il appela son écuyer :

« Quand je serai mort, tu prendras mon cœur et le porteras en France à madame de Fayel; pareillement tu lui porteras tout ce que j'ai en annelets et diamants, en amour et souvenance. »

Après quoi Raoul écrivit d'une main que la mort allait saisir :

« Dame, j'aime à vous faire savoir que je suis toujours resté votre homme. J'ai emporté votre cœur avec moi, je vous envoie le mien. Ah! charmante et onctueuse créature! vous surpassez toutes les femmes comme l'étoile du soir brille plus haute que ses sœurs. Votre cœur est le grain le plus pur. Votre beauté parmi les autres beautés, c'est le diamant, le saphir, la rose vermeille. Douce fontaine de charité, vous êtes remplie de toutes les vertus. Quand je pense qu'il me faut mourir loin de vous! Mais vous connaissez le chemin pour nous revoir, c'est le chemin du ciel. Je vous attends en Dieu! »

Raoul, comme on voit, était resté poëte au milieu des combats, en face de la mort. Cette lettre, ce fut comme le chant du cygne : à peine l'eut-il signée de son sang qu'il expira en levant les yeux au ciel, cet autre rendez-vous, que personne ne manque, et où il n'attendit pas longtemps Gabrielle.

Son écuyer, comme il l'avait voulu, prit son cœur, « *le sala et le confit en bonnès épices*, » ce qui veut dire qu'il

l'embauma. Après quoi il revint en France avec ce précieux testament. En passant à Brindes, il y déposa le corps de Raoul pour qu'il y fût enterré avec éclat.

VII

Le château de Fayel était toujours pour Gabrielle une prison. Le sire de Fayel ne voulait pas lui pardonner. Si Raoul était parti pour la terre sainte, c'est que Gabrielle avait décidé son mari à la croisade ; mais celui-ci, ayant su que Raoul partait, était resté. Il s'était, par distraction, constitué le juge et le geôlier de sa femme. Quand il allait chasser, il emportait toutes les clefs à son ceinturon.

Vainement l'écuyer de Raoul avait tenté de pénétrer dans le château de Fayel : c'était comme le château de la Belle-au-Bois-Dormant.

Il rencontra le sire de Fayel sous les dehors les plus rustiques, le dernier de ses gardes-chasse était mieux vêtu que lui. L'écuyer lui demanda s'il ne pourrait pas pénétrer au château. Tout à sa douleur, il ne vit pas la joie farouche du sieur de Fayel, qui, selon la chronique, sentait la chair fraîche de Raoul.

L'écuyer se laissa désarmer après avoir reçu dans le côté un coutelas de chasse. Le sire de Fayel, dévoilant le précieux envoi et lisant la lettre de Raoul, eut le secret de ce funèbre message. Il rentra au château, et courut à son cuisinier avec une joie sauvage : « Tu appareilleras ce cœur en telle confiture qu'on en puisse bien manger. »

Ainsi fit le cuisinier « et fist d'autre viande toute pa-

reille et mist en bonne charpente en un plat, et en fust la dame servie au disner, et le seigneur mangeoit d'une autre viande qui y ressembloit. »

Oui, au dîner, le cœur de Raoul fut servi à Gabrielle, qui *ainsi mangea le cœur du chastelain Raoul, son amy. Quand elle eut mangié, le seigneur lui demanda : « Dame, avez-vous mangié bonne viande ? » Elle répondit qu'elle l'avoit mangié bonne. « Pour cela l'ai-je fait appareiller, reprit le chastelain, car cette viande que vous avez moult aimée, sachiez que vous avez soupé avec le cœur de Raoul de Coucy.* »

Disant ces mots, le sire de Fayel jeta sur la table le coffret ouvert qui renfermait encore la lettre. Gabrielle, pâlissant, reconnut le scel, elle prit la lettre d'une main défaillante et la lut d'un œil hagard :

« Sire de Fayel, dit-elle avec un air de majesté qui ébranla son mari, vous avez élevé votre vengeance à la hauteur de votre âme. Je ne m'en plains pas. Il est vrai que cette viande je l'ai moult aimée, car je crois qu'il est mort dont est dommaige comme du plus loyal chevalier du monde. Vous m'avez fait mangier son cœur, et est la dernière viande que mangerai oncques. Si n'est pas raison qu'après si gentil viande j'en doye mettre autre dessus.

« Lors est à icel mot pâmée, et sans vie demoura li corps. »

Gabrielle s'évanouit et ne revint à la vie que pour se voir mourir. La chronique dit qu'elle mourut de faim après avoir mangé le cœur de son amant.

VIII

Les poésies de Raoul de Coucy, comme celles de Gabrielle de Vergies, sont l'éternel chant de mai que, depuis les bergers de Théocrite jusqu'aux rêveurs en nacelle de 1825, tous les amoureux ont chanté. La muse de l'amour est toujours la poésie qui confie au ciel et à la terre, aux bois et aux fontaines, les espérances d'un cœur entr'ouvert à la vie. C'est toujours la même chanson, il n'y a que la rime qui change; — et encore c'est presque toujours la même rime.

J'aime mieux la poésie de Gabrielle ; on y sent mieux la passion. Tout le poëme de son cœur n'est-il pas dans ces trois strophes :

En un verger, sous la feuille d'aubépine,
Tient la dame son ami sur son cœur.
Jusqu'à ce que l'aube vienne de la colline,
O Dieu! mon Dieu! que l'aube tant tôt vient!

Beau doux ami, faisons un nouveau jeu
Dans le moulin qui chante dans les roseaux.
Belle meunière encore serai pour vous.
O Dieu! mon Dieu! que l'aube tant tôt vient!

Mais prenons garde, il a sa sentinelle!
La douce nuict s'en va, ami, adieu.
J'ai bu ton âme comme un rayon du ciel.
O Dieu! mon Dieu! que l'aube tant tôt vient!

On a défiguré la poésie et les amoureux du douzième siècle, à l'Opéra-Comique, sous la Restauration; mais,

pour les bons esprits, une époque a toujours son caractère sérieux, même sous les caricatures. Ce qui frappe surtout dans ces mœurs du douzième siècle, c'est que la France galante et raffinée commence à sortir des forêts sauvages et à se montrer dans quelques châteaux. La féodalité, c'est le cœur de la dame; le servage, c'est la foi du chevalier. Les tournois ont çà et là enchaîné la barbarie primitive. Il n'y a plus qu'aux jours de guerre qu'on crie : Sang et pillage! Il n'y a plus qu'aux jours de ripailles qu'on perpétue l'orgie romaine. Ce que le catholicisme n'a point encore fait, la femme, cet apôtre du cœur, va le faire avec un regard, avec un sourire, avec une larme.

La femme, au moyen âge, a été comme l'image visible de la Divinité; elle a entr'ouvert la porte au monde nouveau ; elle a cueilli, pour la main rude et sauvage de l'homme, la fleur sacrée du spiritualisme.

ABEILARD ET HÉLOISE

L'AMOUR DE LA PHILOSOPHIE
LA PHILOSOPHIE DE L'AMOUR

Il y a deux manières d'écrire l'histoire.

Les vives imaginations n'ont pas la patience d'allumer la lampe des tombeaux et des monuments; ils lisent l'épitaphe, ils déchiffrent le fronton et passent, plus préoccupés d'une touffe de ravenelles épanouies au faîte du monument que du monument lui-même. Ils entr'ouvrent à peine le vieux manuscrit enjolivé de miniature. La tradition est leur pierre de touche; un nom leur rappelle un siècle, un portrait un tableau; ils jettent leur cœur dans le passé, ils voient les passions anciennes à travers les passions modernes, Abeilard à travers Jean-Jacques, Charlemagne à travers Bonaparte.

Les esprits studieux qui aiment l'odeur de la lampe vont droit à l'histoire, sans rêverie et sans passion; pour eux l'homme disparaît sous l'historien; ils donneraient une phrase éloquente pour une note utile. Dans le vieux

monument en ruines, ce qui les frappe, c'est bien plus l'esprit du temps que l'aspect pittoresque. L'air de tête les saisit et non le contour, le sens de l'inscription et non la lettre. Ils respirent avec une joie attristée l'atmosphère des tombes entr'ouvertes. La vérité est leur muse ; ils la cherchent et la poursuivent partout. Ils ne ferment le livre longtemps ouvert qu'après l'avoir pour ainsi dire traduit mot pour mot. Ceux-là fuient les poëtes, ou savent découvrir la vérité à travers la fiction.

« Abeilard est moins connu qu'il n'est célèbre, et sa renommée semble romanesque plutôt qu'historique, » dit son historien, Charles de Rémusat. En effet, la figure d'Abeilard passe sous nos yeux avec cet attrait tendre et passionné que le Tasse, Gœthe ou Chateaubriand ont donné à leurs créations. Tancrède, Werther ou René ne sont-ils pas de poétiques frères d'Abeilard? sont-ils moins vrais? les aimons-nous moins? L'imagination, quoi qu'on fasse, aura toujours un pied dans l'histoire, comme la vérité en a un dans le roman. N'a-t-on pas toujours écrit le roman avec l'histoire sous les yeux?

Il est vrai que, dans la vie même d'Abeilard, il y a l'histoire et le roman ; il y a deux hommes dans un seul : le philosophe et l'amant d'Héloïse, la tête et le cœur. On connaissait le cœur, mais jusqu'ici nul n'avait étudié le grand caractère de cette tête de théologien.

La poésie est une fille qui se souvient. Qu'elle s'appelle Calliope ou Erato, qu'elle chante les héros ou les amants, qu'elle écoute le monde ou son cœur, c'est toujours vers le passé qu'elle se tourne. Dieu s'amuse aussi à faire des romans : ceux-là sont immortels; ceux que nous faisons ne sont, le plus souvent, que de pâles paraphrases des romans du grand Maître. L'Héloïse de Rousseau,

Abeilard d'un autre âge, vaut-elle l'Héloïse créée par Dieu lui-même?

N'est-ce point ici le lieu de reproduire cette belle page de l'historien? « Les lettres d'Abeilard et d'Héloïse sont un monument unique dans la littérature; elles ont suffi pour immortaliser leurs noms. Moins de cent ans après que le tombeau se fut fermé sur eux, Jean de Meung traduisit ces lettres dans l'idiome vulgaire, et sa version subsiste encore; témoignage irrécusable du vif intérêt qu'elles inspirèrent de bonne heure aux poëtes. Comme la langue des passions, qui sont éternelles, est pourtant changeante, et suit les vicissitudes du goût et les modes de l'esprit, on a plus d'une fois retraduit pour la modifier, altéré pour l'embellir, l'expression première de ces ardents et profonds amours. Si l'auteur du poëme de la *Rose* leur donnait, avec son gaulois du treizième siècle, une humble naïveté dédaignée par Abeilard, inconnue d'Héloïse, Bussy-Rabutin, avec le français du dix-septième, leur prêtait, dans un excellent style, un ton d'élégante galanterie, autre sorte de mensonge. Ainsi un épisode historique, fixé par des documents certains, est devenu comme un de ces thèmes littéraires qui se conservent et s'altèrent par la tradition, et qui se renouvellent selon le génie des époques et des écrivains. Peut-être même y a-t-il eu des temps où tout le monde ne savait plus s'il existait des lettres originales, et, dans bien des esprits, les noms d'Abeilard et d'Héloïse ont été près de se confondre avec ceux des héros de romans. A diverses fois, on a repris leurs aventures pour en faire le sujet de récits passionnés ou de correspondances imaginaires. On ne s'est pas borné à retoucher, à paraphraser leurs lettres; on leur en a fabriqué de nouvelles, et la

réalité a fait place à la fiction. La poésie est venue à son tour; elle a prêté à ces amants d'un autre âge les finesses de sentiment, les combats, les remords, qui conviennent à la morale dramatique des temps modernes. Elle a dénaturé leur amour réel, croyant le rendre plus intéressant; et, telle est la puissance de certaines conventions littéraires, qu'elles paraissent quelquefois plus vraies que les faits. L'Héloïse de Pope est devenue, pour de certaines époques, l'Héloïse de l'histoire, à ce point que l'auteur du *Génie du Christianisme*, voulant peindre l'amante chrétienne, n'a imaginé rien de mieux que de la chercher dans les vers de Colardeau! Le sentiment du réel a commencé à renaître parmi nous, et c'est aujourd'hui dans leur correspondance authentique que nous voulons retrouver Héloïse et Abeilard. Ce qu'on vient de lire suffit, ce me semble, pour la faire connaître. On ne peut songer à comparer ces lettres qu'aux *Lettres portugaises*, si toutefois l'imagination n'a point celles-ci à se reprocher. Dans les premières, le fond de deux âmes souffrantes apparaît avec les formes de l'esprit du temps; l'amour et la douleur y empruntent le langage d'une érudition sans discernement, d'un art sans beauté, d'une philosophie sans profondeur; mais ce langage pédantesque, c'est bien le cœur qui le parle, et le cœur est en quelque sorte éloquent par lui-même. Si le goût n'a point orné le temple, le feu qui brille sur l'autel est un feu divin. Plus heureuse que la pensée, la passion peut se passer plus aisément de la perfection de la forme, et, quel que soit le vêtement dont la recouvre un art inhabile, elle se fait reconnaître à ses mouvements comme la déesse de Virgile à sa démarche : *Incessu patuit dea*. »

L'historien a divisé son livre en trois parties : la vie

d'Abeilard, sa philosophie, sa théologie. Le premier travail est déjà tout un livre où l'auteur nous fait assister à la vie et aux passions du plus noble esprit du douzième siècle. Jamais on n'avait montré la belle figure et la belle âme d'Héloïse dans une semblable auréole de grâce, d'amour et de grandeur; jamais on n'avait, d'une main si pieuse, tressé cette couronne d'épines de la passion humaine où se cache encore le parfum des roses évanouies. M. de Rémusat l'a bien connue, « la première des femmes, » cette fille illustre que Pierre le Vénérable comparait à Déborah la prophétesse et à Penthésilée la reine des Amazones; cette amante sublime qui n'aima Dieu que pour mieux aimer Abeilard, qui garda son amour sous le cilice, au pied de l'autel, jusqu'à l'heure de la mort; ce philosophe au cœur de femme, qui garda la sainte liberté de la pensée dans l'austère cellule du Paraclet. Jusqu'ici les demi-poëtes et les pédants avaient défiguré cette femme adorable; M. de Rémusat l'a peinte avec un respect pieux, avec un amour enthousiaste, avec un culte fervent pour la beauté qu'illumine le génie. L'historien semble connaître et comprendre Héloïse mieux que n'a fait Abeilard. Abeilard n'était qu'un philosophe savant comme Aristote. Ainsi, s'il raconte comment il aima Héloïse, il affirme, après avoir dit qu'avec son nom, sa jeunesse, sa figure, il ne devait craindre aucun refus, que le goût de la science créait entre elle et lui une communauté d'idées et de sentiments; que par là il se décida à aimer Héloïse. « Il se trompait, dit son historien. Un noble et secret instinct lui disait qu'il devait aimer celle qui n'avait point d'égale. »

On ignore comment Abeilard rencontra Héloïse. Il voulut lui enseigner la science avec l'amour. Il se pré-

senta au chanoine Fulbert, qui consentit à lui abandonner la direction littéraire et théologique de sa nièce. Du consentement et à la recommandation de Fulbert, il put, « ou le jour, ou la nuit, lui donner des leçons, la frapper à la façon d'un maître, si l'élève était indocile. » — « Que dirai-je de plus? dit Abeilard dans ses confessions, nous n'eûmes qu'une maison, et bientôt nous n'eûmes qu'un cœur. » Paroles bien éloquentes dans leur simplicité. « Abeilard, impatient et ravi, venait employer à séduire une pauvre fille sans expérience et sans crainte le génie qui soulevait toutes les écoles du monde. C'est là que les plaisirs de la science, les joies de la pensée, les émotions de l'éloquence, tout était mis en œuvre pour charmer, pour troubler, pour plonger dans une ivresse profonde et nouvelle ce noble et tendre cœur qui n'a jamais connu qu'un amour et qu'une douleur, ce cœur que Dieu même n'a pu disputer à son amant. Mais quelles leçons Abeilard donnait-il à Héloïse? Lui enseignait-il les secrets du langage et les arts savants de l'antiquité? Promenait-il cet esprit pénétrant et curieux dans les sentiers sinueux de la dialectique? Lui révélait-il les obscurs mystères de la foi dans le langage lumineux de la raison philosophique? Enfin lui lisait-il ces poëtes qu'il cite dans ses ouvrages les plus austères, et le professeur de théologie récitait-il à son élève, avec ce talent de diction qu'on admirait, les vers impurs de l'*Art d'aimer?* Quel fut enfin, quel fut le livre qui servit, comme dans le récit de Dante, à la séduction de cette femme, historique modèle de la poétique Françoise de Rimini? On ne le sait, et cependant on sait que tout le talent d'Abeilard fut complice de son amour. Enfin la passion triomphante emporta les deux amants jusqu'aux limites de son empire. Tout fut

sacrifié à ce bonheur sans mélange et sans frein, tous les degrés de l'amour franchis. Que sais-je? jusqu'aux droits de l'enseignement, jusqu'aux punitions du maître, devinrent, c'est Abeilard qui l'avoue, des jeux passionnés *dont la douceur surpassait la suavité de tous les parfums*. Tout ce que l'amour peut rêver, tout ce que l'imagination de deux esprits puissants peut ajouter à ses transports, fut réalisé dans l'ivresse et dans la nouveauté d'un bonheur inconnu. »

Le roman fut des plus poétiques et des plus aventureux jusqu'au jour où Héloïse, l'amante érudite et passionnée, prononça d'une voix entrecoupée de sanglots et de larmes cette plainte que Lucain prête à Cornélie, lorsqu'après Pharsale elle revoit Pompée :

Nunc accipe pœnas,
Sed quas sponte luam.

Le sacrifice fut grand, infini, digne d'elle-même : elle abandonna son amant, toutes les joies de l'amour, du monde et de la liberté, pour s'enchaîner sans foi et sans espérance à l'époux divin qui devait occuper sa pensée sans descendre dans son cœur [1]. En vain Abeilard cherche à lui prouver qu'elle travaille pour le ciel et qu'elle est agréable au Seigneur [2]. « Prends garde de

[1] « Dans toutes les situations de la vie, Dieu le sait, je crains plus encore de t'offenser que d'offenser Dieu ; c'est à toi que je désire plaire plutôt qu'à lui ; c'est ton ordre et non l'amour divin qui m'a fait prendre cet habit. Vois donc quelle malheureuse et lamentable vie je mène, si j'endure ici tant de maux sans fruits, ne devant avoir aucune rémunération dans la vie future. » (*Lettre d'Héloïse.*)

[2] « Déjà tu lui as donné un troupeau de filles spirituelles. Quel déplorable malheur, si aujourd'hui, t'abandonnant aux souillures des vo-

n'être plus qu'une femme, toi qui surpasses les hommes et qui as changé la malédiction d'Ève en bénédiction de Marie. » Mais Héloïse s'honore et s'effraye de sentir encore dans son sein battre le cœur de la femme : elle est fille d'Ève autant que fille de Marie. C'est lui qui n'est plus un homme ni par le cœur, ni même par l'esprit ; chaque mot qu'il dit à l'abbesse du Paraclet a l'accent glacial des paroles des trappistes : Frère, il faut mourir ! Oui, frère, il faut mourir ! Voilà ce que son cœur, éteint et jaloux encore, dit sans cesse au cœur de son amante. Non, je ne connais pas de plus solennel et de plus douloureux poëme que cette mort trop lente du cœur d'Héloïse. C'est en vain qu'elle y appuie le livre de prières et qu'elle couronne sa pensée des épines sanglantes du Christ, son nouveau maître ; c'est en vain qu'Abeilard creuse chaque jour la fosse de plus en plus profonde : le cœur ne veut pas mourir, il brûle sous les glaces de l'âge, il bat sous le linceul, il fait tressaillir leurs ossements de siècle en siècle. Doit-on s'étonner que la légende ait dit : « Lorsque la morte fut apportée à cette tombe qu'on venait d'ouvrir, son mari, qui bien des jours avant elle avait cessé de vivre, éleva les bras pour la recevoir, et les ferma en la tenant embrassée. » Si jamais Dieu a permis un miracle, peut-on ne pas croire à celui-là ? Quelle femme en ce monde fut si digne, après un veuvage si long, d'être embrassée dans la tombe par celui qui l'attendait à ce sombre et dernier rendez-vous ?

Si Abeilard, l'aventureux controversiste, nous a pré-

luptés terrestres, tu donnais douloureusement le jour à quelques enfants du monde, au lieu de cette famille nombreuse que tu enfantes avec joie pour le ciel ! »

parés à la liberté de la pensée, Héloïse, qui ne chercha la science, on peut le dire, que pour donner plus d'espace à son amour, Héloïse, fille d'Ève plutôt que fille de Marie, ne proclama-t-elle point, par sa passion et par ses luttes, la liberté du cœur?

Abeilard ne fut pas toujours un grand esprit, ce ne fut jamais un grand cœur. C'est l'amour d'Héloïse qui a fait sa gloire immortelle. S'il a quelquefois trouvé la vérité, ce ne fut point par amour pour la vérité, mais par la passion de penser autrement que les autres, comme a dit Leibnitz.

La philosophie et la théologie d'Abeilard, c'est là un pays presque aride et presque abandonné, même par les penseurs les plus aventureux. On commence à y répandre la vie et la lumière; parmi tous ceux qui ont cherché, jusque dans ces landes désertes, à renouer la chaîne d'or si longtemps interrompue de la philosophie, il en est peu qui aient pu cueillir, à force de recherches patientes, sur les épines sauvages de la scolastique, quelques fleurs de vraie science. L'histoire de l'esprit humain, l'histoire de l'école et de l'Église, toute l'histoire de la pensée au moyen âge commence à revivre enfin sous nos yeux. On s'est moqué de l'art des scolastiques, qui consistait à décomposer le langage et le raisonnement, qui descendait aux mots plutôt qu'il ne s'élevait aux idées; mais toute philosophie a eu sa raison d'être, de régner un jour ou un siècle. Dieu n'a pas permis à l'esprit humain d'arriver à la science par une route sans ombres et sans dangers.

Ce qui fait la gloire d'Abeilard, aujourd'hui que les idées modernes se sont largement élevées vers des régions plus hautes que celles où les subtilités de la sco-

lastique ont si longtemps retenu la philosophie, c'est d'avoir ardemment combattu pour la liberté de la pensée, c'est d'avoir été l'un des premiers maîtres de cette période inquiète et hardie qui s'aventure sans crainte dans les mystérieux sentiers du monde idéal; c'est d'avoir compris que Dieu, qui a fait la nuit autour de l'homme, ne lui défend pas de chercher la lumière.

L'étoile d'Abeilard, étoile perdue au ciel des savants, ne scintille plus qu'au sein des plus belles nuits d'été. Mais que d'étoiles autrefois brillantes qui ne font pas plus de lumière ici-bas! La gloire plutôt que la vérité fait le rayon qui les couronne. Vérité! Vérité! ne nous reposerons-nous jamais une heure avec toi sous l'arbre de la science? Faudra-t-il toujours que l'esprit humain passe par le tombeau pour savoir enfin où il va?

LA FILLE DE SEDAINE

Sedaine avait des filles à marier; l'une d'elles, la plus jolie, qui s'appelait Hyacinthe, était bercée du rêve invraisemblable d'épouser David, ce peintre français qui aurait dû naître et mourir à Rome au temps de Brutus. On sait que David n'était pas l'Apollon du Belvédère; sa tête était d'une sévérité inflexible sous des cheveux hérissés comme ceux de la Sibylle de Cumes. Dans son portrait, peint par lui-même, on est frappé du caractère antique du masque. Mais faut-il croire à David peint par lui-même? David, ayant à faire son portrait, ne se laissait-il pas aveugler par la vision de quelques sombres figures romaines? Or ces figures-là n'étaient pas l'idéal des filles à marier vers 1780, alors que les marquis et les mousquetaires étaient si galamment équipés. Mais mademoiselle Hyacinthe Sedaine s'était laissé prendre à la renommée de David bien plus qu'à sa figure; ce qu'elle aimait en lui, c'était l'artiste. Ce n'est jamais l'homme, tel qu'il est, qui fait des passions, c'est l'homme greffé sur l'homme par le hasard, par l'héroïsme, par le génie, par la destinée. L'homme, tel qu'il est, ne porte qu'un fruit sauvage; l'homme, greffé sur l'homme, porte un

fruit savoureux. Le premier, c'est la vérité brutale; le second, c'est l'idéal adoré. On voit et on aime une femme par les yeux du corps; on voit et on aime un homme par les yeux de l'esprit.

David allait souvent dîner chez Sedaine. Hyacinthe avait ce jour-là un sourire de fête et des roses dans sa chevelure; elle parlait à David de ses tableaux avec une voix de syrène, car les syrènes, avant de disparaître dans l'Océan, ont donné leurs voix à toutes les filles qui ont la beauté sur la figure et l'amour au cœur. Ce jour-là, Hyacinthe se mettait au clavecin pour jouer les airs les plus doux de son ami Grétry. Plus d'une fois, à ce même clavecin, elle avait trouvé quelque fraîche inspiration. David écoutait le premier air; il disait froidement : *C'est joli!* et se renversait sur un fauteuil pour faire la sieste. S'il ne dormait pas tout à fait, cette pauvre Hyacinthe n'y gagnait rien, car David était à cinq cents lieues et à vingt siècles de là, parmi les Romains et les Grecs. Ah! si Hyacinthe eût été un beau buste antique de marbre ou de bronze! mais elle n'avait pour elle que sa jeunesse, que son amour, que son esprit, que sa beauté; David ne comprenait pas toujours cette langue-là.

Cependant la fille de Sedaine lui pardonnait ses distractions. « Un jour, disait-elle à son père avec une larme cachée, il finira par voir que je suis là. »

David avait, on le sait déjà, une école célèbre dès son origine. A chaque concours ouvert par l'Académie de Rome, c'était toujours un disciple de David qui était couronné; on voulait décerner au maître une récompense nationale. Le roi de France, qui comprenait la royauté des arts, voulut que David fût logé au Louvre. Ce pauvre Louis XVI, surnommé le tyran, par David lui-même!

Quand plus tard le peintre, devenu un des rois montagnards, eut à s'occuper du logement de Louis XVI et qu'il l'envoya en prison, ne se rappela-t-il donc pas qu'il était encore logé au Louvre par la volonté de Louis XVI ?

Jusque-là David n'avait pas songé à se marier : il ne pensait qu'aux enfants de son génie. Il fut forcé, pour prendre possession de son logement au Louvre, de s'entendre avec l'architecte du roi, Pécoul. Il avait connu son fils à Rome. Ils avaient souvent causé ensemble de la patrie et de la famille absentes. Le fils de Pécoul avait dit à David : « J'ai des sœurs qui sont belles, vous en choisirez une, et nous serons frères. » Au départ du peintre pour Paris, il lui àvait donné une lettre pour son père, mais surtout pour qu'il vît ses sœurs. Plus de deux ans s'étaient passés, David avait toujours la lettre dans un cahier de dessins; quand il la retournait : « Qui sait, disait-il, il y a peut-être là un mot de la destinée ! » Et puis il était six mois sans y penser.

Il se présenta enfin chez Pécoul. « Ah ! vous êtes David ? dit l'architecte; vous voulez un logement au Louvre ? — Oui, monsieur; le roi a eu la bonté de m'en octroyer un. — Il n'y avait pas, reprit Pécoul, que Sa Majesté qui pût vous accorder cette faveur. Si vous étiez venu me voir, il y a deux ou trois ans, avec une certaine lettre de Rome, que j'attends toujours, qui sait si je ne vous aurais pas logé tout de suite au Louvre ? »

David avait la lettre sur lui; il la prit en rougissant et la remit avec émotion à l'architecte. « Par Dieu ! dit Pécoul, cette lettre attendra bien encore un peu; venez dîner avec moi, et nous la lirons au dessert. » Disant ces mots, Pécoul mit à son tour la lettre dans sa poche. « Et

le logement? dit David. — Un jour plus tôt, un jour plus tard, » répondit Pécoul.

David, en attendant l'heure du dîner, s'en alla tout droit chez son ami Sedaine, qui était aussi logé au Louvre, et lui raconta son entrevue avec Pécoul. « Je ne comprends pas, dit Sedaine : c'est un imbroglio. »

Hyacinthe était là; une pâleur subite avait envahi sa figure. « J'ai compris, moi! » murmura-t-elle.

Elle alla au clavecin, et lui fit chanter cette triste élégie de Richard Cœur-de-Lion : *Une fièvre brûlante...*

Une fièvre brûlante avait saisi la pauvre fille : elle connaissait les demoiselles Pécoul; si elles n'étaient pas plus jolies qu'elle-même, elles avaient plus de séduction.

David alla dîner. On déploya tout le luxe de la coquetterie, on mit en œuvre toutes les grâces du sentiment. Pécoul voulait à toute force que la gloire et la fortune de David fussent des filles de sa maison.

Au dessert, entre le vin de Champagne et le vin d'Espagne, Pécoul prit la lettre de son fils et la lut à haute voix. Ce fut comme un coup de théâtre. Le silence était profond, les jeunes filles baissaient la tête tout en regardant David. David interrogeait le sphinx. Pécoul, tout en lisant la lettre, cherchait à lire dans les yeux de David. La mère seule pensait à celui qui avait écrit la lettre, car son fils était encore à Rome.

Cette lettre n'était pas longue; la voici : « Je te pré-
« sente, mon très-cher père, le meilleur de mes amis;
« arrange-toi pour qu'il devienne mon frère. C'est tout
« simple : il a vingt-cinq ans et tu as des filles à marier;
« il a du génie et tu as de l'argent. »

M. Pécoul avait fini de lire qu'on écoutait encore. « Vous voyez, mesdemoiselles, dit enfin David comme

pris à l'improviste, que votre frère arrange les choses à sa manière ; je suis confus de la bonne opinion qu'il a de moi, mais il ne sait pas qu'on ne force ni sa fille ni sa sœur sur le chapitre du mariage. Pour moi, qui suis seul de toute ma famille, il va sans dire que je serai heureux de peupler ma solitude par la beauté et par la vertu. »

A cette phrase laborieuse, dans le style du drame bourgeois alors en vogue, mesdemoiselles Pécoul répondirent par un silence éloquent.

David les regarda toutes les deux sans trop savoir celle qui lui était destinée ou celle qu'il avait le droit de se destiner lui-même. En effet, pour David, sa vraie passion, sa vraie poésie, sa vraie femme, c'était la peinture; l'autre ne devait être qu'une superfluité de luxe qui traverserait sa vie sans l'entraîner.

Il y a deux sortes d'artistes ici-bas : les uns, qui mettent l'art dans leur vie, égoïstes, passionnés pour eux-mêmes, qui sont de vrais poëtes dans l'horizon restreint de la famille; les autres, qui mettent l'art dans leurs œuvres, qui s'y répandent eux-mêmes avec une sublime abnégation, ou plutôt avec un égoïsme plus élevé, puisque, après tout, leurs œuvres, c'est encore eux, et que leur renommée est la métamorphose radieuse de leur personnalité.

L'architecte du roi rompit le silence pour dire à David qu'il suivrait à la lettre les conseils de son fils, puisque le glorieux peintre de *Bélisaire* n'avait pas de parti pris contre le mariage. La conversation reprit son entrain ; on parla gaiement, on parla beaucoup; mais, quand David se leva pour sortir, il ne savait pas encore quelle était celle des deux jeunes filles qu'il épouserait. En s'incli-

nant pour dire adieu, il saisit, dans un rapide regard, les deux figures, et s'éloigna en se demandant si l'une, au point de vue de l'art, lui était plus que l'autre sympathique.

Tout naturellement, selon son habitude, il alla passer une heure chez Sedaine.

Hyacinthe était plus pâle que la veille; s'il ne lui en fit pas la remarque, c'est qu'il ne s'en aperçut pas. « Eh bien, mon ami David, lui dit Sedaine avec son air de malicieuse bonhomie, vous avez tout à la fois l'air gai et le front soucieux? — En effet, continua Hyacinthe en souriant pour cacher sa peine, il y a deux tableaux dans votre figure. — Deux tableaux! s'écria David, vous avez dit le mot. Je viens, vous le savez, de dîner chez Pécoul; on m'a reparlé de mariage. Me marier! à quoi bon? — C'est une vieille habitude du genre humain, qui s'en trouve toujours mal et qui recommence toujours, interrompit Sedaine. — Je ne vois pas là deux tableaux, dit Hyacinthe avec impatience. — Attendez donc, poursuivit David; pour se marier, il faut une femme, et j'en ai deux. »

La pauvre fille respira. Une dernière illusion, pareille à ces renaissances de santé à l'heure de la mort, vint relever son front si abattu.

« Oui, j'en ai deux, dit David, comme s'il regardait en lui-même. Je n'aime ni l'une ni l'autre, mais je suis sur le point d'aimer celle-ci autant que celle-là : il y en a une qui est brune, il y en a une qui est blonde. »

Hyacinthe soupira et souleva la tête pour voir ses blonds cheveux dans la glace de la cheminée.

« Celle qui est brune a une ligne plus décidée, un profil plus romain; celle qui est blonde a un type plus

délicat. un contour plus ondoyant; on dirait d'un marbre grec adouci par Coustou. »

Hyacinthe se regardait toujours dans la glace.

« Pour moi, dit Sedaine, j'ai mieux aimé, quand j'ai eu vingt ans, dénouer une chevelure blonde qu'une chevelure noire. A quoi bon un profil romain du temps d'Auguste pour vivre à Paris sous Louis XVI? »

Hyacinthe rougit et se hâta de dire qu'elle n'aimait pas les cheveux blonds, et qu'elle avait toujours regretté de n'être pas brune. « Ainsi, lui dit David, vous me conseillez plutôt d'épouser le type romain?— Oui, murmura Hyacinthe; c'est d'ailleurs dans vos sympathies, puisque votre génie est tout romain, comme celui de Corneille. »

Hyacinthe était brisée par les battements de son cœur: il lui était impossible de dire un mot de plus; elle se sentait sur le point ou de mourir de joie, ou de mourir de douleur. Elle tremblait qu'il ne se décidât pour mademoiselle Pécoul; elle tremblait aussi qu'il ne lui répondît: « Puisque vous me conseillez votre rivale, je vous épouse; » car elle ne doutait pas que David ne fût indécis entre mademoiselle Pécoul et elle-même.

Tout à coup David, qui se promenait dans le salon, s'approcha d'Hyacinthe et lui dit brusquement: « A propos, ne connaissez-vous pas les deux filles de Pécoul? — Oui, murmura-t-elle déjà tout anéantie. — Eh bien, puisque vous les connaissez, dites-moi donc tout de suite laquelle il faut prendre. »

Hyacinthe pâlit, balbutia quelques mots et tomba évanouie; elle avait compris enfin toute l'amère raillerie de sa destinée.

Le pauvre vieux Sedaine, qui comprenait aussi, se

jeta à genoux devant sa fille et lui souleva la tête dans ses mains. « Qu'a-t-elle donc? demanda David avec émotion; car, s'il n'avait jamais considéré Hyacinthe comme une amante, il l'avait toujours regardée comme une sœur. — Ce qu'elle a? murmura Sedaine avec un triste signe de tête, si vous ne le savez pas, je ne vous le dirai pas. »

Un silence de mort suivit ces paroles.

« Ah! mon Dieu! poursuivit Sedaine dans sa pensée; je croyais avoir là deux enfants, est-ce que je vais les perdre tous les deux? »

David avait pris les mains d'Hyacinthe et lui parlait avec sa tendresse un peu rude.

Elle rouvrit les yeux et lui dit qu'elle était touchée de son inquiétude, mais qu'il ne fallait plus y penser.

Elle se leva lentement, se traîna jusqu'au clavecin et se remit à jouer cet air si triste et si éloquent : *Une fièvre brûlante*, qui était comme le *De profundis* de son amour.

David épousa mademoiselle Pécoul,— le type romain; Hyacinthe attendit pour mourir que le vieux Sedaine fût mort.

LE PARADIS RETROUVÉ

J'ai toujours reconnu que les beaux romans sont ceux que la destinée s'amuse à créer dans ses jours de distraction poétique. La destinée écrit en lettres de feu sur le cœur des hommes. Que d'enchevêtrements, d'éclats de rire et de péripéties dans ce livre éternel qui a pour titre la comédie des comédies!

Quand je veux lire un roman, j'étudie tout simplement la vie d'un homme heureusement doué. Poëte, artiste, grand capitaine, homme d'État, philosophe, maître d'école, pâtre, bohémien, bûcheron, chiffonnier, qu'importe, si je reconnais que la destinée a pris plaisir à le tourmenter, à l'élever au-dessus des autres hommes par l'héroïsme, par la passion, par la poésie, par la misère?

C'est surtout dans la vie des poëtes et des artistes que je m'arrête avec joie; car ceux-là, s'élevant plus haut que les rois et les héros par le rêve ou par la pensée, donnent à l'étude un champ plus vaste. Ils répandent autour d'eux je ne sais quels rayons charmants qui colorent le monde où ils vivent. Avec eux, les sentiers sont plus verts, les roses plus fraîchement épanouies, les forêts plus éloquentes, les vignes plus généreuses, et, le dirai-

je, les femmes qu'ils aiment ont tout l'accent de la souveraine beauté, — quand elle sont belles.

David Téniers, — qui d'entre vous ne connaît au moins une page de son œuvre? — comme tous ceux qui arrivent à se faire un sceptre de leur talent, commença rudement sa carrière. Il avait à peine onze ans quand Rubens vint un jour à l'atelier de son père, le vieux Téniers. David barbouillait une kermesse. A la vue du grand peintre, il fut ému jusqu'aux larmes et laissa tomber son pinceau. Rubens, voyant bien qu'il lui faisait peur, daigna ramasser le pinceau et peindre lui-même à grands traits dans l'ébauche du jeune écolier. Dès ce jour, David Téniers sentit en lui une étincelle divine; mais, durant plus de dix ans, il vécut comme un peintre d'enseignes, jusqu'au moment où l'archiduc Léopold le nomma son peintre ordinaire et gentilhomme de sa chambre.

Une petite aventure décida tout à fait de sa fortune.

Vers ce temps-là, un gentilhomme du duc, près de se marier, commanda à Téniers un tableau de l'Hymen. Comme le gentilhomme était passionné, Téniers, pour le contenter, mit en œuvre toutes les ressources de son génie. Il imita les grâces du Corrége et le coloris de Giorgione; il fit l'Hymen plus beau que l'Adonis antique. Jamais lignes plus pures ne s'étaient animées d'un plus charmant sourire. Téniers n'oublia pas le flambeau : jamais flambeau d'Amour n'avait jeté tant d'éclat. La veille des noces, Téniers appelle le gentilhomme à son atelier :

« Voilà, dit-il, tout ce que j'ai rêvé de plus beau et de plus aimable.

— Vous avez manqué votre coup, dit le gentilhomme en secouant la tête d'un air mécontent; j'ai une meil-

leure idée de l'Hymen ; je le vois plus agréable et plus gai ; il manque à cette figure je ne sais quoi d'enchanteur que je sens et que je ne puis exprimer. »

En garçon d'esprit, Téniers prit aussitôt son parti.

« Vous avez raison de n'être pas content de mon tableau, il n'est pas sec, ce visage est embu ; d'ailleurs, mes couleurs ne gagnent qu'avec le temps, comme toutes celles des grands maîtres. Voulez-vous que je vous rapporte ce tableau dans quelques semaines ? Puisque vous vous mariez demain, vous avez bien autre chose à faire aujourd'hui qu'à voir l'Hymen en peinture. Croyez-en ma parole, si vous trouvez à la première entrevue que je me sois trompé, je consens à n'être pas payé. »

Le gentilhomme n'avait rien à répliquer. Il sortit de l'atelier pour aller revoir sa fiancée. C'était une Flamande d'origine espagnole, digne du pinceau de Murillo comme du pinceau de Rubens : comme elle n'avait guère que la beauté flamande, et que son imagination n'égalait pas sa beauté, Téniers, en homme sensé, attendit un peu ; il laissa au gentilhomme le loisir de voir l'Hymen sous toutes ses faces.

Enfin, au bout de trois ou quatre mois, il porta le tableau au logis du gentilhomme.

« Vous aviez raison ! s'écria celui-ci après l'avoir contemplé un instant, le temps a singulièrement embelli votre peinture. A peine si je la reconnais ! le temps doit finir les meilleurs tableaux. Comme ces couleurs ont bien plus d'éclat ! comme ce flambeau a bien plus de feu ! Je ne puis m'empêcher de vous dire que votre tableau a trop gagné en grâce et en agrément. Vous avouerez que cet air de tête est trop enjoué, on dirait l'Amour ; or, ne vous y trompez pas, c'est l'Hymen que vous avez voulu

peindre. Cet œil est trop vif, cette bouche est trop gaie. L'Hymen est un dieu raisonnable avant tout ; plus j'y regarde et plus je trouve que vous n'avez pas saisi son caractère.

—A merveille ! dit Téniers : comme je l'avais dit, l'Hymen s'est métamorphosé dans votre imagination ; le fiancé n'est plus qu'un mari. Sachez-le donc, ce n'est pas ma peinture qui a changé, c'est vous. »

Le gentilhomme voulut se fâcher pour l'honneur de sa femme ; mais comment se fâcher contre un pareil raisonnement ? Il offrit de payer le tableau.

« Non, dit le peintre ; j'ai manqué de génie en cette aventure ; accordez-moi quelques jours. »

Téniers se remit au travail ; grâce à la perspective, il fit un portrait de l'Hymen qui paraissait charmant, vu de loin, et un peu renfrogné, vu de près.

L'archiduc Léopold, ayant appris l'histoire de ce portrait, exigea qu'il fût placé au bout de sa galerie. Tous les curieux, mariés ou non mariés, le vinrent admirer. Dufresny, qui a raconté cette histoire avec tout son esprit, termine ainsi son récit : « Le duc fit placer le portrait au bout d'une agréable galerie, sur une espèce d'estrade, et, pour monter sur cette estrade, il fallait passer un pas fort glissant ; en deçà, c'était le charmant point de vue ; mais, sitôt qu'on avait passé ce pas, adieu les charmes ; ce n'était plus cela. »

Cornille Schut, le peintre-poëte, a le premier rapporté cette petite histoire : « Ce qu'il y a de curieux, dit-il dans sa narration, c'est que ce tableau de l'Hymen a amené le mariage de David Téniers. » Voici comment : Cornille Schut était un des tuteurs d'Anne Breughel, fille de Breughel de Velours ; elle demeurait avec sa famille.

Comme elle était aimable et belle, il prenait plaisir à la conduire à la promenade, tantôt aux ateliers de Rubens et Van Baelen, ses autres tuteurs, tantôt à la cour de l'archiduc Léopold, tantôt sur l'eau ou en pleine campagne. Un jour qu'il lui montrait le tableau de Téniers, vu en deçà, notre peintre survint. Après quelques paroles sur la pluie et le beau temps, sur la poésie et la peinture, Téniers dit tout à coup à la jeune fille :

« Madame, voulez-vous passer au delà?

— Oui, dit-elle peut-être sans réfléchir.

— Je vous prends au mot, » reprit Téniers en lui offrant la main.

Anne Breughel rougit et refusa de passer. Cornille Schut prit l'aventure en poëte plutôt qu'en tuteur.

« Pourquoi ne passeriez-vous pas? dit-il en souriant.

— A quoi bon, dit-elle un peu enhardie, puisque de l'autre côté le tableau change d'effet et de couleur?

— Pour vous et pour moi, jamais! dit étourdiment le jeune peintre; ou plutôt, je vous promets de revenir tout de suite en deçà du pas fatal. »

Il survint du monde mal à propos. Téniers salua galamment et s'éloigna déjà amoureux. Le lendemain il entra, après mille détours, à l'atelier de Cornille Schut, qui peignait des camaïeux dans une guirlande de fleurs de Seghers.

« Maître Cornille, demanda Téniers, voulez-vous me dire ce qu'il y a de mieux à faire pour plaire à une femme?

— Des vers enthousiastes, répondit le poëte-peintre. Vous êtes donc amoureux?

— Comme un fou, au point que l'archiduc croit que j'ai perdu la raison.

— Et amoureux de qui, messire David Téniers?

— Ne devinez-vous pas? répondit le jeune peintre. Ah! si je savais faire des vers comme les vôtres!

— Je ne suis pas maître de la main d'Anne Breughel; elle a deux autres tuteurs, Rubens et Van Baelen; d'ailleurs, je la tiens pour femme résolue; elle prendra un époux à sa guise. »

Téniers, voyant Rubens peu de jours après, lui demanda aussi ce qu'il y avait de mieux à faire pour plaire à une femme.

« Son portrait, répondit le grand peintre.

— Que n'ai-je votre talent! s'écria Téniers avec un soupir, j'embellirais encore Anne Breughel!

— Puisqu'il est question d'Anne Breughel, allez voir notre grave ami Van Baelen, son premier tuteur; il vous dira, en vieux philosophe revenu des passions de ce monde, ce qu'il y a de mieux à faire sur ce chapitre. »

David Téniers alla tout droit à l'atelier du vieux peintre, il le trouva peignant sur cuivre une copie de son grand tableau *Saint Jean qui prêche dans le désert*. Téniers l'avait vu souvent au palais de l'archiduc, il aborda tout de suite la question.

« Qu'y a-t-il de mieux à faire pour plaire à une femme?

— L'aimer, » répondit le vieux peintre.

Les trois tuteurs interrogèrent tour à tour Anne Breughel, qui n'avait pas oublié David Téniers. Il se trouva que Van Baelen avait parlé plus judicieusement que ses cotuteurs. Tous trois tinrent conseil; on mit sur les balances le talent de Téniers et la fortune d'Anne Breughel, l'esprit de l'un et la grâce de l'autre. Après bien des débats, on se décida pour le mariage. On réunit les deux jeunes gens dans un souper chez Rubens, on

s'amusa un peu de leur embarras ; au dessert, on dit à Téniers qu'on l'avait appelé pour signer au contrat de mariage d'Anne Breughel, en sa qualité d'imitateur du vieux Pierre Breughel, son grand-père.

En effet, un garde-notes se présenta très-sérieusement. On lui fit place au bout de la table ; il déploya son parchemin, tailla sa plume et offrit de lire son acte sur les conventions des futurs époux. David Téniers ne douta plus de son bonheur ; il offrit de signer des deux mains.

Le mariage eut lieu solennellement à quelques jours de là. L'archiduc, le matin même, donna son portrait en médaillon à Téniers, avec une chaîne d'or.

Cette chaîne d'or fut d'un heureux présage ; ce mariage n'eut pour Téniers que des chaînes de fleurs. Anne Breughel lui fut toujours douce et charmante ; elle lui donna quatre jolis enfants, sans cesser de l'aimer comme au premier jour ; lui-même l'aima toujours avec la tendresse d'une âme ardente ; en un mot, ils ne virent jamais l'Hymen qu'en deçà du pas fatal.

Dans les premières années de son mariage, il continua d'habiter le palais de Léopold, ne travaillant guère que pour le roi d'Espagne.

Le roi d'Espagne fut si enchanté de sa façon de faire et de son agilité, qu'il fit bâtir une galerie tout exprès pour ses œuvres. D'abord, Téniers n'avait guère que copié les grands maîtres de Flandre et d'Italie : bientôt, ennuyé de suivre les maîtres à la lettre, il ne fit plus que les imiter. Ses imitations eurent une vogue singulière : on alla jusqu'à les préférer aux modèles ; il réussissait à imiter Rubens au point qu'on s'y méprenait quelquefois.

Téniers comprit que jusque-là il n'avait mis son génie

qu'au service de sa fortune et des maîtres qu'il traduisait; il voulut être à son tour un peintre original.

Dans ses heures de loisir, se rappelant les leçons de son vieux père, il créait en quelques coups de pinceau une scène prise autour de lui en pleine nature. Il finit par abandonner tout à fait les grands sujets; il borna son esprit, flamand avant tout, dans un horizon flamand. Il s'était lassé de voir des saints en extase, des saintes en pénitence; il n'avait jamais rencontré de pareils tableaux sur son chemin. Assez d'autres avaient peint pour l'Église catholique, apostolique et romaine; n'était-il pas temps de représenter la créature humaine sous une autre face, dans un caractère plus humain? Puisque la peinture est le miroir de la nature, pourquoi ne pas promener ce miroir dans le chemin de la vérité? Le tableau de la joie franche et naïve, le tableau de la vie telle qu'elle est, ne doit pas être indigne de l'art. La prose a sa poésie aussi bien que les vers. Ainsi raisonnait Téniers, et, comme tous les hommes de génie, il avait raison. On aurait bien pu lui répondre que la peinture, comme la poésie, est une fille du ciel, qui ne doit descendre que pour s'élever plus haut; qu'elle a pour mission de parler à l'âme le langage des dieux; qu'elle doit enseigner en même temps que séduire, ou autres paradoxes de cette force; mais comment dire à Téniers qu'il avait tort, en voyant ses paysans en gaieté?

Adrien Brauwer et Van Craesbeck avaient pris à Anvers, parmi les mariniers et les buveurs, toutes les physionomies originales; pas un intérieur de cabaret, pas une figure plaisante qu'ils n'eussent peints à diverses reprises. David Téniers voulut aller à la conquête d'un nouveau monde; il ne fit pas grand chemin pour cela.

Entre Malines et Anvers, au village de Perck, il y avait un château à vendre, le château des Trois-Tours, vieil édifice gothique, digne d'abriter un prince. David Téniers, qui était un prince parmi les peintres flamands, acheta hardiment le château, résolu d'y passer sa vie dans le luxe, le travail et la nature. Le lieu était bien choisi : clocher pointu, prairie, étang, enclos pittoresque, ménétriers, ivrognes, tout ce que Téniers cherchait, il le trouva à Perck et aux villages environnants. Il mena grand train : il eut des laquais et des équipages. Ce qui surprendra sans doute, c'est qu'il étudiait presque toujours les danses et les cabarets par la portière de son carrosse. Il n'imitait point en cela son ami Brauwer, qui buvait et dansait avec ses modèles.

Son château devint un des plus beaux rendez-vous de chasse; l'archiduc Léopold, le prince d'Orange, le duc de Marlborough, l'évêque de Gand, don Juan d'Autriche et autres personnages illustres plus ou moins, s'y donnaient rendez-vous. Don Juan d'Autriche passa au château des Trois-Tours plus d'une belle saison, prenant des leçons de peinture et fraternisant avec Téniers. Comme souvenir de bonne et franche amitié, il a peint, avec le talent de la patience, le portrait du fils de Téniers.

Notre peintre n'était pas seulement célèbre en Flandre et en Hollande, la reine Christine de Suède lui écrivait et lui envoyait son portrait en médaillon, orné des plus riches pierreries. La France, l'Allemagne et l'Italie se disputaient ses œuvres. Il y avait pourtant çà et là des protestations contre son talent; on sait le mot de Louis XIV : « Qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux! » Ce mot ne prouve rien contre Louis XIV ni contre Téniers. Le grand roi, qui n'avait jamais vu que des courtisans en

longues perruques, en fines dentelles et en habits brodés, ne pouvait croire qu'il y eût quelque part, en Flandre ou ailleurs, une créature humaine pareille à celle que peignait Téniers.

Cependant ce peintre grand seigneur n'étudiait pas toujours en carrosse; dans ses kermesses, nous le voyons quelquefois assis au bout d'une table rustique, entre sa femme et ses enfants, suivant d'un regard pénétrant tous les jeux de physionomie des buveurs éparpillés autour de lui; il lui arrive même de verser à boire à ses modèles, mais d'une main blanche et dédaigneuse, qui contraste singulièrement avec cette belle action.

Son grand train le ruina deux fois. A sa première ruine, il se contenta de travailler la nuit; il n'en supprima point pour cela un seul cheval ni un seul domestique; il n'en reçut pas moins des Excellences de tous les pays, qui se croyaient, au château des Trois-Tours, dans un château royal. Le travail rétablit ses finances. On assure qu'il produisit jusqu'à trois cent cinquante tableaux dans une seule année. Mais, à force de produire, il désespéra les chalands : ses œuvres tombèrent de prix; bien des tableaux restèrent suspendus aux lambris dorés de l'atelier. Alors ne sachant plus comment se tirer d'affaire, on rapporte que Téniers, de complicité avec sa femme et ses enfants, se fit passer pour mort. On éleva un mausolée dans le jardin; Anne Breughel revêtit un habit de deuil; enfin la comédie fut jouée si bien, que le dénoûment prévu arriva. Les tableaux de Téniers quadruplèrent de prix; ce que voyant, Téniers sortit de son atelier et reprit encore son beau train de vie. Mais c'est là un conte de biographe anecdotique. Téniers, avec ses sentiments religieux, n'eût jamais consenti à jouer ainsi

la comédie de la mort. D'ailleurs, Anne Breughel, cette épouse adorée et adorable, cette mère si tendre et si pieuse, n'eût jamais voulu profaner les larmes du veuvage [1].

David Téniers a peint quelques pages de sa vie au château des Trois-Tours. Un de ses plus jolis tableaux, très-admiré au dix-huitième siècle, dans le cabinet du duc de La Vallière, le représente avec sa famille sur la terrasse de son château. Son costume est flamand et espagnol. Il joue du violoncelle avec bonne grâce et d'un air mélancolique. Anne Breughel ouvre devant lui un livre de musique. Le plus jeune de leurs fils s'épanouit naïvement entre eux : l'aîné, qui a dix à douze ans, vient du château, apportant un verre et une cruche. Son frère, Abraham, drapé fièrement dans son manteau, le chapeau sur la tête, à demi masqué par une porte, observe gravement ce tableau. Un singe, grimpé sur un petit mur, semble écouter la musique avec charme. Madame Téniers est simplement vêtue : des cheveux qui tombent en boucles, une guipure au corsage, un sourire de mère, voilà toute sa parure.

Un autre tableau de famille, la *Diseuse de bonne aventure,* représente Anne Breughel écoutant les prédictions d'une horrible bohémienne qui lui tient la main. On est en pleine campagne. Téniers est présent: D'un côté du groupe, on voit son fils qui s'éloigne et entraîne un grand lévrier; de l'autre côté, d'autres bohémiens, dignes de Callot, font une halte pour attendre leur compagnonne.

[1] Sous l'empire, quatre vaudevillistes, qui n'ont pas eu de l'esprit comme quatre, ont, à propos de ce conte, gâté à plaisir, dans un méchant cadre, la riche et belle figure de Téniers.

Toutes les physionomies sont vivement accentuées : madame Téniers a l'air de douter des prédictions de la si bylle, qui sans doute lui promet une longue vie.

Le château des Trois-Tours domine un grand nombre de paysages du peintre; mais Téniers voulut lui consacrer un tableau tout entier. Il a quelque chose d'imposant dans ses vieilles tours inégales. Il est baigné par un étang où s'inclinent le roseau et le nénuphar. Téniers s'est peint sur le pont avec sa femme et ses enfants. Dans un autre tableau, il s'est peint voguant sur l'étang dans une nacelle; des chiens le suivent à la nage [1].

Il était en plein bonheur quand il vint à perdre sa femme; son affliction fut des plus grandes. Le château des Trois-Tours, si égayé par son amour passé, se transforma en un tombeau vaste et glacial. La nature, son atelier ordinaire, ne lui parla plus que des grâces et des vertus d'Anne Breughel. Comme, selon son contrat de mariage, il devait, à la mort de sa femme, abandonner tout son bien à ses enfants, il se trouva pauvre comme au point de départ. Ses enfants n'eussent point exigé que les clauses du contrat fussent accomplies en leur faveur; mais David Téniers, malgré les représentations de tout le monde, voulut se déposséder dans l'année même de son veuvage, disant qu'il ne voulait pas vivre sur un bien d'orphelins. Le château des Trois-Tours fut donc mis en vente. Un conseiller au parlement de Brabant, Jean de Fresne, l'acquit en deniers payables aux enfants du pein-

[1] Abraham a laissé un beau portrait de David Téniers, peint au château des trois Trois-Tours. Quoique drapé à l'espagnole, en dépit de ses cheveux bouclés, de sa fine moustache, de sa fraise pompeuse, de ses manchettes et de ses éperons, David Téniers a toujours l'air d'un riche paysan de la Flandre.

tre, à leur majorité. Téniers se retira à Bruxelles en très-petit équipage. Il conserva pourtant un cheval, ne pouvant peindre qu'au retour de la promenade en pleins champs.

A peine si on voulait croire à cette métamorphose. Naturellement il vendit ses tableaux à moitié prix. On n'osait marchander avec le grand seigneur; avec le peintre redevenu pauvre, on craignait toujours d'offrir trop d'argent. D'ailleurs la fortune se lasse de sourire aux mêmes visages. Téniers vivait solitairement; il tournait ses idées vers l'ombre de sa chère Anne et vers la religion chrétienne; il veillait avec sollicitude sur ses enfants au collége. Il commençait à trouver un certain charme dans la mélancolie du passé; il s'était remis au travail avec l'ardeur de sa première jeunesse, quand une aventure toute romanesque le ramena à sa vie ancienne.

Plusieurs fois déjà, dans ses courses à cheval, il était allé rêver à Perck, en vue du château.

Un soir, par la grille du jardin, il vit apparaître une jeune dame dont la figure avait quelques airs d'Anne Breughel. Dans sa douce surprise, il laissa aller la bride de son cheval. Il suivit d'un regard ardent cette gracieuse apparition, qui était comme un songe du passé. La jeune dame disparut presque au même instant dans une allée touffue conduisant au château. Téniers regardait toujours, tantôt le château, tantôt l'étang, tantôt l'allée touffue. « Ah! ma pauvre Anne Breughel, tu n'es pas morte pour moi! dit-il tristement. Non, reprit-il, non, tu n'es pas morte; je te retrouve partout ici, sous ces mêmes arbres, à cette même fenêtre, dans cette même nacelle qui a promené tant de bonheur. » Tout en parlant ainsi, le pauvre peintre ne voyait pas que son cheval, qui

avait aussi ses souvenirs, prenait tout doucement le chemin des écuries. Sur le pont, Téniers ressaisit la bride en soupirant. « Non, non, mon noble ami, nous n'avons même plus de droit de pied-à-terre dans ce château.

Ce jour-là Téniers rentra plus triste que de coutume à son logis.

« Pourquoi ai-je vendu ce château? disait-il avec amertume; au moins là je serais en quelque sorte plus près de ma chère Anne, je m'imaginerais encore la voir et l'entendre. »

Le lendemain il ne put s'empêcher de retourner à Perck. Le conseiller, l'ayant rencontré au bord de l'étang, le pria d'entrer au château et de s'y considérer toujours comme le maître. Il fut présenté à Isabelle de Fresne. C'était une jeune fille blonde et blanche, qui s'ennuyait dans la solitude, quoique dans un château. Elle avait le regard bleu d'Anne Breughel. Téniers en eut des battements de cœur. Elle peignait un peu; le peintre offrit de lui donner une leçon. Une giboulée vint fondre sur le château; le conseiller retint Téniers, qui ne fut pas fâché de ce contre-temps. Le souper fut très-gai. Le pauvre peintre se croyait presque revenu à son ancienne splendeur. La douce figure d'Anne Breughel manquait au tableau; mais Isabelle de Fresne avait bien du charme.

« Quelle fâcheuse idée vous a pris de quitter ce château! dit le conseiller au dessert. Pour augmenter le patrimoine de vos enfants, je le sais; mais c'est pousser trop loin l'amour paternel. A un génie tel que le vôtre il faut un palais pour asile.

— Mon vrai palais, c'est la nature, dit le peintre en jetant un regard d'envie sur les lambris dorés du château des Trois-Tours.

— Mon vœu le plus cher, monsieur Téniers, serait de vous voir ici plus souvent.

— En vérité, monsieur le conseiller, je serais fier de vivre en si bonne et en si belle compagnie; mais le temps des fêtes est passé pour moi. J'ai été un grand seigneur et un peintre, aujourd'hui je ne suis plus qu'un peintre, toute ma joie est sur ma palette. Je peindrai encore le bonheur, mais le bonheur des autres. »

Disant cela, Téniers regardait tendrement Isabelle. La jeune fille rougit et parla d'autre chose.

Le lendemain, Téniers se leva dès l'aube pour retourner à Bruxelles.

Pendant que son cheval mangeait l'avoine, il alla se promener au bord de son étang bien-aimé. La matinée était des plus fraîches et des plus agréables; un vent léger secouait la brume au-dessus des prairies de Vilvorde. Grâce à l'orage de la veille, la campagne répandait l'odeur pénétrante des herbes et des buissons; le soleil levant blanchissait les tours et la cime des arbres. Téniers s'appuya contre le tronc d'un saule pour regarder tour à tour l'étang et le château: il était perdu dans ses souvenirs, quand tout à coup, levant les regards pour la vingtième fois vers la fenêtre adorée où s'appuyait Anne Breughel durant les beaux soirs, il vit apparaître son image comme par enchantement. C'est bien elle avec ses blonds cheveux tombant en longues boucles; voilà bien cette figure pensive où la grâce sourit. Il allait tendre les bras, quand il reconnut Isabelle de Fresne.

« Hélas! dit-il en baissant la tête, ce n'est pas elle, et pourtant... »

Il rentra au château, monta à cheval et partit lentement. Durant toute une semaine il ne fit rien de bon. Il

voulut peindre le portrait d'Isabelle de Fresne; mais c'était une œuvre au-dessus de ses forces. A peine ébauché, ce portrait lui rappelait en même temps Anne Breughel et Isabelle de Fresne; ces deux charmantes images étaient pour jamais enchaînées sous son regard. Il chercha des distractions, craignant de devenir amoureux; il fit un voyage en France; il partit même pour l'Italie; mais, à peine à Lyon, l'amour lui fit rebrousser chemin. A son retour, il trouva une lettre du conseiller, qui se plaignait de son oubli. « Venez, monsieur, nos paysans « eux-mêmes sont en souci de voir leur seigneur, et ma « fille Isabelle trouve que ce n'est pas assez de prendre « une seule leçon de peinture, même d'un maître tel que « vous. » Téniers partit aussitôt pour Perck. Le conseiller le pria avec instance de passer au château le reste de la saison; Téniers s'y installa à toute aventure, ne sachant s'il était plus heureux pour lui de fuir Isabelle que de la voir sans cesse.

Par hasard sans doute, la jeune fille avait depuis peu pour suivante une des caméristes d'Anne Breughel; ce fut une autre illusion pour le pauvre Téniers, qui, en la rencontrant, voulut toujours lui demander si sa femme était à la promenade, sur l'étang ou dans la prairie. Cette fille, par habitude sans doute, habillait sa nouvelle maîtresse comme l'ancienne: c'était la même coiffure, la même plume au chapeau, les mêmes dentelles, les mêmes couleurs. Téniers s'imaginait souvent rêver à la vue de ce souvenir vivant, si doux et si triste. Plus d'une fois, en baisant la main d'Isabelle de Fresne, il croyait ressaisir son bonheur passé; chaque jour il découvrait de nouvelles ressemblances; hier c'était la main, aujourd'hui c'est le pied; demain elle chantera et il s'écriera avec

transport : « C'est Anne qui chante. » Jamais l'illusion n'a été si puissante : il faillit devenir fou. A certaines heures, il s'éloignait en toute hâte du château, dans la crainte de ne plus pouvoir maîtriser son cœur.

« Qu'avez-vous donc, mon hôte? lui demandait le conseiller, frappé de ses distractions inquiètes; est-ce que notre façon de vivre ne vous plaît pas? votre mine ne fait pas honneur à notre maître-d'hôtel.

— Je veux rouvrir une porte qui s'est fermée à jamais, » répondit Téniers.

Un soir, après le coucher du soleil, comme il était assis au bord de l'étang, secouant du pied les roseaux, évoquant les gracieuses images du souvenir, Isabelle de Fresne et sa suivante vinrent à passer dans la nacelle. Grâce à la nuit tombante qui jetait un voile léger, grâce à sa rêverie nuageuse, grâce à un grand chien qui suivait la nacelle à la nage, comme au beau temps, Téniers ne fut plus maître de lui. La nacelle touchait les roseaux, il s'y élança tout éperdu.

« Anne! Anne! s'écria-t-il. — Isabelle, pardonnez-moi, reprit-il aussitôt, en tombant agenouillé aux pieds de la jeune fille.

— Eh bien! oui, Anne Breughel, si vous voulez, » lui dit-elle avec entraînement.

Isabelle, un peu romanesque, avait aimé Téniers; touchée de ses regrets pour Anne Breughel, elle avait entrepris de les adoucir, en arrivant peu à peu, à force d'illusions, à prendre la place de cette femme adorée.

Trois semaines après, Téniers épousa la fille du conseiller. Il revint habiter le château des Trois-Tours et reprit la façon de vivre de son meilleur temps. Isabelle de Fresne, séduite par son génie rustique et ses nobles

manières, lui fut dévouée jusqu'à la passion. Elle savait qu'elle lui rappelait sa première femme : loin de s'en plaindre et de s'en irriter, elle avait pris à peu près les habitudes d'Anne Breughel, avec cet héroïsme de l'amour qui s'enorgueillit de ses lâchetés. Aussi Téniers, ravi d'avoir retrouvé une si brave femme, l'aimait pour elle et pour Anne Breughel.

Mais à peine avait-il remis le pied dans le paradis qu'il en fut exilé pour jamais : Isabelle de Fresne mourut à vingt-deux ans.

« Hélas ! disait souvent David Téniers, on ne retourne pas la page du bonheur. »

DAPHNIS ET DAPHNÉ

ROMAN SUR LES RIVES DU LIGNON

MASCARADE GALANTE

PEINTE A L'ÉCOLE DE WATTEAU [1]

I

En 1672, madame Deshoulières, déjà surnommée la dixième Muse, quitta, avec ses deux filles, les *prés fleuris qu'arrose la Seine*, pour aller, disait-elle, rejoindre M. Deshoulières. M. Deshoulières était en Guyenne, présidant aux fortifications sous les ordres de Louvois : madame Deshoulières alla en Dauphiné.

La dixième Muse était célèbre par sa beauté comme par

[1] La publication de ce roman par l'ancienne *Revue de Paris* fit parquer l'auteur au milieu des bergers d'Arcadie, lui qui n'a jamais vu passer un troupeau de moutons sans apprécier le mot de Louis XVI : « Les belles côtelettes qui se promènent là-bas ! »

Ce roman n'a pas été inspiré par les bergers d'Arcadie ni par les bergers de Florian. Il a été écrit un soir par l'auteur en regard d'un tableau de Watteau, le grand maître moqueur des mascarades champêtres.

son esprit. Avec ses trente-huit ans, elle était jeune encore par la grâce et par le cœur. Elle laissait sur son chemin des Céladons sans nombre; mais, heureusement pour M. Deshoulières, tout finissait par des moutons.

Mesdemoiselles Deshoulières, Madeleine et Bribri, étaient de jolies filles de dix-sept à dix-huit ans, bercées dans les innocentes bergeries de leur mère; elles croyaient à toute la poésie des rimes bucoliques; elles s'imaginaient voir dans leur voyage des pasteurs couronnés de roses et jouant de la cornemuse, des danses de bergères et de naïades sur les verdoyants rivages.

Elles débarquèrent toutes les trois sur les bords du Lignon, en avril, au château de madame d'Urtis. La saison, quoique un peu pluvieuse, avait des matinées magnifiques. Aussi nos voyageuses se levaient de bonne heure pour fouler ce gazon encore ému des pas d'Astrée, cette source limpide, miroir de la bergère, ces bocages tout retentissants des plaintes de Céladon.

Durant une des premières promenades, Madeleine Deshoulières, impatiente de voir quelqu'une des idylles rimées par sa mère, lui demanda ingénument si elles ne rencontreraient pas une seule bergère sur les rives du Lignon. Madame Deshoulières voyait depuis un instant un pâtre et une vachère qui jouaient au jeu divertissant du pied de bœuf; elle cherchait à peindre ce joli tableau; aussi répondit-elle à Madeleine par des vers.

« On a bien raison de dire, murmura Madeleine, que les tableaux de la nature sont plus beaux dans le lointain. Est-il jamais croyable que c'est là une bergère, une bergère du Lignon? »

La vachère était tout simplement une pauvre petite paysanne mal peignée, des yeux clignotants, avec des

mains fabuleusement épatées, une bouche sans fin. Le berger était digne de répondre à la bergère; pourtant il y avait sur sa figure rondelette je ne sais quoi de naïf et d'heureux, la bêtise épanouie, qui faisait plaisir à des yeux parisiens. Madame Deshoulières, qui voyait toujours par le prisme d'Honoré d'Urfé, poursuivait poétiquement son tableau.

« Le métier que vous faites là est bien gentil, n'est-ce pas, mon enfant? dit Madeleine à la petite paysanne.

— Oh! que nenni, ma belle demoiselle : je ne gagne pas l'eau que je bois; et puis, le soir, j'ai encore des coups de bâton par-dessus le marché.

— Et vous? reprit Madeleine en se tournant vers le pâtre, qui s'éloignait tout rougissant.

— Pour moi, dit-il en bégayant un peu, c'est une au tre affaire : je suis nourri et logé, mais je mange du pain noir et je couche à la belle étoile.

— Il n'est pas trop bête, dit Bribri. Où sont donc les moutons?

— Il n'y a plus de troupeau, » dit le jeune pâtre.

En sa qualité de poëte bucolique, madame Deshoulières se gardait bien de regarder et d'entendre. Elle ne voyait que les amours d'Astrée; elle n'entendait que les chansons du vieux roman.

De retour au château, Madeleine et Bribri se plaignirent de n'avoir pas vu de troupeau ni de bergère.

« Est-ce que vous y tenez? dit madame d'Urtis en souriant.

— Beaucoup, dit Bribri; nous espérions vivre ici de la vie des bergères; j'ai apporté tout l'attirail rustique.

— Moi, dit Madeleine, j'ai là vingt aunes de ruban

rose et vingt aunes de ruban bleu pour orner ma houlette et mes brebis.

— Eh bien, mes belles blondes, il y a une douzaine de moutons broutant au bout du parc : prenez avec eux la clef des champs, allez les conduire sous les aunes du grand parc. »

Madeleine et Bribri bondirent de joie; elles prirent à peine le temps de déjeuner. « Elles s'attifèrent coquettement, écrivait madame Deshoulières à Mascaron; elles coupèrent elles-mêmes une houlette dans le parc; elles l'enjolivèrent de rubans. Madeleine fut pour le ruban bleu, Bribri pour le ruban rose. Oh! les gentilles bergerettes! Elles passèrent plus d'une heure à chercher un nom qui leur plût; enfin, Madeleine fut pour Amaranthe, Bribri pour Daphné. C'est un nouveau baptême où l'on s'est bien passé de vous. Je viens de les voir au travers des arbres, qui glissaient légèrement le long du ruisseau d'amour. Pauvres bergerettes, prenez bien garde aux loups. »

Ainsi donc, dès l'après-midi du jour même, Madeleine et Bribri, c'est-à-dire Amaranthe et Daphné, en jupe de soie grise, en corset de satin, cheveux bouclés à l'aventure, houlette à la main, conduisaient dans les prés les douze moutons du château d'Urtis. Le troupeau, qui avait grand'faim ce jour-là, fut très-capricieux et très-indocile. Les deux bergères prenaient toutes les peines du monde pour le borner dans le bon chemin : c'était un charmant concert de cris argentins, de clairs éclats de rire, de bêlements et de chansons. Les heureuses filles! elles respiraient le bonheur dans l'âme de la nature. Elles couraient follement, elles se jetaient sur l'herbe parfumée, elles se regardaient dans les eaux limpides du Lignon,

elles cueillaient les primevères à pleines mains. Le troupeau n'y perdait rien ; de temps en temps le plus rusé mouton, se voyant gardé par de si folâtres bergères, s'en donnait à belles dents à quelque blé du voisinage. « C'est à toi, celui-là, disait Amaranthe. — C'est à toi, » disait Daphné. Elles convinrent de faire le partage, d'orner les uns de colliers bleus et les autres de colliers roses. Chaque bête eut son nom : Mélibée, Jeanneton, Robin, Blanchette, et ainsi des autres.

Au coucher du soleil, les bergères ramenèrent leur petit troupeau en passant par l'abreuvoir ; madame Deshoulières pleurait de joie.

« Ah ! mes chères filles, dit-elle en les baisant sur le front, c'est vous qui avez fait une églogue, et non pas moi.

— En vérité, dit madame d'Urtis en s'asseyant sous les saules de l'abreuvoir, il ne manque rien au tableau.

— Il y manque un chien, dit Daphné.

— Il y manque un loup, » murmura la belle Amaranthe en rougissant.

II

Non loin du château d'Urtis, le vieux manoir de Langevy élevait ses tourelles aiguës au-dessus des petits bosquets environnants. Là, vivaient très-retirés du monde, M. de Langevy, sa vieille mère et son jeune fils. M. de Langevy avait lutté contre tous les orages et tous les contre-temps de la vie humaine ; il se reposait dans le si-

lence des solitudes, regrettant sa femme et sa jeunesse, sa vaillante épée et ses aventures. Son fils, Hector-Henri de Langevy, avait étudié chez les jésuites à Lyon jusqu'à dix-huit ans; accoutumé aux caresses de sa grand'mère, il était revenu depuis trois à quatre ans, résolu de vivre dans sa famille, sans souci des gloires guerrières qui avaient enivré son père. M. de Langevy, tout en condamnant cette façon de vivre, qu'il jugeait mauvaise pour la jeunesse, laissait Hector libre; seulement il l'obligeait à chasser, voulant, disait-il, que son descendant ne perdît pas toutes les prérogatives de la guerre. La chasse n'amusait pas trop Hector; passe encore s'il avait pu chasser sans ce lourd fusil de son aïeul qui lui faisait peur, mais qui ne faisait pas peur au gibier. Ce terrible chasseur, après six mois de promenade, ne pouvait encore, sans trembler, entendre le battement d'ailes des perdrix. N'allez pas croire qu'Hector perdît son temps: il s'égarait dans les fraîches et souriantes rêveries, il voyait déjà à l'horizon poindre l'aurore de l'amour. Il était aux beaux jours de cet âge d'or où le cœur ne frémit encore qu'à l'espérance, où l'âme, plus ravie qu'enivrée, s'en va voltigeant, comme l'abeille qui butine, de la fleur à l'étoile, de l'ombrage au rayon, de la fontaine qui murmure à la colombe qui roucoule, du bosquet qui chante à la femme qui soupire; seulement Hector cherchait encore en vain la femme qui soupire dans les allées presque désertes du Forez. Au château de Langevy il n'y avait qu'une gouvernante hors d'âge et une servante joufflue indigne d'un cœur qui s'ouvre sur les bords du Lignon. Il comptait beaucoup sur une jeune cousine parisienne qui devait passer la belle saison chez son père. En attendant, il se promenait le fusil sur l'épaule, heureux d'espérer, heureux du prin-

temps, heureux de rien, comme le sont, à certains beaux jours de la jeunesse, les pauvres créatures du bon Dieu.

Vous devinez ce qui arriva. Un jour qu'il se promenait lentement, suivant sa coutume, perdu dans son monde imaginaire, il faillit à tomber dans le Lignon. A force d'aller toujours droit devant soi, sans souci des haies et des barrières, il se trouva, sans y penser, au-dessus du ruisseau, le pied levé pour avancer encore. Il demeura ainsi troublé, la bouche béante, durant quelques secondes. De l'autre côté du Lignon, dans les prés du château d'Urtis, il avait vu soudain, comme par enchantement, nos deux charmantes bergères qui le regardaient à la dérobée. Il rougit jusqu'aux oreilles tout en se demandant s'il devait avancer ou rebrousser chemin. S'en aller, c'était bien maladroit; pourtant il ne pouvait pas, pour sauver son honneur, se jeter à l'eau. Et, d'ailleurs, une fois de l'autre côté, oserait-il s'approcher plus près des deux bergères? Sans doute il prit le parti le plus sage : il s'assit dans les roseaux, déposa son fusil et regarda paître les moutons. A vingt ans, l'amour va comme une flèche;. Hector se sentit soudain éperdument épris d'une des bergères. Il ne savait pas laquelle; mais qu'importe? il était amoureux. S'il avait eu vingt ans de plus, il les eût adorées toutes les deux du même coup : c'eût été presque aussi sage.

Cependant Amaranthe et Daphné avaient rougi à leur tour de la demi-rencontre; elles penchaient la tête avec une langueur attrayante; elles ne disaient plus rien. Enfin Amaranthe, plus folâtre et plus rieuse, reprit son babil et sa gaieté.

« Vois-tu, Bribri, je veux dire Daphné, c'est un dieu de la fable; c'est Narcisse qui regarde son image.

— Dis plutôt que c'est ton image qu'il regarde, dit Daphné en rougissant encore.

— C'est Pan qui soupire dans les roseaux en attendant que tu te métamorphoses en flûte, ma pauvre Daphné.

— Vous vous trompez, ma sœur, c'est Endymion qui poursuit la bergère Amaranthe.

— Du train dont il y va, il la poursuivra longtemps. S'il n'était pas si rustique, il serait bien gentil avec ses longs cheveux bruns; sais-tu qu'il y a près d'une heure qu'il est là! il va prendre racine comme les hamadryades.

— Le pauvre garçon! murmura Daphné d'un air naïf; il a l'air de bien s'ennuyer là-bas tout seul.

— Il va venir nous voir, c'est bien simple; nous lui donnerons une houlette et un chapeau de fleurs.

— C'est vrai, il nous faut un berger, dit Daphné avec un charmant sourire d'innocence. Oh! non, reprit-elle aussitôt par jalousie; c'est bien heureux, en vérité, qu'il passe une rivière entre nous.

— J'espère bien qu'il finira par trouver un pont *per passa lou riou d'amor.* »

Or, à cet instant plus que jamais, Hector songeait à *passer le ruisseau d'amour;* il respirait avec un charme jusque-là inconnu les parfums enivrants de la violette et de la primevère, des roseaux et des herbes humides. Tout en cherchant des yeux un passage quelconque, il vit un vieux saule à demi renversé sur le ruisseau : avec un peu de hardiesse et d'agilité, c'était un pont agréable et poétique. Hector voulut s'y hasarder : il se leva avec résolution; il alla droit au saule sans broncher; arrivé là, il ne put s'empêcher de songer qu'en cet endroit et à cette saison le ruisseau était assez profond. Enfin il grimpa au

tronc, se glissa au bout d'une branche inclinée et se jeta avec assez de bonheur sur la prairie du château d'Urtis. Il n'avait qu'un chemin à suivre, c'était d'aller sans détour vers les bergères de la prairie. Il avança bravement, étourdissant de son mieux sa timidité enfantine. Il aborda le premier mouton du troupeau par des caresses insidieuses. Après quoi, ne se trouvant plus qu'à quelques pas d'Amaranthe, il s'inclina avec un sourire inquiet.

« Mademoiselle... »

Il fut soudainement interrompu par une petite voix claire :

« Il n'y a point de mademoiselle ici, il y a la bergère Daphné et la bergère Amaranthe. »

Hector, qui avait une galanterie sur les lèvres pour la belle demoiselle qui gardait les moutons, ne sut plus trop que dire à la bergère. Il s'inclina une seconde fois.

« Belle Amaranthe et belle Daphné, daignez permettre à un humble mortel de fouler le gazon de vos prés.

— Cela n'est pas trop mal trouvé, » murmura la railleuse Amaranthe avec un sourire moqueur.

Daphné, plus charitable et plus touchée de la galanterie du chasseur, lui répondit en baissant la tête :

« Oui, monsieur, il ne tient qu'à vous de fouler cette herbe en passant...

— Nous allons même vous faire les honneurs de chez nous, poursuivit Amaranthe, nous offrons à votre seigneurie un siége de verdure.

— Je suis trop heureux de me jeter à vos pieds, » s'écria Hector en s'agenouillant à demi.

Mais il avait mal choisi la place; il brisa sous son genou la houlette de Daphné.

« Ah! mon Dieu! ma pauvre houlette! dit-elle avec un soupir.

— Je suis désolé, dit Hector; j'irai vous en couper une autre là-bas, dans la frênaie; mais celle-ci vous était chère sans doute; elle vous venait d'un berger peut-être. Que dis-je? d'un berger! d'un prince plutôt, car vous-mêmes vous êtes des princesses ou des fées.

— Nous sommes simplement des bergères, reprit Amaranthe.

— Vous êtes simplement de belles dames de Paris prenant l'air de la campagne au château d'Urtis. Le ciel en soit loué! car, dans mes promenades au vallon, je vous verrai de loin si je n'ose vous voir de près; je vous verrai apparaître au travers des arbres comme des enchanteresses.

— Oui, nous sommes des Parisiennes, mais pour toujours retirées du monde et de ses bruits trompeurs. »

Amaranthe avait dit ces derniers mots en déclamant un peu.

« C'est s'y prendre de bonne heure, dit Hector en souriant; vous avez donc bien à vous plaindre du monde?

— C'est là notre secret, monsieur le chasseur. Mais vous, est-ce que vous vivez aussi en jeune ermite?

— Moi, belle Amaranthe, j'ai toujours rêvé avec délices la vie heureuse des bergers; mais j'avoue que je ne croyais plus aux jolies bergères. Puisque je vous ai rencontrées, je vais retomber plus avant dans la joie de mes rêves. Ah! que ne puis-je garder avec vous les moutons? »

Les deux jeunes filles ne savaient d'abord que répondre; le loup allait un peu vite à la bergerie. Daphné prit enfin la parole :

« Notre troupeau est bien petit, et il est déjà bien assez mal gardé comme cela.

—Quel bonheur pour moi de devenir Daphnis, de vous chanter un lai d'amour ou un chant de mai, de vous cueillir des bouquets et de vous tresser des couronnes!

— N'en parlons plus, dit Amaranthe un peu inquiète de l'ardeur soudaine de Daphnis ; voilà le soleil qui se couche, nous allons retourner au parc. Adieu, monsieur, ajouta-t-elle en se levant pour partir.

— Adieu, Daphnis, » murmura la tendre Daphné tout émue.

Hector n'osa pas les suivre, il demeura plus d'un quart d'heure debout dans la prairie, le regard fixé sur *elles* d'abord, ensuite sur la porte du parc d'Urtis. Son cœur battait violemment, toute son âme fuyait sur les traces des bergères. « Adieu, Daphnis, m'a dit Daphné! j'entends encore cet adieu si doux. Qu'elle est jolie! qu'elles sont jolies! Amaranthe a plus de grâce, mais Daphné est plus touchante. Les beaux yeux! les blanches mains! le doux sourire! Et ce charmant costume si simple et si coquet! ce blanc corset que je n'osais regarder! cette jupe de soie qui ne pouvait cacher le bout de ces jolis pieds mignons! C'est Diane, c'est Vénus, c'est un enchantement, j'en deviendrai fou. Ah! ma cousine, vous auriez dû venir plus tôt! »

Le soleil s'était couché dans un lit de nuages de pourpre ; le rossignol jetait sa note perlée; le feuillage de mai était tout frémissant aux brises printanières qui répandaient les parfums enivrants de la prairie ; près de rentrer à sa ruche, l'abeille bourdonnait plus joyeuse ; la cigale dansait aux premières chansons nocturnes du grillon. Au fond de la vallée, le petit pâtre mêlait sa voix

fraîche au concert rustique; les raines jetaient leurs accents mélancoliques sur les rives du Lignon, qui racontait doucement, sous le mystère des roseaux, les plaintes de Céladon et les soupirs d'Astrée. Ce n'étaient que chansons, frémissements, parfums secoués, hymnes amoureuses. Hector n'avait pas assez de place dans son cœur pour toutes ces joies de la nature. « Demain, dit-il en baisant la houlette brisée de Daphné, demain je reviendrai. »

III

Le lendemain, Hector erra, dans la matinée, le long des rives du Lignon, ayant en main une houlette fraîchement coupée. Il regardait à chaque instant vers la porte du parc d'Urtis, espérant y voir apparaître les gracieuses images de la veille. Enfin, vers midi, un agneau, s'élançant de cette porte, bondit gaiement dans la prairie; les onze autres bêtes de la bergerie le suivirent d'un même bond, aux éclats de rire argentins d'Amaranthe. Daphné ne riait pas. Dès qu'elle eut mis un pied sur le seuil, elle regarda à la dérobée vers le ruisseau : « Je l'avais deviné, murmura-t-elle, Daphnis est revenu. » Or Daphnis, ne pouvant contraindre sa joie, allait déjà au-devant des deux bergères, lorsqu'il fut subitement arrêté dans sa route par madame Deshoulières et madame d'Urtis. En rentrant la veille, Amaranthe avait, au grand dépit de Daphné, raconté mot à mot comment un jeune chasseur était venu, non pas en chasseur qui demande son chemin, mais en chasseur qui veut faire son chemin dans les

cœurs. Madame d'Urtis n'avait pas douté que ce ne fût le jeune de Langevy. Amaranthe ayant ajouté qu'elle était bien sûre, malgré ce que pouvait dire Daphné, qu'il reviendrait le lendemain, tout le monde voulut être de la partie. Hector eût bien voulu s'en aller; deux femmes, passe encore; mais quatre! Pourtant il tint bon, il attendit de pied ferme et salua les dames en garçon assez résolu. On lui rendit trois gracieux saluts; Daphné seule passa sans s'incliner, ce qui lui sembla d'un bon augure. Ne sachant trop comment engager la conversation, perdant d'ailleurs un peu la tête, il hasarda d'offrir sa houlette à Daphné. N'ayant pas de houlette ni de raisons pour refuser, elle la prit d'une main tremblante, tout en regardant madame Deshoulières.

« J'ai cassé hier la vôtre, charmante Daphné; mais pourtant elle n'est pas perdue, j'en ferai des reliques précieuses.

— Monsieur de Langevy, dit madame d'Urtis d'un air aimable, puisque vous faites tant que de garder les moutons avec ces demoiselles, venez donc avec elles, dans une heure, goûter au château.

— J'irai partout, jusque dans la bergerie, dit étourdiment Hector.

— C'est bien dit, reprit madame d'Urtis; je retourne tout de suite faire battre le beurre, pétrir la galette et tamiser le fromage : un goûter des plus simples, mais un goûter d'amis.

— En un mot, un goûter de bergères, » dit madame Deshoulières.

Daphné s'était éloignée lentement, pressant, sans y penser, la houlette contre son cœur; elle alla jusque sur la rive, entraînée par je ne sais quel vague sentiment

mystérieux qui voulait de la solitude. Un jeune agneau, le plus gentil et le plus blanc du troupeau, déjà accoutumé à ses douces caresses, l'avait suivie comme un chien fidèle ; elle glissa la main sur cet agneau tout en se retournant vers sa mère. Elle vit avec une certaine surprise madame Deshoulières et Hector devisant ensemble comme d'anciens amis, pendant que madame d'Urtis et Amaranthe se poursuivaient comme deux folles vers le parc. Elle s'assit sur l'herbe fraîche de la rive, vis-à-vis des roseaux où elle avait vu Hector la veille. Se voyant bien seule au moins pour une minute, elle osa regarder la houlette. C'était un jet de frêne d'une belle venue, enjolivé d'un bouquet rustique et d'un nœud de rubans assez mal fait. Comme Daphné voulut y retoucher, elle entrevit avec effroi un billet caché dans le bouquet. Que faire de ce billet? le lire? Mais c'était dangereux ; son confesseur ne prescrivait pas cela, sa mère était là qui pouvait la surprendre. Ne pas le lire, c'était bien plus simple; ne savait-elle pas à peu près ce que disait ce billet? D'ailleurs à quoi bon le savoir? Ne pas le lire, c'était donc bien plus sage ; elle le lut : vous auriez fait comme elle, madame. Ce n'était pas un vulgaire billet en prose, voyez plutôt :

A LA BERGÈRE DAPHNÉ.

Le plus beau jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie ;
Le beau dessein que je formai
Le plus beau jour du moi de mai !
Je vous vis et je vous aimai :
Si cet amour fut votre envie,
Le plus beau jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

Le berger DAPHNIS.

Certes Daphné n'eût point pardonné à Hector s'il lui eût écrit en prose; mais en vers, ce n'était plus qu'une licence poétique. Bien loin de déchirer et de jeter le billet, elle le plia et le glissa doucement dans son joli corset de satin blanc, la plus douce chiffonnière des femmes. Pour la première fois de sa vie, elle trouva un charme ineffable à voir couler le ruisseau, qu'effleuraient les coquettes demoiselles. Bientôt, voyant tout d'un coup à deux pas les images de madame Deshoulières et d'Hector, elle devint toute pâle, comme une coupable surprise dans sa faute.

« Eh bien, ma fille, comme vous voilà pensive au bord de l'eau, oubliant vos moutons qui s'égarent! Monsieur de Langevy, vous qui lui avez donné une houlette, ramenez-la donc à ses moutons. Pour moi, je vais écrire une épître à mon évêque. »

Madame Deshoulières se promena sans trop s'éloigner, tout en marmottant du bout des lèvres :

Des bords fameux du Lignon,
Le moyen de vous écrire!
L'air de ce pays inspire
Je ne sais quoi de fripon,
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuse Astrée,
L'âme de douleur outrée,
Mit ses jours à l'abandon...

Madame Deshoulières n'était pas sévère avec l'amour, pourvu toutefois que l'amour eût les dehors galants et délicats comme à l'hôtel Rambouillet : ainsi elle rimait son épître sans inquiétude pour sa fille ; seulement elle lui disait un mot de temps en temps pour lui rappeler qu'elle était là. Daphné, qui répondait à peine à Hector,

s'empressait de répondre longuement à sa mère ; il est vrai qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait.

La bergère Daphné, ou plutôt Bribri Deshoulières, était, on l'a vu déjà, jolie, naïve et tendre ; jolie avec un caractère de douceur ineffable dans les traits, naïve comme le sont les jeunes filles, c'est-à-dire avec les malices diaboliques ; tendre avec ce doux sourire qui entr'ouvre le cœur en même temps que les lèvres. Ce qui frappait en elle au premier coup d'œil, c'était un léger voile de tristesse, pressentiment fatal qui la rendait plus touchante encore. Sa sœur était plus jolie peut-être, elle avait plus de roses épanouies sur les joues, plus de grâces séduisantes, plus d'aimables coquetteries ; mais, si les yeux étaient pour Amaranthe, le cœur était pour Daphné ; et, comme les yeux deviennent l'esclave du cœur, Daphné triomphait. Ainsi, Hector, dans sa fougue amoureuse, n'avait d'abord vu qu'Amaranthe, et pourtant, une fois loin des deux sœurs, il s'était surtout ressouvenu de Daphné.

IV

La cloche du château annonça le goûter : Hector offrit son bras à madame Deshoulières, Daphné appela ses moutons ; on rentra par le parc, où l'on rencontra madame d'Urtis et Amaranthe. La collation fut au goût de tout le monde. Premier service : beaucoup de gaieté et une omelette au jambon ; entrée : gâteaux, amour et beurre frais ; second service : un magnifique fromage à la crème sucré d'un peu de sentiment ; dessert : meringues, confitures et battements de cœur.

A la nuit tombante, Hector quitta la compagnie avec bien des regrets; mais il n'avait pas de temps à perdre, même en si bonne compagnie : il avait deux lieues à faire sans clair de lune et par des chemins de traverse encore sillonnés des grandes pluies de l'équinoxe.

Le lendemain, Hector revenait au château d'Urtis en passant par la prairie : quand il fut près du saule qui servait de pont au ruisseau, il s'étonna de ne voir dans les prés ni les bergères ni le troupeau. Il passa le pont tout en songeant que c'était d'un mauvais augure ; mais à peine fut-il sur l'autre rive, qu'il entrevit tout au bout du pré quelques moutons éparpillés. Il alla rapidement de leur côté, assez inquiet de ne voir ni Amaranthe ni Daphné ; en s'approchant, il vit bientôt sa bergère bien-aimée tristement penchée au-dessus du Lignon, qui, en cet endroit, tombait bruyamment en petites cascades. La tendre Daphné avait ceint de son joli bras le tronc d'un jeune saule en fleur, qui la retenait ainsi gracieusement au-dessus de la cascade, et qui l'abritait de son ombre odorante. Elle abandonnait son âme à ces rêveries nuageuses dont le fil mille fois renoué est l'œuvre de la joie qui espère et de la tristesse qui craint. Elle ne vit pas venir Hector ; à sa vue elle fut surprise comme au sortir d'un songe :

« Vous êtes seule? » lui dit Hector en l'abordant.

Elle s'empressa de répondre que sa sœur allait venir la rejoindre. Les deux amoureux gardèrent le silence durant quelques secondes, se regardant à la dérobée, n'osant se rien dire, comme s'ils eussent eu peur du bruit de leurs paroles dans la solitude.

« Il me semble, dit Hector en tremblant, qu'il y a quelque idée triste qui court sur votre front.

— C'est vrai, répondit Daphné. Maman a reçu des nouvelles de M. Deshoulières ; il passera ces jours-ci par Avignon : nous allons partir pour le voir à son passage.

— Partir ! s'écria Hector en pâlissant.

— Oui. Moi qui me trouvais si bien ici dans ces prés avec ces moutons que j'aime tant ! »

En parlant des moutons, Daphné regardait Hector.

« Qui vous empêche de rester ? madame Deshoulières viendra vous reprendre plus tard.

— Plus tard ! mon chagrin serait encore plus grand. Je veux partir ou rester toujours. »

Sur cette parole, Hector se jeta à genoux, saisit les mains de Daphné, les baisa avec feu, et lui dit en levant vers elle des yeux humides d'amour :

« Eh bien ! oui, toujours, toujours ! Vous savez, Daphné, je vous aime ; je veux vous le dire toute ma vie. »

Daphné, entraînée par son cœur, laissait baiser ses mains sans songer à se défendre.

« Hélas ! je ne puis pas toujours garder les moutons. Que deviendra la pauvre bergère ?

— Ne suis-je pas votre berger ? ne suis-je pas Daphnis ? dit Hector avec plus d'ardeur ; confiez-vous à moi, à mon cœur, à mon âme ; cette main-là ne quittera jamais la vôtre ; nous vivrons de la même vie, sous le même rayon et sous le même nuage, au désert ou dans un palais. Mais avec vous la première baraque venue ne sera-t-elle pas un palais ? Tenez, ma chère Daphné, il y a à une demi-lieue d'ici une chaumière, la Chaumière-des-Vignes, habitée par la sœur de ma nourrice, où nous pourrions vivre dans tout le charmant mystère de l'amour.

— Jamais! jamais! » s'écria Daphné.

Elle détacha ses mains des mains de son amant, elle s'éloigna de quelques pas et se mit à pleurer. Hector se traîna tout agenouillé jusque auprès de l'aunaie où elle venait de s'arrêter; il parla d'amour avec feu, il supplia avec larmes; il fut si éloquent que la pauvre Daphné, trop faible pour résister longtemps à ces secousses démoniaques et angéliques d'un premier amour, qui nous égarent et nous enivrent tous tant que nous sommes, lui dit toute pâle et toute éperdue :

« Eh bien! oui, je me confie à vous et à Dieu. Il arrivera ce qu'il pourra; mais est-ce ma faute si je vous aime? »

Un tendre embrassement suivit ces paroles. Le soir était venu; le soleil, caché sous les nuages de l'horizon, n'avait plus qu'une lumière pâlissante; le petit pâtre reconduisait les vaches et les dindons, dont le glouglou troublait l'harmonie des bocages. Les moutons du château reprenaient peu à peu le chemin de l'abreuvoir.

« Voyez, dit Daphné en détournant ses cheveux éparpillés sur le front; voyez mes pauvres moutons qui m'indiquent le chemin à suivre.

—Au contraire, dit Hector, les ingrats s'en vont paisiblement sans vous.

— Mais je suis effrayée! comment tromper ainsi ma mère! elle en mourra de chagrin.

— Elle fera des vers, et tout sera dit.

— Je lui écrirai que, ne pouvant résister à mon cœur, je suis partie, sans l'avertir, pour le couvent de Sainte-Marie-Madeleine dont on parlait hier. »

Ainsi la blanche et pure Daphné, si candide et si naïve, se trouvait tout d'un coup ingénieuse à mal faire, tant il

est vrai qu'au fond du cœur le plus aimable il se trouve un grain de perversité.

« Oui, oui, répondit Hector, vous écrirez à madame Deshoulières que vous vous êtes réfugiée au couvent; elle partira pour Avignon, nous resterons seuls sous ce beau ciel et dans ce beau pays, heureux comme l'oiseau qui chante, libres comme le vent de la montagne. »

Et, tout en disant cela, Hector entraînait Daphné. Il étaient arrivés tout au bout du pré, devant un léger pont de planches couvertes de mousses et d'herbes flottantes. Daphné refusait de passer; elle avait déjà des remords, elle pressentait qu'une fois le pont passé, c'en était fait de sa candeur. Pourtant elle passa. Mais que les femmes qui n'y ont point passé lui jettent la première pierre.

Après une demi-heure de marche, souvent interrompue par un regard ou un baiser, ils arrivèrent devant la Chaumière-des-Vignes. La bonne vieille sarclait des pois dans son jardin; elle avait confié la garde de sa maisonnette à un gros chat grisâtre qui sommeillait sur le seuil. Daphné regarda cette demeure avec amour : c'était une solitude agréable; on y arrivait par un petit sentier bordé de sureaux, envahi d'herbes odorantes. On traversait un enclos parsemé de quelques magnifiques ceps de vigne grimpant au tronc des poiriers et aux branches des til leuls. Le Lignon, par un détour gracieux, passait à deux pas de cet enclos.

« Au moins, dit Daphné, si je suis triste, j'irai répandre une larme dans mon cher ruisseau.

— Est-ce que vous trouverez le temps de pleurer? dit Hector en lui pressant la main; ici tous nos jours seront filés de soie. Voyez cette petite fenêtre à demi voilée par le lierre et la vigne vierge, c'est là que vous respirerez la

vie tous les matins en vous éveillant; voyez là-bas cette tonnelle si verdoyante, c'est là que tous les soirs nous parlerons du bonheur passé et du bonheur à venir. Notre vie sera belle et douce comme un rayon de soleil qui passe sur les roses. »

Ils étaient entrés dans la chaumière. Ce n'était rien moins qu'un palais; mais, sous ces solives vermoulues, à l'abri de ces murs un peu déserts, en face de cet âtre des plus humbles, la pauvreté vous souriait gaiement avec sa simplicité primitive, tout en vous offrant un escabeau. Daphné se trouva du premier abord un peu dépaysée sur ces dalles nues, en respirant l'odeur rustique de l'âtre où bouillonnait le souper, du lavoir où s'égouttait le fromage, du bahut où moisissait le pain bis; mais, grâce à l'amour, qui a le don des métamorphoses, qui répand sur tout des rayons magiques, Daphné trouva à son gré la chaumière, les meubles et le parfum rustique.

La bonne vieille, revenant du jardin, fut bien surprise à la vue d'Hector et de Daphné.

« Quelle jolie sœur vous avez là, monsieur Hector!

— Écoutez, Babet, depuis le mariage de votre fille, la petite chambre du haut est à peu près déserte; mademoiselle passera quelques jours dans cette chambre; mais vous n'en direz rien : c'est un mystère.

— A votre aise, monsieur Hector; je serai bien heureuse de voir la chambre de ma fille si bien habitée. Le lit n'est pas trop mauvais, les draps sont en toile, mais ils sentent bien la lessive et la haie.

— Que voulez-vous? reprit Hector, tout le luxe est en dehors, c'est le bon Dieu qui en fait les frais.

— Vous allez souper avec moi, ma belle dame, reprit la vieille; mes plats sont en étain, mais il y a dans mes

légumes et dans mes fruits je ne sais quoi venant de la bénédiction du ciel.

Là-dessus, la bonne vieille Babet mit la table et servit le souper. Hector dit tendrement adieu à Daphné, lui baisa vingt fois la main, et partit en promettant de revenir le lendemain au lever du soleil.

V

Daphné ne dormit guère dans sa petite chambre. Elle était inquiète, elle songeait à sa mère, elle s'effrayait de l'amour. Au point du jour, elle ouvrit la fenêtre; en voyant les premiers feux de l'aurore, les arbres tout humides de rosée, en écoutant l'oiseau matinal qui essayait sa gamme et sautillait gaiement de branche en branche, le coq de son hôtesse qui chantait bruyamment ses conquêtes de la veille, elle reprit un peu de sérénité, elle eut moins d'effroi dans son amour printanier et aventureux.

Comme elle repoussait, en se moquant, ses mauvais songes de la nuit, elle vit tout d'un coup Hector dans la haie de vigne et d'aubépine.

« A la bonne heure! lui cria-t-elle, vous m'arrivez avec le soleil.

— Que vous êtes belle ce matin, Daphné! » lui dit Hector avec un regard d'amour et un sourire enchanté.

Elle se regarda d'un air distrait, et, voyant qu'elle n'était qu'à demi vêtue, elle se jeta tout au fond du lit.

« Comment vais-je faire? dit-elle; je ne puis pas toujours mettre une jupe de soie et un corset de satin. »

Elle s'habilla pourtant comme la veille, se confiant au

sort pour le lendemain. Hector apportait de quoi écrire à madame Deshoulières. Daphné écrivit une touchante lettre d'adieu.

« C'est bien cela, dit Hector; j'ai là un paysan qui s'acquittera du message; moi, je retournerai cette après-midi dans le pré d'Urtis, comme si de rien n'était; on ne se doutera jamais que je vous ai vue. Votre mère part ce soir, dites-vous; demain donc nous n'aurons plus rien à craindre. »

Les amoureux déjeunèrent en gai tête-à-tête dans la petite chambre. Daphné elle-même avait préparé les fruits et le fromage, elle-même avait été à la fontaine avec la cruche ébréchée de la chaumière.

« Vous voyez, monsieur, dit-elle en se mettant à table, que j'ai tous les talents d'une paysanne.

— Et toute la grâce d'une duchesse, » dit Hector.

A deux heures il alla vers le château d'Urtis; ne voyant, après avoir un peu attendu, personne dans le pré, il s'approcha du parc, il poussa la porte entr'ouverte, il suivit la grande allée jusqu'au perron du jardin; madame Deshoulières, l'ayant aperçu, vint au-devant de lui avec empressement.

« Ma fille, monsieur! dit-elle tout agitée; vous n'avez pas vu ma fille?

— J'espérais la voir ici, répondit Hector avec une surprise bien jouée.

— Elle est partie, monsieur, partie pour je ne sais plus quel couvent, partie comme une petite folle, déguisée en bergère. Oh! la vilaine fille! Quelle mauvaise nuit nous avons passée! que de larmes! et moi qui vais partir aussi sans pouvoir la suivre! »

Hector continua de jouer naïvement la surprise, il

joua même la douleur; il offrit ses services, parla de courir après la fugitive; enfin, malgré toute sa pénétration habituelle, madame Deshoulières ne devina pas le moins du monde qu'Hector savait où était sa fille. Après avoir salué madame d'Urtis et Amaranthe, il partit en se flattant d'être un garçon qui promettait pour les manœuvres galantes.

Il retourna auprès de Daphné, qui était redevenue triste; il la consola par le tableau d'un doux avenir. Le lendemain il vint un peu tard; il était plus pensif que de coutume, il embrassa sa gentille bergère avec quelque contrainte.

« Savez-vous, lui dit-elle, que vous n'êtes pas trop galant? Un berger bien appris et bien amoureux éveillerait tous les matins sa bergère au son de la musette. Il cueillerait pendant la rosée des bouquets et des fruits plein sa panetière; il graverait sur l'écorce de l'arbre qui monte à sa fenêtre ses chiffres, comme ils le sont dans son cœur. Vous, rien de tout cela ; vous vous contentez de venir comme un galant de ruelle, à midi sonnant, et vous vous plaignez que l'heure du berger ne sonne pas pour nous. Voyez, méchant, c'est moi qui ai cueilli des fleurs et des fruits. N'est-ce pas que notre petite chambre est belle à présent? Des jacinthes sur la fenêtre, des roses sur la cheminée, des violettes partout. Ah! si vous étiez là plus souvent! »

Ils descendirent au jardin, où la bonne vieille déjeunait en compagnie de son chat et de ses abeilles.

« Venez de ce côté, reprit Daphné ; voyez-vous ce petit coin fraîchement labouré? eh bien, c'est mon jardin. Il n'y pousse pas grand'chose encore; mais quel charmant berceau de vigne! que la haie est belle et odorante! De-

main il y aura un banc de gazon pour nous asseoir. Mais qu'avez-vous donc? vous êtes si distrait que vous ne m'écoutez pas.

— Je n'ai rien, Daphné, rien en vérité ; je vous aime, voilà tout.

— Il n'y a pas de quoi être si triste. »

Hector partit bientôt sans confier à Daphné le sujet de son inquiétude.

Or, voici ce qui se passait au château de Langevy : sa cousine Clotilde y était arrivée la veille avec une grand'-tante pour y passer tout le printemps. M. de Langevy, qui n'allait point par quatre chemins dans ses projets, avait déjà sans détour signifié à son fils que mademoiselle Clotilde de Langevy, leur nièce et cousine, était une jolie fille, et, qui plus est, une riche héritière. Il devait, lui, Hector de Langevy, dernier du nom, héritier d'un mince patrimoine, se hâter, par toutes les voies de droit, d'épouser ladite cousine à ses risques et périls. Hector s'était de prime abord noblement révolté en songeant à la pauvre Daphné ; mais peu à peu, en y regardant de plus près, il avait trouvé, l'héritage aidant, beaucoup d'attraits chez sa cousine. Elle était jolie et spirituelle ; elle se suspendait à son bras sans façon, elle avait le plus charmant babil du monde ; en un mot, sans le souvenir de Daphné, il en fût devenu fou.

Comme il fallait promener sa cousine ou lui tenir tête, il fut deux jours sans aller à la Chaumière-des-Vignes. Le troisième jour, Clotilde l'ayant supplié devant son père de la conduire sur les rives du Lignon, il n'osa s'y refuser. Il se contenta, pour apaiser son cœur qui souffrait, d'envoyer un soupir vers Daphné.

Du château de Langevy, le chemin le plus court pour

aller au Lignon aboutissait tout droit à la Chaumière-des-Vignes : Hector n'eut garde de prendre le chemin le plus court ; il se détourna de près d'une demi-lieue, il mena sa cousine vers le bout des prés d'Urtis. Pendant que Clotilde ployait les roseaux et effeuillait les branches retombantes des saules, tout en regardant couler le ruisseau célèbre, Hector jetait çà et là un coup d'œil désolé sur les prés déserts.

« Ah ! mon Dieu ! » s'écria tout à coup Clotilde en tombant sur la rive.

Son pied avait glissé ; un peu plus elle tombait dans le Lignon. Hector courut à elle, se jeta tendrement à ses pieds, lui saisit les mains. Bientôt, comme elle était toute pâle et toute défaillante, il la prit doucement par le corsage, lui dit d'appuyer le front sur son épaule.

« On dirait une naïade surprise par un sylvain, » murmura-t-il en lui baisant les cheveux.

Comme il relevait la tête pour respirer, il vit sur l'autre rive, à demi cachée dans les branches d'un saule, la pauvre Daphné. Elle était venue dans son ennui revoir le berceau de ses amours, fouler l'herbe de ce pré enchanteur, où deux jours avant, deux jours seulement, les heures avaient si doucement sonné à ses oreilles. Que vit-elle, qu'entendit-elle, la pauvre fille ! Pour répondre dignement au baiser d'Hector à Clotilde, elle brisa sa houlette avec un noble élan de colère. Et puis, tout épuisée par son désespoir, elle se laissa tomber sur la rive en poussant un cri plaintif.

A ce cri, à la vue de la pauvre Daphné tombant évanouie, Hector, tout éperdu, ne sachant où il en était, se lança en aveugle de l'autre côté du ruisseau : l'amour et la douleur l'avaient transporté. Il se releva et courut

comme un fou vers sa douce bergère, oubliant tout à fait Clotilde, qui lui parlait toujours. Il souleva Daphné dans ses bras tremblants.

« Daphné ! Daphné ! lui cria-t-il, reviens à toi, c'est toi que j'aime, toi seule ! »

Et il l'embrassait tendrement, et il pleurait, et il lui parlait encore. Daphné rouvrit un œil désolé, qu'elle referma au même instant.

« Non, non, dit-elle, vous n'êtes plus Daphnis, et moi je ne suis plus Daphné ; c'est fini, laissez-moi mourir toute seule.

—Mon cher amour, ma pauvre Daphné, je vous aime, je ne vous trahis point ; vous êtes la seule que j'aime. »

Cependant Clotilde était venue jusque vis-à-vis de ce touchant tableau.

« Eh bien ! mon cousin, à merveille ! cria-t-elle à Hector. Est-ce que je vais m'en retourner toute seule au château ?

— Allez, monsieur, dit Daphné en le repoussant ; allez, on vous attend, on vous rappelle.

— Mais, Daphné...

— Je ne veux plus vous entendre, monsieur : mon quart d'heure de folie est passé ; n'en parlons plus.

— Mon cousin, cria de son côté Clotilde en voulant railler, savez-vous que cette scène touchante de bergère est une surprise des plus agréables ? Je vous en tiendrai compte. Vous ne m'aviez pas promis cela sur les rives du Lignon. Dites-moi, mon cousin, est-ce le dernier chapitre de l'*Astrée ?*

— Ma cousine, je vous rejoins à l'instant ; je vous confierai tout et vous ne rirez plus.

— De grâce, dit Daphné en se relevant, de grâce, que

cette triste histoire soit toujours un mystère. Je ne veux pas qu'on rie des faiblesses de mon cœur. Adieu, Hector; que tout soit oublié, que tout soit enseveli. »

De belles larmes coulaient sur les joues de Daphné.

« Non, non, Daphné, je ne vous quitterai jamais, je le dis tout haut. Je vais reconduire ma cousine au château; je reviens dans une heure essuyer vos larmes et vous demander pardon à genoux. D'ailleurs je ne suis pas coupable, j'en prends ma cousine à témoin. N'est-ce pas, Clotilde, que je ne vous aimais pas ?

—Ma foi, mon cousin, vous m'avez dit que vous m'aimiez ; mais, comme les hommes disent toujours le contraire de ce qu'ils pensent, je veux bien admettre que vous ne m'aimiez pas. »

Elle s'éloigna offensée, mais de l'air du monde le plus calme et le plus dégagé.

« Je cours sur ses pas, dit Hector, car elle dirait tout à mon père. Adieu, Daphné ; dans deux heures je serai à la Chaumière-des-Vignes, plus amoureux que jamais.

— Adieu donc, murmura Daphné d'une voix mourante. Adieu ! reprit-elle en voyant s'éloigner Hector; adieu ! Moi, dans deux heures, je ne serai plus à la Chaumière-des-Vignes.

VI

Elle retourna chez la vieille Babet. En revoyant sa petite chambre, qu'elle avait pris tant de peine et tant de plaisir à orner, elle inclina douloureusement le front.

« Mes pauvres roses, murmura-t-elle en respirant le parfum de la chambre, qui était déjà un parfum d'amour, je ne songeais guère, en vous cueillant, que son cœur se flétrirait avant vous. »

La bonne vieille survint. « Eh quoi! ma fille, je vous vois pleurer? Est-ce qu'on pleure à dix-huit ans? »

Daphné se jeta dans les bras de Babet tout en sanglotant. « Il me trompait, il m'abandonnait pour sa cousine. Je vais partir; vous lui direz qu'il m'a fait bien du mal... que je suis atteinte d'un coup mortel... Non, non, ne lui dites pas cela. Dites-lui que je suis partie bien résignée, en lui pardonnant et en priant Dieu pour lui. Mais je n'aurai pas la force de partir sans le revoir! »

Daphné aimait Hector de tout son cœur et de toute son âme; elle s'était aveuglément abandonnée à l'amour avec l'ardeur religieuse de la jeunesse qui espère. Avant de quitter Paris, elle avait rêvé que dans son voyage elle rencontrerait, le soir, dans la campagne, aux alentours d'un château, quelque jeune gentilhomme qui l'aimerait avec passion. Ce rêve caressé à Paris s'était presque réalisé dans le Forez. Hector était bien celui que son cœur attendait; bien mieux, le rêve s'était embelli de sa fantaisie de jouer à la bergère et de tous les charmes imprévus d'un amour naissant. Elle avait donc été ravie et enchantée : perdant son cœur, elle avait perdu la tête; elle avait suivi son amant au lieu de suivre sa mère.

Hector rejoignit Clotilde; mais, durant le trajet, ils n'osèrent se parler de la scène de la prairie. Hector augurait bien du silence de sa cousine; il espérait qu'elle ne dirait pas un mot au château de son secret amour. Vain espoir! Dès qu'elle trouva une échappée, le secret fut répandu. Le soir, M. de Langevy, la voyant plus pen-

sive que de coutume, lui demanda si elle avait du chagrin.

« Je n'ai rien, » dit-elle en soupirant.

L'oncle insista. « Clotilde, ma chère fille, qu'avez-vous? Est-ce que le pèlerinage aux rives du Lignon a fait un mauvais miracle?

— Oui, mon oncle..

— Est-ce que mon fils... Mais où est donc Hector?

— Il est retourné au pèlerinage, lui.

— Que diable va-t-il faire là-bas?

— Il a sans doute ses raisons.

— En vérité! Voyons, ma nièce, est-ce que vous en savez quelque chose?

— Pas le moins du monde, mon oncle; seulement...

— Seulement? Allons, dites-moi tout.

— Je vous le dis, mon oncle, je ne sais rien, mais j'ai vu la bergère de M. Hector.

— Sa bergère! vous voulez rire, Clotilde. Est-ce que vous croyez aux bergères, vous?

— Oui, mon oncle, car j'ai vu la bergère de M. Hector tombant évanouie sur le bord du ruisseau.

— Ventrebleu! Une bergère! Hector s'amouracher d'une bergère!

— Mais, mon oncle, c'est une très-jolie bergère en jupe de soie et en corset de satin.

— A la bonne heure. Mais quelle est donc cette histoire? Cela doit être piquant. Qu'on m'apporte tout de suite ma gibecière et mon fusil. Vous croyez, ma bonne Clotilde, que ce diable de garçon est retourné à sa bergère?

— Oui, mon oncle.

— Ah çà, cette bergère-là a-t-elle des moutons?

— Non, mon oncle.

— Diable! diable! c'est plus dangereux! Vous avez suivi le chemin de l'oseraie?

— Oui, mon oncle; mais j'imagine que la bienheureuse bergère est plus près du village.

— Très-bien; j'espère les voir tout à l'heure. »

M. de Langevy partit tout en murmurant : « Des jupes de soie, des corsets de satin! Ah! monsieur mon fils, je voudrais bien savoir où vous prenez de l'argent pour habiller ainsi vos bergères. »

Le vieux baron alla tout droit à la Chaumière-des-Vignes, espérant que Babet lui donnerait quelques renseignements sur les prouesses d'Hector. Il trouva la vieille sur le seuil, se reposant des fatigues de la journée.

« Eh bien! Babet, quoi de nouveau sur votre terroir? dit le vieux baron d'une voix adoucie.

— Rien de nouveau, dit la vieille en voulant se lever par respect.

— Restez, restez, Babet, dit M. de Langevy en appuyant la main avec une familiarité rustique sur l'épaule de la vieille. Tenez, voilà bien à propos pour m'asseoir une botte de joncs et de roseaux. »

A cet instant M. de Langevy entendit fermer la petite fenêtre du haut. « J'avais deviné, pensa-t-il. Voilà peut-être la cage de mes pigeons amoureux. Dites-moi, Babet, avez-vous vu mon fils cette semaine?

— Je le vois souvent, monsieur le baron; il vient chasser jusque dans mon enclos.

— A la bonne heure! Lui voyez-vous faire belle et bonne chasse?

— Aujourd'hui encore on m'a remis de sa part un lièvre magnifique, dont je ne savais trop que faire; j'ai fini

par le mettre à la broche. Ma pauvre crémaillère était bien étonnée de voir ce morceau de roi.

— Ce lièvre n'était pas pour vous seule, sans doute?

— Et qui donc en mangerait avec moi? vous peut-être, monsieur le baron? Je serais bien fière de régaler un pareil hôte.

— Écoutez, Babet, parlons le cœur sur la main : je sais tout ce qui se passe, mon fils est amoureux d'une certaine bergère qui ne doit pas être loin d'ici.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous le savez si bien, que vous voilà toute troublée. Mais apaisez-vous, il n'y a pas grand mal à tout cela. C'est un simple enfantillage. Seulement dites-moi un mot de cette fille.

— Ah! monsieur le baron! s'écria la pauvre Babet, qui croyait ne plus devoir feindre; c'est un ange, vous verrez.

— Ah çà! d'où vient cet ange, s'il vous plaît? Il n'est pas descendu des cieux, j'imagine.

— Je ne sais pas un mot de plus, monsieur le baron; mais je prie Dieu à toute heure du jour que vous n'ayez pas d'autre fille.

— Nous verrons, nous verrons. Nos deux amoureux sont là-haut, n'est-ce pas?

— Pourquoi vous le cacher? Oui, monsieur le baron, ils sont là-haut qui s'adorent comme de vrais enfants du bon Dieu. Vous pouvez monter, car c'est un amour qui ne ferme jamais la porte. »

M. de Langevy entra dans la chaumière, alla vers l'escalier et monta légèrement. Il s'arrêta au milieu de l'escalier à la vue des amoureux, doucement appuyés l'un sur l'autre, l'un pleurant, l'autre consolant. Le vieux

soldat fut presque touché mais, la raison reprenant le dessus :

« A merveille! » dit-il en montant les dernières marches.

Daphné poussa un cri de surprise et de frayeur.

« Il n'y a pas de quoi pleurer, lui dit M. de Langevy. Pour vous, mon fils, vous allez me confier un peu ce mystère.

— Je n'ai rien à dire, » murmura Hector avec amertume.

Daphné, qui s'était détachée de ses bras, venait de tomber toute défaillante sur une chaise.

« Mon père, reprit Hector en s'élançant vers Daphné, vous voyez que votre place n'est pas ici.

— Ni la vôtre non plus, monsieur, dit le baron avec colère. Que signifient tous ces enfantillages? Vous allez sans retard prendre le chemin du château, si vous ne voulez que le château se ferme à jamais pour vous. »

Hector ne répondit plus : il était tout à Daphné.

« Encore une fois, monsieur, dit le baron, songez à ce que vous faites.

— J'y songe, murmura Hector en soulevant la pauvre fille dans ses bras. Le château se fermera à jamais pour moi si vous voulez.

— Voyons, monsieur, pas tant de jactance; revenez-vous avec moi, ou restez-vous ici?

— Écoutez, mon père, je vous suivrai par respect; mais, je dois vous le dire, j'aime mademoiselle Deshoulières de toutes les forces de mon cœur; entre elle et moi, c'est à la vie, à la mort.

— Deshoulières, Deshoulières; j'ai ouï parler de ce nom-là. J'ai connu un M. Deshoulières dans nos campa-

gnes de Flandre, un galant homme qui avait une belle femme, mais qui n'avait ni sou ni maille... Revenez-vous avec moi, monsieur? »

Repoussé par Daphné, qui le suppliait de partir, Hector suivit son père en silence, espérant l'attendrir, espérant pouvoir bientôt aimer Daphné avec toute liberté de cœur et d'esprit. M. de Langevy salua la jeune fille, souhaita, en passant dans la chaumière, bon appétit à la vieille, et se mit en route en sermonnant son fils sur ses tendresses extravagantes. Pour toute réponse, Hector se retournait à chaque pas pour jeter un regard d'adieu à la petite fenêtre.

Quand Daphné vit disparaître Hector sous les arbres touffus du chemin, elle soupira, versa une larme d'adieu, et murmura : « Je ne le verrai plus! » Elle regarda d'un œil désolé les murs attristés par le soir de cette petite chambre qui avait renfermé tant de rayonnantes espérances. Elle cueillit une rose sur la fenêtre, la respira tristement, l'effeuilla avec un plaisir sauvage et jeta les feuilles au vent. « Ainsi je ferai de mon amour, dit la poétique amante, j'irai le jeter au vent de la mort. »

Elle descendit en passant à son corsage la tige défleurie.

« Adieu, dit-elle en embrassant la vieille; adieu, je retourne avec résignation d'où j'étais venue si follement. Si vous revoyez Hector, dites-lui que je l'ai bien aimé; mais dites-lui qu'il m'oublie comme je vais l'oublier moi-même. »

En prononçant ces derniers mots, la pauvre fille pâlissait et chancelait.

Elle partit, elle reprit le chemin du château d'Urtis. En arrivant à la prairie, ses yeux s'arrêtèrent sur la houlette

qu'elle avait cassée le matin; elle la ramassa et l'emporta comme le seul souvenir d'Hector. Le soleil était couché, la nuit tombait peu à peu, la nature, dans tout son luxe, répandait un parfum de bonheur qui fut amer pour Daphné. Elle tomba agenouillée, et pria Dieu tout en pressant la houlette sur son cœur.

VII

Elle ne trouva plus sa mère au château; madame d'Urtis l'accueillit avec bien de la joie.

« Eh bien! ma blanche brebis égarée, vous voilà donc revenue au bercail?

— Hélas! dit la pauvre fille, oui, me voilà revenue, mais plus égarée que jamais; j'étais partie avec les plus folles et les plus riantes espérances, et je reviens toute seule. Voyez, voilà encore ma houlette cassée, mais cette fois Daphnis ne viendra plus m'en couper une autre. »

Elle confia tout à madame d'Urtis.

De retour au château de Langevy, en face de son père et de Clotilde, Hector demeura fidèle à son cœur. Il raconta ce qui s'était passé avec l'enthousiasme entraînant de l'amour. M. de Langevy fut touché; Clotilde elle-même fut attendrie. Elle pria M. de Langevy pour Hector.

« Allons, mon oncle, vous aurez beau faire, on ne détruit pas les passions en les combattant, comme disait grand'mère.

— Les passions passent vite comme le vent, le temps balaye le cœur du bout de son aile, disait aussi votre

grand'mère. Avant huit jours Hector aura oublié sa bergère : telle est ma volonté.

— Autant en emporte le vent, mon oncle. Le cœur seul a de la volonté, car la volonté du cœur vient de Dieu.

— Allons, Clotilde, je vois que vous déraisonnez comme les autres.

— Ah! mon oncle, sur ce sujet celui qui déraisonne le plus est, je crois, le plus raisonnable.

— Je vous le dis encore, avant huit jours Hector aura changé de culte; vous le savez trop bien, vous n'avez pas en vain de si jolis yeux.

— Mon oncle, soyez-en sûr, Hector ne m'aimera jamais; et, d'ailleurs, je ne tiens pas du tout à succéder à une autre : comme dit mademoiselle de Scudéry, en amour les plus heureuses reines sont celles qui créent des royaumes dans les pays inconnus.

— Vous lisez des romans, Clotilde; tant pis : je ne raisonne ou ne déraisonne plus avec vous.

Hector prit son père par son côté faible:

« Songez-y, mon père; si j'épousais mademoiselle Deshoulières, je suivrais glorieusement la carrière des armes; le chemin, vous me l'avez ouvert, et n'y serais-je pas dignement conduit par ce brave M. Deshoulières, que Louvois honore de son amitié. »

M. de Langevy finit par dire qu'il réfléchirait là-dessus; ce qui était beaucoup dire en faveur de l'amoureux.

Hector était le lendemain au point du jour à la Chaumière-des-Vignes.

« Eh bien! lui dit la vieille en lui ouvrant la porte, elle est partie, la chère fille.

— Partie! Et vous l'avez laissée partir! Mais je sais où la trouver. »

Il courut au château d'Urtis. En arrivant à la porte, il vit avec un triste pressentiment un carrosse qui fuyait au bout du chemin. Il sonna d'une main agitée. Un vieux demestique le conduisit vers madame d'Urtis, qui lui parut triste, contre sa coutume.

« Ah! c'est vous, monsieur de Langevy; vous venez sans doute pour revoir mademoiselle Deshoulières. Tout est fini entre vous deux; vous ne la verrez plus en ce monde, car dans une heure elle ne sera plus de ce monde : elle est partie avec ma fille de chambre pour le couvent du Val-Chrétien.

— Partie! s'écria Hector tout atterré.

— Elle m'a laissé son adieu pour vous en cette lettre. »

Madame d'Urtis alla prendre un billet dans sa corbeille.

« S'il vient jusqu'ici, donnez-lui cette lettre, » m'a-t-elle dit.

Hector prit le billet de Daphné et l'ouvrit en pâlissant :

« Adieu donc! ce n'est déjà plus Daphné qui vous « écrit, c'est une pauvre fille repentante qui va prier Dieu « pour ceux qui souffrent. La fortune m'éloigne du « monde, je me résigne : je vais m'enterrer vivante. Je « ne me plains pas, car j'ai eu un beau rêve ici-bas. Un « jour de bonheur m'a fait entrevoir le ciel; nous avons « commencé le plus doux roman du monde, nous n'a- « vons pu le finir; mais les beaux rêves ne finissent « qu'au ciel. Adieu. »

« Madame, dit Hector en baisant ce billet, avez-vous un cheval?

— Qu'en voulez-vous faire?

— Je veux rejoindre mademoiselle Deshoulières.

— Vous pouvez la rejoindre, mais non la détourner de son chemin.

— De grâce, madame, un cheval ; prenez pitié de mon malheur. »

Madame d'Urtis, qui n'avait vu qu'avec regret la triste résolution de Daphné, fit seller un cheval pour Hector.

« Allez, lui dit-elle ; que Dieu vous conduise tous les deux ! »

Il partit au galop ; il atteignit le carrosse en moins de deux heures.

« Daphné, vous n'irez pas plus loin, dit-il en tendant la main à la triste résignée.

— C'est vous ! s'écria Daphné avec de la surprise, de la joie et de la douleur.

— Oui, moi qui vous aime comme une amante et comme une épouse ; mon père a fini par entendre raison.

— Moi aussi, j'ai fini par entendre raison, et vous savez où je vais. Laissez-moi dans le bon chemin : vous êtes riche, je suis pauvre ; vous m'aimez aujourd'hui, mais qui sait si vous m'aimerez demain ? Que notre beau rêve garde toute sa fraîcheur, tout son parfum du mois de mai, toute sa grâce printanière. Nos houlettes sont cassées, on a déjà tué deux de nos moutons, on abat depuis hier les saules de la prairie. Vous voyez bien que notre plus doux soleil a lui. Votre femme doit être celle que j'ai vue hier. (Comme vous l'embrassiez, méchant !) Épousez-la donc, et, dans vos jours de bonheur, si vous vous promenez encore sur les bords du Lignon, mon ombre vous apparaîtra peut-être, mais, cette fois, je vous sourirai.

— Daphné, Daphné, je vous aime, je ne vous quitte plus ; je vis ou je meurs avec vous. »

VIII

Près d'un demi-siècle après, un soir, dans un hôtel de la rue Saint-Dominique, où l'on soupait gaiement, le comte de Caylus raconta la mort d'un original qui avait recommandé de mettre dans sa bière un vieux bâton cassé.

« C'est M. de Langevy, dit Fontenelle. Il avait, à son grand regret, épousé la belle Clotilde de Langevy, qui se fit enlever si scandaleusement par un mousquetaire. Pauvre M. de Langevy! il avait fort aimé Bribri Deshoulières. Ce bâton cassé, c'était une houlette coupée durant leurs amours sur les bords du Lignon. Le dernier berger est mort, messieurs, il nous faut aller à son enterrement.

— Et Bribri Deshoulières, qu'est-elle donc devenue? demanda madame du Deffant.

— On m'a dit qu'elle était morte très-jeune dans un couvent du Midi, reprit Fontenelle; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'on a trouvé, en l'ensevelissant, une houlette attachée à son cilice. On croyait que c'était pour garder l'agneau pascal : c'était pour se défendre du loup. »

LES
ŒUVRES INCONNUES

POËTE PERDU ET SCULPTEUR OUBLIÉ

I

LE POËTE

On rencontre çà et là, dans la vie solitaire et silencieuse de la montagne et de la vallée, des poëtes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, qui n'ont pu s'épanouir sur un grand théâtre, mais qui ont gardé là-bas je ne sais quel bon parfum rustique qui en vaut bien un autre. J'ai connu un garde-moulin qui jouait du violon comme Paganini, un maître d'école qui était poëte comme Hugo, un pâtre qui dessinait avec le sentiment de Delacroix. Je voudrais raconter l'histoire de tous ces artistes en plein vent, histoire non moins curieuse que celle de plusieurs grands génies qui resplendissent au gaz de Paris. Croyez-moi, ces pauvres artistes ignorés n'en sont pas moins les enfants privilégiés de Dieu, quoiqu'ils n'aient pour toute auréole qu'un rayon de soleil.

A cette heure, je me souviens surtout d'un vieux maître d'école du Vermandois, qui a laissé pour tout héritage à ce mauvais monde un volume inédit et une belle fille; mais cette œuvre du maître d'école n'est plus inédite; elle a eu plusieurs éditions revues, corrigées et augmentées. Ce maître d'école s'appelait André Durand; c'est un nom bien connu dans le canton de Sissonne, depuis l'église jusqu'au cabaret. André Durand est né près de Guise, à deux pas de la Flandre, vers 1760, un peu avant Camille Desmoulins, avec qui il fit l'école buissonnière. C'était un garçon enjoué, aventureux, sans souci, se laissant aller sans savoir où, à la grâce de Dieu. Son père, qui était un forgeron laborieux, vit avec peine les premiers pas de son cher André. « Voilà un garçon qui ne fera jamais rien de bon, » disait ce brave homme. En effet, André Durand devint maître d'école; mais, avant de tomber sur ce trône grotesque de la science en jaquette, André Durand avait été poëte, et de la bonne façon, poëte amoureux en sabots, poëte comme Uhland.

Voici comment la poésie et l'amour étaient descendus dans son cœur sans qu'il s'en doutât; comme le sauvage, il avait trouvé, tout ébloui, deux perles sur le bord de la mer. A seize ans, il commençait à battre le fer comme son père; dès qu'il pouvait s'échapper de la forge, il s'enfuyait à toutes jambes, avec un livre bien-aimé, vers le Bois-aux-Loups, qui couvre encore tout le versant oriental de la colline de Montigny. Il se peuplait l'imagination tant bien que mal, en attendant mieux, c'est-à-dire en attendant cette blonde et souriante image de mademoiselle de Froidmont, qui fit presque envoler toutes les autres.

Mademoiselle Lucy de Froidmont avait vingt ans ; elle habitait, depuis son retour du couvent, le petit château de Froidmont, en compagnie de sa mère, qui, depuis son veuvage, n'avait pas voulu revoir Paris. C'était une belle jeunesse, qui s'épanouissait au soleil, dans les fleurs et quelquefois dans l'ennui. Elle devait se marier sous peu à un mousquetaire de ses cousins, un petit-maître philosophe, qui passait tous les matins deux heures à sa chevelure, et qui tous les soirs déclamait, dans les coulisses de l'Opéra, contre la frivolité de son siècle. Lucy en était amoureuse je ne sais pourquoi, peut-être parce que c'était un mousquetaire, peut-être parce que le mousquetaire lui envoyait par la poste des baisers en vers à la façon des baisers de Dorat. Pourtant on aimait mieux, en ce temps-là, les baisers en prose.

Le petit château de Froidmont est bâti au fond de la vallée de Montigny, au bord du Bois-aux-Loups. Sur la fin de sa vie, le vicomte de Froidmont avait à peu près fait un parc de ce bois. Il avait planté, dans les clairières, des rosiers, des acacias, des jasmins, des lilas et des statues ; il avait ébranché les grands arbres, arrosé le gazon, garni les lisières de cornouillers, de sureaux, de prunelliers, d'épines-blanches, enfin de tous les arbustes sauvages qui jettent leurs fleurs au vent.

C'est dans ce parc ouvert à tout venant que notre jeune forgeron aimait la promenade. Il recherchait les sentiers les plus touffus, comme si son cœur, qui pressentait déjà l'amour, eût fui le soleil. Un soir d'été, comme il entendait, sans écouter, le gazouillement des petits oiseaux, il vit passer près de lui, de l'autre côté des noisetiers, Lucy, la belle Lucy, qui rêvait à son cousin le mousquetaire, tout en caressant sur son cœur une

lettre qu'elle n'avait encore lue que vingt fois. André Durand fut si charmé de cette apparition, qu'il eut le plus beau sourire de béatitude qu'on ait vu. « Ah! mon Dieu! qu'elle est belle! » dit-il en s'inclinant sans y penser. A cette voix inconnue, Lucy tourna la tête et reprit à pas pressés le chemin du château, mais non sans se retourner. André soupira quand elle disparut; il foula d'un pied timide et agité le gazon où elle avait passé, il regarda d'un œil surpris les tourelles ébréchées du château. « Quelle jolie petite forgeronne ça ferait là! » dit-il avec un peu d'amertume.

Il s'en revint au logis paternel plus tard que de coutume. En revoyant l'enclume et le fourneau, il en voulut beaucoup à son père de ne pas être marquis, ou tout au moins baron. Il soupa d'assez mauvaise grâce à la table rustique, il dormit assez mal sur le grabat de son grenier. Le lendemain, il ne fit rien qui vaille; le surlendemain, il écouta depuis le matin jusqu'au soir les petits oiseaux du Bois-aux-Loups; huit jours après, il déclara à son père, tout en bégayant, qu'il n'était pas fait pour forger le fer. Le père, à bon droit irrité, l'envoya au diable, et le pauvre André, ne sachant où aller (quand il n'allait pas au Bois-aux-Loups), entra, à ses risques et périls, comme premier ministre de son maître d'école, espérant arriver à secouer l'arbre de science, c'est-à-dire s'élever par là vers les hautes régions du monde, où brillait avec tant de doux éclat la belle Lucy de Froidmont.

André Durand semblait condamné à ce travail pénible de chaque jour, qui opprime et qui éteint l'âme. Grâce à l'amour, son âme a rayonné sur son corps; grâce à l'amour, qui lui a prêté ses ailes, cette âme venue de Dieu,

comme les plus nobles, s'est élevée jusqu'à la poésie. André Durand n'en prenait guère le chemin à l'école de Montigny, et, en vérité, il eut à subir bien des supplices au milieu de tous ces enfants bruyants qui ne lui laissaient pas le temps d'écouter les premières divagations de son cœur. Mais il avait là son pain et son gîte : il se résignait. Et puis, le soir, après avoir sonné l'*Angelus*, il prenait son vol vers le Bois-aux-Loups. Que de consolations il trouvait à chaque pas dans cet Éden ! Là c'était l'élégie du rossignol, ici la grappe blanche et parfumée de l'aubépine, là cette touffe de noisetiers où Lucy lui était apparue ; enfin c'était partout le bonheur; le bonheur, cette image invisible, le parfum du paradis, cet écho du ciel qui vous vient à l'aurore de la jeunesse, avec un vent léger, quand vous êtes dans une solitude amoureuse. André Durand était heureux, dans le Bois-aux-Loups, sans savoir pourquoi ni comment; heureux du souvenir de Lucy, heureux d'une espérance confuse, heureux de voir le ciel à travers les arbres, heureux enfin comme on l'est quand la vie n'est encore qu'un sourire. Il ne revoyait pas Lucy ; mais souvent, à la nuit close, il errait dans l'avenue du château, écoutant avec ardeur les sons affaiblis d'un clavecin. Et, quand il regardait ces hautes murailles qui formaient une barrière entre elle et lui, il levait la tête avec fierté, avec la fierté du poëte ; il jurait de tout franchir pour aller mourir aux pieds de Lucy. En attendant ces actes chevaleresques, il gouvernait humblement l'école de Montigny.

Il était sorti du bois, amoureux et poëte : c'était au bois qu'il rêvait de poésie et d'amour. Mademoiselle de Froidmont n'eût pas été de prime abord touchée de ce culte tout rustique ; mais peu à peu, grâce à la poésie, l'amour

s'éleva très-haut, et, grâce à l'amour, la poésie se dégagea de toute vapeur grossière. André Durand se mit à rimer quelques vers. Quand je dis rimer, je veux dire aligner, car André Durand n'avait pas alors grand'rime ni raison.

Le beau rêve d'André Durand s'évanouit bientôt, mais laissant des traces fécondes : l'hiver suivant, le mousquetaire vint épouser mademoiselle de Froidmont. André pleura sur les ruines de son bonheur. Elle le savait amoureux, elle s'arrêta un jour devant lui avec un divin sourire de compassion. Il se consola dans la poésie, peut-être même dans l'amour. Lucy quitta le pays pour longtemps. « Elle n'est point partie tout entière, disait André : elle a laissé quelque chose d'elle-même dans le Bois-aux-Loups, et dans mon cœur elle a laissé je ne sais quelle fleur et quel parfum de sa jeunesse. » Et, comme de coutume, il allait dans le bois pour la retrouver.

Il faut bien le dire, il ne s'en tint pas toujours à cet amour archangélique. Un jour ses lèvres s'ouvrirent pour demander autre chose. Le maître d'école avait une fille assez avenante qui ne se montrait pas bien cruelle pour André. Le pauvre poëte se laissa faire comme tout le monde : il se maria. Une fois marié, une fois enchevêtré, n'ayant plus pour horizon que le coin du feu ou le cimetière, il lui fallut bien un peu dire adieu aux vagabondes chimères, il fallut fermer quelques échappées à la folle du logis. Cependant André demeura poëte. Au bout d'un an de mariage, comme il fallait nourrir sa naissante famille, il se résigna à une obscure école de village, ne sachant quel meilleur parti prendre. Il avait songé à tenter la fortune ailleurs; mais c'était une nature timide, aimant le silence, fuyant l'éclat, se contentant de peu,

pourvu qu'il y eût toujours du soleil et de la rêverie.

J'ai connu André Durand maître d'école de Montigny. C'était alors un beau vieillard plein de douceur et de patience; sa figure sillonnée avait surtout l'empreinte de la résignation. Je le voyais aller un peu trop souvent au cabaret : il n'était pas heureux sous son toit. Il avait été faible pour ses enfants, et ses enfants, suivant son expression, versaient beaucoup d'amertume dans son verre. Sa femme, presque toujours malade, était devenue méchante et raisonneuse. En un mot, il lui fallait vivre seul, n'ayant personne pour comprendre sa belle et bonne nature. Et à soixante ans, au lieu d'aller chercher la solitude dans le Bois-aux-Loups, dans les ombres du beau temps passé, il la cherchait au cabaret, en face d'une bouteille babillarde.

J'ai revu André Durand l'an passé, aux neiges de décembre. Il m'aborda avec un sourire. Il avait lu je ne sais quel mauvais livre de moi. « Mon jeune ami, me dit-il en hochant la tête, vous saurez que je ne suis pas si maître d'école que j'en ai l'air ; il ne m'a manqué qu'un libraire pour être poëte comme tant d'autres. Ne riez pas de cette confession que je n'ai faite à personne. Oui, j'ai gardé précieusement dans mon cœur le secret de ma poésie ; j'ai chanté tout bas et tout seul ; nul n'a trouvé à redire à mes chansons. Ah! mon Dieu ! quand je songe à ces belles saisons de ma vie que j'ai passées au fond d'un bois! »

Il soupira et pencha son front rêveur. « Venez, venez avec moi! reprit-il avec feu ; il fait un beau jour d'hiver ; aussi bien, il faut que j'y retourne avant de mourir, et je n'ai pas grand temps à perdre ! Si j'attendais au printemps, il serait trop tard peut-être. »

Nous allâmes ensemble au Bois-aux-Loups. Une fois la lisière franchie, il s'appuya contre un vieux chêne, secoua la neige qui couvrait ses sabots, et, regardant le toit blanchi du château : « Ah ! oui, dit-il, oui, j'ai été poëte aussi. » Il y avait dans sa voix toute une révélation. « Hélas! reprit-il, ma première muse, ma seule muse m'a fui trop tôt! Vous devinez? C'était mademoiselle de Froidmont. Elle s'était mariée à son cousin de Bussy. A peine si je l'ai vue trois fois pendant un demi-siècle. Mais, que dis-je? ne l'ai-je pas vue mille fois par jour dans cet autre monde imaginaire où les pauvres poëtes se réfugient avec tant de bonheur? » Le vieux maître d'école me regardait d'un œil attristé. « A la bonne heure, dit-il, vous me comprenez, vous! » Il me raconta, tout joyeux, ses enfantillages poétiques ; il me récita ses premiers vers; il me confia son histoire d'amour. Tout cela était simple et de bonne foi ; j'écoutais de tout mon cœur. Quand il eut fini, il regarda encore autour de lui. A la vue de la neige et des branches dépouillées : « Ah! me dit-il en tendant les bras vers l'ombre de sa jeunesse, ayez toujours vingt ans; songez que l'hiver viendra pour vous un jour. Vingt ans! l'amour, les branches vertes, la poésie, les oiseaux qui chantent, les roses qui fleurissent ! et puis Lucy qui vient un soir, comme une fée, montrer sa douce image à travers les noisetiers! »

Le vieux maître d'école essuya deux larmes. Ne restons pas ici plus longtemps, car je n'aurais bientôt plus la force de retourner à Montigny ; je veux mourir en bon chrétien et reposer dans le cimetière, à côté de tous ceux dont j'ai chanté le *De profundis.* »

Nous retournâmes à Montigny tout en feuilletant le chapitre des souvenirs.

C'est la dernière fois que le maître d'école a été dans le Bois-aux-Loups. Il est mort assez doucement à la fin de l'hiver, quelques jours après m'avoir écrit une petite lettre qui finit par ces mots : « Je ne vous oublierai pas là-haut, mais n'oubliez pas ici-bas le vieux maître d'école; dites à vos beaux esprits qu'il y avait un poëte là où fut mon cœur. »

II

LE SCULPTEUR

Le sculpteur Maillefer est né en 1760 dans le Vermandois; il devait cela à un pauvre charpentier de la Tierrache; mais ici le Saint-Esprit ne fut pour rien. Sa mère était une douce et triste Flamande, vivant dans l'amour de Dieu et de ses enfants. Mais celui qui la récompensa le plus de toutes ses peines, ce fut Nicolas Maillefer, à moins que ce ne soit Dieu.

Il racontait ainsi son premier quart d'heure dans la vie, avec une bonhomie charmante :

« Je suis né au château de Marchais. Du premier coup d'œil, je vis ma pauvre mère qui n'avait pas l'air d'être à la fête; pourtant elle était couchée dans un beau lit à rosaces d'or, ombragé de velours et de soie; survint bientôt une belle dame plus mignonne qu'une fée, qui me prit dans ses bras et me berça sur son sein. Ah! quel doux oreiller pour s'éveiller dans la vie! Mais, hélas! je rêvais déjà. Le rêve ne fut pas long : un homme de mauvaise tournure et de mauvaise façon, mal vêtu et

mal peigné, le charpentier du château, ouvrit la porte de la chambre. « Monsieur Maillefer, lui dit la belle dame, « vous avez là un joyeux garçon. » Mais, au même instant, mon front se rembrunit, car je compris tout de suite à qui j'avais affaire ; je n'étais plus marquis, mais gros Jean comme mon père. Cependant mon père s'approcha du lit, s'inclina un peu devant la grande dame et me donna sur la joue, en signe de caresse, une petite tape, dont je ne lui sus pas gré du tout. « Je voudrais bien m'en al-« ler, » dis-je en moi-même. Mais, en ce moment, je tressaillis à la vue d'un doux et triste sourire de mon père à ma mère, un sourire qui révélait bien des joies et des douleurs cachées. Je sentis déjà couler sur ma joue une larme venue de mon cœur. Je me résignai à la vie, à la vie du pauvre, pleine de labeur, pleine de larmes et pleine de joie en Dieu. »

A quinze ans, Nicolas Maillefer lisait Jean-Jacques ; à dix-sept ans, il faisait mieux que cela : il aimait sa femme ; à vingt ans, il faisait mieux encore : il nourrissait sa famille avec son art de sculpter le bois.

Les critiques ne se sont jamais avisés de jeter un peu de jour sur cette race perdue des sculpteurs sur bois qui nous ont laissé tant de chefs-d'œuvre, çà et là éparpillés dans les églises, les châteaux, les monastères. Rien pourtant de plus curieux à raconter que l'histoire de ces laborieux artistes méconnus, qui n'avaient pas de journaux pour chanter leurs œuvres. Nicolas Maillefer ne sera point méconnu ; il est temps encore de chasser l'oubli de sa mémoire.

Comme je traverse sa vie à vol d'oiseau, je prends au hasard le premier chapitre venu.

En 1787, — déjà le dix-huitième siècle, qui avait

commencé par des ariettes comme celle-ci : *Allons danser sur la fougère*, se préparait à finir par des chansons comme celle-là : *Dansons la Carmagnole!* — Nicolas Maillefer était marié depuis dix ans. Il plantait des arbres dans son jardin; il sculptait dans son atelier; il aimait sa femme au coin du feu; il faisait l'aumône en deçà du seuil, n'oubliant pas d'arroser l'aumône d'un broc de clairet : « Tenez, brave homme, buvez; » et, quand le pauvre avait bu, il lui versait un coup de philosophie pardessus le marché.

Nicolas Maillefer était aimé de tout le monde, hormis de M. le curé et de M. le comte.

Il gardait avec eux son franc parler; ainsi il se donnait la peine de les avertir du danger qui menaçait en France la noblesse et le clergé. « Oui, monsieur le curé, oui, monsieur le comte, prenez-y garde! les philosophes, dont vous dites tant de mal, ont semé les idées de délivrance dont nous recueillerons la moisson. Au dix-septième siècle on étudia les arts : l'arbre était en fleur; au dix-huitième on étudie l'humanité : l'arbre donne des fruits. L'heure de la science est venue : c'est l'heure de la liberté. J'ai bien peur que cette heure ne sonne mal à vos oreilles. Qu'importe? nous approchons d'une grande et belle lutte : Abel se réveille pour combattre Caïn. » M. le curé et M. le comte auraient bien voulu chasser loin d'eux le philosophe; mais l'église et le château ne pouvaient se passer du sculpteur.

Donc, en 1787, un beau matin d'avril, un valet du château vient à l'atelier dire au sculpteur : « M. le comte veut vous voir. — Va dire à ton maître que je suis visible. »

Au rapport du valet, le maître se mit en fureur; mais,

la fureur éteinte, il fallut bien passer par la boutique du sculpteur. Le comte de B... alla donc un soir voir le sculpteur, mais avec son fusil et ses chiens, comme s'il revenait de la chasse; Maillefer était assis devant sa maison, sur un banc de pierre, sous un dernier rayon de soleil, — le soleil, son seul maître! —

Après cette visite, le sculpteur alla au château. A l'heure du dîner, on l'appela en vain; à l'heure du goûter, comme la comtesse passait à cheval dans un sentier du bois voisin, elle fut très-surprise de rencontrer le sculpteur côte à côte avec un mendiant, devisant tous deux en frères et mangeant chacun un morceau de pain du meilleur appétit du monde.

Le lendemain, elle s'aventura dans une salle où travaillait l'artise, très-préoccupée de sa manière de vivre. « Vous êtes bien fantasque, monsieur Maillefer; vous aimez donc mieux vivre dans les bois que de vivre au château? — Je ne veux vivre ni avec des valets ni avec des maîtres, madame. Un peu de pain, le pain du labeur, l'eau de la fontaine, un rayon de soleil, voilà tout ce qu'il me faut, sans parler du parfum des bois, qui est pour moi le meilleur dessert. En un mot, madame, j'aime à vivre de l'air du temps. — C'est un repas bien frugal, dit la comtesse; cependant j'ai vu hier avec bien du plaisir que vous trouviez encore le moyen de donner aux pauvres les miettes de votre table. — Le bon Dieu, madame, a permis les joies de la charité à ses plus humbles créatures. »

La comtesse rougit. On faisait l'aumône au château, mais on pouvait appeler cela jeter l'aumône.

Sur le soir, comme le sculpteur s'en allait, il vit, sur le seuil de la porte du vestibule, la jolie main de la comtesse suspendue sur la main grossière d'un pauvre. « Ah!

madame la comtesse, dit-il, cette main-là, si elle continue ainsi, effacera bien des péchés ; c'est par cette main-là que saint Pierre vous conduira dans le paradis. » Et là-dessus, sans autre préambule, Maillefer baisa la main de madame la comtesse, qui ne songea pas trop à s'en offenser. Après tout, le sculpteur était aussi beau qu'il était fier ; elle aimait à voir ce rêveur, tantôt attristé, tantôt égayé, suivant les rêves, ayant parfois l'âme dans les yeux ou sur les lèvres, comme à l'instant du baiser. Il y a bien des comtesses du dix-huitième siècle qui lui eussent donné les deux mains.

La comtesse était une jolie femme, qui rappelait tout à la fois les portraits de Greuze et les pastels de La Tour ; c'était bien la comtesse du dix-huitième siècle, mais un peu trop loin du doux soleil de la cour, mais pressentant déjà la bourrasque qui allait effeuiller les roses de son corsage. Ainsi, beaucoup de gaieté presque licencieuse sur la bouche, mais en même temps, dans le fond du cœur, une pensée pieuse, une image du ciel, je ne sais quel retour à la vertu bannie; en un mot, madame de B..., qui comptait trente-quatre ans, avait commencé avec l'amour à l'ombre des paravents de sa grand'mère, la marquise de R... ; elle songeait à finir avec la vertu, à l'ombre des grands bois de son château. Jusque-là elle avait divisé dans son esprit l'humanité en deux espèces : les enfants du bon Dieu, c'est-à-dire les nobles, et les animaux du bon Dieu, c'est-à-dire les gens du peuple. Le baiser de Nicolas Maillefer modifia singulièrement ses idées là-dessus.

Le soir, comme ce souvenir l'empêchait de dormir, elle appela le comte pour lui apprendre que le sculpteur était un homme d'esprit et un homme de cœur, digne

d'un meilleur rang dans le monde; ce à quoi le comte répondit que Nicolas Maillefer, malgré son bagoût et ses airs de philosophe, était bien à sa place; que le bon Dieu lui avait donné des mains pour être manœuvre, rien de plus; qu'il n'entendait rien à la science humaine; qu'il était ignorant comme un maître d'école. La comtesse avait bien envie de répliquer que Maillefer avait les yeux et la bouche d'un homme qui en sait long sur tous les chapitres; mais, voyant qu'elle aurait beau dire à ce sujet, que le comte avait ses raisons pour ne pas être de son avis, elle se fit à elle-même l'apologie de Nicolas Maillefer.

Quelques jours après, le sculpteur, au bout de son travail, quittait le château sans mot dire. A la porte du parc, il s'arrêta pour saluer la comtesse. « Vous partez ? Est-ce donc déjà fini? — Oui, madame. »

Le comte survint à la porte du parc. « Il faut que je vous paye, monsieur Maillefer. — Ce n'est guère la peine, monsieur; j'ai réparé tant bien que mal une œuvre d'art... — Vous avez travaillé pour moi, interrompit le comte, qui ne craignait plus d'offenser le sculpteur; je ne veux pas être votre obligé. — Comme il vous plaira. — Retournez au château, *j'y vais de mon côté.* »

Maillefer salua une seconde fois la comtesse, qui lui dit: « Moi aussi je vais au château; *venez de mon côté.* »

Au château le comte fit sonner dans sa main cinq petits écus en les offrant au sculpteur : « Vous avez travaillé pendant cinq jours, monsieur Nicolas Maillefer. — Je n'ai pas compté, monsieur; mais, pour être payé, je veux l'être bien. Ce n'est pas un écu, mais un louis par jour. Ainsi donnez-moi cinq louis ou ne me donnez rien, cela m'est égal. — Vous êtes un original indigne de mes faveurs. — J'en suis bien aise, monsieur le comte. — Pre-

nez garde, au moins; pas d'impertinences, s'il vous plaît. — Allons donc, monsieur le comte, point de fanfaronnades! Vous savez bien que je n'ai pas peur de vous. Mais, puisque vous voulez me payer par de mauvaises paroles, je vous donne quittance et je m'en vais. — Attendez, attendez; encore une fois, je ne veux rien devoir à un homme de votre espèce. Tenez, voilà : je ne vous marchande pas. »

En disant ces mots, le comte jeta, plutôt qu'il ne mit, cinq louis dans la main du sculpteur; un de ces louis tomba sur la dalle. « Vous ne m'en donnez que quatre, monsieur le comte. — Et celui qui est tombé? — Je ne compte pas celui-là. — Croyez-vous donc que je vais vous le ramasser? — Croyez-vous donc que je le fasse, *moi?* dit Maillefer en appuyant avec énergie sur ce dernier mot. — Mais voilà tout à propos un de vos valets. Jean! Jean! venez ici. »

Et, Jean venu : « Ramassez cette pièce d'or. »

Le valet regardait tout ébahi; le comte était près d'éclater dans sa colère; enfin, le valet, habitué à obéir, ramassa la pièce d'or. « C'est bien, mon ami, gardez-la pour vous, » dit Maillefer en s'en allant.

En descendant le perron, il répéta cette prophétie d'Isaïe : « Malheur à vous qui joignez maisons à maisons et qui ajoutez terres à terres, sans qu'il reste de place pour les pauvres! Êtes-vous donc les seuls habitants de ce monde? »

Dans la même saison, s'il faut en croire quelque souvenir indiscret, le sculpteur rencontra plusieurs fois, — par hasard, — la comtesse dans les sentiers touffus du château; mais l'historien n'a pas à dire cette page de roman, que le vent d'automne a emportée dans l'infini.

En 1792, la puissance avait un peu changé de place en France. Maillefer était commissaire de la République, c'est-à-dire le maître souverain du pays. Grâce à son pouvoir, il pratiquait la charité tout à son aise. Le curé avait crié : « Sauve qui peut! » dans son église; il avait pris la fuite, mais sans entraîner le bon Dieu. Nicolas Maillefer lui avait succédé dans la chaire pour prêcher la fraternité.

Le comte était venu l'écouter comme un courtisan ; l'ayant rencontré dans la nef, au milieu de la foule qui lui tendait les bras, il lui dit en l'abordant : « En vérité, vous parlez comme un procureur; mais vous êtes sans pitié pour nous. »

Et, tout en parlant ainsi, le comte glissa une bourse pleine d'or dans la main du tribun improvisé. Le sculpteur eut un mouvement de belle indignation ; mais, se contraignant tout de suite, il prit la bourse, s'avança vers le tronc des pauvres, y versa tout l'or en souriant, et revint aussitôt rapporter la bourse au comte. « Nous sommes perdus ! pensa le comte; il n'y a plus rien à faire avec cette canaille. »

Quelques jours après, le comte était allé rejoindre son curé à Coblentz, avec la comtesse et ses deux fils. Mais survint le décret qui séquestrait, au profit de la nation, tous les biens d'émigrés. Maillefer reçut de Paris l'ordre de vendre le château et toutes ses dépendances.

Bientôt, au bout des formalités, il fit annoncer que la vente aurait lieu le premier dimanche d'octobre, en l'ancienne salle de justice, sur la mise à prix de vingt-cinq mille livres.

La veille, à onze heures du soir, il venait de s'endormir paisiblement à côté de sa femme; tout à coup il fut

réveillé par un bruit de pas dans la salle voisine. Comme il n'y avait pas de verrous à la porte, on était entré sans obstacle. « Qui vive? — Silence, s'il vous plaît; je suis le comte de B... »

Le sculpteur alluma sa lampe et passa du côté du comte. « Qu'y a-t-il donc si matin, monsieur le comte? » M. de B... était pâle comme la mort. — Hélas! je viens me jeter à vos pieds; je suis un homme perdu, mais vous pouvez me sauver; si on vend mon château, me voilà sans ressources! — Un honnête homme n'est jamais sans ressources, monsieur le comte. — Oui, mais en même temps me voilà à jamais banni de la France. — Qu'importe? ce n'est plus votre patrie, monsieur le comte.

La femme du sculpteur, qui était assez épineuse, survint, à peine habillée, dans la salle. « Ah çà, Nicolas, ne t'avise pas de t'attendrir; tu es ici le représentant du peuple. Songe à ton devoir. — Ma femme, allez vous coucher. — Songe que le citoyen ci-devant te jetterait comme un chien à la porte de son château si tu allais lui demander une grâce. — Eh bien! moi, je veux lui apprendre à vivre. — Tu ferais mieux de lui apprendre à mourir. »

Nicolas Maillefer écrivit en silence ce certificat qui pouvait le perdre :

« Je certifie que le citoyen Adolphe D..., ci-devant « comte de B..., n'a pas quitté le territoire national, « comme nous l'avions pensé ici. C'est, d'ailleurs, un « homme charitable. Il donne la moitié de sa fortune « pour faire la guerre nationale; et, s'il en est besoin, il « fera de son château un hôpital pour les soldats blessés. « En conséquence, la vente annoncée n'aura pas lieu, et,

« jusqu'à nouvel ordre, il jouira de tous les droits de « citoyen français.

« Fait et donné à Bruyères, par nous soussigné, com-« missaire de la République pour le district. MAILLEFER. »

« Voyez, monsieur le comte, si vous voulez de mon certificat. — Diable! se dit en lui-même le comte; la moitié de ma fortune pour la guerre nationale! Bah! je n'en ferai rien. Je courberai la tête pendant l'orage; mais, une fois l'orage passé, je la relèverai plus haute que jamais.»

Et, après cet avant-propos, le comte parla ainsi à Nicolas Maillefer : « Vous êtes mon sauveur! permettez-moi de presser votre main. Cette bonne œuvre sera une bonne leçon pour moi. — Allez, allez, citoyen ci-devant, cela ne vous rendra pas meilleur, » dit en fermant la porte la femme du sculpteur.

Le lendemain, la comtesse de B... vint demander Maillefer. Dès qu'elle fut seule avec lui, elle se jeta dans ses bras. « Je vous aime, je vous ai aimé, je vous aimerai, » lui dit-elle en laissant éclater mon cœur.

Maillefer, tout attendri, la regarda avec amour; voyant deux larmes dans ses beaux yeux, il les prit sur ses lèvres. Elle partit; elle-même emporta sur son sein deux larmes du sculpteur, deux larmes trop brûlantes qu'elle a senties jusqu'à la mort.

LES

MAINS PLEINES DE ROSES,

PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG

CONTE PHILOSOPHIQUE

I

Ce conte va vous paraître étrange : c'est la vérité elle-même qui l'écrit.

On respirait l'amère senteur des fèves. Le voyageur secouait du pied dans les bois l'étoile des fraisiers et le parfum des fraises déjà mûres. L'écolière s'amusait, au retour de l'école, à souffler, de ses lèvres virginales, le plantain en fleurs. Tout était joie et fête en ce beau soir. La terre chantait son hymne à Dieu par la voix des hommes, des forêts, des moissons et des oiseaux. Il n'est pas jusqu'au champ de pommes de terre qui ne livrât au vent l'odeur plébéienne de ses vertes ramures étoilées de ces pauvres fleurs dédaignées que nulle main blanche n'a cueillies et que nulle muse n'a chantées.—Je vous salue,

ô pommes de terre, — vertes espérances des Spartiates futurs !

Un jeune homme de vingt ans passait à cheval dans une petite vallée du Vermandois, coupée de prairies, de bois et d'étangs, dominée par une montagne où s'agitaient et babillaient quatre moulins à vent. Le soleil disait adieu aux flèches aiguës de l'église ; l'angélus ne sonnait pas comme dans les romans, parce que le maître d'école arrosait son jardinet bordé de buis où fleurissaient sur la même ligne la ciboule et le dahlia. On entendait le cri argentin de la rainette, ce doux poëte des marais. Le coucou et le merle, qui avaient déjà fait leur lit sur la ramure, ne se répondaient plus qu'à de longs intervalles.

Ce jeune homme allait je ne sais où, ni lui non plus. Le cheval, tout enivré par la verte et savoureuse odeur de la luzerne fauchée, était léger comme la jeunesse. Il effleurait l'herbe et dévorait l'espace. Le cavalier allait plus vite encore : il voyageait à bride abattue dans le monde idéal qui ouvre à ceux qui ont vingt ans ses portes d'or et d'azur. D'où venait-il? du collége. Il n'avait pas vécu de la vie jusque-là. Il n'avait connu que les Grecs et les Romains. L'étude avait chastement veillé en sentinelle sur son cœur comme la Vestale antique dans le temple de Junon.

Il allait vivre enfin ! la passion venait à lui tout échevelée avec ses fureurs divines et ses étreintes de flamme. Il avait appris à lire, mais il avait à peine entr'ouvert ce livre sacré, ce livre infernal où Dieu et Satan ont écrit leurs poëmes. Comme il ne croyait qu'à Dieu, il entr'ouvrait le livre avec confiance. Il entrait dans la vie avec la pieuse ferveur d'un chrétien qui franchit le seuil d'une

église en songeant que là du moins, sous les regards des anges, des vierges et des saints qui sourient dans les vitraux ou dans les cadres, il est à l'abri des méchants.

George Arnault, — c'est son nom, — était fils d'un gentillâtre du pays qui le destinait à tout. Aussi il y avait mille à parier contre un que George Arnault n'arriverait à rien.

Il devait, après la saison, partir pour Paris, Paris le grand dévoreur d'hommes, Paris, qui engloutit mille ambitieux pour faire un nain. En attendant ce rude combat, il vivait d'insouciance, amoureux de l'aube et du crépuscule, du rayon qui descend et du bruit qui s'élève, confiant ses rêves aux nuages et à la rivière d'Oise.

Ce soir-là, après avoir côtoyé une haie de sureaux et d'aubépines où le liseron suspendait ses clochettes blanches, il s'arrêta soudainement à la grille d'un parc touffu où l'on voyait à travers les fraîches ramées se dessiner la façade du Château-aux-Grives, un petit château en briques à coins de pierres, avec toits aigus en ardoises, de pur style Louis XIII.

George Arnault, né avec un vague sentiment de l'art, était dans l'enthousiasme.

« Ah ! s'écria-t-il tristement, si mon père habitait un pareil château, je voudrais y vivre et y mourir sans m'inquiéter des pommes d'or des Hespérides ! Ne peut-on trouver ici mieux qu'à Paris les joies du cœur, les fêtes du ciel et de la nature ? »

Il avait mis pied à terre pour appuyer son front brûlant sur la grille. Il eût donné quelques beaux jours de sa vie pour pouvoir fouler en toute liberté l'herbe du parc. « Ainsi doit être la vie, pensa le jeune philosophe : des tentations qui vous montrent leur sein nu, mais qui vous défendent d'approcher. »

A cet instant il vit apparaître, comme dans un songe, une jeune fille vêtue d'une robe blanche, qui débusquait d'une avenue de tilleuls et venait vers la grille d'un air recueilli. Elle avait vingt ans. Elle était belle comme si elle fût sortie des mains du Corrége; elle était pure comme si elle fût sortie des mains de Dieu. Praxitèle, qui n'a jamais trouvé son idéal, se fût incliné devant elle.

Quoiqu'elle semblât méditer profondément, elle s'arrêta tout à coup devant un papillon enjoué qui battait des ailes, comme pour applaudir à cette vision. Elle voulut saisir ces ailes toutes d'or et pourpre; elle se mit à courir comme une écolière à travers les massifs et les branches. Sa chevelure, à peine nouée, s'envola sur ses épaules et lui voila les yeux. Sa robe, battue par le vent, s'accrochait à tous les rosiers. Vingt fois elle fut sur le point de saisir le papillon, qui semblait comprendre le jeu et qui voulait secouer un peu de la poussière d'or de ses ailes sur cette main virginale.

Elle poussa un cri qui traversa comme une flèche de feu le cœur de George; elle avait déchiré sa main à un rosier; le sang coulait en perles de pourpre. Elle se mit à rire pour oublier de pleurer; elle saisit une rose blanche et la teignit de pourpre comme autrefois Vénus chassant avec les Heures.

Mais tout à coup voilà qu'elle cueille des sainfoins et des bluets; elle essaye de se faire une couronne, et regarde dans l'eau pour voir si elle est plus belle avec des fleurs dans ses cheveux.

Je ne saurais raconter les mille et une folâtreries dont elle égaya sa méditation. George Arnault était toujours à la grille. Il y serait encore si un hennissement de son

cheval n'eût effrayé la jeune fille. Dès qu'elle se vit surprise en sa solitude, elle s'envola comme une colombe, à travers les ramures. George Arnault ne vit plus que les branches émues qu'elle avait touchées au passage.

Il remonta à cheval, bien décidé à venir tous les soirs se promener vers ce parc enchanté.

Comme il éperonnait son cheval pour arriver chez son père à l'heure du dîner :

« Prenez donc garde! lui dit une paysanne ensevelie sous une moisson d'herbe fraîchement coupée, vous allez me jeter dans le ruisseau.

— Je ne vous avais pas vue, dit-il.

— Ne dirait-on pas que je suis une fourmi portant un brin de paille à sa fourmilière!

— A qui appartient ce château?

— A la Belle-au-Bois-Dormant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Ce château dépend de la succession d'un vieux général qui n'a point d'héritiers. Depuis un an qu'il est mort, il n'est plus habité que par ses chiens, ses chats et son jardinier.

— Et cette jeune fille que je voyais tout à l'heure, vêtue de blanc comme une communiante? »

La paysanne regarda George Arnault d'un air moqueur.

« Est-ce que vous êtes visionnaire?

— J'ai vu une jeune fille de dix-huit à vingt ans courant après des roses et des papillons.

— C'est un conte. Le jardinier est mon cousin. Hier encore, durant toute l'après-midi, j'ai scié de l'herbe pour mes vaches à vingt coins du parc. Les scellés sont sur les portes du château ; il n'y a pas âme qui vive. »

George Arnault n'en voulait rien croire. Il partit au galop, bien décidé à revenir le lendemain.

Il revint, il revint encore, il revint toujours : la vision avait pour jamais disparu. Il interrogea tout le monde ; le jardinier lui ouvrit la grille et le conduisit partout. Il ne trouva pas même l'empreinte des pieds de cette belle fille aux cheveux flottants, Ève idéale de ce paradis terrestre.

« Pourtant, disait-il en étreignant l'espace dans ses bras amoureux, je l'ai vue, — et je l'ai aimée. »

II

George Arnault partit pour Paris quand vint l'automne.

La veille du départ, il alla au cimetière cueillir des immortelles sur la tombe de sa mère.

Comme il baisait tristement ces fleurs du sépulcre, il pensa qu'il lui fallait emporter aussi une rose,— fût-elle fanée,— du parc aux Grives. La nuit tombait ; il monta à cheval et s'élança à bride perdue comme l'amant de Lénore.

Le vieux jardinier fumait sa pipe dans l'avenue du château. George le pria de garder son cheval et courut dans le parc vers la grille.

Comme il cherchait les roses des mains plutôt que des yeux, car la nuit était profonde, il vit passer, sous les arbres noirs, cette adorable vision blanche qui avait enchanté son cœur. Il s'élança pour la saisir, mais elle disparut comme le fantôme d'un rêve.

A Paris, George Arnault étudia le droit comme font

tous les vrais étudiants. Il se levait à midi sous prétexte qu'il se couchait après minuit. Il allait étudier au café en compagnie de sa voisine, qui lui répondait politique quand il lui parlait amour. Il admirait beaucoup Licurgue en fumant à la Chaumière ou au Château-Rouge. Il vantait, après dîner, le brouet lacédémonien, et déclamait contre l'argent en pensant qu'il avait des dettes.

Çà et là, il était allé à l'École de droit; une fois on lui avait parlé *mur mitoyen*, il était rentré en toute hâte pour redire sa leçon à sa voisine, laquelle avait un lit mitoyen.

Une autre fois il avait rencontré sur le seuil de l'École de droit une fille d'Ève qui cherchait son chemin.

« Où allez-vous?

— Je ne sais pas.

— Eh bien! puisque nous allons au même endroit, nous ferons route ensemble. »

Et ils étaient allés.

Aussi George Arnault passa son premier examen comme César passa le Rubicon, comme Louis XIV passa le Rhin, sans sourciller. Ses ennemis, les professeurs de droit, ne réussirent pas à le battre avec leur grosse artillerie. Il leur fit un discours sur la contrainte par corps en homme qui avait profondément étudié la question. Un des trois oracles s'endormit, le second éclata de rire, le dernier essuya une larme : total, trois boules rouges.

Dans le tohu-bohu amoureux du pays latin, George Arnault avait oublié son pays, — le pays de sa mère. — Les immortelles qu'il avait cueillies sur la tombe, trop tôt ouverte, les baisait-il encore d'une lèvre respectueuse? La vie était devenue pour lui un bal masqué, un carnaval sans fin, presque une descente de la Courtille; il allait

sans détourner la tête, enivré par toutes les ardentes folies de la pleine jeunesse, jetant son cœur comme son argent — par la fenêtre — à tous les hasards de l'amour.

Un soir il arriva seul, contre son habitude, au Château-des-Fleurs.

Il était attiré sur le champ de bataille de la danse par les dehors engageants de mademoiselle Pochardinette, — une Taglioni bien connue à l'Opéra en plein vent.

Mais tout à coup, tandis que cent yeux suivaient avec passion les gargouillades spirituelles de cette danseuse illustre, il pâlit et chancela.

Il venait de voir passer dans un tourbillon de nouveaux venus une figure qui lui était bien connue. C'était une jeune fille d'une beauté accomplie en plein épanouissement. Elle se jeta follement au milieu du quadrille et dansa avec passion. Jamais Fanny Elsler n'avait montré avec plus de coquetterie impertinente sa jambe de Diane chasseresse; jamais gorge plus émue n'avait fatigué corsage plus orgueilleux. Elle était belle par la vie, par la jeunesse, par la volupté. Sa chevelure légèrement dorée et ses yeux qui avaient dérobé un rayon au soleil rappelaient Violante, la maîtresse du Titien. C'était la même floraison, la même exubérance, la même violence de beauté humaine. Mais de beauté divine, point. Elle avait oublié le ciel pour la terre. Cependant, quand elle fut au bout de sa cachucha enragée, elle pencha sa tête avec un accent de mélancolie, — comme si un souvenir eût touché son cœur.

Mais, au même instant, un sourire profane passa sur sa bouche; elle jeta ses mains jointes sur l'épaule de son danseur, et sembla le prier de l'emporter encore dans toutes les joies furieuses de la danse.

George Arnault avait reconnu la jeune fille du parc aux Grives. C'était la même figure chargée de trois printemps de plus; trois printemps savoureux, couronnés de bluets, de raisins, d'épis et de cerises, comme une bacchante de Yarotari. Elle était fraîche encore, mais pourtant déjà atteinte par les premiers ravages des passions. Sa bouche, autrefois pure comme un sourire de pêche, n'avait plus cette adorable naïveté d'une bouche ignorante qui n'a encore ri qu'à elle-même : la science d'aimer avait passé par là.

« C'est elle pourtant, dit George en s'avançant du côté de la folle danseuse. J'ai reconnu ce beau cou nonchalant que je n'ai retrouvé que dans la Psyché de Praxitèle. Et ces yeux si fiers et si doux! Et ce profil taillé en plein marbre! A n'en pas douter, c'est elle! Enfin elle va m'expliquer ce mystère étrange.

— A qui en as-tu dans ton monologue? »

George Arnault fut ainsi interrompu par un ami intime qu'il connaissait depuis la veille.

« Écoute : il y a trois ans, dans un parc de mon pays, j'ai vu passer — comme une vision — une belle fille dont je suis encore amoureux et que je n'ai jamais pu approcher, sous le prétexte que ce n'était qu'une vision. Aujourd'hui, cette vision, détachée du bleu des nues, voilà que je la retrouve dansant au Château-des-Fleurs. Vois plutôt cette robe bariolée, ce chapeau si insolent et si joli, cette écharpe dont elle fait un serpent, cette ceinture de pourpre qui vaut bien une bonne renommée.

— Tu te moques de moi! Je ne vois ni la robe, ni le chapeau, ni l'écharpe, ni la ceinture. Est-ce que tu es visionnaire?

— Comment! s'écria Georges Arnault avec impatience,

tu ne vois pas cette danseuse éperdue qui répand autour d'elle une odeur de jeunesse en floraison? On dirait une bacchante qui savoure du pampre. Regarde-moi bien, je cours à elle, et je l'enlève avec toute la force de ma passion. »

George s'élança pour saisir la danseuse; mais, comme il croyait la toucher déjà, elle disparut dans un flot envahissant de beautés surannées que M. Brididi amenait sur ses pas.

Durant plus d'une heure, George Arnault courut tout le jardin pour la retrouver. Il tomba épuisé dans les bras de son ami, qui lui offrit un sorbet et lui jeta sur la tête un verre d'eau glacée, tout en lui promettant de le recommander au docteur Blanche.

« Je ne suis pas fou, — dit avec fureur George en tombant agenouillé. — Je ne suis pas fou, mais j'ai peur. »

III

Cependant George Arnault ne passa pas son second examen. Il avait trop pris au pied de la lettre la pensée du philosophe, qui dit : « L'homme sans passions est un vaisseau qui attend le vent, voiles tendues, sans faire un pas. » Il avait appelé à lui tous les vents : ceux qui viennent par la tempête comme ceux qui viennent pour la fleur des blés. Il s'était brisé aux écueils, il avait fait eau de toutes parts; encore quelques ouragans, il échouait sans une planche de salut.

L'orgie l'avait envahi de la tête au cœur. Il était entré dans le labyrinthe de la passion. Quand l'âme, étouffée sous les impurs embrassements, n'a plus un rayon pour

conduire le corps, l'étudiant d'hier n'est plus qu'un désœuvré aujourd'hui, qui vit des hasards du jeu et de l'amour.

Je ne raconterai pas toutes les chutes de George Arnault. Un seul sentiment le relevait au-dessus de lui-même : c'était l'amour de sa patrie. Il avait gardé jusqu'à vingt ans les vertus républicaines, il avait vécu longtemps en familiarité intime avec Lycurgue et avec Saint-Just; l'orgie n'avait pu l'entamer par ce côté-là. La patrie a cela de bon — comme la mère — qu'elle peut préserver un homme des dernières chutes et le relever même sur les hauteurs d'où il est tombé!

George ne fut pas préservé : il tomba jusqu'au fond de l'abîme — l'abîme sans fond.

Comme Figaro, ne sachant plus que faire, il avait pris une plume — entre deux vins — pour fustiger cette société bâtie sur l'argent, vivant pour l'argent, adorant l'argent. On avait du premier coup reconnu en lui un véhément satiriste, poétiquement inspiré dans ses patriotiques et sauvages colères. Quelques journaux lui donnèrent de quoi boire et fumer. Un de ses amis était devenu ministre. Ils se rencontrèrent, ils se comprirent; George Arnault fut inscrit parmi les honnêtes gens qui sont marqués au cœur de ces deux mots odieux : *fonds secrets!* La veille, il avait bafoué la royauté, le lendemain il souffleta la France.

Ce crime de lèse-nation ne fut pas le dernier. Il avait une maîtresse, une femme *du monde*, vieille fille dévote qui avait épousé un voltairien et l'avait métamorphosé en dévot imbécile. Elle tâtait toutes les nuits la bourse et le pouls du vieillard. Elle parvint à dépouiller sa famille, qui était pauvre, par un testament en son honneur.

Quand le testament fut signé, George Arnault apporta sa collaboration dans cette œuvre infernale : quelques milligrammes d'arsenic pour sucrer les tisanes.

La veuve n'est pas encore consolée.

Le surlendemain de la mort du vieillard, George Arnault acheta un cheval et se promena en triomphateur dans les Champs-Élysées, suivi d'un groom de très-bon style.

« Je te salue à cheval », lui cria un de ses amis qui était à pied.

Car on a toujous des amis, quel que soit le chemin où l'on va.

George Arnault daigna s'incliner et retenir son cheval.

« D'où te vient ce luxe inaccoutumé? Je ne te connais pas d'oncle d'Amérique. Est-ce que madame *** est veuve?

— Toutes les femmes sont veuves de moi, dit George avec impatience : mon père a tué le veau gras, voilà tout le secret. »

Et le cavalier s'éloigna au galop.

« Son père! son père! dit l'autre en tournant.la tête d'un air de doute, il y a longtemps qu'il est à son dernier écu. Le secret, je le connais bien : George Arnault a commencé par prendre la femme, il finira par prendre l'argent du mari. Après cela, il n'y a pas grand mal. C'est un usage qui a force de loi.

Tout en galopant vers l'Arc-de-Triomphe, George Arnault s'apprivoisait avec son crime : « Suis-je bien coupable? ce vieillard était déjà mort à toutes les joies de la terre; j'ai brisé ses chaînes corporelles, j'ai renversé sa prison, je lui ai ouvert le ciel. Sans les passions, qu'est-ce que la vie? C'est le fourreau sans la lamo, la tige sans

les fleurs, l'autel sans le dieu. Là-haut, aux voûtes éthérées, ce vieillard bénit les deux mains qui l'ont frappé et qui vont se donner l'une à l'autre dans onze mois accomplis. Il me reste onze mois de liberté, grâce à la loi. — La loi! quelle ironie! N'y a-t-il pas déjà onze mois que j'ai épousé madame ***? »

Le soir, George sortit du café Anglais, où il avait bu pour oublier, selon sa coutume. Il coudoya sur le boulevard une fille de joie qui lui jeta au nez un rire insolent. Il faillit tomber à la renverse.

Il venait de reconnaître la jeune fille du parc aux Grives, la danseuse enragée du Château-des-Fleurs.

« C'est vous! c'est toi! O mon Dieu! tant de beauté radieuse! Je t'aurais payée de ma vie, et tu ne vaux pas une pièce de cent sous! »

Elle restait devant lui, immobile et silencieuse comme le marbre, les yeux allumés, la bouche flétrie, les joues ravagées, sans un battement de cœur.

« Non, ce n'est plus toi, je ne te reconnais plus, » dit George Arnault effrayé.

Elle lui tourna le dos et s'en alla à un autre. Il suivit des yeux sa robe transparente, dont les couleurs criardes attiraient tous les yeux.

— Et pourtant, si j'allais à elle, si je l'entraînais chez moi, si je l'interrogeais? Il faut que je sache toute l'histoire de cette douloureuse décadence; mon cœur saigne devant une chute si profonde; cette jeune fille n'avait donc pas de mère? Mais il reste toujours un peu de place dans le cœur pour le repentir : Madeleine avait encore des larmes pour laver les pieds de Jésus-Christ. »

Il rejoignit la fille de joie, qui, une seconde fois, s'arrêta silencieusement devant lui. Elle lui montra un ma-

gnifique collier de perles fines, un camée antique du plus haut prix, des bagues allumées de diamants.

« O pauvre folle! dit George avec abattement, tu crois donc que la beauté s'achète avec de l'or? Je t'ai connue plus belle, il y a huit ans, dans le parc aux Grives. »

Elle sourit et pencha sa tête.

« Autre temps, autres mœurs, comme a dit l'historien. Du reste, ta beauté est encore vivante et glorieuse. Quelle opulence de corsage! »

George avança la main sans façon. Le corsage se dégrafa, et un poignard ensanglanté tomba à terre. La fille de joie le ramassa et s'enfuit en toute hâte.

« La coquine! dit une de ses pareilles en passant, elle cache son crime, mais elle sera guillotinée. »

Georges crut sentir passer sur son cou le lugubre couteau.

« De quoi est-elle coupable? demanda-t-il à celle qui passait.

— Elle a frappé d'un coup de poignard la maîtresse du marchand de vin pour avoir à son tour la clef du comptoir. »

Dans son épouvante, George Arnault alla chez madame ***. Quoiqu'il fût près de deux heures du matin, il la trouva dans la chambre du mort, feuilletant ses papiers pour étudier toutes les ressources de la succession.

George frissonna en entrant dans cette chambre d'où le mort n'était parti que la veille.

« Voyez, George, dit la dame en se jetant à son cou, il y a dans ce vieux meuble un tiroir plein d'or, voulez-vous compter?

— J'ai toujours pris sans compter, » dit George Arnault avec un sourire distrait.

Il plongea ses deux mains dans le tiroir, tout frémissant de colère sauvage, comme un combattant qui prend l'épée dans le fourreau.

Il se releva, les mains pleines d'or, et se tourna tout menaçant vers madame ***, qui poussa un cri d'effroi.

« Et tu crois que je t'épouserai? » dit-il avec une fierté majestueuse.

Il jeta l'or à la face de madame ***. Elle tomba à genoux, toute suppliante.

A cet instant, on frappa à la porte de l'escalier.

« George, j'ai peur, sauvez-moi ! »

Il écouta avec inquiétude; la peur le prenait lui-même.

On frappa encore. Après un silence mortel, un bruit plus violent retentit dans le cœur des amants. On avait enfoncé la porte, déjà on traversait le salon voisin.

« Nous sommes perdus ! grâce ! grâce ! grâce ! » s'écria madame *** en se traînant sur les genoux vers ceux qui arrivaient.

Elle avait reconnu les frères de son mari. Depuis deux jours, ils étaient en sentinelle autour de la maison pour surprendre les faits et les gestes de la veuve.

« Tout cela est à vous, dit George Arnault aux déshérités. J'ai empoisonné le mari et fait le testament qui vous dépouille : *La propriété, c'est le vol*. Celle qui se traîne à vos pieds comme un chien, c'est une sainte du calendrier, laissez-la prier Dieu en paix. Pour moi, c'est autre chose : je suis coupable. Conduisez-moi en prison ; je veux mourir sur l'échafaud ; ce sera ma dernière satire. »

IV

Cinq heures venaient de sonner au Val-de-Grâce ; il y avait foule à la barrière Saint-Jacques. C'était l'heure annoncée pour la tragédie ; le théâtre était disposé avec ses décors funèbres ; les acteurs n'arrivaient pas. Les gamins, grimpés sur les murs, sur les arbres, jusque sur les toits, commençaient à siffler.

« La toile! la toile! criait-on de toutes parts.

— Patience, dit un spectateur émérite, voilà le gaz allumé. »

Le soleil venait de jeter sur la guillotine ses premières caresses du matin.

Enfin la charrette fit son entrée en scène.

Le condamné était un jeune homme pâle, fier et triste, mais nullement abattu par l'odieuse préface du supplice. Il regarda sans chanceler la guillotine.

« Qu'importe? dit-il en prenant la main du prêtre, c'est le chemin du ciel. Quand j'aurai monté ces degrés, je n'aurai plus qu'un pas à faire. »

Il venait de raconter sa vie au prêtre dans une confession naïve, franche et pittoresque. Il n'avait pas oublié de lui parler, en passant, de la jeune fille du parc aux Grives, qui, en plusieurs rencontres, avait si vivement frappé son imagination.

Il descendit de la charrette ; le prêtre lui voulut montrer le chemin, mais il le devança.

Quand il fut sur l'échafaud, — le dernier théâtre de sa vie, — il prit religieusement le crucifix et y appuya

ses lèvres avec onction. Deux larmes de repentir tombèrent de ses yeux.

A cet instant, comme il voulait jeter un regard d'adieu au ciel et aux hommes, il vit passer dans la foule,—dans l'horrible foule en haillons qui la veille s'était enivrée de vin et qui allait s'enivrer de sang, — il vit passer une jeune fille vêtue de blanc, les pieds nus, les yeux au ciel, la chevelure flottante ceinte d'un cercle d'or.

George Arnault ressaisit la main du prêtre.

« Voyez-vous? lui dit-il d'une voix étouffée.

— Que voulez-vous dire?

— Vous ne voyez pas celle dont je vous ai parlé,—là-bas, dans ce groupe odieux,—toute blanche:—sa beauté frapperait un aveugle.

— On attend, dit le bourreau.

— Une seconde! » murmura le condamné d'un air suppliant.

Il indiquait du doigt la jeune fille.

« Voyez, c'est elle! toujours elle! mais quelle métamorphose étrange! Il semble qu'elle ait perdu jusqu'au souvenir de ses mauvaises passions; elle a repris comme par miracle sa robe d'innocence. Voyez, elle vient de me sourire avec la bouche d'un ange. »

George Arnault tomba comme foudroyé.

« Finissons-en, dit le bourreau.

— Mon frère, qu'avez-vous donc? demanda le prêtre au condamné.

— Vous n'avez pas vu? répondit-il en joignant les mains, elle s'est envolée au ciel. »

George Arnault s'abandonna au bourreau.

Déjà sa tête,— cette belle tête qu'un rayon de suprême intelligence avait couronnée,—était couchée sous le cou-

teau impatient, quand le prêtre s'inclina pour lui dire ces mots :

« Celle que vous avez vue aux quatre époques de votre vie,

« Celle qui a été pure,

« Celle qui a été folle de son corps,

« Celle qui a vendu son âme et qui a trempé ses mains dans le sang,

« Celle qui s'est repentie et qui s'est envolée toute blanche au ciel,

« C'est votre AME, — c'est votre conscience — qui vous est apparue. »

FIN

TABLE

PRÉFACES. I

M. DE VOLTAIRE ET MADEMOISELLE DE LIVRY.

I. La préface. — II. Comment on devient comédienne. — III. Pourquoi on perd sa maîtresse. — IV. Histoire de mademoiselle Aurore de Livry. — V. Comment on devient marquise. — VI. Les *vous* et les *tu*. — VII. La dernière heure d'amour. — VIII. Quand on est mort. 1

PLATON.

Les Poëtes et les Courtisanes. — Homère et Aspasie. 23

MADEMOISELLE GAUSSIN. 43

LA MAISON DE SCARRON. 57

MADEMOISELLE CLAIRON. 74

JACQUES CALLOT.

Épopée carnavalesque. 109

LA MAITRESSE DE CORNILLE SCHUT.

Comment meurent les femmes. 158

DIALOGUES DES MORTS SUR LES VIVANTS (MDCCCXLVIII).

I. Dans le ciel. — II. Sur une étoile qui file. — III. Dieu sur un nuage. 169

Trois pages de la vie de madame de Parabère.
I. Les vendanges. — II. Sous la Régence. — III. Les désespoirs de Philippe d'Orléans. — IV. Quand on a deux amants. 178

Le Roman de Raoul et Gabrielle. 212

Abeilard et Héloïse.
L'amour de la philosophie. — La philosophie de l'amour. 232

La Fille de Sedaine. 242

Le Paradis retrouvé. 250

Daphnis et Daphné.
Mascarade galante peinte à l'école de Watteau. 268

Les œuvres inconnues.
Poëte perdu et Sculpteur oublié. 307

Les mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang.
Conte philosophique. 325

